ALEXANDRE DUMAS
ET
MARIE DUPLESSIS

DOCUMENTS INÉDITS
PAR
JOHANNÈS GROS

PARIS
LOUIS CONARD LIBRAIRE ÉDITEUR

ALEXANDRE DUMAS

ET

MARIE DUPLESSIS

Il a été tiré de cet ouvrage

5 exemplaires numérotés sur papier des manufactures impériales du Japon.

Le médaillon de Marie Duplessis, placé au centre de la composition décorative de notre couverture, a été gravé par M. Victor Dutertre, d'après un document obligeamment communiqué par Mme Alexandre Dumas.

UNE PAGE DU ROMANTISME GALANT

ALEXANDRE DUMAS

ET

MARIE DUPLESSIS

PAR

JOHANNÈS GROS

PARIS

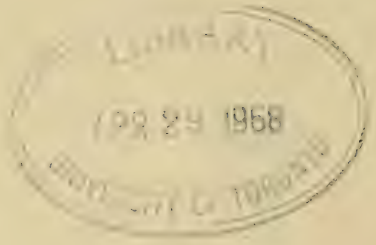
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCXXIII

Tous droits réservés.

PQ
2230
G8



« Phryné a laissé une statue et les siècles l'absolvent. Qui de nous, grâce à Phidias ou à Praxitèle, n'a pieusement adoré quelque Hétaïre grecque ? »

Théophile GAUTIER.

INTRODUCTION

Ils sont nés, ils sont morts ; Seigneur, ont-ils vécu !
(LAMARTINE.)

De la Restauration à la Révolution de Février, l'ambition littéraire et l'amour se fondent en une même aspiration. Le désir de la gloire et la passion se servent tantôt de prétexte, tantôt de stimulant, souvent d'excuse. On entre dans la carrière sous les auspices des premières impressions du cœur confessées *urbi et orbi*. Jean-Jacques, à travers *Corinne* et *Lélia*, a fait école. « Pour moi, toutes les circonstances, toutes les convenances, tous les intérêts de la vie, sont dans le cœur. » Cette déclaration de Mme de Staël à don Pedro de Souza qui posa le personnage d'*Oswald* [1], chacun l'érige en principe de conduite et l'applique à son moi, ce « moi qui n'a pas moins de soixante syllabes dans la bouche d'un romantique [2] ».

1. M. DUMOULIN, *Études et portraits d'autrefois* (Plon, 1911).
2. H. DE LATOUCHE, *Vallée aux Loups. Souvenirs et Fantaisies* (1833).

Ce ne fut pas assez de se livrer aux « délices du sentiment » et aux « désordres de l'âme ». La mode vint d'en afficher le spectacle et d'en entretenir un lecteur complaisant qui, dans le cercle borné d'ambitions plus bourgeoises, cédait à l'entraînement de se dire, lui aussi, petit-fils de *René* ou de *Don Juan.*

L'exemple venait de trop haut pour ne point susciter l'émulation. *Adolphe* n'avait-il pas dévoilé, tout au moins dans quelques-unes de ses scènes, l'agonie douloureuse de la liaison qui, au su du monde, avait retenu Benjamin Constant et l'orageuse fille de Necker dans le tourment d'une révolte contre l'ascendant réciproque dont ils s'étaient faits les prisonniers? Et cette même *Ellénore* n'assurait-elle pas en ses écrits la survivance de son âme passionnée, dans le même temps que, fidèle à sa morale du cœur, elle conduisait avec Benjamin, Monti, Alborghetti et Souza, le triomphe de sa mâle beauté grecque et de son regard inspiré? Chateaubriand avait-il reculé à poser pour l'objet des désirs coupables d'*Amélie?* Et cette rêveuse Livonienne, Julie de Krüdener qui, à l'entendre, semait de victimes les chemins d'Europe où elle promenait ses sens ardents et son appétit d'émotions, est-ce autre chose qu'elle avait conté dans *Valérie* que l'aventure de M. de Méden, mort véritablement d'amour pour elle [1]? N'était-ce pas Mme Récamier qui dictait quand Mme de Genlis encadrait dans le clair de lune de Coppet et les ombrages du lac l'échange de serments de la belle *Athénaïs* et du prince de Prusse [2]? La tour-

1. Benjamin Constant, *Journal intime* (Année 1804).
2. Mme de Genlis, *Athénaïs, ou le Château de Coppet en* 1807 (1832).

mente révolutionnaire avait balayé les doctrines de sagesse d'autrefois : le moi avait cessé d'être haïssable. Le monde régénéré par « un baptême de sang », s'éveillait à une nouvelle jeunesse ; or, la jeunesse c'est l'épanouissement du moi. « Nous voulons aujourd'hui qu'on nous parle de nous », disait Jules de Rességuier dans une manière de profession de foi [1]. On ne s'en était pas fait faute jusque-là. Car, sur la trace de *Werther*, peut-être sur celle du *Chevalier des Grieux* dont la *Manon* enterrée dans les sables de la savane pourrait bien détenir le secret de l'abbé Prévost, avaient passé et le jeune Ramond, qui, dans les *Dernières Aventures de d'Olban* prêta à son héros l'émoi désespéré de son cœur de vingt ans, tout plein encore de cette Sophie à qui il dédiait précédemment un recueil d'élégies, et *Jacopo Ortis*, ce *Werther* italien, derrière lequel Ugo Foscolo abritait les sophismes d'une passion en partie vécue par lui ; et *Obermann*, ce *René* mâtiné de germanisme, l'âpre interprète des sombres désenchantements de Sénancour.

« Les peines du cœur harmonieusement déplorées » ne firent pas la fortune du seul *Joseph Delorme*. La prétention de passer par ce même moyen à la dignité de poète ou de romancier anima plus d'un carabin et d'un clerc d'études. « Nous avions tous la douce manie de nous croire poètes », dit Pontmartin en se raillant avec indulgence de ces jours d'enthousiasme naïf. Elle avait gagné même les commis de nouveautés. Sur le comptoir du magasin des *Deux-Pierrots*, Challamel et ses camarades écrivaient des vers à l'adresse de leurs maîtresses, persuadés que

1. *La Muse française*, t. II.

l'inspiration leur vaudrait à la fois les faveurs de la dame et celles de la célébrité. Car la moindre élucubration élégiaque trouvait son placement ; inconnu la veille, on était prôné le lendemain, et aussi vite oublié. Si bien que, comme s'en amusait Balzac, la mode était la fixité même en comparaison des « vertigos » dont la littérature était saisie [1]. Un homme n'avait qu'un jour, mais il l'avait. Une nouvelle de cent lignes — *le Mouchoir Bleu* — suffisait à établir la réputation de Becquet [2].

Trente années durant, la lyre n'accompagna sur ses cordes que la plainte de l'homme et de ses passions. En vain Gustave Planche adjurait-il les royautés littéraires de revenir au monde pour s'y renouveler, de se jeter dans la mêlée des intérêts positifs et des aspirations sociales [3]. Grands et petits, tous demeuraient enfermés dans « l'égoisme poétique » de leurs propres souffrances et de leurs joies. Il n'est pas jusqu'à la musique instrumentale qui n'ait servi cette inclination de l'âme à se délecter à son propre spectacle. La *Symphonie fantastique* porte en sous-titre : *Épisode de la vie d'un Artiste*, et ce sont les vicissitudes de son amour romanesque pour miss Smithson que Berlioz y évoque.

Le procédé est commun à tous. Plus tard, sous le coup de circonstances nouvelles, dans la transformation des mœurs au lendemain des journées de 1848 et de la proclamation de l'Empire, quelques-uns élargiront leur veine et ils retremperont leur inspiration dans le courant des passions publiques.

1. *De la mode en littérature* (*La Mode*. Mai 1830).
2. Monselet, *Souvenirs*.
3. *Revue des Deux Mondes* (Mai 1834).

Jusque-là, ils s'en tiennent à l'analyse individuelle et s'abandonnent corps et âme à leur fièvre sentimentale.

On fait de la passion : ce mot d'argot littéraire qui court la rue [1] inspire les œuvres autant qu'il régit les existences. De celles-ci à celles-là, le passage est de plain-pied, car l'œuvre d'un romantique n'est que le prolongement de sa personnalité. Les déclamations d'*Antony* sont tout entières dans les épîtres enflammées d'Alexandre Dumas à Mélanie Waldor [2] ; le texte de *Lélio* de Berlioz, épilogue de sa déconvenue avec Camille Mocke, est en partie la paraphrase des lettres où il voue aux gémonies la fiancée de Pleyel. Chaudes encore de l'amoureuse étreinte, les âmes se jettent en pâture aux commentaires du public. La première *Lettre d'un Voyageur* palpite des sanglots qu'une amante non sans remords donne à son bonheur d'hier, tandis qu'Alfred de Musset, accordant sur sa correspondance avec George [3] le ton de son émotion, écrit sa *Confession d'un Enfant du Siècle*. Les *Enchantements de Prudence* ont-ils beaucoup déguisé la liaison de Mme Hortense de Méritens avec *René* vieilli, mais toujours prêt à chasser la Sylphide?

Le public, on le prend encore à témoin de ce qu'on tente pour ramener l'objet des plus tendres promesses quand il se dérobe : ainsi Sainte-Beuve lorsqu'il écrit

1. Balzac, *Une Fille d'Ève* (1838).
2. Parigot, *Le Drame d'Alexandre Dumas* (Lévy, 1898).
3. « J'ai commencé le roman dont je t'ai parlé. A propos de cela si tu as par hasard conservé les lettres que je t'ai écrites depuis mon départ, fais-moi le plaisir de les rapporter. —(Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset. Deman, 1904.)

cette nouvelle de *Madame de Pontivy* à l'intention de Mme Victor Hugo, ainsi Barbey d'Aurevilly dédiant l'*Amour Impossible* à la marquise Armance D. V. pour la « faire ressouvenir ». Aux exigences du lyrisme toutes les convenances sont sacrifiées : *Olympio* mêle un encens coupable au parfum des lis qu'il sème sur les pas de sa femme ; un autre, pour se hausser au rôle de séducteur, commet cette infamie qu'est la la publication du *Livre d'amour*. Les années passent sans ternir la vision qui les a faits pour la plupart, d'un même coup, amants et poètes. La petite cigarière de Naples dort depuis longtemps oubliée sur la plage de Sorrente, quand *Graziella* lui rend la fraîche émotion de ses premiers aveux. Julie Bouchaud des Hérettes dépouille son suaire et ressuscite dans *Raphaël* sous les traits où survivra sa personnalité languide, tourmentée d'infini.

*
* *

Ames blanches et candides ou grandes dames n'ont pas été seules associées aux réputations ou aux débuts littéraires de cette époque. A défaut de croyance plus ferme, on attribuait à l'amour une vertu régénératrice qui n'excluait du bienfait de la grâce nul être qui en était touché. Victor-Hugo avait réhabilité *Marion Delorme* ; mais c'était une figure historique. Il advint que sous l'action d'une émancipation progressive des mœurs, l'analyse morale s'humanisa à l'égard de créatures qui dans la médiocrité de leur condition ou dans un abandon coupable avaient sinon la justification, l'excuse de leur déchéance. Elles

n'étaient point toutes de basse extraction. A côté de la prostitution relevant de la loi, à côté des Lorettes dont Murger parle sévèrement comme de « créatures impertinentes qui déshonorent le plaisir[1] », il y avait toute une catégorie de femmes galantes plus dignes de pitié que de mépris. C'étaient les « femmes entretenues ». Parmi elles figuraient nombre de jeunes filles de plus d'éducation que de fortune, qui, n'ayant pas rencontré un mari qui pût réaliser leurs espérances, s'étaient résignées à un amant, puis à d'autres. Leur esprit cultivé, ce que leur assurait de noblesse ou de distinction une hérédité de bon sang, faisaient d'elles, dans une société qui avait encore la hiérarchie de ses rangs, « les dernières incarnations de *Phryné*, de *Marion Delorme* et de *Ninon de Lenclos* [2]. »

Dans la course à l'argent et au bien-être que favorisa la monarchie de Louis-Philippe, la légion de ces déclassées s'accrut de celle des grisettes, ces petites fées de l'élégance et de la mode, quand elles se furent convaincues, un beau jour, qu'il y a plus de profit à chiffonner une robe qu'à la confectionner. Ces jolies filles, « moitié abeilles, moitié cigales » qui ne demandaient à Dieu « qu'un peu de soleil le dimanche », comprirent que leur pauvreté ne leur était plus ni un attrait ni un mérite, lorsqu'elles se virent abandonnées au comptoir des boutiques [3].

Après des expériences désintéressées, des dévouements inutiles, des trahisons imméritées, des luttes sans issue avec la misère, il ne fallait que quelques dîners aux *Vendanges de Bourgogne*, l'agrément

1. Murger, *Scènes de la Vie de Bohème* (1851).
2. Dumas fils, Préface de *la Dame aux Camélias* (1867) (C. Lévy.)
3. Musset, *La Confession d'un Enfant du Siècle* (1836). — Murger. *op. cit.*

d'une soirée à *Tivoli*, l'intrigue d'une loge grillée à l'Ambigu, la joie naïve de se voir parée d'un cachemire carré et d'un bijou, pour leur faire une pente douce vers la vénalité de leurs charmes [1]. Mais beaucoup emportaient dans leur nouvel état comme la nostalgie d'un paradis perdu, et plus d'un de ces anges chassés du ciel attendaient encore de l'amour qui leur en avait fermé les portes, le miracle qui les leur rouvrirait.

C'est d'une de ces âmes, éplorée et déchue de ses ailes, qu'Alexandre Dumas fils s'éprit un soir. Ce que le caprice avait noué, un amour devenu soupçonneux le rompit quelques mois après. Les filles d'Ève qui s'étaient offertes à consoler les regrets qu'il gardait de sa rupture avec Marie Duplessis n'avaient pas arraché de son cœur l'image souveraine. D'Espagne où il voyageait il revenait vers elle, quand cette fille mourut. S'étant attardé à Marseille, il ne put être à Paris pour suivre « le blanc convoi ».

Si elle l'avait aimé, il ne pécha point par ingratitude envers elle. A peine descendue au cercueil, il la fit revivre sous la figure de *Marguerite Gautier*, dans cette *Dame aux Camélias* où, à l'exemple de ses aînés, il cédait, lui aussi, à ce besoin de dialoguer avec sa passion et d'épancher ces bouillonnements de l'âme qui semblent, selon le mot de Lamartine, « peser sur le cœur jusqu'à ce que la parole les ait soulagés en les exprimant [2] ».

Sans doute, idéalisa-t-il quelque peu son personnage, ainsi que faisait, dans le même temps, Henri Murger, quand, dans ses *Scènes de la Vie de Bohême*, il

1. A. Dumas,, *op. cit.*
2. Lamartine, *Graziella* (1851).

animait la jeunesse de *Mimi* des souvenirs qu'il devait à une Marie et à une Lucile qui avaient partagé sa pauvreté; ainsi encore quand *Dominique*, peu d'années après, allait rendre la vie, sous les traits de *Madame de Nièvres*, à cette bourgeoise créole dont il s'était amouraché [1]. L'entorse à la vérité est une des conditions de l'art, lorsqu'elle n'est pas un gage à l'amour-propre. Aussi bien, Dumas ne présentait-il son héroïne que comme un cas particulier digne de fixer l'attention [2]. En réalité, elle n'était point tant une exception dans les mœurs d'une époque qui fit au sentiment une si large part.

L'auteur en convenait quand, meilleur juge, plus tard, des choses et des gens qui n'étaient plus, il formulait cette opinion : « Le cœur a complètement disparu du commerce clandestin des amours vénales. *La Dame aux Camélias*, écrite il y a quinze ans, ne pourrait plus être écrite aujourd'hui. Non seulement elle ne serait pas vraie, mais elle ne serait même pas possible. On chercherait vainement autour de soi une fille donnant raison à ce développement d'amour, de repentir et de sacrifice [3]. »

Nous savons bien que ce n'est pas Marie Duplessis qui fournit, dans sa personne, cette démonstration au romancier. A prendre à la lettre ce qu'il en dit, on risquerait fort de s'y tromper. Cette courtisane mourut bonnement de maladie. C'est à un être de fiction que Dumas avait eu recours pour sa preuve, et elle eût été bien insuffisante pour asseoir cette opinion

1. Fromentin, *Dominique*.

2. « L'histoire de Marguerite est une exception, je le sais ; mais si ç'eût été une généralité, je n'aurais pas pris la peine de l'écrire. » (*La Dame aux Camélias*, 1re édition).

3. Dumas, *La Dame aux Camélias*, Préface.

qu'à distance il portait sur son livre, si son observation n'avait corroboré par d'autres témoignages celui de *Marguerite Gautier.*

A s'en rapporter à ceux qui la connurent bien, cette classe « si rêveuse, si romanesque » de la grisette qui alimentait ce que l'auteur de *la Dame aux Camélias* appelle « la prostitution élégante », celle qui « sent bon », sur laquelle « il nous a fait pleurer », abondait en *Mimis* et en *Musettes* décidées au don de leur amour « sublime et pauvre », à tous les excès de confiance, à toutes les abnégations jusqu'au suicide. Avant de s'abandonner au courant de la haute galanterie, Adèle Remy n'avait-elle pas allumé le réchaud qui devait faire justice d'une passion dédaignée? Dans le nombre, que de *Cydalises* semblables à celle qui s'en était venue gîter et mourir dans cette ruche du Doyenné, chez Camille Rogier. Amenées on ne sait d'où, au logis de l'artiste ou du rêveur, par quelque vent d'orage, elles l'emplissaient un instant du battement de leurs ailes, puis s'enfuyaient pour un nouveau voyage où les jours se comptaient par des baisers et des chansons. Juliette Drouet n'avait-elle pas renoncé au luxe du prince Demidoff en faveur du poète? Dumas n'est-il pas garant qu'il ne manqua à Marie Duplessis que l'occasion d'un sacrifice analogue, objet de tous ses vœux? Ne nous déclare-t-il pas que « si elle n'a rien sacrifié à *Armand*, c'est qu'*Armand* ne l'a pas voulu »? — « Elle avait été grisette, ajoute-t-il ; voilà pourquoi elle avait encore du cœur. »

*
* *

En vérité, elle était d'un temps où une espèce de

foi nouvelle, l'amour, qui tenait lieu de toute certitude, s'imposait aux âmes avec la force persuasive et la rigueur d'une croyance. De ce credo procèdent les systèmes de rénovation sociale qui encombrent alors Paris de leur publicité. Fourrier bâtit le sien sur l'attraction sentimentale. Quand Auguste Comte, prenant en mains l'héritage de Saint-Simon, pose les bases de sa *Politique Positive*, il lui donne pour principe l'amour dont il puise les commandements dans le culte idolâtre que sa maturité a voué aux mânes d'une jeune femme, Clotilde de Vaux. Rue Taitbout, puis sur les hauteurs de Montmartre, Enfantin et Bazard prêchent l'union libre. Stendhal et Balzac établissent la savante monographie du dogme ; Barbey d'Aurevilly compose dans son *Brummel* le portrait de l'officiant, tandis que les *Livres de Beauté* et des *Belles Femmes de Paris et de la Province* promènent la galerie des Déesses du culte.

Maîtres et petits maîtres, le même délire sacré qui les a conduits à l'ivresse de l'art, les mène par le même chemin à la religion de l'amour. L'art et l'amour étaient pour eux les deux formes de cette aspiration idéale qui survivait à la débâcle des autels emportés par la marée montante de l'individualisme.

« Quels temps merveilleux ! » s'écriait le bon Théo, qui, demeuré un des derniers survivants des bandes d'*Hernani*, en avait glorifié les exploits à mesure que tombait un de ses frères d'armes, « quels temps merveilleux ! » Également grisée de poésie et de passion, prenant dans un rêve d'art sa revanche des platitudes de la vie, la jeunesse croyait fermement « qu'il n'y a d'autre occupation acceptable sur ce globe que de faire des vers », ou « de célébrer l'amour avec une

ardeur à brûler le papier [1] ». Ce fut un débordement d'élégies et d'extases dont Thabaud de Latouche se gaussait comme d'un « luxe de sérail » et, lyrique plus rassis, l'amant un peu sec de la vibrante Marceline Desbordes fustigeait ces esprits « eunuques » qui se rabaissaient ainsi, à la suite du chantre d'*Elvire* ou du barde de *Lara*, « à l'émotion des rêves [2] ».

*
* *

Cet « amour passionné » vaguement teinté de religiosité et parfumé de lis sous la Restauration, puis, après 1830, cuivré sous l'haleine de salpêtre de *Don Juan*, des reflets de l'enfer, fut un de ces « rêves maladifs » dont parle Musset, dans lesquels s'enveloppa la jeunesse après Waterloo.

Déchue du haut destin que lui ouvrait le succès de nos armes, réduite à l'inaction dans une société qui lui paraît « pâle et mesquine », où la substitution d'un régime à un autre a confondu tous les rangs et opposé tous les intérêts, incertaine des buts qui s'offrent à son activité, car vingt ans de tourmente avaient emporté les dogmes les plus vénérables, elle affronte le monde « le blasphème à la bouche », et le dégoût au fond du cœur. Entre ce qu'elle s'était promis et les possibilités qu'elle entrevoit, elle ne trouve de place que pour la sombre jouissance d'une douleur égoïste, ou pour « l'affection du désespoir ». De cette aversion de la vie, quelques-uns exagéraient sans doute « l'importance absolue », mais le sentiment en était

1. T. Gautier, *Histoire du romantisme.*
2. H. de Latouche, *op. cit.*

sincère et poignant, et pour un tempérament comme celui de George Sand, correspondait « à une réalité profonde ».

Car, après son aventure avec Musset, elle fut, elle aussi, un moment, « troublée et effrayée » de l'existence « jusqu'à la désespérance ». Il n'en fallait pas, d'ailleurs, des motifs plus sérieux. Il suffisait « d'avoir été déçu de quelques illusions », d'avoir perdu la sérénité de ses premières impressions pour qu'on se persuadât « de ne pouvoir plus vivre [1] ». Chatterton n'avait pas de meilleure raison pour se donner la mort, non plus que nombre d'autres qui suivirent son exemple, grisés par cette étrange volupté de se poser en héros d'une grande infortune.

Petite-fille et fille du XVIIIe siècle finissant qui avait peu à peu substitué à la règle de la raison et de l'ordre celle du sentiment et s'était abritée de la monotonie quotidienne dans la recherche des troubles délicieux du cœur et des grands ébranlements de l'âme, elle avait reçu de lui une sensibilité qui, à la chute de Napoléon, ne trouvant plus autour d'elle d'objet où elle pût appliquer ses forces, était à soi-même son propre supplice. Cinquante ans de l'action lente mais continue d'une philosophie rationaliste qui, en affranchissant la société de la contrainte des croyances, libérait dans l'individu la force passionnelle de ses instincts, avaient incliné les êtres vers des besoins de tendresse et d'émotions, accrus encore par les bouleversements de la Révolution, les horreurs sanguinaires de 93, et les alarmes de l'exil. « Il est difficile, observait Stendhal, dès 1817, de ne pas voir ce que cherche le XIXe siècle : une soif croissante

1. George Sand, *Histoire de ma vie*, t. IX.

d'émotions fortes est son vrai caractère [1]. » Comme la *Werthérie* de Perrin, cette sensible émule de l'amant de *Charlotte* qui projetait d'élever une statue au Sentiment, ce fut un malheur attaché à l'existence d'un chacun, « de ne pouvoir rien sentir faiblement [2] ». « Tout devint grave et religieux car on ne pouvait faire un pas sans heurter des tombeaux [3]. » Cette faculté émotive était d'autant plus vive que l'imagination s'était plus longtemps nourrie des tristesses funèbres d'Yung et d'Hervey, des noires visions de Feutry, des angoisses pathétiques des *Clarisse Harlowe* et des *Paméla*, des épouvantes de toute une littérature d'*Héroïdes* et des romans de Baculard d'Arnaud ou de Loaisel de Tréogate [4].

Les cœurs « palpitants » s'abîmèrent dans la mélancolie et dans la poésie du souvenir. On éleva des *Temples de l'amitié* dans des parcs « bien romantiques », on eut dans son boudoir sa *Chapelle des souvenirs*, et dans son alcôve un *Chiffonnier sentimental*. On fit sa délectation de la tristesse jusqu'aux vapeurs, aux maux de nerfs et aux convulsions inclusivement [5].

L'activité de l'Empire fut un dérivatif à cette sensibilité maladive ; le dédain qu'il affecta de la femme retrempa les volontés. Mais après la débâcle de 1815, le malaise retomba de tout son poids sur le cœur de la nouvelle génération. Conçue entre deux batailles ou

1. Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie.*
2. Perrin, *Werthérie* (1793).
3. C. Desmarais, *De la littérature au* XIXe *siècle* (1833).
4. Cf. à ce sujet les deux savante études de M. D. Mornet sur *le romantisme en France au* XVIIIe *siècle* (Hachette, 1912) et de H. Potez, sur *l'Elégie en France avant le romantisme* (Lévy, 1898).
5. L'Hermite ds la Chaussée d'Antin (1812).

dans des « jours de douleurs », elle portait, « comme un triste héritage »,

Ce long frémissement qui survit à l'orage [1].

Elle est chagrine et dolente, curieuse de sensations vives et neuves, etirritée de désirs inquiets. Les excès de la force qui vient de soulever le monde ne lui ont légué que « l'impuissance et la mort ». Ainsi que l'écrit en manière de testament philosophique signé *Jean-Marc*, un des enfants repentis de cette race douloureuse qui s'était élevée sur les genoux de *René*, elle consume ce qu'elle a d'énergie à « pleurer dans les *Méditations*, à se déchirer le cœur dans *Obermann*, à jouir de la mort dans le *Didier* de *Marion Delorme*, à cracher au visage de la société par la bouche d'*Antony* [2] ». Elle n'offre que des êtres « affamés d'infini et d'inconnu », des « voyageurs de l'imagination » qui ne savent, comme le dit de soi-même Boulay-Paty, où poser leur aile, regrettant les âges où « Dieu faisait tomber tout droit les créatures lassées dans le saint nid du cloître [3] » ; des « solitaires passionnés et philosophes » comme Sénancour qui, selon le mot de Chateaubriand, « se nourrissent à l'écart des plus vaines chimères » ; ou des sensitifs exacerbés, tels que Maurice de Guérin dont la mobilité chevauche le « caprice des vents » ! tous affligés d'une tristesse, « d'un chagrin indéfini, vague et profond », d'une mélancolie incurable qu'ils s'expliquent d'un mot en la qualifiant d'*idiosyncrasie* [4].

1. J.-C. Farcy, *Reliquiæ* (1831).
2. M. du Camp, *Le Livre posthume* (1853).
3. Th. Pavie, *Médaillons romantiques* E. Paul, (1909).
4. Petrus Borel, *Champavert* (1833).

Ainsi nés, pèse sur eux une tare d'inaptitude à subir le joug des réalités. Des différents camps où, nourrissant de hautes ambitions littéraires, ils ont dressé e urs tentes, aux Tartares, au Doyenné, à la Chanteraine, rue de l'Ouest, à l'Hôtel Pimodan, ils narguent les usages et les coutumes pour lesquels ils professent tous le mépris souverain et inné de *Champavert*. Pétrus Borel se fût fait « chamelier au désert, muletier andaloux ou Otahitien », plutôt que d'abandonner une de ses rancunes contre le bourgeois philistin. Il fut servi au delà de ses vœux. Pour la plupart, la vie les traita en marâtre car elle n'aime que ceux qui l'aiment, encore quand elle ne les trahit pas, et Dieu sait s'ils l'avaient en exécration, du moins telle que la société l'avait faite. L'auteur d'*Obermann* n'était pas le seul à établir le compte de ce qu'il lui devait de bonheur. Il était au delà de la quarantaine quand, pour sa part, il ne trouvait à consigner dans son existence que « deux semaines passables, une de distraction en 1790, et une de résignation en 1797 [1] ». Que pouvait-elle réserver, d'ailleurs, à des êtres doués d'une telle imagination que « les palais des *Mille et une nuits*, les antiques Babylones n'étaient qu'ombre auprès des fêtes colossales et radieuses » où le pauvre Émile Roulland conviait le soir, au coin de son feu, ses amis, Boulay-Paty, Émile Pehant, Pitre-Chevalier et quelques autres Bretons [2].

Aussi bien, se disaient-ils écœurés de tout, après avoir promené, comme *Lélia*, un regard morne sur tous les éléments de dégoût et de satiété qui composent le spectacle d'ici-bas. « Dans l'âge des passions

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*. (C. Lévy.)
2. E. Roulland, *Poésies posthumes et inédites* (1838).

énergiques, disait-elle, nous n'avons plus de passions, nous n'avons même plus de désirs, si ce n'est celui d'en finir avec la fatigue et de nous reposer étendus dans un cercueil. » C'était le cri de toutes ces âmes en peine, plus ennuyées et vides que malheureuses, drapées d'un destin qu'elles s'étaient taillé dans le frac de *René*, la cape de *Manfred*, ou le manteau de *Faust*, et qui buvaient à la coupe que des maîtres séducteurs tendaient à leur soif d'ivresse. Chateaubriand, et Gœthe et Byron, eux-mêmes « colosses de douleurs », s'étaient dressés devant la jeunesse comme les symboles vivants de sa conscience : ils lui en renvoyaient, à travers les moments successifs de leur personne et de leurs œuvres, dans la diversité de ses nuances, l'image grandie aux proportions du héros. On se grisait à leur lecture. Les esprits les plus sains n'y résistaient pas. Byron enivrait Michelet au point que tout lui paraissait ensuite insipide. « Chateaubrianisée » jusqu'aux moelles, deux révolutions arrachèrent à grand'peine Daniel Stern aux maléfices de ce grand fascinateur de « Jean-Jacques aristocratique ». Poètes, artistes, gens du monde, combien auraient pu prendre à leur compte le regret d'Hippolyte Lucas d'avoir « trop longtemps engourdi sa jeunesse en respirant un dangereux éther ». Il parlait de *René* et de *Werther* [1]. Ce *Werther* à l'étreinte de qui un Lamartine n'échappait que grâce à la religiosité qui surabondait en lui [2], hantait les esprits à ce point qu'on n'eût pas été surpris de rencontrer dans un salon le suicidé de Wetzlar, et quand un soir, dans la société de Mme de Staël, s'était

1. H. Lucas, *Heures d'amour* (1844).
2. Lamartine, *Cours familier de Littérature*.

présenté Benjamin Constant, « avec sa longue chevelure blonde, ses grands yeux bleus, vagues et profonds comme les poèmes germaniques », on avait cru à une apparition de l'amant tragique[1].

Agissant avec la puissance du chef-d'œuvre, les émouvantes rêveries de ces apôtres du désespoir avaient donné un corps à cette « inquiétude secrète » des cœurs, depuis qu'enfermés dans un superbe mépris des choses, ils cherchaient en eux-mêmes la loi du bonheur. Comme le frère d'*Amélie*, chacun aspirant à un bien inconnu dont l'instinct le poursuivait partout, s'interrogeait sur ses propres désirs et restait sans réponse. Et ce fut une singulière gageure de la part de Chateaubriand de prétendre combattre par la peinture des désordres de son imagination troublée, mobile et lasse de tout, l'effet des rêveries « désastreuses » et « coupables » que le Jean-Jacques plébéien avait été le premier à introduire chez nous. Les remords qu'il eut plus tard de son œuvre n'en redressèrent point les résultats ; car, ce que Musset a appelé « la maladie du siècle », et Sainte-Beuve qui en parcourut toutes les phases « la maladie de *René* », se prolongea pendant près de cinquante ans. A des degrés divers tous en furent atteints. C'était pour George Sand une façon de tourment moral causé par une sensibilité qu'on se persuadait exceptionnelle et qui ne se révélait que par une plus vive aptitude à des souffrances inconnues du vulgaire ; c'était pour Chateaubriand cet état de grande amertume procédant de « facultés jeunes, actives, entières, quand elles ne s'exercent que sur elles-mêmes sans but et sans objet » ; c'était pour *Rolla* le malaise inexpri-

1. *Journal des Débats*. Art. de Molènes (6 août 1845).

mable du désenchantement de vocations ardentes pour l'infini, mais abîmées dans « une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre » ; d'une manière générale, une inappétence à l'action, un besoin de retraite et de méditations, un état permanent de passions vagues et d'aspirations confuses, un pessimisme qui troublait toutes les sources où venait s'étancher sa soif de bonheur.

La folie, la mort ou le suicide furent pour les moins énergiques les seules issues du mal. Quelques-uns se sauvèrent par un sursaut de volonté en se détachant violemment d'eux-mêmes ; et *Lélia* notamment, en reportant d'elle sur les autres créatures souffrantes une commisération qui s'épuisait jusque-là en apitoiements inutiles. Quelques autres se voilèrent d'une résignation désespérée, mais silencieuse, et ce fut le cas d'Alfred de Vigny ; la plupart se consumèrent d'ennui. — « Je me suis ennuyé toute la vie », avouait Byron. Par bonheur sa vie fut courte. Chateaubriand bailla la sienne pendant un demi-siècle de plus, au milieu d'occupations et d'une agitation sans pareilles. Sans avoir tous également ce caractère de grande race qui fait de ces deux poètes les types représentatifs de l'espèce, ils sortent ennuyés du sein de leur mère. Et il faut avoir lu les lamentations de Flaubert et de son ami Le Poittevin pour juger de leur accablement. Ni un travail forcené, ni des voyages lointains et si longtemps souhaités, ne triompheront chez l'auteur de *Madame Bovary* de cette atonie intellectuelle qu'analysait George Sand à François Rollinat, équivalente à ce malaise d'un estomac qui éprouve le besoin de manger et n'en sent pas le désir. « Ma jeunesse, écrivait-il à Maxime du Camp, m'a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes

jours. » Le Poittevin, lui, pour avoir raison de cette langueur atroce quand des déceptions d'amour eurent achevé d'annihiler en lui « le principe de la moindre action », tomba « dans la crapule ». C'est dans l'orgie que se réfugia Barbey d'Aurevilly contre « l'agonie de l'inquiétude » qui le torturait des nuits entières, demandant à l'eau-de-vie, à l'éther, à l'opium les joies du « tourbillonnant abîme » de l'ivresse lucide, où le suivit celle qui fut la *Vellini*, cette « Vénus camarde », « laideur intelligente et passionnée » qui le tint cinq années « sous un joug de fer [1] ». Car l'orgie fut, en effet, le dictame des romantiques dans leur période flamboyante. Des tempéraments même pondérés y voyaient, de bonne foi, le moyen de retremper les âmes. Et de la plume à laquelle on devait ces petits poèmes des *Heures d'Amour*, Hippolyte Lucas écrivait avec sérieux :

> Ressaisissons notre mâle énergie,
> S'il le faut même, allons jusqu'à l'orgie !

Ce fut un des « luxes pachaliques » de *Champavert :* pour distraire son spleen, sa Muse républicaine ne préférait rien au spectacle « de l'impudeur effrontée assise en une orgie », où s'affaissait son corps « sous le poids du plaisir [2] ». D'autres, soucieux d'émotions plus viriles, eussent voulu donner le change à leur hypocondrie en vivant les aventures d'un *Charles Moor*, d'un *Conrad* ou d'un *Lara*.

Roger de Beauvoir se serait délecté à organiser des tournois à Tivoli, et Flaubert des combats de gladia-

1. Mme Dash, *Mémoires des autres*, t. VI. — E. Seillière. *Barbey d'Aurévilly* (Blond. 1910).
2. P. Borel, *Rhapsodies* (1832).

teurs à Croisset [1]. Si l'opium et le haschisch n'y suffisaient pas, on s'en allait à la recherche de « l'inconnu et de l'inaccessible » au pays des Pharaons ou à celui des harems, quand on en eut assez de Grenade et de Venise. Mais l'imagination ne trouvant dans ce « dépaysement » que déceptions nouvelles, leurre et piperie, s'arrêtait au désir d'une corruption encore plus raffinée que Gautier exposait aux Goncourt, sans reculer devant l'idée ni le mot : « l'em... de son temps », leur disait-il, le jetait dans la nostalgie non plus d'un pays, mais d'une époque lointaine ; « Flaubert serait ambitieux de forniquer à Carthage ; vous voudriez la Parabère ; moi, rien ne m'exciterait comme une momie [2]. »

Parvenu à ce point, le mal était incurable, pour qui n'avait pas la trempe d'un Hugo, d'un Dumas père, ou d'un Balzac. — « O mon Dieu, sanglotait *Lélia* avant de s'être rachetée d'une vie « sans règle et sans frein », qu'est-ce donc que cette âme que vous m'avez donnée ! Traînée à la suite d'une ombre à travers les écueils, les déserts et les enchantements de la vie, j'ai tout vu sans pouvoir m'arrêter, j'ai tout admiré en passant, sans pouvoir jouir de rien. »

Rêveurs impénitents, ils s'étaient placés entre deux infinis, le cœur qu'ils disaient un abîme insondable de souffrances, « un abîme béant »,

> Brûlant comme un volcan, profond comme le vide [3],

et le désir, « plus mobile que la lumière, et plus vagabond que le vent, » sans nom et sans objet

1. M. du Camp, *Souvenirs littéraires.*
2. *Journal des Goncourt.*
3. Baudelaire, *Les Fleurs du Mal.*

conçu, haleine dévorante de la fièvre, appel désespéré vers un bonheur lui aussi « sans forme et sans nom, qui est au ciel, qui est dans l'air, qui est partout comme un aimant invisible [1] ».

*
* *

C'est à les combler des émotions de l'amour que l'époque de Louis-Philippe dépensa la puissance de rêve que la jeunesse détenait en elle. Oromaze et Arimane, « heur et malheur » tour à tour,

Calice de poison, coupe d'électuaire [2],

l'amour apparaît à cette génération comme le but et la raison même de la vie. Elle en accepte les déchirements et les délices avec l'ardeur, la soumission ou la révolte d'un croyant devant les félicités ou les épreuves que son Dieu lui envoie. Car, par ce temps d'athéisme, la Divinité retrouve ici sa preuve ; mais elle ne se révèle que par l'amour et pour le justifier comme une chose sainte, comme « l'invisible anneau qui vous rattache au ciel [3] ». — « Dieu me permet de vous aimer, Alphonse, j'en suis sûre, écrit naïvement Julie Charles à Lamartine. S'il le défendait, augmenterait-il à chaque instant l'ardent amour qui me consume ? » La même certitude apaise les alarmes d'*Adèle* défaillant dans les bras d'*Antony*.

Saint et d'essence divine, l'amour est chose pure et

1. George Sand, *Lélia*.
2. Ph. O'Neddy, *Poésies posthumes* (1878).
3. H. Lucas, *Heures d'amour*.

ses vœux se peuvent suspendre aux autels [1]. Aucune foi ne fit tant de prosélytes ni de plus heureux martyrs. On est enfant encore qu'on ne conçoit point d'autre bonheur que d'aimer, et très sérieusement, comme Sainte-Beuve auprès de Victor Pavie, on se lamente de ne l'avoir « jamais obtenu, ni pleinement ressenti [2] ». Tout ce qu'on a de force et de jeunesse, on le jette à la flamme du feu sacré. Quand elle s'éteint, « c'est l'hiver de l'âme [3] », qui souvent, grâce au ciel, est suivi d'un nouveau printemps. — Si la foi le quitte, c'est pour l'être comme une anticipation de la mort. Le pessimisme fier et désolé du poème des *Destinées* où s'enferma Vigny à quarante ans est l'agonie hautaine d'une grande âme précipitée par la trahison de Marie Dorval dans le deuil des croyances de sa jeunesse. Certains même, comme ce pauvre Antony Deschamps, éprouvaient presque la terreur des syndérèses chrétiennes à l'idée d'une existence qui avait manqué à sa loi :

> Car, n'avoir point aimé, femme, c'est là le crime [4] !

C'est celui dont il s'accusait. La vicomtesse de Saint-Mars s'en garda, préférant pécher par excès que par défaut. Il faut l'entendre parler de la séduction et des ravages que l'amour exerça alors sur les cœurs généreux, tant il se présentait, à ce qu'elle prétend, « dépouillé de toutes pensées charnelles » et sous la mine « du rêve, de l'idéal, de l'union des êtres dans l'azur ». Elle en avait l'expérience pour avoir été

1. Sainte-Beuve, *Livre d'amour.*
2. Pavie, *Médaillons romantiques* (E. Paul, 1909).
3. George Sand, *Lettres d'un Voyageur.*
4. A. Deschamps, *Dernières Paroles* (1835).

successivement ou tout ensemble, la victime du comte de Rochefort, de Roger de Beauvoir, d'Elim Metschersky et de quelques autres [1].

Pour elle, tout ce qui tenait à la passion devait parler avant tout. Effectivement elle lui donna souvent la parole dans son existence, et nul ne l'en eût blâmée. Au-dessus de tout droit, il y avait « le droit humain, passionnel, imprescriptible ». Rien n'entrait en balance avec ses revendications, et une comtesse d'Agoult n'hésitait pas à leur sacrifier, son nom, sa fortune et son enfant, sans qu'on songeât autrement qu'à la plaindre quand le beau sentiment qui l'avait emportée eut fait naufrage. En un temps où « les échanges de sentiments étaient sans limites », l'amour ne se faisait pas à demi, et comme il procédait d'un droit si haut, le monde allait jusqu'à le protéger [2]. A soixante-dix ans, Mme Paul de Musset ne voyait nulle impudeur à la publication de la correspondance galante que « l'Enfant du siècle » avait entretenue avec elle lorsqu'elle était jeune fille. Et la comtesse Dash n'avait que le regret de ses cheveux blancs quand Maxime Rude, le journaliste, l'amenait à évoquer les jours d'autrefois. « Ah ! si vous saviez comme nous aimions ! soupirait-elle. Ce qui peut vous paraître le plus exagéré dans un de nos romans, n'est que l'exacte vérité [3] ! »

Les romans, la femme les vivait avec une intensité telle que la réalité eût difficilement égalé les passions, les sacrifices et les douleurs qu'elle se composait à plaisir.

1. *Mémoires du* Comte Horace de Viel-Castel (1883).
2. L. Séché, *Lettres d'amour d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton* (1909).
3. M. Rude, *Confidences d'un journaliste* (1876).

Il n'y eut jamais plus charmant amalgame de la vie idéale et de la vie réelle, ni accord plus parfait d'une conception littéraire avec l'esprit de son temps. Tout comme le poète, l'écrivain, l'artiste s'appliquaient à être au dehors ce qu'ils étaient dans l'œuvre ; la jeunesse, en communion avec eux, jouait au vrai les sentiments et les drames qu'ils mettaient en action. Cyprien Desmarais devinait juste, quand il préjugeait la querelle des Classiques et des Romantiques de plus d'importance qu'un débat littéraire. Par les haines qu'il soulevait et qui expliquaient à Balzac les échafauds de la Convention [1], le romantisme témoignait assez qu'il portait, par delà une formule d'école, la parole d'un nouvel évangile. Comme il s'adressait au cœur, il trouva chez la femme les éléments d'un prosélytisme d'autant plus actif qu'elle est, elle-même, un être d'une organisation plus nerveuse et plus impressionnable.

Rendue à son rôle social par le retour des Bourbons, la ferveur mystique et élégiaque importée d'Angleterre et d'Allemagne par les émigrés, l'influence profonde des romans de Walter Scott et des récits de la Chevalerie, l'avaient élevée au rang d'inspiratrice du génie et d'ange du foyer. Les événements politiques en rapprochant les cœurs dans le souvenir de malheurs communs l'ayant mêlée à l'action de l'homme plus qu'elle ne fut jamais, elle allait lui imposer, par un commerce plus intime avec elle, l'ascendant de ce qu'elle a « d'incertain et de tendre » dans le caractère, de versatile et d'inconstant dans les sentiments et les idées. Par là, le romantisme fut en partie son œuvre, et pour en

1. Balzac, *Les Illusions perdues* (2e partie).

écrire une histoire vivante et vraie, c'est à la femme qu'il faudrait en dérober le secret sous les voiles brodés que la poésie a abaissés sur son front.

Le poète de 1830 n'a pas de mot assez délicat pour la nommer, point d'harmonie assez suave pour peindre son âme qui n'est que sons et parfums. Dans la double extase de l'inspiration et de l'amour, elle devient pour lui sa *Muse* [1]. Il la confond dans sa pensée avec les filles de ses rêves : ainsi Chateaubriand avec sa *Sylphide* dont il poursuit l'insaisissable vision à travers toutes les soupirantes que son heureuse étoile jetait à ses genoux, comme le doux Gérard étreignait sur le cœur de Jenny Colon le fantôme de « la blonde, grande et belle » Adrienne entrevue un soir « aux rayons pâles de la lune ». D'autres l'identifient à quelqu'une des créations impérissables de l'art : *Mignon*, *Clémentine*, *Béatrice*, *Ophélie* présentent tour à tour leur radieux visage aux recherches amoureuses d'Hippolyte Lucas ; et Berlioz aux pieds de miss Smithson n'est que l'amant des héroïnes de Shakespeare dont elle porte dans les yeux le céleste reflet.

Cette même illusion exerça son prestige sur l'imagination de la femme. Elle aussi « avait soif de ce qui n'était pas l'eau claire de sa vie, cachée entre les herbes [2] ». Elle se composait une existence de roman, orageuse et tourmentée et soupirait dans l'attente de quelque aventure extraordinaire qui ferait d'elle une héroïne de sensibilité et d'amour. Ce qui advint à cette Malvina Vermot dont parle Pontmartin dans ses *Mémoires*, pour qui un jeune poète, Jean Gariel, fut tué dans un duel. Des milliers de jeunes filles,

1. T. de Banville, *Odes Funambulesques* (Commentaires).
2. Balzac, *Les Illusions perdues* (1re partie).

assure le même écrivain, ambitionnaient le rôle de *Diana Vernon*, d'*Alice Lee*, ou de *Flora Mac-Yvor*. *Elvire* n'eut pas moins d'émules qui se trouvèrent également folles d'*Ordener*, et si les hommes étaient prêts à se brûler la cervelle pour *Adèle d'Hervey*, les femmes n'eussent pas reculé devant un *Antony* décidé à les aimer jusqu'au poignard [1].

De la fiction romanesque, la femme portait son engouement sur l'auteur, en « mêlant avec séduction à son image, un monde de fables, de rubans et de fleurs [2] ». Il y avait longtemps que les *Mme de Bargeton* promenaient dans les cercles mondains leurs visages défaits et mouillés de larmes, qui « prenaient la lyre à propos d'une bagatelle », prodiguaient le dithyrambe et s'usaient en de perpétuelles admirations pour les renommées auréolées de poésie ou de quelque mystère. Chateaubriand avait été « enseveli sous l'amas des billets parfumés » et la jeune marquise de Vichet n'avait même pas donné grâce à ses cheveux blancs. D'Arlincourt était assiégé d'*Élodies* plus terrestres que celle qui inspirait leurs déclarations. Certaines, plus sensibles aux accents d'*Éloa* ou à la douceur de *Kitty Bell*, faisaient violence « par de singulières confidences, presque des confessions [3] », au « chantre des saints amours », au « divin et chaste cygne ». D'autres réservant leur adoration à l'auteur de *Jocelyn* eussent voulu monter en médaillon une mèche de ses cheveux ; mais Lamartine « rendait peu et ne payait pas de sa personne : c'était un sultan sans mouchoir [4] ».

1. Mme Dash, *op. cit.* — T. Gautier, *op. cit.*
2. Chateaubriand, *Mémoires* (2e partie, livre 1er).
3. A. de Vigny, *Lettres à la vicomtesse Duplessis.*
4. Sainte-Beuve, *Lettre inédite à Troubat* (12 mars 1869).

*
* *

Anges, *Péris*, *Sylphes* ou *Lutins*, toutes ces filles du ciel ou de la mythologie, « toutes ces beautés que les yeux des poètes.

Vêtirent de rayons pour les plus belles fêtes [1],

ne nourrissaient pas leurs sens que d'ambroisie, et il y en eut peu parmi elles qui surent se garder, comme Mme Ancelot, de « ces aspirations sans but », ou de « ces défaillances sans cause », dont l'agitation remplit le siècle, ou comme la duchesse de Rauzan, accommoder dans la fiction de l'amour platonique les plaisirs de la coquetterie avec les avantages de la vertu [2]. Le besoin d'émotions violentes qu'imprimaient à leurs nerfs un mélodrame « bloc de crimes et d'infamies », et une littérature qui après avoir « paré la Grève » étalait à chaque page le viol, l'inceste et l'adultère [3], se lassa bientôt du mode lamartinien où la passion calmait ses élans sous « les rayons endormis de l'astre élyséen [4] ». En même temps que de la poésie « grave et religieuse », on était saturé de cet amour « triste et sérieux » qui avait brûlé ses meilleurs parfums sur les autels des premières Muses romantiques, dans le Cénacle de *Joseph Delorme*.

1. Banville, *Les Cariatides* (livre 1er, 1841-42).
2. Daniel Stern, *Souvenirs*. — Mme Ancelot, *Foyers éteints* (1858).
3. Janin, *Littérature dramatique*, t. 1er. — Balzac, *La Mode* (Mai 1830).
4. Lamartine, *Nouvelles Méditations*.

La corruption cynique et élégante de *Don Juan* promenant au Café de Paris, à Tortoni, au Jockey-Club, son âme et sa volupté sous les traits d'impeccables dandys, les Musset, les Arvers, les Eugène Sue, les Ourliac, les Houssaye, les Tattet, les Mosselmann, les d'Alton, et autres parfaits Jeune-France ; le sarcasme, l'impiété et le blasphème des héritiers de *Manfred* qui, par la bouche de Pétrus, le *Lycanthrope*, couvraient de toutes les négations les débordements de la vie licencieuse ; le Sandisme, cette « lèpre sentimentale », au dire de Balzac[1], justifiant sous le prétexte d'une revendication sociale les pires dissolutions, avaient donné l'essor à des ardeurs nouvelles, fouetté les imaginations et piqué au vif l'insatiable désir, « cet être immense et terrible », invisible et partout présent et dont « la voix remplit l'espace d'un éternel sanglot [2] ». Ce fut le règne des femmes « incomprises », errant, pâles et l'air vaporeux dans les théâtres et les promenades, comme la *vicomtesse de Lancy*, à la recherche, « d'une âme ardente et d'une tête passionnée », ou comme la *Gabrielle* d'Émile Augier, rêvant de « transports éternels d'amour ».

« Compléter sa vie » est alors le mot à la mode. « On vivote avec son mari, ma chère, on ne vit qu'avec son amant », disait la *marquise de Vandenesse* à sa belle-sœur [3]. « Le mariage est notre purgatoire, observait une autre, l'amour est le paradis. » « L'enfer, plutôt, rectifiait une troisième, mais un enfer où l'on aime. N'a-t-on pas souvent plus de plaisir dans la souffrance que dans le bon-

1. Balzac, *La Muse du département.*
2. George Sand, *Lélia.*
3. Balzac, *Une fille d'Ève.*

heur? » Et de fait, pour ces sensibilités en quête d'émotions toujours plus vives et plus profondes, la passion n'est « ni langage doucereux, ni soupirs, ni larmes ». Il est passé le temps où « l'on se mélancoliait à l'usage des dames attaquées de consomption »! Bon encore pour ceux qui font des « sonnets à manchettes [1] ». La passion, c'est maintenant quelque chose de brûlant comme la lave de l'Etna, c'est « l'altération soudaine des traits, l'ardeur d'un sang qui bouillonne, le mouvement convulsif des lèvres, un cœur qui se brise sans se plaindre, c'est du délire, de l'audace, de la vengeance ». — Voilà, s'écrie *le Giaour*, les gages certains de la passion !

Ce sont ceux qu'exigent et que donnent ces êtres « maudits et sataniques », ces fils bâtards de Byron et de *Faust* qui tiennent le haut du pavé, l'étalage chez les libraires, et qui dans les salons « s'étendent sur un canapé, fort à leur aise, avec un air ennuyé, blasé fatigué, désolé [2] », ont un volcan sous le crâne, une tempête dans le cœur, dînent chez Tortoni, tout en déclamant que « leur astre est fatal [3] », et sur les vignettes de Johannot, traînent par les cheveux des amantes fluettes.

Cette fiction d'un être étrange, tourmenté, victime d'une injustice sociale, mais plus grand que son destin, personnifiait l'amoureux accompli. La tendresse, une affection sincère, la beauté même, — Théophile Gautier en témoigne, — ne suffisaient plus à l'emploi. La femme avait horreur d'être aimée « comme aime un agent de change [1] ». Les interprétations magis-

1. P. Borel, *Rhapsodies*.
2. Mme de Girardin, *Lettres parisiennes* (1841).
3. E. Deschamps, *Poésies* (1841).
4. Dumas, *Antony*.

trales qu'avaient données du personnage de l'épopée romantique les Boccage, les Frédérik Lemaître, les Laferrière, avaient tourné les têtes autant qu'avait fait la lecture des œuvres de Byron, de Lamartine et de George Sand que Mme Dash accusait d'être également pour un grand quart dans les sottises où se perdirent les femmes de son monde. Pour la plupart, dire : « Je vous aime », c'est penser à un auteur ; aimer un jeune homme, c'est aimer le héros de quelque roman à la mode. De toutes les faiblesses de ces femmes romanesques, consignait Mme de Girardin dans une de ses *Lettres Parisiennes* de l'année 1847, de toutes leurs faiblesses « il n'est pas une seule qui n'ait un précédent dans la littérature ».

Aussi bien, à ces défaillances accompagnées d'extravagances et de coups de théâtre l'imagination n'eût pas encore trouvé son compte sans le piment du sadisme.

Autour de la gerbe bleue du punch, « le vrai souper des romantiques », en des nuits de « *feu et de flamme* », Philothée O'Neddy et tous les bousingots du cénacle de Jehan du Seigneur, de Napoléon Thom, et de Bouchardy, *cœur de salpêtre*, imaginaient des saturnales inspirées du dévergondage d'un sentiment qui n'était rien moins que « de la haine, des gémissements, des cris, de la honte, du deuil, du fer, des larmes, du sang, des cadavres et des ossements ». — « Funeste comme un gibet », *Champavert* ne connaissait que cette forme de l'amour. Maintes femmes y jetèrent leur repos et leur honneur pour s'y briser dans des combats dont elles dégustaient les félicités malsaines en des angoisses et des tortures mortelles.

A chercher le ciel sur la terre et l'infini dans l'être borné, à satisfaire, ainsi que dit *Lélia*, « l'aspiration

sainte de la partie la plus éthérée de l'âme vers l'inconnu », on en vint à mêler à l'amour les plus étranges complications sentimentales. L'adoration qu'on refusait à Dieu, on la reportait sur l'être de son choix dont on faisait le Dieu d'un culte idolâtre [1]. Les extases du plaisir se doublèrent du libertinage d'une liturgie mystique, quand elles ne s'assaisonnaient pas, ainsi que dans la correspondance des amants de Venise, des épices de l'inceste [2].

Par étapes le dérèglement de l'imagination gagnait les sens. Après avoir bu à toutes les sources de jouissances et couru toutes les sentines, *Jean-Marc* se prenait à songer « aux accouplements monstrueux des époques préadamiques ». Hippolyte Lucas, de mœurs sages et bourgeoises pourtant, mettait dans le roman de ses amours, le ragoût de travestissements qui faisaient de lui tantôt le Louis XV d'une Pompadour, tantôt le *Don Juan* d'une nonne, « en un pieux oratoire aux murs tendus de moire, où l'encens brûlait comme à l'église ». L'aberration sensuelle en mal d'illusion, pour agrandir le cercle de ses délices, aviva ses curiosités impatientes dans la recherche de ces sensations rares — floraison maladive — dont Baudelaire allait composer le plus capiteux des bouquets. Un esprit d'analyse subtil, mais pervers, dégagea des adultérations physiologiques l'élément pittoresque, singulier, anormal pour le transposer en émotion d'art. Il fut d'un beau visage d'amortir les roses de ses joues avec les teintes de la nacre et de l'ivoire.

1. George Sand, *Lélia*. « Aujourd'hui, pour les âmes poétiques, le sentiment de l'adoration entre jusque dans l'amour physique. »

2. Musset à George Sand : « Tu t'es crue ma maîtresse ; tu n'étais que ma mère. C'est un inceste que nous commettions. »

L'excentrique Christine Trivulzio en pratiquait le savant artifice, empruntant par surcroît au « datura » la flamme d'un regard brûlant comme la fièvre d'une maladie de poitrine.

La poésie trouva des séductions aux chloroses et des frissons nouveaux à ces langueurs où le désir semble s'exaspérer aux approches de la mort. L'infini des aspirations qui avaient élevé si haut le rêve de la génération sombrait dans une sensualité morbide : elle livrait le jeune Dumas aux ardeurs fébriles d'une femme crachant le sang et en qui « l'état maladif » allumait « des éclairs de désir dont l'expansion eût été une révélation du ciel pour celui qu'elle eût aimé [1] ».

Un jour même, s'éveillant de Leucate, les « voluptés inavouées » s'en vinrent s'abriter à l'enseigne des noms des deux Faubourgs et des vedettes du théâtre, mêlant leurs flammes impudiques en un accord qui consacrait la fusion du monde et du demi-monde amorcée déjà sur le turf et dans les bals de charité. Houssaye étendit un voile sur ces scandales, mais Viel-Castel et Joachim Duflot, impitoyables, jetèrent aux vents toutes ces *lévites ;* et Berthaud qui rédigeait avec le poète savoisien, Veyrat, le pamphlet hebdomadaire de *l'Homme-Rouge* s'échauffa à marbrer de ses lanières ces « Spartacus femelles »,

Ces *Lelia* sans cœur qui, portant des yeux bleus,
Voudraient leurs corps meurtris de baisers scandaleux [2].

1. *La Dame aux Camélias* (1re édition Cadot, 1849).
2. *L'Homme-Rouge* (1834). — Cf. Viel-Castel, *Mémoires, passim.* — *Le Parnasse satyrique* du XIXe siècle (Kistemaekers, s. d.).

*
* *

Si le credo romantique fit des victimes parmi tant de femmes qui, douées d'une imagination « poétique et exaltée », bâtirent leur vie sur le sable mouvant du désir, nombre d'entre elles ont pour excuse moins encore la sincérité de la passion à laquelle elles cédaient que le sentiment de se dévouer au bonheur d'un être d'élection.

Car c'est là le trait marquant de la sensibilité féminine de cette époque qui compte encore plus d'*Adèles d'Hervey* que d'*Antonys* et où les délicatesses de cœur d'une duchesse de Praslin rachètent l'ignominie d'un assassin pair de France.

Effet d'une action plus directe que ces poètes de l'amour et de « la nostalgie de l'âme ici-bas [1] » exerçaient sur la femme, sa tendresse semblait avoir reçu le baptême du souffle pur d'*Éloa*, l'ange de la pitié, né d'une larme de Jésus.

Les mieux retranchées dans leur vertu désarment devant les misères du cœur et les tourments des grandes passions. Mme de Rémusat est toute retournée par le drame où elle croit que se débat la vie de lord Byron. Et l'émotion l'emporte jusqu'à oublier que c'est à son fils qu'elle écrit : « Je voudrais être jeune et belle, sans lien ; je crois que j'irais chercher cet homme pour tenter de le ramener au bonheur et à la vertu. » Si elles se livraient, elles cédaient à l'entraînement du cœur ou de la tête. Pour le reste,

1. Lamartine qualifiait en effet Sainte-Beuve « le poète de la nostalgie de l'âme sur la terre ».

« l'abandon complet que l'amour réclame », elles ne le considéraient généralement que comme un dévouement ou un sacrifice. Ce n'est pas seulement Mme Dash qui s'en portait garante, mais George Sand, par la bouche de *Lélia*, avait aussi affirmé l'insuffisance des émotions des sens pour apaiser la soif d'amour dont elle brûlait. C'était encore une grande amoureuse celle que M. Chéramy, qui avait entre les mains toute sa correspondance, qualifiait de *Phèdre* du XIXe siècle, c'était Marie Dorval qui, brisée par les orages d'une vie d'émotions intense, s'écriait : « Est-ce que ce sont les sens qui entraînent? Non, c'est la soif de toute autre chose, c'est la rage de trouver l'amour vrai qui appelle et fuit toujours [1]. »

Vers ces âmes qui ne comprenaient la vie qu'à travers le rêve, et l'action qu'à travers le sentiment, montaient dans « un divin chœur »

De contemplations et de graves tendresses [2]

des appels désespérés de damnés à l'ange du salut.

Il me faudrait sculpter quelque sonnet dantesque
Pour te bien faire voir l'abîme gigantesque,
Le gouffre de douleur où je roulais perdu,
Quand vers moi ton amour sauveur est descendu!

A entendre ces actions de grâces, quelle âme se fût repentie d'avoir entre-bâillé les portes du paradis à la triste existence de Théophile Dondey? Quel cœur n'eût pas fléchi à la prière d'Aloysius Bertrand : « Ton indifférence, et je tombe parmi les damnés ; ton amour et le ciel n'est pas assez vaste pour ma

1. George Sand, *Histoire de ma vie*, t. IX.
2. P. O'Neddy, *Poésies posthumes*.

gloire et mon bonheur ! » A quelle épreuve Émile Cabanon, l'auteur fantasque de *Un Roman pour les Cuisinières*, ne mettait-il pas la vertu d'une femme quand à bout de moyens de persuasion, il se jetait sous l'attelage de la belle inhumaine?

Plus heureuses du bonheur qu'elles donnaient que du leur, l'exaltation chez beaucoup de femmes était toute morale. Les *Keepsakes*, à qui leur coquet ajustement de soie et l'honorabilité des signatures dont ils étaient l'écrin facilitaient plus qu'aux romans l'accès des familles bourgeoises auxquelles ils apprenaient à la fois par leurs gravures le sentiment de la toilette et par leurs contes la toilette du sentiment, ont-ils assez prôné ce qu'il y avait de grandeur dans les faiblesses de la femme pour les « déshérités du sort », et les « âmes méconnues ! » Un peu de pâleur, une toux sèche, un air fatal et byronien gagnaient l'apitoiement des plus sensibles qui abrégeaient pour le soupirant l'attente du bonheur [1]. C'est ainsi que Gabrielle Dorval, la fille de la tragédienne, interprétant comme l'excès d'une violente passion pour elle les symptômes de la maladie de poitrine qui rongeait le pauvre Fontaney, le *Lord Fielding* de la *Revue des Deux Mondes*, se laisse enlever par lui [2]. Quelques-unes consacraient leur vocation de la bonté à consoler de leur tendresse des dédains immérités : de Bériot dut la Malibran autant à ce qu'elle l'avait su jusque-là malheureux dans ses affections qu'au talent qu'elle admirait en lui [3]. La comtesse de Magnencourt touchée de la constance d'un attachement tel « qu'il n'en

1. T. Gautier, *Histoire du romantisme.*
2. George Sand, *Histoire de ma vie*, t. IX.
3. Comtesse Merlin, *Les Loisirs d'une femme du monde* (1838).

avait peut-être pas existé depuis l'époque de la Chevalerie errante [1] », risque sa réputation et apporte à Lassailly, mourant à l'hôpital, sa main à baiser. D'autres encore, comme Clotilde de Vaux pour Auguste Comte, se faisant tout renoncement et générosité d'âme subissaient fidèlement une amitié passionnée qui n'était ni d'âge ni de tournure à les émouvoir. Il en est qui allèrent jusqu'à faire aux raisons de leur amour le sacrifice de leur vie : telle la trop romanesque Charlotte Stieglitz qui se poignarda dans l'espoir qu'une douleur brutale rouvrirait à son mari — poète avorté — les sources de l'inspiration lyrique.

N'était-ce pas cette abnégation du sacrifice qui était comme la fleur suave des sentiments de Mme Victor Hugo pour le grand poète, quand elle bornait son ambition à n'être point pour lui un lien trop pesant et que dans cet esprit elle lui écrivait : « Mon Dieu ! tu peux faire tout au monde ; pourvu que tu sois heureux, je le serai. Ne crois pas que ce soit indifférence, mais c'est dévouement et détachement pour moi de la vie [2]. »

*
* *

Il ne saurait être question de rapprocher de ces âmes délicates et de devoir qui eurent tant d'autres sœurs, une *Marguerite Gautier*. Cependant en lui prêtant une mort pathétique qui la relevait de sa

1. H. Lucas, *Portraits et souvenirs littéraires* (Plon. s. d.).
2. G. Simon, *Le Roman de Sainte-Beuve* (Ollendorff, 1906).

déchéance, Dumas ne jouait point au paradoxe, pas plus qu'il ne se donnait des raisons pour faire triompher une thèse. La longue Préface qu'il écrivait pour *la Dame aux Camélias* est de 1867, et s'il s'y efforçait, à près de vingt ans de distance, de justifier sa pièce en la rattachant à un faisceau d'idées sociales, fruit de l'âge et de l'expérience, c'est que dans l'entre-temps il avait appris d'eux la mission éducatrice de l'auteur dramatique. Mais roman et drame étaient demeurés, dans leur conception et leur exécution, entièrement étrangers à toute préoccupation de morale. Ils ne procédaient pas du dessein de réhabiliter la courtisane, — l'auteur s'en est assez défendu — mais de cette même analyse que Flaubert pratiquait sur soi, et qui lui donnait la joie de recréer ses afflictions. La critique, encline à prêter aux écrivains des intentions qu'ils n'ont pas eues, n'en trouva nul prétexte avec la *Dame aux Camélias*. Si elle ne vit pas une fin de démonstration dans le cas d'espèce qui lui était soumis, c'est qu'elle était cent fois convaincue qu'il rentrait dans le cadre général des mœurs. « Ce n'est pas une idée, à vrai dire, notait même Théophile Gautier dans son feuilleton, c'est un sentiment [1]. » A cette opinion qui est, à des nuances près, celle de toute la presse au lendemain de la première, Sarcey devait donner plus tard toute sa précision. La comparant avec *le Demi-Monde* œuvre « méditée et voulue », il disait de *la Dame aux Camélias* : « C'est une pièce de la vingtième année, spontanément jaillie d'une âme jeune et ardente. Point ou peu d'étude : c'est un cri de passion. » Et juge peu suspect, puisqu'il était le contemporain des personnages mis en scène, il tenait cette

1 *La Presse*. N° du 10 février 1852.

œuvre pour l'une des plus « vraies » qui aient paru au théâtre [1].

A l'exception de Guttinguer, — le fils du poète, — qui, dans un article du *Corsaire* mettait en garde la crédulité du public, nul n'avait révoqué en doute qu'une courtisane pût se grandir jusqu'à mourir d'un amour malheureux. En posant l'amour « comme seul moyen de bonheur [2] », l'école romantique n'en avait pas fait le privilège d'une classe. Des remords et des larmes sincères avaient attesté à Dumas fils et à Maxime du Camp l'emprise de ce sentiment même sur des créatures misérables. N'était ce pas une fille de bouge qui, émue par la sombre mélancolie de *Jean-Marc*, murmurait une nuit à son oreille : « J'aimerais tant cela, moi, un homme qui serait pâle et sérieux [3] ! »

A travers tous ses caprices, Marie Duplessis avait, elle aussi, poursuivi le mirage d'un Éden qu'elle eût payé de ses vanités pour y arrêter la course de ses passions vagabondes. Elle était d'une nature douce et sensible, accessible aux émotions délicates, charitable et ouverte aux élans d'une piété qui lui eût peut-être fait, un jour, comme telle autre courtisane dont Alexandre Dumas fils nous a tu le nom, déserter « les propos de boudoir pour les sermons d'église » et « mêler son cantique au feu des encensoirs [4] ». Elle avait mouillé de ses larmes les pages des *Méditations*, et Romain Vienne, son compatriote, l'avait surprise en prières, tout comme la belle princesse Belgiojoso. Sentant toute la détresse morale de sa condi-

1. Sarcey. *Le Temps*, n° du 4 février 1884.
2. Gautier, *Histoire du romantisme.*
3. M. du Camp, *Le livre posthume* (1853).
4. Alexandre Dumas, *Péchés de jeunesse* (Repentir).

tion, elle n'aspirait qu'à en sortir, sans en trouver la volonté. Mais refuserait-on quelque indulgence aux vingt ans d'une jolie fille qui déjà touchait à l'heure où meurent les souhaits et naissent les regrets? D'ailleurs, elle participait de son temps par cette mobilité du désir, cette avidité d'émotions, cette soif d'un bonheur inconnu où l'âme usait ses forces en une agitation stérile et une ardeur sans objet qui ne lui laissaient, après les pires désillusions, que le sentiment atroce d'un destin manqué à jamais. Ce fut pour elle, comme pour sa génération, le cruel retour du rêve. — « C'est la Sirène des âmes, disait Flaubert ; elle chante, elle appelle, on y va et l'on n'en revient plus [1]. » Au terme d'une vie toute de passion, et d'une « plénitude effrayante », chacun n'emportait de l'expérience des affections les plus ardentes où il s'était consumé à la recherche de « l'idéal insaisissable » et du « bonheur pur », que le tourment renaissant de l'éternelle inquiétude qu'on demandait en vain à l'amour d'apaiser.

L'amour, une ombre qui passe ou qu'on traîne avec soi ! « le sublime mensonge de deux êtres pour se donner un bonheur auquel chacun d'eux ne croit plus pour lui-même ! » — « Écoutez-moi quand je vous le dis : ne croyez pas à l'amour, car, ici-bas, il n'y a pas d'amour [2] ! » Ainsi, Mme d'Agoult, encore aux pieds de Liszt, proclamait la faillite du dogme qui avait été sa loi, dans le même moment que, déchaînant sur *Dalila* la colère de *Samson*, Alfred de Vigny écrasait l'idole du culte sous les pylones du temple.

1. *Lettre à M. du Camp* (1846).
2. Rocheblave, *Une amitié romanesque. Revue de Paris*, (15 décembre 1894).

*
* *

Le coup d'État effeuilla les dernières floraisons de la sensibilité romantique sur le cercueil de l'humble pécheresse de Nonant.

La mort la racheta d'une vie courte et manquée par une résurrection qui aurait de quoi surprendre si on ne la rattachait aux défaillances d'un sens moral abâtardi par un demi-siècle de rêveries, d'effusions lyriques et de larmes. Une comédienne également jeune et belle, blonde autant que Marie Duplessis avait été brune, mais comme elle grande, svelte et élégante, Eugénie Doche, fit courir tout Paris à l'agonie de cette fille. Jamais Ary Scheffer, le peintre « de la grâce et de la morbidesse », le maître évocateur des plus suaves créations de Dante, de Gœthe et de Byron, « n'avait posé sur un oreiller de dentelles, de l'avis de Gautier, une tête plus idéalement pâle [1] ». Durant cent représentations, ce furent « des spasmes, des douleurs et des crises [2] ». Une pluie de bouquets que les femmes « arrachaient de leur sein, tout baignés de larmes » s'abattant aux pieds de l'actrice, étaient autant d'offrandes de la pitié à l'héroïne dont les amants avaient refusé des couronnes à sa tombe [3]. *Fortunio* qui eût donné ses droits de citoyen pour voir sortir du bain Julia Grisi, ne manqua pas de s'étonner qu'un artiste n'eût pas

1. *La Presse.* N° du 10 février 1852.
2. *Almanach de la Littérature*, année 1853, article de J. Janin.
3. *Le Mousquetaire.* N° du 21 novembre 1853, article d'Asseline.

fait de la belle Marie sa *Fornarina*. On extravagua quelque peu sur ses vertus ; ses infortunes prirent figure de « terrible élégie », et Asseline, dans *le Mousquetaire*, après avoir déploré » le reniement des derniers jours », sonna pour la défunte l'heure de la « consécration ». A lire toutes les chroniques qui s'accordaient sur un succès d'émotions sans précédent peut-être au théâtre, il n'apparaît pas que Janin ait eu quelque exagération à prétendre « qu'on voulait toucher ce drap mortuaire tout cousu de dentelles comme on eût touché le suaire d'une sainte [1] ». La critique se fit oraison funèbre et l'on vit « s'évaporer dans le bleu [2] » les jolis péchés de cette courtisane ensevelie chaque soir sous les camélias qu'elle aimait.

Prestige des amours de vingt ans, le rayon de poésie qu'un amant de passage posa sur ce visage charmant sauve encore son nom de l'oubli dans l'allée des cyprès où le temps n'a fait que poussière de ce qui fut vanité comme de ce qui fut gloire.

1. *Almanach de la littérature, op. cit.*
2. Dumas, *La Dame aux Camélias*. Préface de 1867.

ALEXANDRE DUMAS

ET

MARIE DUPLESSIS

I

« La Dame aux Camélias,
« l'un des mystères de notre
« époque... »

(JANIN.)

UN JOUR du mois de septembre 1844, Alexandre Dumas était allé à Saint-Germain rendre visite à son père. Installé dans la coquette villa Médicis, le romancier achevait alors son *Monte-Cristo*, dont la publication se faisait avec « un succès extravagant [1] » qui balançait celui des *Mystères de Paris*. Déjà, mirant ses rêves grandioses dans le *Pactole* qui affluait à sa caisse, il dressait le plan du manoir *fastueux* qui bientôt s'élèverait aux Monts-Ferrand.

« J'avais rencontré en route Eugène Déjazet, le fils de la grande comédienne, nous

1. BLAZE DE BURY, *A. Dumas, sa vie, son œuvre, son temps.* Paris, C. Lévy, in-16, 1885.)

conte Dumas. Nous avions monté à cheval ensemble, et, riant et causant, au galop de deux chevaux loués chez ce Ravelet que tous ceux de ma génération ont bien connu, nous avions parcouru cette belle forêt de Saint-Germain... Nous étions revenus dîner à Paris et nous étions entrés au théâtre des Variétés ou nous avions pris place à l'orchestre [1].»

C'est dans les mêmes termes que l'amant de *Marguerite Gautier* commence son récit, à ce détail près, que l'action est en avril : « J'avais passé ma journée à la campagne avec un de mes amis. Le soir, nous étions revenus à Paris, et ne sachant que faire nous étions entrés au théâtre des Variétés. » Cet ami s'appelle lui aussi Eugène, est musicien et très dissipé. Est-ce pour atténuer la ressemblance de ce comparse avec le fils de Déjazet que l'auteur de *la Dame aux Camélias* l'a dénommé, dès la seconde édition du roman, *Gaston R...*, et *Gaston Rieux* dans la pièce?

Au seuil de cet automne qui s'annonçait avec une verdeur printanière, le *Tout-Paris* est encore absent. Les salons sont fermés. « Les boulevards n'ont plus de fièvre [2] », les derniers échos se sont tus du Festival monstre de Berlioz et du Bal-Concert de Strauss qui ont clô-

1. A. Dumas fils, *Théâtre complet. La Dame aux Camélias.* Note A. 29 septembre 1881. (Édition des Comédiens. — Paris, in-8°. C. Lévy, 1882-93.)

2. Vicomte de Launay (Mme de Girardin), *Lettres Parisiennes* (septembre 1844).

turé l'Exposition de l'Industrie. La *Jeunesse dorée* poursuit ses aventures des saisons d'eaux. La capitale n'a plus que l'aspect « d'une belle ville d'Allemagne peuplée de bonnes gens raisonnables et désœuvrées [1] ». Le plaisir ne chôme point tout à fait, il se déplace. On se donne rendez-vous justement chez Ravelet, dont le manège est établi au premier rond-point de la terrasse de Saint-Germain où défile tout ce que la galanterie compte de jolies filles [2]. On les retrouve le soir au bal du Château-Rouge, rue Neuve de Clignancourt, chez Mabille où trône Élise Sergent, la *Reine Pomaré*, qui fait oublier la gloire de *Carabine* et de *Mousqueton* —, ou encore au Ranelagh, qui charme les loisirs « des lions de bonne ménagerie, des fils ou des vieillards de bonne famille, faisant leurs premières ou leurs dernières armes à la suite de quelque beauté à ses débuts ou sur le retour [3] ». Les petits théâtres les voient également parader dans une toilette « osée et ruineuse ».

Il est vrai, qu'en ce moment, « l'aspect des salles de spectacle est assez mélancolique » ; c'est le temps des essais timides et des re-

1. Vicomte de Launay, *op. cit.*
2. A. Dumas fils, *La Dame aux Camélias* (In-4°, Paris, s.-d., édition Quantin, avec nouvelle préface inédite de l'auteur).
3. Ch. de Boigne. Art. du *Constitutionnel* (reproduit dans *Paris de* 1800 *à* 1900). (Plon, in-4°, 4 vol, 1900-1901.)

prises. Ainsi le Gymnase redonne ses succès d'il y a vingt ans : « Ce ne sont que roses flétries, parfums évanouis, pastels effacés, écrit *la Mode* ; mais quelle finesse, quelle distinction, quelle honnêteté, au regard de cet abominable *Juif Errant* dont la vogue est un scandale qui n'a rien à envier à celui des *Mystères de Paris* [1] ! » Encore concède-t-elle qu'on s'y peut distraire un instant ; mais aux Français où Mlle Rachel vient cependant de faire sa rentrée, chaque soir « de jeunes débutants inconnus jouent devant de vieux acteurs retirés d'anciennes pièces oubliées [2] ».

L'Opéra, « asile des souvenirs où des hommes qui ont été beaux passent leur soirée à lorgner des femmes qui ont été belles [3] », l'Opéra qui à fait sa réouverture avec l'*Othello* de Rossini est désert.

Les Italiens n'ont pas ouvert encore : Mario, Lablache, Ronconi, Mmes Grisi, Persiani, Maunura terminent à peine leur saison de Londres. En sorte que pour se divertir il faut aller au Palais-Royal. Là, du moins, trouve-t-on « les petites maîtresses du grand monde [4] ». Mais « les femmes vraiment jolies, aux manières distinguées, à la taille svelte et gracieuse », se réunissent aux Variétés. Et c'est

1. *La Mode*. N° du 25 juillet 1844.
2. Vicomte de Launay, *op. cit.* Lettre du 20 septembre 1844.
3. *La Mode*. N° du 25 août 1844.
4. Vicomte de Launay, *op. cit.* Lettre d'avril 1844.

peut-être dans l'espoir de nouer quelque intrigue avec l'une d'elles que le jeune Dumas était venu s'échouer, ce soir-là, dans la salle du boulevard Montmartre.

*
* *

Élevé d'ailleurs à bonne école, « flaneur et soupeur de bonne et mauvaise compagnie [1] », lié avec quelques jeunes gens du *high life*, il était d'une élégance recherchée, portant, en parfait dandy, l'habit de drap cachemire vert myrthe ou noir, à large collet, sorti de chez Humann ou Drappier, revers et anglaises très amples, cravate blanche, pantalon noir très large sans sous-de-pieds, et découvrant le bas de soie à jour et le soulier verni [2]. Sur un gilet de piqué de Londres, d'une coupe impeccable, — car on juge alors un homme à son gilet, — quelques breloques brimbalantes ; à la main, un jonc à pomme d'or ; et comme il sied à tout gentleman et homme de sport, une extrême aisance des manières, beaucoup d'assurance et les allures cassantes [3] ; au surplus, « la verve la plus folle, la plus entraînante, la

1. Blaze de Bury, *op. cit.*
2. *La Mode, passim* (automne 1844).
3. Eugène de Mirecourt, *Alexandre Dumas fils.* (J. Havard. Paris, 1855, in-16.)

plus obstinée que l'on ait jamais vue étinceler aux lèvres d'un jeune homme [1] ». Il a vingt ans, et « c'est un beau et fier garçon, plein de force et de santé [2] », grand, bien découplé, « les épaules carrées [3] », portant sur un cou un peu court « une fort belle tête [4] », où s'équilibrent, en un contraste puissant, la force du caractère que décèle ce front vaste, largement découvert, à la chevelure abondante, et la séduction d'une sensibilité délicate inscrite dans la ligne d'un nez légèrement aquilin, dans la charnure des lèvres estompées d'une légère moustache et dans le dessin correct de l'ovale. C'est ainsi que nous le montre un crayon de cette époque, signé d'Eugène Giraud. En le comparant avec la lithographie faite par Noël, en 1833, d'après Dumas père, on constatera, chez le fils, d'autres reliefs d'hérédité que « cette teinte créole imperceptible » dont parle Eugène de Mirecourt [5], et que dément ce distique tracé un jour par Dumas :

Acceptez ce portrait, il m'en reste encore un,
Du temps que j'étais blond et qu'on me faisait brun [6].

1. Alexandre Dumas père, *De Paris à Cadix* (C. Lévy, s.-d., in-16).
2. Alexandre Dumas père, *Le Mousquetaire*. Art. du 23 mars 1855.
3. Arthur Meyer, *Ce que je peux dire* (Plon, in-16 1912).
4. Eugène de Mirecourt, *op. cit.*
5. *Ibid.*
6. Jules Claretie, *Alexandre Dumas fils* (Quantin, in-16. 1882).

« Ton père à dix-huit ans semblait nous apparaître », lui écrira, un peu plus tard, Autran, à l'occasion de leur première rencontre :

> C'était lui, regard, voix, geste, allure, maintien
> Tout son être, en un mot, refleté dans le tien [1].

Eugène Déjazet, qui l'accompagnait, était son aîné de quatre ans. « Égoïste autant que frivole », il menait, grâce aux subsides que lui fournissait sa mère auprès de qui il trouva, toute sa vie, indulgence plénière, une vie d'agréable dissipation. Sans avoir les vingt-cinq mille francs de rente dont Dumas le gratifie dans son roman, il se conduisait à peu près comme s'il les avait eus. Il courait les coulisses et les aventures qu'on y rencontre au détour des portants, chose tout aisée au fils d'une comédienne. N'est-ce pas à sa mère qu'il devait enlever une pensionnaire de son théâtre pour en faire sa maîtresse en attendant qu'il en fît sa femme? Musicien sans originalité suivant les uns, excellent musicien suivant d'autres, il ne fut jamais que le compositeur d'une parodie de *la Juive* [2]. Au de-

1. Alexandre Dumas fils, *Péchés de Jeunesse.* (Paris, Fellens et Dufour, in-8°, 1847.)

2. Henry Lecomte. *Virginie Déjazet* (gd in-8°, Paris, Sapin, 1892). — E. Hugot, *Histoire du Théâtre du Palais-Royal.* (Paris, Ollendorff, in-16, 1882.)

meurant, ainsi l'apprécie Dumas, un charmant et spirituel garçon, plein de cœur, avide de plaisirs, « mais dont l'esprit avait été un peu faussé par les premières habitudes » contractées dans le milieu fort libre ou s'était passée sa jeunesse.

*
* *

Quel était le programme de la soirée? Trois ou quatre vaudevilles mêlés de couplets, dont les auteurs pouvaient être Carmouche, Courcy ou Bayard, Dumanoir ou Siraudin, Anicet Bourgeois ou Brisebarre qui avaient la spécialité de la bouffonnerie scénique. Jouait-on *la Fée du Logis*, *les Cuisinières*, *la Carmagnole?* Était-ce *le Gamin de Paris*, était-ce *le Vampire?* Qu'importe ! On venait aux Variétés pour les acteurs plus que pour les pièces. Potier, Brunet, Tiercelin, et Vernet y avaient établi, dans les premières années du siècle, une royauté du burlesque. Elle n'avait rien perdu de son éclat ni de son autorité en passant son sceptre aux mains de cet autre quatuor de la bouffonnerie qui avait nom Lafont, Odry, Lepeintre aîné et Levassor. Il y avait aussi le vieux Cazot, la figure la plus gravement et majestueusement bête ; et Hyacinthe dont le nez prodigieux faisait le déses-

poir d'Alcide Tousez. Parmi les femmes brillaient, au premier rang, la bonne grosse Flore, pétillante, excentrique, qui avait traversé joyeusement la vie ; la Boisgonthier, une gaillarde, à la mine hardie, disant crânement le mot cru, et « cachant si bien ce qu'il offre de louche, qu'on allait volontiers le chercher sur sa bouche ». A leur côté la belle Mlle Esther, au profil grec, figurait néanmoins les grisettes à merveille. Puis une pléiade de jolies filles : Mlle Castellan toute jeune, avec une grâce d'enfant ; Mlle Olivier dont les charmes s'agrémentaient d'un parfum de modestie ; Mlle Virginie Duclay, « un sylphe, un zéphir, un bon ange, un lutin » ; et Mlle Alice Ozy, déjà fort lancée, coquette ingénue, rieuse, mais paraît-il, peu langoureuse, rime riche à « très aventureuse » ; et combien d'autres [1] !

Mais c'est encore dans la salle qu'étaient les plus gracieux visages. « Sous de charmantes capotes de crêpe blanc, remarquait le vicomte de Launay, sous de légers chapeaux de paille, se cachaient les regards les plus doux, les traits les plus fins ; c'étaient de ravissantes beautés de *keepsake*, des physionomies de roman, des chevelures ossianiques, des pâleurs byroniennes, un mélange délicieux de fragilité et de fraî-

1. J. Arago, *Physiologie des foyers et des coulisses*, etc. (Paris, 1842, in-16). — *Id. Foyers et Coulisses*, etc. (Paris, in-16, chez l'auteur, 1852). *Guide dans les Théâtres* (Paris, Paulin et Le Chevalier, in-16, 1855).

cheur, de mélancolie et de jeunesse à troubler la plus robuste raison [1]. »

Ainsi les premiers succès de cette nouvelle école, qualifiée tout de suite *École du bon sens*, qui vient de paraître au jour de la rampe avec la *Lucrèce* de Ponsard, n'ont pas encore détrôné de sa gloire le type de beauté qu'avait couronné le romantisme de 1830. Ce sont toujours des rapprochements littéraires ou des termes historiques qui servent à le définir, comme d'ailleurs à dénommer la plupart des manifestations de la mode : trait où s'exprime le sentimentalisme naïf mais charmant d'alors. Depuis un quart de siècle, la littérature et l'art sont à la dévotion de la femme, et les yeux d'Ève sont devenus le miroir du monde. Il n'est point de succès qui ne lui fassent retour et qui ne prennent un lustre nouveau de se voir adoptés de sa grâce. Jamais la vanité du colifichet n'a fait étalage de tant d'érudition ; pour habiller l'idole, ce n'est pas assez de l'imagination et du talent de la couturière ou de la modiste : Mlle Beaudrand va chercher ses inspirations chez les grands peintres ; Mlle Camille étudie tout spécialement les œuvres des écrivains en renom.

La « taille frêle », le « col de cygne », les « cheveux ruisselants », le « pied imperceptible [2] »

1. Vicomte de Launay, *op. cit.* Lettre d'avril 1844. — Lettre de janvier 1847).
2. Th. Gautier, *Portraits contemporains* (in-16, C. Lévy).

qui pose à peine sur le sol, l'air candide et virginal, le « front pur et couronné de roses », « le regard mystérieux » fait à la fois « de tristesse et de sérénité, de tendresse profonde et de dignité farouche[1] », tout cet ensemble maniéré mais charmant qu'ont rendu avec délicatesse le pinceau de Lawrence et le burin d'Eugène Lami, n'a rien perdu de sa faveur auprès des poètes et des romanciers. La « lionne » elle-même avec des allures plus délibérées, une toilette plus excentrique, et des propos plus dégagés des conventions, dissimule sous les traits de l'ange son âme de démon, d'enfant terrible ou de révoltée. Elle demeure un être sensible et joli, sait rester femme au débotté et retirer ses éperons en l'honneur de ses favoris[2]. Et ce sont encore des inspirations toutes romantiques qui, chaque année, dans ces coquets livres de moire, de soie ou de velours, s'offrent à la femme, en conseillers des grâces. Afin de mettre en valeur l'élément « séraphique » de la beauté, le corps s'enveloppe de plus en plus de nuées de gaze, de tulle et de satin dont les ballonnements excessifs, tout en permettant le chatoyant étalage de « dessins arabes », de « colonnes thyrsées », de « rameaux luxuriants », de « guirlandes grimpantes », sur des fonds gris argent, « cheveux de la reine »,

1. Vicomte de Launay, *op. cit.* Lettre de janvier 1847.
2. O. Uzanne, *La Française du siècle* (Paris, Quantin, in-4°, 1886).

ponceau, bleu tendre et rose, accusent davantage la gracilité de ce qu'ils ne voilent pas. De la jupe, juste assez courte pour laisser passer la pointe d'un pied mignon chaussé de brodequins par Baudrand, de la jupe, dont l'ampleur parée de trois, quatre ou cinq volants, va s'évasant chaque jour, s'élance, comme un pistil délicat, dans l'étranglement d'un corsage très busqué et d'une neigeuse corolle de dentelle, le buste dont la ligne, découverte depuis l'ondulation de l'épaule jusqu'à la chute des reins, prend sous les lumières du lustre, le glacis laiteux de l'opâle.

Sous une berthe de hautes dentelles relevées entre les deux seins par un bijou, s'échappe un bouillonné de Malines qui ne dissimule l'attache du bras que pour mieux y attirer le regard. De longues anglaises, qui se balancent de chaque côté du visage, lui impriment un air d'infinie douceur, avivant d'un reflet d'or la paleur rosée des blondes, ou jetant une ombre sur la chaude coloration des brunes. Une demi-guirlande de fleurs naturelles, boutons de rose, bluets ou églantines, serpente dans les torsades de cheveux dont la tête est « historiée [1] ».

Une même élégance confond déjà, à cette époque, les femmes du monde et celles qui, pour n'en être pas, n'en sont pas moins joli-

1. *La Mode, passim.* Automne 1844.

ment dénommées *nymphes*, *panthères* ou *lorettes*. Depuis quelques années, celles-ci ont leur état civil, leur place au soleil, suivant le mot d'Arsène Houssaye, un de leurs plus galants serviteurs. Les jeunes gens ne quittent plus les danseuses ou les lorettes, et poussent l'effronterie jusqu'à se montrer avec elles dans tous les lieux publics [1]. Le coude appuyé au rebord de la loge, elles ont l'aisance du bon ton, jouent de l'éventail comme une duchesse, minaudent avec affeterie, en respirant les « sels ranimateurs » de Guerlain dans un flacon d'or ou de cristal appendu à leur bracelet ou à leur châtelaine, et n'ont qu'indifférence pour les deux diamants en poire qui jettent des feux à l'extrémité du fermoir de leurs gants [2]. Est-ce *Mogador*, est-ce la princesse G... qui porte ce béguin à la Marguerite de Provence, en velours violet dont les franges faites de perles bruissent le long des joues? Est-ce la comtesse d'H..., est-ce la belle Mathilde qui s'est coiffée de ce turban moscovite à fond gros bleu, à ramage et longs effilés d'or qui flottent sur le cou? Et ce bandeau ionien, couleur de pourpre, posé à l'antique et laissant retomber autour de la tête un voile de gaze brillanté d'argent et d'or, couronne-t-il le front d'une élégante du fau-

1. *La Chronique* (Année 1842). Art. signé de la Marquise DE VAGNEUX : *Lettres sur le monde.*
2. *La Mode.* Nos de juillet et août 1844.

bourg comme Mme Le M..., Mme A..., ou lady G..., ou celui de la *Joconde*, ou de la *Madone*, d'Andrea ou de la *Colombe*[2] ? — On ne saurait dire. — « Quel est le nom de ces femmes ? » interroge à son tour Mme de Girardin. — « Des femmes comme il faut ? — N'en jurez pas ! — Leur nom ? — Elles le choisissent elles-mêmes et elles en changent souvent. — Mais elles ont aussi bonne façon que nos élégantes les plus distinguées ? — Que voulez-vous, elles portent les mêmes chapeaux, elles lisent les mêmes journaux, elles aiment les mêmes héros. Or, quand on a les mêmes parures, les mêmes lectures, les mêmes aventures, on est bien près d'avoir les mêmes allures[2]. »

Mais, à la vérité, ce n'est là qu'une manière de parler. Le *Tout-Paris* d'alors, « hautes coquines comprises », c'est deux ou trois mille personnes qui se connaissent au moins de vue. Tout le charme de la vie mondaine et littéraire du temps tient à cette particularité. Dans les lieux de plaisir dont ce groupe de privilégiés fait son élection, « acteurs et spectateurs composent un salon de bonne compagnie, plein de sourires, de bonne humeur, de petits signes discrets, d'émotions com-

1. *La Mode*. Nos d'octobre, novembre et décembre 1844. — Arsène Houssaye, *Les Confessions* (Paris-Dentu, in-8o, 1885. t. II).

2. Vicomte de Launay, *op. cit.* Lettre d'avril 1844.

munes »[1]. Une figure nouvelle ne passe pas inaperçue. *Dinah de la Baudraye* qui a quitté son mari pour venir vivre à Paris avec le journaliste *Lousteau* est, au spectacle, « le sujet de la curiosité de toute la salle[2] ». Et l'on n'y prend certainement pas Esther Guimond, l'Egérie de Girardin, ou Lolla Montès, la maîtresse de Dujarrier, pour Mme d'Agoult, ou pour Mme d'Osmont s'il arrive à celles-ci de se commettre aux Variétés.

*
* *

Aussi, quand Dumas passant l'inspection de ces « Sylphides » dont les décolletés livraient à la flamme du désir leur chair diaphane et veloutée de tubéreuse arrêta sa lorgnette sur « l'avant-scène du rez-de-chaussée à droite de l'acteur », reconnut-il, sans doute, « la jolie fille » qui l'occupait et qui était lancée depuis deux ou trois ans dans le monde de la haute galanterie parisienne, « où sa beauté et sa dépense étaient devenues proverbiales[3] ». C'était Marie Duplessis. Elle était seule dans sa loge, « ou du moins, on n'y

1. Eugène Mouton, *Le* XIXe *siècle vécu par deux Français* (Paris, Delagrave, in-16, s. d.).
2. Balzac, *La Muse du Département.*
3. A. Dumas fils, *La Dame aux Camélias* [Paris, Cadot, in-8o, 1849, 2 vol. (1re édition)].

voyait qu'elle, entre un bouquet et un sac de bonbons, respirant l'un, grignotant l'autre, écoutant peu, lorgnant à tort et à travers, échangeant des sourires et des regards, se penchant de temps en temps vers le fond de la loge, pour converser un moment avec celui qu'on n'y voyait pas [1] ».

En 1844, lorsque Dumas la remarqua pour la première fois, « elle s'épanouissait dans toute son opulence et dans toute sa beauté [2] ».

Hôte assidu des milieux où l'on s'amuse, le jeune écrivain dans le cours de sa vie boulevardière, n'avait pu manquer cependant de se trouver déjà dans le sillage de cette femme. Sans doute, la connaissait-il seulement « comme tout jeune homme connaît les filles entretenues en renom » ; et comment ne l'eût-il pas distinguée parmi d'autres, « aux Champs Élysées où elle venait assidûment tous les jours, dans un petit coupé bleu attelé de deux magnifiques chevaux bais [3] »? Est-ce à lui, est-ce à *Armand Duval*, qu'elle était apparue, place de la Bourse, un après-midi que, toute fraîche dans sa « robe à volants de mousseline des Indes, un crêpe de Chine jeté sur ses épaules, un chapeau de paille de riz » rabattu sur le visage, elle sautait légèrement de sa

1. A. Dumas fils, *Théâtre* (Éd. des Comédiens). *La Dame aux Camélias* (note A.).
2. *Ibid.*
3. A. Dumas fils, *La Dame aux Camélias* (1re édition).

calèche, à la porte des magasins de Susse [1] ? Il n'est pas non plus impossible que l'impression si vive que lui fit cette « vision », « car c'en était une véritable », à ce qu'il assure, ne l'ait lancé dès ce moment, à la poursuite de « cette femme blanche si royalement belle [2] ». Dans le Paris de 1840 c'était chasse aisée. Les Champs-Élysées, le boulevard des Italiens, la Maison d'Or, et le Café Anglais, Tortoni et le Café Riche, trois ou quatre salles de spectacle, le cercle de la dissipation ne s'étendait pas plus loin. Il dut l'y retrouver plus d'une fois, jusqu'au soir où le hasard l'ayant remis en sa présence aux Variétés, il eut le désir de lui être présenté, « sans prévoir, le moins du monde, l'influence littéraire qu'elle aurait sur sa vie [3] ».

Désir bien légitime à l'égard d'une femme dont « la distinction extérieure si peu com-

1. A. Dumas fils, *La Dame aux Camélias* (1re édition).
« Elle portait une robe de mousseline des Indes tout entourée de volants, un crêpe de Chine paille brodé, un chapeau de paille de riz sans fleurs, un unique bracelet en diamants dont on ne voyait pas la monture. »
La seconde édition corrige ainsi ce passage :
« Elle portait une robe de mousseline tout entourée de volants, un châle de l'Inde carré aux coins brodés d'or et de fleurs de soie, un chapeau de paille d'Italie et un unique bracelet, grosse chaîne d'or dont la mode commençait à cette époque. »
De ces deux textes, lequel a gardé le reflet de la « vision » première?
2. *Ibid.*
3. *Théâtre. La Dame aux Camélias.* Préface de décembre 1867 (Éd. des Comédiens).

mune à ses semblables », « se rehaussait encore d'une beauté vraiment exceptionnelle [1] ». Cette impression d'*Armand Duval* est confirmée par tous les contemporains, et, notamment par Alexandre Dumas, qui, ayant avec le personnage de son roman, d'autres similitudes que les initiales du nom, a par ailleurs tracé d'elle ce portrait : « Elle était grande, très mince, noire de cheveux, rose et blanche de visage. Elle avait la tête petite, de longs yeux d'émail comme une Japonaise, mais vifs et fins, les lèvres du rouge des cerises, les plus belles dents du monde : on eût dit une figurine de Saxe [2]. » Ainsi la lui rappelait, en 1867, une mémoire qui, pour être fidèle, n'avait nul besoin de se reporter au magnifique portrait qu'il possédait signé de Viénot.

Cette œuvre exquise dont nous donnons la reproduction d'après l'original conservé par Mme Alexandre Dumas dans ses collections du château de Champflour, justifie les louanges et les adorations qui firent un chemin de roses à Marie Duplessis.

En buste de grandeur naturelle, elle y est parée d'une robe décolletée de satin blanc, et rien ne saurait rendre l'angélique expression de son visage dans l'encadrement d'ombre des longues anglaises qui posent leur éclat de jais sur la blancheur de l'épaule. Sur cette

1. *La Dame aux Camélias* (1re édition).
2. *Théâtre*. Préface de décembre 1867.

tête « coiffée à ravir », posez un diadème, encerclez « ce col blanc et frêle » d'une rivière de diamants qui roule ses feux sur une « poitrine transparente » ; aux attaches délicates « d'une main gantée à faire croire à une peinture » enroulez l'or des bracelets où scintille la flamme de l'émeraude, c'est assez pour croire avec Janin, que « du fond des loges obscures et du milieu de l'orchestre, des regards brûlants comme des volcans » s'élançaient vers elle [1]. Et sa lorgnette allait, d'un groupe à l'autre, elle-même « indifférente à tous, chacun lui rendant, d'un sourire ou d'un petit geste très bref, ou d'un regard vif et rapide, l'attention qu'elle lui avait accordée [2] ».

*
* *

Cependant, le rideau se lève, mais Marie Duplessis est bien vite distraite de ce qui se passe sur la scène. « Je la vis ainsi, nous conte *Armand Duval*, échanger des regards avec la personne qui occupait la loge en face de la sienne ; je portai mes yeux sur cette loge, et je reconnus dedans une femme avec qui j'étais assez

1. Th. Gautier. *La Presse*. Article du 10 février 1852. — Jules Janin, *Mlle Marie Duplessis*. Préface au roman. (Édition de 1872, C. Lévy, in-8o.)
2. *Id.*

familier... C'était une ancienne fille entretenue qui avait essayé d'entrer au théâtre, qui n'y avait pas réussi, et qui, comptant sur ses relations avec les élégantes de Paris, s'était mise dans le commerce et avait pris un magasin de modes. » Elle était accompagnée de « sa fille âgée de douze ou treize ans [1] ».

Le romancier emprunte ici tous ses éléments à ses souvenirs. « Marie Duplessis, devait-il nous confesser plus tard, faisait toutes sortes de signes télégraphiques à une grosse femme, au teint couperosé, à la toilette tapageuse, se remuant autant qu'elle pouvait, dans la loge d'avant-scène du premier étage, faisant face à celle de ma future héroïne. Cette commère, flanquée d'une jeune femme à l'air niais, à la mine chlorotique et inquiétante, qu'il s'agissait de lancer probablement, était une certaine Clémence Pr. t, modiste en appartement, établie alors boulevard de la Madeleine, cité Vindé, dans la maison contiguë à celle où Marie Duplessis occupait l'entresol [2]. »

Cette Clémence Prat est la *Prudence Duvernoy* du roman et de la pièce. C'était une femme de quarante ans « ex-Camélia » elle-même et de telle notoriété dans le monde des procureuses qu'il n'y eut point d'hésitation à la reconnaître sous le masque que lui avait

1. *La Dame aux Camélias.*
2. *Théâtre* (Éd. des Comédiens). Note A.

mis Dumas. A l'époque des représentations, elle fut le sujet d'une chronique du *Corsaire*, dans laquelle Charles de Besselièvre complimentait Mme Astruc qui tenait le rôle, d'avoir rendu « une si fidèle copie de l'original [1] ».

Le baron de Plancy qui lui aussi, dans ses *Indiscrétions d'un Disparu*, en a gardé la mémoire, la qualifiait de « courtier d'affaires » de Marie Duplessis. Elle le fut de beaucoup d'autres encore. Elle administrait, depuis quelques années, « une maison garnie de camélias de toutes nuances », quand une condamnation pour détournement de mineures vint mettre un terme à sa carrière aventureuse. Mais entre temps et pour se faciliter l'exercice de sa profession lucrative, elle s'était montrée sur les planches. Échouée comme duègne au théâtre Montmartre, elle eut à y jouer, dans la pièce de Dumas, précisément, le rôle pour lequel elle avait posé et qu'elle tint, assure l'auteur, avec une parfaite médiocrité [2].

Quoi qu'il en soit, elle ménagea complaisamment à Dumas l'entrevue qu'il souhaitait. Les choses ne se passèrent pas tout à fait comme dans le roman. Ici, c'est *Armand* qui, sur un signe de *Prudence Duvernoy* qu'il connaît, se rend dans la loge et examine avec l'en-

1. *La Dame aux Camélias* (3e édition et éditions postérieures). — *Le Corsaire*. Article de Ch. de Besselièvre. (No du 4 avril 1852.)
2. *Théâtre*. Note A.

tremetteuse la possibilité de terminer la soirée chez *Marguerite Gautier* dont l'image l'obsède depuis deux ans.

En réalité, « Eugène Déjazet connaissait Mme Pr. t; Mme Pr. t, connaissait Marie Duplessis que je désirais connaître ... Eugène alla faire part de mon désir à Mme Pr. t, née intermédiaire. Il fut convenu, que nous irions après le théâtre chez elle, et que si le comte ne l'accompagnait que jusqu'à sa porte, Marie Duplessis nous recevrait quelques moments [1] ».

Dissimulé dans le fond de sa loge, se tenait, en effet, un personnage fort grave et très âgé, le comte de Stackelberg, celui qui, dans le roman, est peint sous les traits du vieux Duc, et dans la pièce, sous ceux de *M. de Mauriac*. Un peu avant la fin du spectacle, Marie se leva, suivie de son sigisbée, et quitta la salle. Sur le boulevard elle prit place dans un phaéton que le comte conduisait lui-même, « et ils disparurent emportés au trot de deux superbes chevaux [2] ». Un instant après, « un simple fiacre » déposait Dumas, Déjazet et Clémence Prat à la porte de la cité Vindé [3].

1. *Théâtre*. Note A.
2. *La Dame aux Camélias* (1re édition).
3. *Ibid.*

II

« Je pris sa main, je la portai
« à mes lèvres en la mouillant
« malgré moi de deux larmes
« longtemps contenues. »
(A. Dumas).

Marie Duplessis demeurait alors au nº 11 du boulevard de la Madeleine : c'est aujourd'hui le nº 15. L'immeuble n'a subi d'autres modifications que celles qui résultent peut-être de la transformation du rez-de-chaussée en boutiques. A deux pas est la cité Vindé, dont l'ouverture datait de l'année même et où Clémence Prat occupait un petit logement dans l'un des deux immeubles symétriques réunis actuellement sous le nº 17.

L'entresol qu'habitait Marie se composait d'un salon, d'une petite chambre y attenant sur la gauche et d'un boudoir, toutes pièces donnant par cinq fenêtres sur le boulevard. La salle à manger et une grande chambre à

coucher prenaient jour l'une et l'autre par deux ouvertures sur la cour. Le boudoir avait été aménagé en cabinet de toilette [1].

Quand la mort eut livré au public des enchères ce sanctuaire profane, ce fut, durant une semaine, un concert de surprises devant l'étalage de toutes ses magnificences. On se récria. Nul ne se rappelait le luxe fastueux dont les Fermiers généraux avaient entouré leurs petites maîtresses, les *Temples* qu'ils avaient élevés à leur dévotion, les *Folies* où ils avaient abrité leurs caprices. On avait oublié qu'une Mlle Huss, entre autres, avait eu de ses galanteries un mobilier évalué à plus de cinq cent mille livres et une garde-robe de quatre mille paires de souliers et de huit cents robes. La bourgeoisie de 1840 fut éblouie de beaucoup moins. Le mouvement de curiosité avait été tel autour de la vente de la Duplessis, tant de gens de toutes les classes étaient venus voir et dénombrer les « merveilles » exposées, que les chroniqueurs de l'actualité jugeant dès lors toute description superflue, s'en tinrent à une louange unanime ; de quelques objets elle s'étendait par prétérition à tout le reste. Aucun d'eux ne nous fit passer à sa suite le seuil du temple ; et la divinité et ses thuriféraires eussent emporté avec eux à jamais les mystères

1. *Catalogue de la vente* de Mlle Plessis. « Catalogue d'un riche et élégant mobilier, meubles en marqueterie, bois de rose, bois sculpté et palissandre, etc. » (in-8o, Paris, 1847).

de ces lieux si un rare document ne nous en avait gardé, dans sa sèche, mais sincère analyse, l'exacte physionomie.

*
* *

Ce document est le *Catalogue* de la vente qui suivit le décès de la courtisane.

Il existe une pièce de même caractère dans le dossier réuni par M. Noël Charavay en 1910 et acquis depuis par un particulier. C'est le *Mémoire* du tapissier à qui fut confiée la nouvelle installation de Marie Duplessis au boulevard de la Madeleine, quand elle quitta la rue du Mont-Thabor.

Pour rehausser de quelque couleur la précision monotone de cette manière de dessin au trait qu'est la nomenclature d'un Catalogue, nous disposons de quelques notes de Théophile Gautier qui fut présent à la vente, et de Jules Janin dont les souvenirs, plus vieux de cinq ans firent l'objet d'une première étude parue dans *l'Artiste* et devenue la *Préface* de la seconde édition de *la Dame aux Camélias*, puis d'un long feuilleton que publièrent *les Débats* lors de la représentation du drame[1]. Un jeune avocat normand Henri Lumière,

1. Th. Gautier. *La Presse*, n° du 10 février 1852. — Jules Janin. *L'Artiste*, n° du 1er décembre 1851. — Id. *Journal des Débats*, n° du 9 février 1852.

que le hasard de sa profession mit en rapport, en tout bien tout honneur, avec sa séduisante compatriote, a laissé lui aussi une relation de ce qu'il a vu dans une rapide traversée de cet intérieur [1]. Il faut négliger l'impression de nouvellistes qui ne firent qu'enregistrer des échos déjà lointains et déformés. Notamment, ce n'est pas un ironiste comme Delvau qui nous persuadera que « tout, chez Marie Duplessis, était en or, même le traditionnel vase de porcelaine [2] ». On ne croira pas non plus sur la foi du spirituel rédacteur des *Mémoires de Mlle Judith*, que tout le mobilier, — à l'exception de deux ou trois pièces que les enchères cotèrent fort haut, — eût été à sa place dans un palais et mieux encore dans un musée.

Nous aurons une autre référence qui n'est pas négligeable puisqu'elle est cautionnée par Dumas. On sait que les premières pages de son roman nous introduisent dans l'appartement de l'héroïne, le jour même de l'exposition publique qui précéda la vente. Salle à manger, chambre, salon, boudoir, l'écrivain qui a suivi la foule des visiteurs, traverse successivement toutes ces pièces, et s'arrête un instant à détailler leurs « merveilles ».

1. Henry Lumière, *La Dame aux Camélias. Une lettre inédite de Marie Duplessis.* (*Revue normande*, année 1900.)
2. Delvau, *Les lions du jour. Physionomies parisiennes*, (Dentu, in-16, 1867).

C'était une manière d'inventaire. Le lecteur n'eût point manqué à s'y intéresser, prévenu qu'il était que l'histoire à lui contée n'était point « fiction de poète », pas plus que l'héroïne « une morte idéale », mais, comme devait l'écrire plus tard Dumas père, « une pauvre créature de Dieu, montrée un instant par lui à ce monde, et bientôt retirée de ce monde par lui [1] ».

Cependant, le passage à peu près tout entier a disparu dès la deuxième édition. Hormis la description du cabinet de toilette demeurée ce qu'elle était, il ne reste d'un complaisant voyage à travers le logis de la défunte, que cette brève impression : « Le mobilier était superbe. Meubles de bois de rose et de Boule, vases de Sèvres et de Chine, statuettes de Saxe, satin, velours et dentelles, rien n'y manquait. »

*
* *

Suivons donc ces Messieurs de la Chronique et Me Ridel, le commissaire-priseur, qui a été chargé de la liquidation judiciaire. Entrons dans cet appartement que Dumas nous dit « somptueux », et dont le luxe, ainsi qu'en

1. Dumas père. *Le Mousquetaire*, no du 23 mars 1855.

témoigne Théophile Gautier, « se relève d'un peu d'art et de poésie ».

L'antichambre était spacieuse puisqu'on y avait logé deux armoires et une table en acajou, et six chaises en merisier. « Son aspect original » avait frappé Henry Lumière : « Elle était tapissée dans toute son étendue d'un élégant treillage en bois doré sur lequel grimpaient et se développaient des plantes, des fleurs diverses, des camélias qui s'élevaient de jardinières en palissandre — (en bois laqué, rectifie le *Catalogue*) — entourant la pièce et lui imprimant une physionomie émaillée de fraîches et riantes couleurs. »

L'aspect de la salle à manger nous est rendu avec quelque approximation par Dumas. « Tapissée de cuir de Cordoue, elle avait, dit-il, deux magnifiques bahuts du temps de Henri II, dans lesquels étincelaient des plats d'argent et de vermeil. De grands rideaux de tapisserie faite à la main voilaient les fenêtres, et des chaises de même étoffe entouraient une table de chêne sculpté. » C'est, en effet, dans la note sévère et un peu grandiloquente du chêne sculpté, — le *Catalogue* ne dit pas de quel style, — que s'offrait le mobilier de la pièce avec sa table, son buffet dont le corps du haut, à portes vitrées, servait d'argentier, et ses douze chaises, celles-ci recouvertes non de tapisserie, mais d'un velours dans le ton des quatre rideaux et des six por-

tières qui étaient de damas de laine vert. Une bibliothèque à deux vantaux vitrés occupait le trumeau des fenêtres : sur les rayons de ce meuble dont les sculptures semblaient avoir été fouillées par « le ciseau de Verbruggen ou de Berruguette », « étincelaient, magnifiquement reliés, de beaux et bons livres, l'honneur de l'esprit humain[1] ».

Au plafond, un petit lustre « en bronze doré à six lumières » ; sur le parquet, un tapis de laine jaspée. Un poêle de faïence, enveloppé de rideaux d'entourage du même damas vert, s'ornait d'une pendule ancienne entre quatre lampes à trépieds de bronze. Un « beau » plâtre, *Diane et Endymion*, qui fit encore 160 francs à la vente, figurait là, sans doute, comme le témoin d'un passé plus modeste, à côté d'un groupe de marbre des *Trois Grâces*. S'il ne s'y fût attaché quelque souvenir cher au cœur de la belle hôtesse, il eût certainement déparé ces « rares chefs-d'œuvre de la manufacture de Sèvres », ces « peintures les plus exquises de la Saxe », ces « émaux de Petitot », ces « nudités de Klinstadt », ces « pampines de Boucher », dont Janin disait qu'ils constituaient un choix digne d'un antiquaire, et qui atteignirent effectivement des adjudications élevées.

De fait, suivant la mention portée au *Cata-*

1. Gautier. *La Presse, op. cit.*

logue, le bibelot de valeur, « objets de petit Dunkerque, coffrets, vases, brûle-parfums, flambeaux, figurines, tasses et plateaux en porcelaine de Sèvres et en porcelaine de Saxe », essaimaient leur grâce surannée ou pimpante aux cantons des pièces et sur les quatre consoles dorées du salon.

Marie Duplessis avait une préférence pour « ce petit art coquet, gracieux, élégant... ; elle aimait les bergers et les bergères en biscuit, les bronzes florentins, les émaux... » Ce goût se marquait dans tous les accessoires du mobilier. Leur diversité avait un lien commun d'origine et de tonalité. Elle avait choisi, comme note dominante, la porcelaine « de pâte tendre, à fond bleu turquoise à médaillons de sujets pastoraux, oiseaux et fleurs ».

Un juste accord de ton fondait tous les objets dans la même harmonie. Un lustre à vingt-quatre lumières, — « un lustre de vieux Saxe », selon Dumas, — une « magnifique pendule », avec sa paire de candélabres « à bouquets de lis à sept lumières », deux bras à trois bougies, deux « beaux vases », tous objets sur armature de « bronze doré, or moulu », répétaient cette décoration de porcelaine tendre « bleu turquoise ». Deux grands meubles « en bois de rose et marqueterie », un « bonheur du jour », une jardinière, un « très beau coffre », les uns et les autres également de bois de rose et chargés de riches ornements de bronze doré, chan-

taient la même mélodie bleu turquoise sur laquelle bergers et bergères, au son des pipeaux agrestes, dansaient dans un décor de fleurs et d'oiseaux. Une table de milieu, aux pieds de « bronze rocaille doré, or moulu » et dont la tablette d'albâtre était sous glace, « guirlandée de fleurs et constellée d'oiseaux », avait particulièrement fait l'admiration de Théophile Gautier : « une princesse, disait-il, aurait regardé à deux fois pour s'y accouder »; il avait aussi apprécié quelques vieux Sèvres, de jolis pastels et deux charmants dessins de Vidal qui font, en effet, l'objet d'un article du *Catalogue.* « Trente tableaux, pastels et dessins », disséminés dans l'appartement, ne sont pas autrement désignés.

Du moins, savons-nous par l'inventaire [1] qu'entre nombre de lithographies, paysages au pastel et études de costumes, figuraient en bonne place un Hubert dont on donna à la vente 235 francs, et trois peintures de genre « à la manière » de Greuze et de Boucher qui ne furent que médiocrement prisées. Les autres toiles indiquées sans attribution étaient-elles de Diaz, puisque aussi bien, la jeune femme l'avait adopté, une des premières, au dire de Janin, « comme le peintre véritable du printemps de l'année » ? Mille futilités de bon goût, vases et bonbonnières de cristal, casso-

1. Document privé.

lettes, groupes de porcelaine, coupe de Chine et coupe de Saxe, montées sur bronze doré, se miraient dans des glaces de Venise, fournies par Mombro et complétaient le décor du salon... Un canapé, quatre fauteuils et quatre chaises recouverts de satin cerise en étaient les pièces de fond. Ajoutez un piano « carré » en palissandre à six octaves trois quarts, « du nom d'Ignace Pleyel », et un petit billard de salon ; déroulez sur le parquet « un très beau tapis en moquette fond blanc à guirlandes de fleurs » ; devant la cheminée à galerie de bronze doré, étendez un tapis de foyer ; percez les boiseries blanc et or de la pièce (détail fourni par Dumas), de trois croisées et de trois portes dont la garniture de soie cerise s'adoucit d'une neige de mousseline brodée, et vous aurez une idée de l'ensemble.

A n'en juger que par l'aménagement, Marie Duplessis, avait dû élire pour chambre la plus grande, bien qu'elle n'eût de vue que sur la cour. C'est ici que nous nous attendons à ce décor fastueux des *Mille et une Nuits* dont parle un chroniqueur. En réalité, nous avions quelques doutes : l'artiste qu'était Théophile Gautier y avait simplement signalé « une lampe d'onyx tombant tristement du plafond » et un lit « étalant ses sculptures de palissandre sous le satin rose et les dentelles des rideaux ». Henry Lumière les avait vus « de satin blanc décoré d'un semis de roses mousseuses ». Mais

que nous voilà loin de compte avec la description de Dumas ! Car, assure-t-il, « les prêtres avaient su parer l'autel du sanctuaire ». « Sur une estrade reposait un magnifique lit de Boule avec des cariatides de dix pouces à chaque pied, représentant des faunes et des bacchantes. Les colonnes plates de ce lit étaient surmontées d'aiguières entrelacées de vignes au milieu desquelles se jouaient des amours. Des rideaux d'une étoffe à grands ramages ombrageaient le lit dont le couvre-pied était de la plus fine guipure que l'on pût voir. » Mais, hélas ! ce reposoir bien digne de la divinité que l'on adorait en ce lieu n'était qu'une création de poète. Le *Catalogue* note simplement « une couchette de palissandre sculpté ». Cependant, déclare M. Lumière, c'était avec ses tentures « somptueusement et élégamment drapées, un vrai nid de soie rose ». Deux armoires à glace, — étaient-elles de Boule, comme le marque Dumas ? — une toilette, une table de nuit, une table ovale, un chiffonnier d'ébène, constituaient le fond de cet ameublement qui n'avait rien que de très bourgeois. L'alcôve, les deux fenêtres et la porte s'enveloppaient de tentures de satin cerise marié à de la « mousseline brodée ». Dans un coin, un fauteuil Voltaire en bois sculpté ; devant le foyer une « chauffeuse »; au plafond une lampe de suspension en albâtre. Une « très belle pendule de bronze

doré or moulu » et ses deux candélabres de style à douze flambeaux, un coffre de bois de rose mettaient, comme au salon, la note claire de leur décoration de porcelaine bleu turquoise sur laquelle s'ébattait, en des médaillons finement coloriés, la bande des amours agrestes.

Çà et là, sur des étagères, une « foule de charmantes inutilités » : boîtes à gants et à mouchoirs, verre d'eau, cabaret, coffrets, « en marqueterie, ébène ou écaille », et si la mémoire de Dumas, était exacte, « des vases du plus pur chinois ». Dans l'entre-deux des fenêtres, un petit bureau de palissandre avec son pupitre de maroquin et son encrier de bronze. Sur la moquette du parquet couraient, entrelacées, des tresses de fleurs dans un fond brun.

Le boudoir, comme il est porté sur l'inventaire, formait cabinet de toilette. Dumas rend à cette pièce sa destination primitive. Il en fait une délicieuse bonbonnière de satin jaune, avec « divans circulaires », candélabres, chinoiseries et dentelles.

Quant au cabinet de toilette, c'était, dit-il, « une chambre tendue d'étoffe perse ». Effectivement, dans le décor de la simple indienne, et voiles de mousseline à la fenêtre et à la porte, étaient disposés, sur un tapis de moquette, quelques sièges de palissandre sculpté « une table de sopha », une causeuse et

deux « chaises-chauffeuses » recouvertes de tapisserie. Une « toilette à la duchesse » et une « grande toilette formant commode », l'une et l'autre de palissandre, attiraient le regard. Écoutons Dumas : « Sur une grande table adossée au mur, et qui pouvait avoir trois pieds de large sur six pieds de long, brillaient tous les trésors d'Aucoc et d'Audiot. Rien ne décomplétait l'unité de cette collection et pas un détail de ces mille objets si nécessaires à la toilette d'une femme comme celle chez qui nous étions, n'était en autre métal qu'or ou argent. »

Nulle chose n'attestait mieux que tout cet attirail à quel point Marie Duplessis avait poussé, selon la remarque de Jules Janin, « l'adoration du soi-même ». Il avait entendu « les plus grandes dames et les plus habiles coquettes de Paris s'étonner de l'art et de la recherche de ses moindres instruments de toilette ». C'est cette même impression que traduisait ainsi Henry Lumière : « En face du canapé, la toilette où s'épanouissait un fouillis de dentelles, guipure, nœuds de rubans chiffonnés avec art, et devant la glace de Venise, rayonnant dans ce ravissant entourage, s'alignait toute une théorie étincelante d'ustensiles variés, de vases en vermeil richement ciselés et du plus beau style, de brosseries, de flacons en cristal rehaussés d'or, arsenal complet de la coquetterie la plus raffinée. »

Le *Catalogue*, moins disert, mentionne seulement, sans les énumérer, « une quantité d'objets de toilette en ivoire sculpté, écaille, cristal et porcelaine », et par ailleurs, à l'article de l'argenterie, « plusieurs nécessaires de voyage garnis de leurs pièces en vermeil ». Deux paires de bras à deux lumières « en bronze rocaille doré, or moulu », deux candélabres à six bougies, en bronze doré et sur socle de marbre blanc, appareillant une pendule dont le sujet était *l'Astronomie*, un petit lustre à douze flammes en porcelaine décorée de médaillons toujours sur ce même fond bleu turquoise, irisaient de leurs mobiles lueurs l'éclat du métal et des cristaux.

La seconde chambre qui touchait au salon, était sommairement meublée. Ici, ni draperies ni lustre. Une « couchette en acajou sculpté », un divan et un fauteuil recouverts l'un de velours, l'autre de damas de soie, une table de jeu en palissandre, à côté d'un métier à broder, une glace au cadre sculpté et doré, une pendule et deux candélabres de bronze rocaille ; sur le parquet une moquette, c'était tout le mobilier. Un accessoire qu'on ne s'attendait évidemment pas à trouver dans le voisinage d'une pièce dont le luxe, suivant les termes d'un nouvelliste « était loin de proclamer l'esprit de pénitence de la pécheresse », — un prie-Dieu couvert de tapisserie, commandé à l'heure où les vanités d'une vie dissipée

s'humiliaient devant les avertissements d'une mort prochaine, laisse supposer que cette chambre mieux éclairée puisqu'elle prenait jour sur le boulevard, et moins séparée du monde qu'elle allait bientôt quitter, abrita les derniers mois de Marie Duplessis.

*
* *

Telle était l'installation de l'appartement où Dumas et Déjazet furent introduits par *Prudence*, et où se déroulèrent les diverses péripéties qui remplissent le chapitre x de *la Dame aux Camélias*. Conçu au lendemain de la mort de Marie, ce roman, sous l'action bienfaisante des larmes qui font une floraison nouvelle aux souvenirs, devait naturellement puiser une part de ses éléments à la source de l'émotion personnelle. Le livre, tout fait, sortit du cœur. De même que nous gardons mémoire de l'éblouissement que les lueurs matinales de la vie ont mis en nous, où les mille objets qui nous entouraient alors comme les garants de nos espérances continuent de flotter dans notre passé avec tout leur relief, ainsi le cœur conserve l'impression fidèle des plus futiles circonstances dont se sont accompagnées ses battements, et du décor sur lequel les premières flammes de la passion ont projeté

l'ombre démesurément grandie de ses espoirs.

Les évocations du souvenir se substituent à l'imagination dans toute la partie du roman qui met en œuvre le caractère du principal personnage et son milieu. L'heure douce où se lève sur notre horizon l'apparition d'un visage, dont le plus grand charme n'est souvent que l'attrait de l'inconnu, les provocantes promesses de la chair derrière le fragile obstacle des dentelles et de la soie, les aveux enfermés dans un sourire ou une main qui presse la nôtre, le cadre intime associé à l'émoi des tendresses à lèvres mi-closes, tous ces instants d'une passion à son aube, dans l'éveil de la curiosité et du désir, ces extases qui sont sans lendemain parce que leur ferveur tient à l'imprévu de l'émotion et à la nouveauté de l'objet, c'est tout ce passé enterré de la veille, que Dumas goûtait la joie de revivre en écrivant ses premiers chapitres.

Quand les visiteurs pénétrèrent dans le salon, Marie Duplessis « s'ennuyait à périr », paraît-il, en compagnie d'un homme jeune et du meilleur monde, obstiné dans une poursuite que toute sa générosité ne parvenait pas à faire agréer. Sans se décourager, il « opposait la plus aimable et la plus élégante courtoisie » « aux boutades » répétées dont elle pensait lasser sa constance [1]. « Assise devant son

1. Dumas fils, *Théâtre complet. La Dame aux Camélias*, note A.

piano » et comme indifférente à la présence de l'importun, elle laissait courir ses doigts sur les touches, « et commençait des morceaux qu'elle n'achevait pas ». Accoudé à la cheminée, le *comte de N...*, dans le roman, — *M. de Varville*, dans la pièce, — s'évertuait à soutenir, avec confiance, l'ingratitude de son rôle.

Quel personnage avait posé dans la réalité? « Je me rappelle exactement ses traits et son nom véritable », écrit Dumas sans en dire davantage de ce prétendant qu'il lui arrivait encore, en 1881, de rencontrer parfois dans le monde. Quelqu'un qui semble avoir été en situation de le connaître et qui signait *Montjoyeux*, ne le désigne aussi, dans une page de souvenirs sur la courtisane, que d'une initiale bien insuffisante pour décéler son nom : « En satellite, autour de Marie Duplessis, nous dit-il, brillait le marquis de G... qui fut réellement jeté dehors, comme l'a écrit Dumas, malgré les cadeaux de prix dont il la comblait [1]. » Membre du Jockey, ainsi qu'un détail du récit le laisse entendre, il pouvait être un ami de Montguyon, de Perrégaux, de Gramont, également sociétaires de ce Club, où l'irrésistible amazone semblait de préférence choisir ses favoris.

Quant aux personnages d'*Olympe* et de

1. Montjoyeux, *Supplément littéraire de la Lanterne*, n° du 3 novembre 1892.

Saint-Gaudens, absents du roman, mais jetés dans la pièce pour des raisons d'ordre dramatique, ils n'assistaient pas à cette scène de la rencontre.

Bien que simples comparses de l'action, ils avaient été crayonnés sur le vif par Dumas qui probablement les avait rencontrés dans le cercle des familiers de Marie Duplessis. Ce baron de G..., dont il nous parle dans une des *notes* de sa Préface, comme lui ayant fourni dans sa personne le type de *Saint-Gaudens*, n'était autre, — nous le savons par Horace de Viel-Castel, — que le comte de Gervilliers : « langage, attitude, tout était ressemblant », à ce point qu'il s'était parfaitement reconnu dans le rôle, et s'en amusait beaucoup. Fort galant homme, la quarantaine l'avait livré à la dissipation. Il s'était séparé de sa femme, et, tombé amoureux de Mme Doche qui le ruinait, il assistait, régulièrement placé à la même stalle d'orchestre, à toutes les représentations de *la Dame aux Camélias*, sans s'émouvoir de ce qu'un « cabotin le raillât aux applaudissements de la salle [1] ».

Varville parti, on soupa et le champagne aidant, Marie fut bientôt au diapason des chansons libertines [2]. Dumas grondait ami-

1. Dumas fils, *Théâtre. La Dame aux Camélias*, note A. — *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*, t. II. 1883.

2. Ce détail a été ajouté à partir de la 2e édition du roman.

calement, déjà sous l'empire d'une émotion plus tendre que celle qui l'avait amené là.

« J'étais en contemplation », note l'amoureux. « Une espèce de robe de chambre en soie, étoffe et dessin Louis XV », qu'avait revêtue Marie, lui donnait « l'air d'une marquise du dix-huitième siècle ». La lumière douce des bougies baignait d'une onde molle et floue son visage et accusait encore la suavité de ses lignes. Dumas cédait peu à peu au charme d'une vague sentimentalité dont se faisait complice l'intimité de cette pièce, « oasis divine », écrira-t-il plus tard [1], où flottaient les capiteux parfums des fleurs lascives du péché.

Conduite par Déjazet et Clémence, la gaîté tourna à un libertinage auquel Marie prit sa part avec une ardeur que n'eût point fait soupçonner l'air de décence empreint sur toute sa personne. Tandis qu'*Armand*, commençant le calvaire de la passion, s'affligeait du démenti que se donnait un si parfait ensemble de grâces et de modestie, la jolie fille « prise d'une toux violente et forcée de quitter la table, se réfugia dans son cabinet de toilette ». — Ému, Dumas l'y suivit. « Renversée sur un grand canapé, sa robe défaite... *Marguerite* très pâle et la bouche entr'ouverte, essayait de reprendre haleine... Sur la table,

1. Dumas fils, *Péchés de jeunesse* (*op. cit.* 1847). Cf. la pièce intitulée : « M.-D. ».

il y avait une cuvette pleine d'eau, cette eau était marbrée de filets de sang... » Il s'approcha de la pauvre fille, « sans qu'elle fît un mouvement », s'assit auprès d'elle, et prit « celle de ses mains qui reposait sur le canapé ».

On connaît le dialogue qui suivit : l'émotion d'*Armand*, la faible résistance de *Marguerite* aux protestations d'un attachement dont elle pressentait la fragilité ; le trouble délicieux qui peu à peu la pénètre sous la caresse de cette voix du cœur dont elle ignorait, hier encore, les accents ; le ravissement et tout à la fois la désolation de cette âme frivole mais inquiète qui, dans l'instant même où s'ouvrent pour elle les espérances d'un nouveau baptême de la pureté, mesure leur ironie dans ce mot qui sans être un reproche est déjà un pardon : « Si peu de temps que j'aie à vivre, je vivrai plus longtemps que vous ne m'aimerez ! » : la scène, tout entière, reproduite dans le roman et dans la pièce — le mot a été souligné par Dumas, — fut « absolument *vécue* ».

III

« Elle avait été fille de ferme.... »
(A. Dumas.)

Comme tant d'aventurières qui gravirent d'un pied léger les degrès de la fortune, comme Rosalie Léon, de servante d'auberge devenue princesse de Wittchtenstein ; ou comme la blonde Adèle Rémy qui déclina l'honneur d'épouser le prince Bagration, et cette Marguerite Bellanger, « bonne fille et pas bégueule », à qui il advint de supplanter dans la faveur impériale une comtesse de Castiglione ; comme aussi cette Caroline Letessier qui manqua de si peu la chance d'un mariage morganatique avec un grand-duc, dans le temps que *La Madone* épousait le prince Soltikof ; comme une comtesse de Moreton-Chabrillan, une Constance Résuche, une Léonide Leblanc, une Adèle Courtois, une Cora Pearl et toutes les autres ni moins belles ni plus sottes à qui le

blason héraldique fournit au choix de leurs amants ; comme enfin cette juive polonaise, un beau jour marquise de Païva, puis comtesse de Henckel, impure parmi les impures, ou cette Julia Barucci qui se donnait pour « la plus grande p..... de Paris et du monde » ; comme les Anna Deslion, les Blanche d'Antigny, les Esther Guimond qui, jouant à l'Égérie, se reposaient des gentilshommes avec les tenants de la littérature et de la politique [1] ; ainsi que toutes ces Imperia de boudoir ayant, pour la plupart, chaussé d'abord des sabots, et dont les premiers brodequins de satin ne passèrent pas sans souillure le gué des amours fangeuses, Marie Duplessis eut une origine des plus modestes, et, avant de battre d'un cothurne élégant les marches de marbre des *Folies Cythéréennes*, elle dut s'abreuver des dégoûts de la misère, voir se ternir dans ses mains le lis des rêves de l'enfance et livrer, bien des fois, petite fille des champs ou trottin de Paris, son petit jupon blanc des dimanches aux perversités de ses compagnons de jeux et aux outrages séduisants des rencontres de la rue.

Son père était un certain Marin Plessis que tous les témoignages s'accordent à représenter, pour le moins, comme un assez mauvais drôle, d'extraction des plus médiocres, acca-

1. Frédéric Loliée, *Les Femmes du second Empire. La Fête impériale* (in-8° s. d., Juven).

blé par l'hérédité maternelle de plus de vices que de défauts, et peu soucieux de se créer par le travail une noblesse que le sang ne lui avait pas transmise. Il avait songé pourtant à se faire une lignée.

Une brave fille de Saint-Germain-de-Clairefeuille qu'un hasard avait mise sur les pas de ce bâtard de la rue, fut la victime de cette ambition. Il était né à Lougé-sur-Maire, dans l'Orne, le 15 janvier 1790, d'une coureuse de bas état, connue par toute la contrée sous un sobriquet significatif, « la guénuchetonne ». C'est assez dire qu'en un temps où la tourmente remuait toute la tourbe du pays, Louise-Renée Plessis, traficante d'amour à travers la campagne normande, ne se piquait d'aucun excès d'amour-propre.

Quel était le père de l'enfant qui fut inscrit, Marin Plessis, sur les registres de l'état civil? M. de Contades, sur la foi d'une tradition qui est encore courante dans le village, désigne sans hésitation, un jeune abbé de cette paroisse de Lougé, Louis Descours, d'esprit faible et de mœurs dissolues, prêtre assermenté sous la Révolution, privé de tout poste depuis le Concordat, et mort le 20 juillet 1815 en piètre estime de ses concitoyens [1].

Rumeur ou fait certain, — car, ainsi que

1. Comte G. de Contades, *Les Quartiers de la Dame aux Camélias.* (*Le Livre.* Décembre 1885). Art. reproduit dans *Portraits et Fantaisies* (in-16, Quantin, 1887).

nous l'écrivait un bibliographe normand, M. Charles Vérel, la guénuchetonne eût été bien en peine de savoir de qui était son enfant, — Louis Descours demeure devant la chronique le grand'père paternel de *la Dame aux Camélias.*

Un sang de plus haut lignage venait à celle-ci par sa mère. En troisième génération, elle se rattachait, en effet, à Demoiselle Anne du Mesnil, descendante des seigneurs du Mesnil et d'Argentelle qui portaient « d'argent à trois coqs de gueules ». La famille, anoblie depuis plusieurs siècles, riche autrefois, ne connaissait plus, aux environs du règne de Louis XV, à la suite de ventes qui l'avaient dépossédée de la majeure part de son hoirie, que la médiocre aisance de petits fermiers hoberaux. Et, ce qui bien souvent survient en pareil cas, une mésalliance avait achevé l'œuvre progressive de l'appauvrissement, en emportant non pas certes l'honneur du sang, mais les dernières prétentions du nom. M. de Contades, à qui étaient familières les choses et les archives de sa chère Normandie, nous apprend qu'Anne du Mesnil, née le 13 août 1735, contractait union, le 20 mai 1756, dans la paroisse de Saint-Germain-de-Clairefeuille, avec un nommé Étienne Deshayes, domestique de ferme, qui avait déjà mis à mal ses scrupules. A cette double déchéance, il y avait une double excuse : le père d'Anne s'était lui-même mésal-

lié, puis sa femme, Marguerite Doulain, s'étant trouvée, fort jeune encore, veuve, elle avait, cédant aux ardeurs de son âge, abandonné sa fille à son destin, pour convoler en de secondes noces avec un petit propriétaire de la localité. La pauvre délaissée s'inspira de ces deux exemples et suivit les leçons de l'amour.

La malignité prétend qu'Étienne Deshayes n'eut pas la peine de la déniaiser [1]. La jeune femme, accoucha de son premier enfant au mois de septembre suivant. Elle en eut six autres, dont Louis, lequel, marié en 1789, à une paysanne de l'endroit, Marie-Madeleine-Louise Marre, jolie et passablement galante, eut pour fille celle qui devait mettre au monde l'héroïne d'Alexandre Dumas.

C'est cette fille, Marie-Louise-Michelle Deshayes, née le 5 vendémiaire, an III, à qui

1. On lit, en effet, dans le tome 1er de l'ouvrage : *Un Anglais à Paris*, la note suivante, relative à Mlle Anne du Mesnil.

« Les *Annales du village*, — car, chose assez curieuse, ces annales existent, mais manuscrites, — les annales font preuve d'une réserve louable au sujet du nombre exact et des noms de ses amants. Il paraîtrait que l'auteur (de ce manuscrit), contemporain de Mlle Anne du Mesnil d'Argentelles, et arrière-grand-père du présent possesseur des annales, gentilhomme des environs de Bernay, fut partagé entre le désir de ménager une voisine qui était, après tout, une femme de qualité, et l'envie de laisser à la postérité, un échantillon, des mœurs campagnardes de son temps. Quoi qu'il en soit, les amoureux de Mlle d'Argentelle ont été, sauf le dernier, condamnés à un obscur anonymat. Mais quand paraît Étienne Deshayes, l'annaliste se départ de sa réserve ; il lui fait les honneurs d'une mention spéciale ; c'est sans doute pour le récompenser d'avoir enfin fait une honnête femme de son amoureuse. »

échut la défaveur de faire la rencontre de Marin Plessis, un jour qu'il passait par là, avec sa camelote de colporteur, de le trouver à son goût et de lui plaire. Elle avait vingt-six ans, lui trente, et ni sou ni maille l'un et l'autre. Ils s'unirent devant le maire de Courménil, le 1er mars 1821, et s'en vinrent tenir boutique de mercier à Nonant.

Ce mariage eut de tristes mécomptes pour Marie Deshayes. C'est à juger, du moins, par ce que dit Romain Vienne des brutalités de Marin qui fit du foyer un enfer pour sa femme jusqu'à comploter de l'y brûler vivante. Si méfiant que l'on doive être d'un livre qui frise parfois la mystification et dont le titre : *La Vérité sur la Dame aux Camélias*[1], paraît choisi par antiphrase, la peinture qu'il nous donne de cet intérieur de violences et de misère reçoit confirmation d'un historien scrupuleux, M. de Contades.

D'ailleurs, il y a une source commune à ces renseignements : ce sont les souvenirs d'un homme qui joignait à la qualité du contemporain celle d'être le descendant de la branche cadette des du Mesnil. M. Charles du Hays, parlant de gens qui ne lui étaient pas tout à fait étrangers, a laissé, en effet, quelques pages dans lesquelles Marin Plessis n'a pas précisé-

1. Romain Vienne, *La Vérité sur la Dame aux Camélias* (in-16, Ollendorff, 1888, 2e éd.). La 1re édition serait de 1876. — Frédéric Romain Vienne est né à Nonant, le 7 mars 1816.

ment figure d'ondoyé. S'il était beau, il était aussi « méchant, vicieux, dur et débauché [1] ». C'était bonne graine de coquin ; il le fit bien voir à la pauvrette qui s'était amourachée de lui et qui n'était pas sa première victime tant il avait le don de mettre toutes les têtes à l'envers.

Quelqu'un s'est, cependant, inscrit à la décharge de ce Marin, — *Marin le Sorcier*, comme on le désignait dans la localité. — C'est M. Gustave des Moutis, un lettré délicat et curieux qui s'était épris, pour Marie Duplessis, d'un de ces sentiments calmes et profonds que les natures rêveuses dévouent parfois à de belles défuntes. Il était de son âge et l'avait connue tout enfant, à Exmes. Après qu'elle fut morte, et durant plusieurs années, il fit, à l'occasion de cette « belle fille », tant en province qu'à Paris, des recherches patientes et minutieuses, car il se promettait d'écrire, « les aventures de Marie Duplessis, bohémienne, grisette et enfin courtisane ». Il ne dissimulait pas que l'ouvrage de son compatriote, Vienne, était loin d'avoir épuisé l'intérêt de curiosité qui s'attachait au sujet et il ne lui reprochait rien de moins que d'avoir « dépoétisé la légende » dont l'amour et l'art avaient fait une auréole à ce gracieux visage. Et, ramené au cours d'une lettre à

1. Du Hays, *Récits chevalins d'un vieil éleveur. L'ancien Merlerault* (Paris, grand in-8°, Morris, 1885).

évoquer ainsi des souvenirs qui avaient eu partie liée avec sa jeunesse, il écrivait : « J'ai connu aussi Marin Plessis ; Romain Vienne en a fait un portrait aussi peu flatteur que peu ressemblant [1]. » Mais ce n'est là qu'une affirmation au regard du témoignage circonstancié de M. du Hays dont la mère s'était entremise en faveur de Marie Plessis pour la tirer de peine. Comme sous les brutalités répétées de Marin celle-ci avait dû chercher un asile secret chez de compatissants voisins, Mme du Hays l'avait définitivement soustraite à ses poursuites en lui obtenant une place de femme de charge auprès de lady Anderson Yarborough qui partageait entre Paris et Genève, une existence assez retirée [2].

*
* *

Deux filles lui étaient nées qu'elle confiait, avant de quitter le pays, à des parents : l'aînée, Delphine, avait environ onze ans ; l'autre, Alphonsine, comptait deux années de moins.

1. Cette lettre est du 27 août 1899. Nous en avons eu communication par M. Charles Vérel, aujourd'hui décédé, auteur d'un travail historique sur *le Marquisat de Nonant* (Alençon-Ory, in-8° 1908).
Le projet de M. des Moutis n'a pas eu de suite.
2. Du Hays, *op. cit.*

Voici, au surplus, l'acte de naissance de la cadette que nous transcrivons du *Registre de l'état civil* de Nonant :

« L'an mil huit cent vingt-quatre, le vendredi seize janvier à neuf heures du matin, par devant nous, Jacques-Samuel Fossey, maire, officier de l'état civil de la commune de Nonant, département de l'Orne, est comparu Marin Plessis, marchand, âgé de trente-cinq ans demeurant dans ce bourg, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né hier, à huit heures du soir, de lui déclarant et de Marie Deshayes, son épouse, demeurant avec lui, auquel il a déclaré vouloir donner le prénom d'Alphoncine (*sic*) : Les dites déclaration et présentation faites en présence des sieurs Auguste-Jean Cornet, marchand, âgé de trente-quatre ans, et Louis Pignel, boulanger, âgé de quarante-sept ans, tous deux demeurant en ce bourg, et ont les témoins, ainsi que le père, signé avec nous, le présent acte de naissance, après lecture faite. »

Cinq jours après, l'enfant était tenue sur les fonts baptismaux, ainsi qu'il ressort de l'acte ci-dessous relevé sur le *Registre de la paroisse* :

« Le mardi, 20 janvier 1824, a été baptisée par moi, desservant soussigné, Rose-Alphonsine, née le 15 du présent, du légitime mariage de Marin Plessis, marchand, et de Marie-Anne Deshayes, son épouse. Le parrain, Pierre Saulnier, marchand, de cette paroisse ; la marraine,

Julie-Françoise Deshayes, tante de l'enfant, de Courmesnil, soussignés. »

En prenant ainsi le parti d'un exil qui mutilait sa tendresse, la pauvre mère ne croyait pas dire l'adieu suprême à ses enfants. A défaut d'autres biens, elle leur léguait la beauté que pour toute dot elle-même avait reçue en partage et dont elle avantagea surtout la plus jeune.

Marie Deshayes était, en effet, une belle brune « aux grands yeux bleus », « aux traits chastes et réguliers », où l'on voulait voir quelque ressemblance avec certaine Vierge miséricordieuse qui met, dans l'église de Saint-Germain-Clairefeuille, le silence de ses douleurs et de sa résignation [1]. Une miniature non signée, mais d'une touche exquise, qu'on devine inspirée d'un modèle d'une perfection rare, nous a laissé d'elle, jeune fille, quand, l'abondante chevelure déroulait en flots épais sur son épaule la cascade de ses ondes moirées, une image radieuse qui n'eût point démenti quelque parenté avec une création de l'art mystique [2].

Elle partie, les petites filles s'élevèrent tant

1. Cf. Romain Vienne, *op. cit.*, qui prétend l'avoir connue ce qui n'a rien d'invraisemblable ; et du Hays, *op. cit.* M. Jean du Hays était né à Saint-Germain-de-Clairefeuille, le 22 septembre 1818.

2. Cette miniature est actuellement en la possession de M. Évrard, qui domicilié à Lignières (Orne), est le dernier représentant de la famille de Marie Duplessis.

bien que mal. Recueillie par une cousine pauvre, qui n'était en mesure d'exercer aucune surveillance, Alphonsine grandit aux champs, abandonnée à ses instincts, livrée aux privautés des gars de fermes. Quelque chaude après-midi, sa vertu resta accrochée, avec sa jupe, aux ronces d'un buisson.

La paysanne qui avait assumé si lourde charge d'âme se hâta, pour le coup, de rendre l'enfant à son père. Une vocation si précoce parut à celui-ci mériter tous ses soins. Le misérable, nous dit Romain Vienne, jeta sa fille « en pâture à l'infâme libertinage d'un vaurien septuagénaire ».

On a prétendu pis encore. Quoi qu'il en soit, après avoir été placée, quelques années de-ci de-là en apprentissage, un peu au gré de l'humeur changeante de Plessis et du zèle plus ou moins appliqué dont elle faisait preuve, Alphonsine fut amenée un beau jour à Paris.

Elle avait une quinzaine d'années, au dire de Vienne, et, plus précis, un chroniqueur de *l'Entr'acte*, Matharel de Fiennes, assigne à son voyage la date de 1838 [1].

Qui l'accompagnait ? Ce n'est pas là un point d'histoire. M. du Hays croit savoir que l'enfant avait été vendue par son père à une bande de bohémiens qui s'acheminèrent avec elle vers Paris, où ils la placèrent « chez une mo-

1. Art. du 10 février 1852.

diste des environs du Palais-Royal ». S'il en fut ainsi, on ne voit pas le profit du marché pour eux. Cependant les recherches de M. des Moutis semblent, elles aussi, avoir abouti à la présomption d'une « Marie Duplessis bohémienne ».

Qu'importe cette conjecture ou celle selon laquelle Marin Plessis, ayant lui-même accompagné sa fille à Paris, l'y laissa aux soins de cousins à lui qui tenaient, rue des Deux-Écus, boutique de fruits et de légumes [1] ?

C'est cette version que donna, lors de la première de la *Dame*, un rédacteur du *Siècle* [2].

Il semblait édifié sur la réputation de Plessis, « une providence fourchue, avec laquelle il ne fallait pas avoir maille à partir », un triste personnage dont la chronique faisait un père dénaturé et qui se disculpait d'avoir abandonné sa fille par cette raison que « Paris est grand et qu'il n'y a pas de tambour pour retrouver les objets perdus ».

Quant à Alphonsine il nous la dépeint à son arrivée « couverte d'habits grossiers et chaussée de sabots », n'ayant guère que l'aspect d' « une enfant craintive et peureuse qui parlait du diable, des revenants et des loups-garous ».

Sa naïveté ne fit pas longue résistance à l'action du milieu volage des ateliers de modes, où

1. Romain Vienne, *op. cit.*
2. N° du 8 février 1852.

les nouvellistes qui la suivirent de son premier lever à ses nombreux couchers, ont marqué ses débuts. L'un d'eux nous la montre d'abord chez une corsetière de la rue de l'Échiquier, d'où ellepassa chez une modiste de la rue Saint-Honoré, tout proche de la rue de l'Arbre-Sec ; tel autre abrite ses premières leçons de trottin dans un magasin de modes de la rue Saint-Jacques ; celui-ci en tient pour une boutique du Palais-Royal, cet autre pour un atelier de la rue Coq-Héron, dans le voisinage d'un « célèbre marchand d'estampes », l'éditeur Martinet, sans doute [1]. Faut-il croire Dumas mieux renseigné, quand il nous fait savoir par *Nanine* que son héroïne avait été lingère ?

Enrôlée parmi la tribu coquetante et non effarouchée des grisettes, sa vie se plia aisément, on l'imagine, à la philosophie souriante d'une corporation qui fournit de tout temps au régal des hommes à bonnes fortunes. Elle suivit « dans leurs sentiers fleuris, la race à part des peintres et des chansonniers », fredonna les refrains de Désaugiers, et fit son éducation dans les romans de Paul de Kock et dans les bals en vogue [2].

1. Cf. Romain Vienne, *op. cit.* ; *le Siècle, op. cit.* : du Haus, *op. cit.*, et Montjoyeux. *Supplément littéraire de la Lanterne.* N° du 3 novembre 1892.

2. Janin, Préface de *la Dame aux Camélias* (Éd. de 1872, à tirage restreint. Michel-Lévy.)

*
* *

Car la danse était alors inséparable de la « *physiologie* » de la grisette. « Il faut la faire danser beaucoup et souvent, autrement pas d'affaire, vous n'en viendrez jamais à bout », conseillait Huart [1]. Depuis l'avènement de Louis-Philippe on dansait à cœur joie. « Jamais, en témoigne Maxime du Camp, les grelots de la folie ne retentirent avec plus d'éclat. » Au Carnaval, trois cent quatre-vingts établissements ouvraient leurs portes à ce délire chorégraphique. Les jours gras déchaînaient dans la ville « une frénésie de plaisir et de bruit », dont l'écho se réveillait, tous les soirs, aux quatre coins de Paris, d'un Carnaval à l'autre. Comme au temps du Directoire, « on dansait partout », et il n'était pas de concert public qui ne fût prétexte à un bal. Deux et trois fois la semaine, on danse à l'Élysée-Montmartre, barrière des Martyrs ; au Château des Brouillards, butte Montmartre ; au Jardin de Paris, barrière Montparnasse ; au Château-Rouge, rue de Clignancourt ; au Jardin de l'Élysée, à Belleville ; on danse en-

1. Louis Huart, *Physiologie de la Grisette* (in-16, Paris 1841).

core à la barrière du Roule, au Jardin Dourleu, au boulevard du Temple, au Bal du Capucin. On danse au Vauxhall, rue de la Douane ; au Salon de Mars, rue du Bac ; au Salon de Picardie, rue Saint-Denis. *Chicard*, le fameux *Chicard* qui débute en 1837, donne son nom au Bal des Vendanges de Bourgogne, sis au faubourg du Temple. Le « *cancan* » venait de détrôner la « *galoppe* » et « *la chahut* » qui avaient fait fureur pendant près de dix ans, en attendant qu'il fût à son tour éclipsé par la polka que Cellarius allait, vers 1843, introduire à pas comptés dans les salons, et Mabille jeter, échevelée, l'année d'après, dans la rue. Mais le Bal Mabille n'était, alors, qu'un tout petit bal d'été, où l'ancien maître à danser de l'Empire et de la Restauration continuait à donner ses cachets aux jeunes gens du meilleur monde.

« *Cancan* » et « *chahut* » s'opposaient, parait-il, comme le tabac de caporal et le cigare de la Havane, comme Mlle Boisgonthier et la Vénus de Milo, comme le patois de MM. Scribe, Legouvé et Laya, et la langue de Molière, de Racine et de Beaumarchais [1].

Le *cancan* triomphait chez Musard, rue Vivienne. C'est, nous dit d'Alton-See, « le caprice à la française, sensuel et railleur, lascif

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires* (in-8°, Hachette, 1882). — *Les Mémoires du Bal Mabille* (Paris, in-16, 1864).

et goguenard..., grâce bouffonne, ardeur grotesque : on s'enlace, on se poudre ; un rapprochement érotique est interrompu par une gambade et un tour de roue ; la tête renversée, la bouche entr'ouverte, Margot, pâmée sous le regard de son danseur, lui adresse un pied de nez auquel il répond en la bénissant. Dans un galop final, on se mêle, on se rue, on renverse ou l'on tombe [1] ». Il n'était pas en moindre honneur au *Prado*, où il narguait, comme danse d'opposition, le Palais de Justice.

Sinon encore le *Ranelagh* qui a « des prétentions aux grandes manières, et où l'on ne coudoie que « comtes, marquis et merveilleuses », parfois même certaine princesse, *la Chaumière* dut fréquemment fêter, sous les flammes bariolées de ses lampions, les amours buissonnières de la jeune Alphonsine. Le père Lahire avait fait de son établissement, situé entre « le cimetière du Mont-Parnasse et l'infirmerie des Pairs de France », « le séjour le plus animé, le plus gai, le plus étourdissant qui se puisse rencontrer au milieu des morts et des mourants ». C'était « l'empire fortuné des amours, des jeux, de la folie et des pipes culottées [2] ». En ce temps, on était heureux de peu et *la Chaumière* qui se prévalait sur les

1. D'Alton-Shée, *Mémoires du vicomte d'Aulnis*.
2. *Physiologie de la Chaumière*, par Deux Étudiants (Paris, Bohaire, in-16, 1841).

autres salles éclairées seulement aux quinquets, du luxe unique de ses veilleuses multicolores, passait pour « un temple de lumière ». On en parlait comme d'un lieu féerique, digne de répondre « aux imaginations les plus orientales du monde ». On s'y enivrait « aux flots du kirsch et du punch brûlant et aux parfums du Havane ». La danse y était « un désordre échevelé, une confusion satanique » où la vertu courait des risques. Pour achever de la mettre mal en point, s'offraient les montagnes russes.

Au bruit des quadrilles et des valses, assis en un char rapide lancé d'un pavillon gothique vous glissiez dans les airs, comme un sylphe, à travers fleurs et feuillages jusqu'en « des bosquets sombres et mystérieux où des bancs de gazon vous offraient un repos perfide ».

Étudiants et grisettes nouaient là des intrigues qui filaient, certes, au train des montagnes russes, et s'arrêtaient, tout essoufflées, le dimanche, par les jours de soleil, sous les hautes futaies de Montmorency.

Car, c'est au quartier Latin, — où décidément les jolies filles prennent leur premier brevet, — que la beauté d'Alphonsine reçut cette consécration qui n'attend que la bonne fortune ou un voyage opportun de l'autre côté de l'eau pour élever une grisette de l'anonymat à la personnalité marquante d'une

demi-mondaine de qualité. « Une modeste petite robe de soie avait remplacé le jupon de bure, des brodequins de peau noire les affreux sabots normands, et un petit bonnet coquet encadrait la jolie tête de la fille du sorcier. » Ce succinct croquis aiderait malaisément à comprendre qu'Alphonsine ait pu à si peu de frais, mettre, comme le dit *l'Entr'acte*, les étudiants « en révolution ». Mais nous avons tous l'expérience de la rue des Écoles ; les yeux de la jeunesse ne sont pas ceux de l'âge mûr, et le temps où l'on dîne avec frugalité est aussi le temps où les sens moins blasés apprécient mieux l'attrait du visage que les raffinements des atours.

Aussi bien, l'élégance qui, en ces années de romantisme, se piquait de prendre ses inspirations dans la littérature, semblant ainsi faire du génie de l'époque la mesure du sien, a, on ne sait quoi de gauche et d'emprunté, de naïf et de vieillot à la fois qui choque même les contemporains. Ces gens qui avaient le goût du pittoresque et l'horreur du bourgeois, ignoraient l'art de chiffonner une étoffe sur les lignes délicates de leurs *Cydalises*.

Arsène Houssaye, une manière d'arbitre en l'espèce, pestait contre ce qui lui paraissait « la caricature de la mode ». Jamais, à son avis, les femmes n'avaient été plus mal habillées, plus mal coiffées, et plus mal chaussées. Gavarni vint à point faire justice

« d'accoutrements qui ne servaient qu'à masquer la beauté et le charme. » Une Rachel, une Mme de Girardin, une comtesse du Châtel « qui étaient la grâce même, eussent mérité de mieux inspirer leurs couturières [1] ». La comtesse Dash avait raison : il fallait être bien jolie pour l'être sous les attifets de la mode du jour [2].

*
* *

Ce fut vraisemblablement le partage de la petite Plessis. Quand elle en eut conscience, lasse de son atelier, elle jeta son bonnet par-dessus le comptoir. Des étudiants lui donnèrent asile. Puis vinrent les jours mauvais. Des rencontres de hasard la conduisirent dans « les milieux les plus suspects », au dire de Gustave Claudin ; on la connut pensionnaire docile de certaine modiste-couturière plus ou moins appareilleuse. Le *Paris-Élégant* affirmait même qu'elle avait payé ses légèretés d'un séjour non équivoque à Saint-Lazare ; et *le Corsaire*, qu'elle avait dû, pour vivre, se mettre un

1. Arsène Houssaye, *Les Confessions*, t. II (in-8° Dentu, 1885); et *Souvenirs de jeunesse*, t. II (in-16, s. d. Flammarion).

2. Comtesse Dash. *Mémoires des autres*, t. II (Librairie illustrée, in-16, s. d.).

moment au service de la police russe en France [1].

Un journaliste de *l'Entr'acte* la vit, un matin, toute transie, venir frapper à la porte d'un de ses amis. Elle battait le pavé, sans gîte, en pleine détresse, à jeun depuis l'avant-veille. — « Que voulez-vous ? questionna l'ami tout attendri. — Des cerises, dit Alphonsine. Nous sommes à la mi-juin et je n'y ai pas encore goûté ! » Singulier souhait, en l'occurrence ! Mais il fallait, écrit le narrateur, voir sa joie tandis qu'elle mordillait de ses belles dents, « de vraies perles d'Ophir », les fruits qu'on lui avait servis [2].

Ce dénûment extrême eut un second témoin. « Je gravissais, un soir, consigne Nestor Roqueplan dans *Parisine*, les premières marches du Pont-Neuf..... Une graisse turbulente chantait dans le poêle d'un friturier et devant ce grésil harmonieux, se tenait ébahie et comme alléchée par le spectacle d'une

1. *Le Siècle, op. cit.*
Le Corsaire, N° du 8 mars 1852.
GUSTAVE CLAUDIN, *Souvenirs* (C. Lévy, in-16, 1884).
Le Gaulois, 3 octobre 1896. — « Elle fut recueillie, dit l'auteur anonyme de cet article, par une modiste couturière qui devina tout le parti qu'il y avait à tirer de la juvénile beauté de la fillette. »
Paris-Élégant. N° du 1er mars 1847, signé : *Un Inconnu*. — « Pauvre enfant, écrit celui-ci ; elle s'est éteinte misérablement après une longue agonie ! Ce serait une curieuse existence à raconter... Presque au début Saint-Lazare, puis tous les raffinements de l'élégance, toutes les splendeurs du luxe, et enfin, à l'heure suprême, la saisie. »
2. *Entr'acte*. N° du 1er mars 1847.

félicité suprême, une jeune fille, jolie, délicate et malpropre comme un colimaçon mal tenu. Elle grignotait une pomme verte qu'elle semblait mépriser. La pomme de terre frite était son rêve ; je lui en offris un gros cornet. » Une rougeur subite traduisit, parait-il, le bonheur de la pauvrette. Son acte de « munificence » accompli, Nestor s'en fut, jetant machinalement un « A demain » à cette enfant misérable qu'il devait rencontrer, deux ou trois ans plus tard au bras d'un gentilhomme [1].

Car, entre temps, la chance s'était décidée.

Après avoir couru les bals pendant la semaine, Alphonsine suivait le courant de la passion qui, le dimanche, roulait, en flots pressés, la jeunesse vers les sites coquets de la banlieue. Avant de connaître *Madrid*, rendez-vous de la fleur des pois sportive et de s'attabler devant un buisson d'écrevisses chez Born, elle fréquenta la table sans façon du *Cheval-Blanc* où le père Leduc servait à des estomacs affamés et complaisants, « des sa-

1. Nestor Roqueplan, *Parisine* (Paris, Hetzel, s. d., in-16). Cette anecdote a été inexactement reproduite par un correspondant de *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (nº du 20 août 1910). Il parle « d'une adorable fillette préparant des frites » sur le Pont-Neuf.

lades de certaine chicorée ne ressemblant à aucune herbe connue », et des gigots récalcitrants de moutons d'un autre âge. Alfred Asseline qui était de l'époque où la gloire de Montmorency battait pavillon, avait gardé une mémoire amusée des ripailles auxquelles se conviaient les amoureux qui venaient s'ébattre là. « Hélas ! que l'on y mangeait mal au *Cheval-Blanc !* mais comme l'on y aimait bien [1] ! » Une petite patache que l'on prenait le matin, à huit heures, au *Lion d'Argent*, rue du Faubourg-Saint-Denis, vous conduisait pour trente sous, par Saint-Denis, — où l'on arrêtait à l'hôtel des Talmouses pour faire provision de biscuits réputés, — le carrefour de la Patte d'Oie, Eaubonne et Enghien. On passait la journée dans les bois touffus qui bornent l'horizon entre Groslay et Saint-Leu où s'abritent d'adorables vallons tout parfumés de la chanson des vingt ans. On dansait à la *Châtaigneraie* sur laquelle planait l'ombre du rêveur indulgent de l'Ermitage. Et le soir, de grandes chambres propres et nettes, n'ayant pour tapis qu'un carreau passé de couleur, pour meuble que la commode de nos bons aïeux, offraient, sous des tentures de calicot blanc, l'hospitalité d'un lit étroit et quelquefois boiteux où s'endormaient, à moins de

1. Alfred Asseline, *Le Cœur et l'Estomac* (in-16, Paris. Michel-Lévy, 1853).

mieux, entre des draps fleurant bon le linge de campagne, les heureux voyageurs.

Les bois de Romainville, de Saint-Germain, de Meudon et de Saint-Cloud ne jouissaient pas d'une moindre réputation, car, ainsi que le note obligeamment un *Guide* de l'époque, leurs sentiers sinueux s'y perdaient sous « un ombrage favorable au mystère ».

Certain commerçant s'y troubla tout à fait la tête, un dimanche qu'Alphonsine avait eu la bonne fortune de se faire conduire par lui à Saint-Cloud. C'était, paraît-il, dans les semaines de la foire, en septembre. Le bonhomme qui semblait avoir passé l'âge des frasques, avait déserté, ce jour-là, l'office du restaurant qu'il tenait dans la Galerie Montpensier [1], pour venir jouer les *Céladons* sur les parterres de feu Monsieur. Se juchant à la hauteur des souvenirs historiques qui faisaient cadre à ses déclarations, il se montra généreux comme un bourgeois du siècle de Louis-Philippe. Il affranchit la belle de la tutelle de l'atelier, et lui meubla un petit appartement rue de l'Arcade. Encore fut-il assez sage pour ne pas jouer sur cette dame de cœur tout son fonds de commerce. L'eût-il voulu, au surplus, que son indiscrétion ne lui en eût pas laissé le loisir... Car « vain de sa trouvaille,

1. M. du Hays, *op. cit.* Note inédite ajoutée au manuscrit que nous avons eu entre les mains.

écrit M. du Hays, il ne put s'en taire, et elle lui fut enlevée par un grand seigneur ». Ce jour-là mit fin à la courte existence d'Alphonsine Plessis grisette.

IV

« ... Un des plus beaux visages
« de la création parisienne, un de
« ces teints mats pleins de soleil
« et d'ombre... »

(Janin.)

Il ne semble pas qu'il y ait de doute sur l'identité du « grand seigneur » de qui Alphonsine Plessis reçut ses lettres de naturalisation dans la haute société galante. Il s'agirait d'Agénor, duc de Guiche, alors comte, plus tard duc de Gramont et prince de Bidache. On ne pouvait souhaiter, en l'espèce, meilleur parrainage. Jeunesse, fortune, grand nom, tout se trouvait réuni dans l'homme qui déposait son caprice aux pieds du petit trottin. De cinq ans plus âgé qu'elle, étant né le 14 août 1819, il ne dépassait de guère la vingtaine quand cette fille l'émut de son beau regard noir.

Montjoyeux rajeunit encore le héros de

l'aventure. A ce qu'il croit savoir, « le duc de G... n'était alors qu'un élégant polytechnicien qui, deux fois par semaine, regardait à travers le vitrage de la maison où elle travaillait — rue Coq-Héron —, le profil agaçant de la petite [1] ».

Cette version est sensiblement différente de celle que cautionne M. du Hays. Mais qu'importe ! et puisque l'âge ne change rien à l'affaire, ne chicanons pas sur la date d'un « lancement » dont les fastes boulevardiers ont fait, de son vivant, au comte de Guiche, un titre de *fashionability*. Quant à Marie Duplessis pour qui l'ingratitude ne fut que par accident le péché de sa vie, la mort acquitta d'un seul coup toutes ses obligations. L'éclat dont la para la légende descendit d'elle jusqu'à ses amants. Sans le souvenir de cette femme dont le nom, consacré comme un symbole par une résurrection poétique, veille, lampe ardente, sur leurs mausolées, s'arrêterait-on aux épitaphes d'un Édouard Perrégaux, ou d'un Fernand de Monguyon? Car il neige sur les tombes comme il neige sur la mémoire des hommes. La gloire même n'y sauve pas de l'oubli.

Seule y défie le temps la chose qui fut ici-bas la plus fragile et qui tient dans un regard qui s'est abaissé une fois sur nous. Le vaincu

1. Montjoyeux. *La Lanterne* (Supplément littéraire, n° du 3 novembre 1892).

d'Actium survit dans la mort de Cléopâtre, et Alain Chartier dans le baiser de Marguerite d'Écosse. Sait-on de quoi sera faite, un jour, la gloire de Dumas et si son œuvre entière vaudra, pour la postérité lointaine, une larme d'*Armand* au souvenir de *Marguerite ?* N'est-ce pas l'ombre de la charmante petite comtesse de Magnencourt qui accueille la disgrâce de Lassailly, « l'Apollon timbré » des *Roueries de Trialph* courant après toutes les femmes du monde, au temps où précisément le duc de Guiche enfermait son émoi dans des aventures de grisettes?

Certes, il ne manqua à celui-là pour survivre ni le lustre d'une glorieuse ascendance, ni les alliances les plus hautes, ni le reflet de tout un long passé qui s'était arrêté un instant sur les marches d'un trône, rien pas même la mémoire d'une catastrophe à laquelle, quoiqu'il en ait écrit, il a bien eu sa part de responsabilité. Et pourtant, l'ancien ministre des Affaires étrangères de Napoléon III sera oublié peut-être que l'on se souviendra encore du « *lion pur sang* » qui enleva, un soir, à quelque amant moins fortuné, Alphonsine Plessis.

*
* *

Ce qualificatif de « *lion pur sang du boulevard Italien* » est d'un nouvelliste de ce temps-

là. Il ne pouvait vraisemblablement s'appliquer qu'à un « gant jaune » ayant donné à la chronique scandaleuse des gages et la preuve d'un mérite où ne pouvait rivaliser un interne de la montagne Sainte-Geneviève. La dissipation avait alors son Gotha où l'on ne figurait aussi que sur production de quartiers.

Comme son grand'père, le comte de Louvigny, comme son père que leur attachement aux Bourbons éleva, l'un et l'autre, jusqu'à la dignité de lieutenant-général, le jeune duc de Guiche avait été destiné à la carrière militaire. La faveur qui avait valu au duc de Gramont d'être menin du Dauphin fit de son fils le compagnon d'études du comte de Chambord. La révolution de Juillet sépara leur jeunesse. Admis à l'École polytechnique en 1837, le duc de Guiche en sortit deux ans après pour accomplir un stage dans les services de l'artillerie à l'École d'application de Metz. Mais sollicité par d'autres ambitions ou soucieux de plus d'indépendance, il ne persista pas dans le goût des armes, et en 1840 il donna sa démission d'élève sous-lieutenant. Un libertinage de bon ton allait occuper ses loisirs jusqu'à son mariage avec miss Emma Mackinnon qui précéda de peu ses débuts dans la carrière diplomatique [1]. Il avait de-

1. Le mariage eut lieu le 27 décembre 1848. Miss Emma Mackinnon était fille de William Alexandre, et de Emma Mary Palmer. Elle est morte à Paris le 15 décembre 1891 (Vicomte Révérend, *Titres, anoblissements et pairies de la Restauration*, in-4°).

vant lui huit années qu'il sacrifia sans regret à la plus aimable licence. « Botté du cuir le plus verni, ganté du chevreau de la plus éclatante blancheur », le duc de Guiche était « l'Antinoüs de 1840 [1] ».

Roqueplan qui tenait, à cette date, sa place parmi les viveurs et qui le rencontrait dans les endroits où l'on ne s'ennuie pas, nous le dépeint sous les traits d'un « grand jeune homme, frais comme une rose, blond et bouclé comme Cupidon [2] ». Un soir, au *Ranelagh*, le brillant Agénor vint au-devant du Directeur des Variétés et lui présenta sa nouvelle conquête. « Il avait à son bras, dit Roqueplan, une charmante personne élégamment habillée, qui n'était autre que ma gourmande du Pont-Neuf... C'était, dès lors, Marie Duplessis qui, après avoir couru toutes les étapes préliminaires de la galanterie, fréquenté de vilains endroits et de vilaines gens, était tombée enfin entre les mains d'un homme qui la relevait [3]. » Il l'avait enlevée, — le courriériste anonyme, de *l'Entr'acte* est précis, — « au sortir du Bal du *Prado* ». Dans le Paris d'alors qui n'est plus qu'un souvenir regretté aujourd'hui, la foule servait moins aisément

1. *L'Entr'acte, op. cit.*
2. Roqueplan, *Parisine.*
3. Gustave Claudin s'exprime dans ses *Souvenirs*, en des termes analogues : « Après avoir erré longtemps et traversé les milieux les plus suspects, elle avait rencontré sur son chemin un gentleman qui conçut pour elle une grande passion. »

d'écran à la vie privée. Aussi, « huit jours après, parlait-on aux Italiens, à l'Opéra, partout, de la nouvelle maîtresse du duc [1] ».

Faut-il le reconnaître sous le déguisement du *vicomte de Tiche*, *comte de Grandon*, seul pseudonyme transparent parmi ceux dont Romain Vienne affuble les fantoches qu'il fait successivement passer dans le lit de la courtisane? « Joli garçon, brillant cavalier, sceptique, flâneur, sans autres préjugés que ceux de sa caste, dépensant ses revenus, faisant les choses grandement, princièrement, épicurien et très relâché dans ses mœurs, ardent au plaisir, admirant les femmes en raffiné, mais ne perdant pas son temps à les aimer », tel nous apparaît, en effet, cet homme qui chassait de race et mettait le plaisir au compte d'une expérience profitable pour la connaissance de soi et des autres. Roqueplan qui avait plus d'esprit que de style, lui trouva, ce soir-là, à l'air satisfait dont il « exhibait » sa belle le « contentement d'un inventeur ». La passion qui pose un bandeau sur les yeux peut bien, en effet, d'un « *lion* » faire la dupe d'une « *biche* ». Marie Duplessis, ainsi qu'on lui en attribue l'aveu, mentait si bien ! Eût-elle été femme sans cela?

1. *L'Entr'acte, loc. cit.*

*
* *

Cependant, l'honneur fait par certaine chronique au duc de Guiche, une indiscrétion du baron de Plancy semblerait le réserver au comte Fernand de Monguyon. Lui non plus, peut-être, il n'était pas premier, puisque l'on a, aussi, mis en avant un nom également célèbre, celui d'un Narbonne. Un esprit curieux des coulisses de l'histoire, Édouard Pasteur, qui faisait queue à cette génération dont il était de condition à bien connaître les personnages en vue, donnait même le pas au comte Olympio Aguado, fils cadet du marquis de Las Marismas, celui-là même dont la liaison avec mistress Hope, la femme du banquier, donna lieu à une poursuite devant la Cour du banc de la Reine en 1854 [1]. Galant homme autant qu'homme galant, le respect du souvenir fera de lui, au jour des funérailles de Marie, un des compagnons du modeste cortège...

Le comte Fernand de Monguyon appartenait comme celui-ci à cette élite du monde fashionable qui se composait volontiers ses élégances et ses goûts sur la foi de ce qu'était le bon ton aux bords de la Tamise. Quand la

1. Cf. *Petites Causes célèbres du jour*, par F. Thomas (Paris, Havard, in-16, mars 1855).

Société d'encouragement, berceau du Jockey-Club, s'était créée, le 11 novembre 1833, il avait été, avec son frère, Édouard, « brillant officier d'état-major, aide de camp du duc d'Orléans », un des premiers à s'inscrire. Il faisait bonne figure parmi « ces cavaliers élégants, arbitres de la mode », qui avaient leurs assises au Café de Paris et au Jardin de Tivoli, tout au haut de la rue de Clichy où Thomas Bryon tenait ouvert, deux jours la semaine, hiver comme été, un tir aux pigeons, aux cailles, et aux pierrots, à l'instar de l'établissement du Red-House [1]. M. Philippe de Massa qui, dans son *Historique du Jockey-Club*, a crayonné de ses membres les plus marquants de fines silhouettes, présente le comte Fernand de Monguyon comme un « viveur raffiné, oracle du corps de ballet, spirituel, mordant et dissipateur ». Avec la plupart des soupeurs de son temps, il était des abonnés de l'Opéra ; il fut même, en 1836, le locataire en titre de la fameuse *Loge Infernale*, — l'avant-scène du rez-de-chaussée n° 1, — devenue, l'année précédente, une manière d'annexe du Jockey-Club, quand la *Société d'encouragement* désertant Tivoli, eut installé son Cercle à l'entresol de la rue du Helder.

De cette turbulente *Jeunesse dorée* qui défrayait le Boulevard de ses extravagances, —

1. A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey-Club français* (grand in-8°, Paris, Jouaust, 1893).

et Dieu sait si l'époque fut prodigue en originaux et en mystificateurs, et si les Roger de Beauvoir, les Romieu, les Guy de La Tour du Pin, les Chateauvillard, les Malitourne, les Piré et les Saint-Germain firent école, — de tous ces fous qui avaient tant d'esprit et de bonnes manières, Fernand de Monguyon n'était pas le moins impénitent. Il fut de ceux, nous dit M. de Massa, « qui contribuèrent le plus à faire croire aux parents de province que le Jockey-Club était un foyer de débauche et qu'admission y était synonyme de damnation ». Sa fortune lui permettait des caprices coûteux et il en eut un pour Marie Duplessis. On juge du prix qu'il l'avait payé à sa surprise quand il se vit trompé. Un après-midi, voici, en effet, qu'il se découvre un rival voituré auprès de sa maîtresse, dans l'équipage dont il a fait les frais. Son émoi le porte chez Beugnot et il lui conte, à la chaude, l'aventure. « J'ai donné à Marie Duplessis une voiture et un épagneul noir. Dans la voiture, je vois le duc de Guiche, et il promène le chien ! C'est raide ! Que dois-je faire ? » — L'ancien diplomate réfléchit et mesurant son conseil au caractère de l'ami qu'il avait devant lui, il lui dit : « C'est bien simple ; je ne vois qu'un bon coup d'épée, ou... un mot très spirituel. » C'était une flatterie et une habileté à l'égard d'un homme chez qui l'esprit finissait toujours par avoir raison du premier mouvement. Apparem-

ment, il n'y eut donc pas d'autre épilogue, et l'honneur ne fut point mêlé à cela. Le baron de Plancy qui rapporte l'historiette n'eût pas omis de nous instruire qu'elle avait tourné au drame [1]. Ainsi que le constate Janin à la louange de Marie Duplessis, elle ne se trouva jamais « l'héroïne d'aucune de ces histoires de ruine et de scandale, de jeu, de dettes et de duel », à qui tant d'autres femmes durent leur vogue [2]. Elle était bien différente en cela d'une Lola Montès, dont Dumas père disait qu' « elle avait le mauvais œil » et qui semblait prédestiner à une fin violente ceux qu'elle avait honorés de sa couche. « Si Lola Montès était incapable de s'attacher un ami, observait de son côté l'auteur d'*Un Anglais à Paris*, Marie Duplessis ne pouvait, elle, se faire un ennemi. » Il est donc permis de croire que le comte de Monguyon, s'étant revanché par un mot d'esprit, pardonna au duc de Guiche ce qui n'était, peut-être, que le renouveau d'une faveur dont il avait, lui-même, occupé les instants de disgrâce. Ces retours offensifs de la flamme que l'on croyait éteinte ne sont point rares ; elle trouve souvent à s'alimenter dans les cendres du premier foyer. Cette infortune advint au *vicomte de Tiche* : si Romain Vienne bien renseigné pour une fois n'a fait

1. Baron de Plancy, *Souvenirs et indiscrétions d'un disparu* (in-16, Paris, Ollendorff, 1892).
2. Janin, Préface du roman (Éd. de 1872).

ici que déguiser un nom, on serait en droit de concilier ainsi, sur le duc de Guiche, les témoignages discordants de *l'Entr'acte* et du baron de Plancy.

Au surplus, on aurait fort à faire s'il fallait établir et justifier les droits de primauté et la succession chronologique de tous les amants d'une courtisane. Les plus heureux, qui furent peut-être les plus obscurs, n'ont-ils pas enterré avec eux jusqu'au souvenir de la félicité inattendue qui les admit une heure dans le paradis de cette alcôve !

*
* *

Le compatriote nonantais d'Alphonsine Plessis s'est évertué à cette tâche et s'est probablement donné l'illusion d'y avoir réussi, s'il n'a pas eu plutôt dessein de nous en imposer sur le rôle de confident qu'il aurait tenu auprès de cette femme. Qui de nous n'a ses faiblesses? Vienne avait celle de se donner partout pour l'ami de *la Dame aux Camélias* ». C'est le titre dont il se recommandait un jour, auprès de M. Georges Montorgueil en lui faisant passer sa carte.

Ce panache dont il accompagnait son nom, Vienne l'avait arboré à San Francisco où il se trouvait en 1857 quand on y joua la pièce de

Dumas. Si bien, que ce soir-là, au spectacle, le mot d'ami ou d'amant de l'héroïne, chuchoté à son entrée dans la salle, fit de lui l'objet d'une telle curiosité qu'il dut se retirer avant même le lever du rideau. Chacun voulait voir en lui l'*Armand Duval* de la pièce. Il le raconte avec une complaisance mêlée de vanité dans la préface du livre où, il a, sans même se couvrir d'un souci de vérité, trahi, au lieu de taire, les désordres d'une vie dont Marie Duplessis l'aurait mis en confidence...

Nous ne dénombrerons donc pas, sur la foi de l'imagination tous ceux qu'un heureux servage courba sous un sceptre aussi doux.

Dumas ne nous apprend-il pas « que *Marguerite* avait été la maîtresse des jeunes gens les plus élégants de Paris, qu'elle le disait hautement, et qu'eux-mêmes s'en vantaient »?

Pour la plupart d'entre eux, les témoignages ne constituent qu'une présomption ; aussi risquerait-on d'admettre au partage d'une faveur qui fut évidemment très convoitée, des mortels ayant croisé peut-être ce bonheur qui ne s'arrêtèrent pas à le cueillir. Nous ne parlons pas de ces prétendants avec lesquels Vienne a cru tenir en haleine la curiosité : ce *vicomte de Méril*, ce *baron de Losange*, ce *duc de R...*, ce *baron de Ponval*, et d'autres que le titre de l'ouvrage qui consigne leurs exploits ne suffit pas à légitimer. Deux ou trois d'entre eux, pourtant, ne sont pas des fictions. Nous avons

peut-être identifié le *vicomte de Tiche* ; nous reconnaîtrons plus loin le *comte Robert de Saint-Yves*. Il semble aussi qu'Olympe Aguado de las Marismas transparaisse sous le masque du *comte Gaston de Morenas* dont Vienne fait un des rares fidèles de la dernière heure, et qui avait encore de commun avec le fils du grand banquier, outre sa « physionomie agréable », son « caractère aimable et doux » d'être « dix fois millionnaire, très généreux » et de « porter un nom très connu dans la finance [1] ».

Mais de tant de courtisans qu'à désignés en toutes lettres une chronique plus ou moins informée, faut-il retenir le vicomte Th. de Narbonne dont le nom figure en marge du manuscrit que l'on nous a communiqué de l'étude de M. du Hays? et le marquis de Contades, que nous voyons M. Georges Montorgueil enchaîner au char de cette reine de beauté [2] ? L'un et l'autre, issus de ce même cercle brillant de jouisseurs qui se groupaient au Jockey-Club étaient évidemment dignes

1. Il est surprenant que M. Henri d'Alméras se laissant abuser par l'ouvrage de Romain Vienne, ait pu, dans son *Histoire de la Société parisienne sous Louis-Philippe*, accueillir comme authentiques des personnages dont pourtant les noms sonnent assez faux. — Quant à la plaquette de M. Georges Soreau, *La Vie de la Dame aux Camélias*, nous ne la citons que pour mémoire. Elle n'est en grande partie qu'un plagiat du livre de Vienne.

2. *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (du 20 août 1913).

d'une recherche qui n'eût point fait déroger la femme dont les hardies espérances déployaient déjà leurs ailes à la chaleur des premiers succès.

Édouard Delessert, — le fils du préfet de Police — ne se fit-il pas accepter d'elle par l'exquise urbanité de ses manières, par l'agrément de son esprit, dont il devait donner plus tard quelque mesure dans un volume de *Voyages, Contes et Nouvelles?* Un viveur, certes, il en avait les moyens, mais qui, si bon « *lion* », ou « *gant jaune* » qu'il fût avant d'avoir jeté sa gourme, ne sacrifia jamais à cette réputation les commandements de la fidélité et du devoir ; la mort de Marie le trouva, lui aussi, exact au dernier rendez-vous. — « C'était un homme délicieux, nous écrit l'éminent conseiller à la Cour de cassation, M. Ambroise Colin dont la jeunesse fut admise dans son intimité ; il était d'une grande culture, d'un cœur chevaleresque. Ayant toujours vécu dans le plus grand monde, il avait tout lu, tout vu, tout su. J'ignore s'il y a quelque part des *Mémoires* de lui. Je regretterais qu'il n'y en eût pas. En tout cas, le geste de suivre chapeau bas le cercueil de la charmante et touchante pécheresse est bien dans sa manière. »

Asservit-elle aussi à sa loi le baron de Plancy? Encore un vertueux dandy de boudoirs et de coulisses celui qu'à quelques années de là

le second Empire allait élever à la dignité de grand écuyer du roi Jérôme. Dans ses *Souvenirs* passe, en effet, la silhouette de Marie Duplessis, mais elle passe discrète et furtive, et comme étrangère : ombre à peine reconnue et saluée sans émoi, elle disparaît dans la calèche de Monguyon où de Guiche la serre de près.

Faudrait-il également s'appliquer à déchiffrer l'énigme de certaine correction que Dumas apporta, dès la seconde édition de son roman, à un détail du texte? On connait la scène où *Prudence*, faisant à *Armand* les honneurs de l'appartement de *Marguerite Gautier*, le mène de pièce en pièce, et passant dans le cabinet de toilette l'arrête devant deux miniatures. — « Voilà, lui dit-elle, le comte de G... ; c'est lui qui l'a lancée. » Puis, lui désignant l'autre miniature, elle ajouta : « Celui-ci est le petit vicomte de L... », lequel, parait-il, avait été amoureux de *Marguerite* à se ruiner. Or, dans l'édition originale, le comte de G... se trouvait n'être que le baron de G... ; par contre, le vicomte de L... avait rang de duc. S'il n'y a pas dans cette correction un dessein arrêté, le parti de dépister des conjectures, ou, au contraire, de les éclairer, elle déroute toute analyse, car elle n'est pas de celles qu'on peut imputer à un souci de perfection qui eût trouvé à s'exercer ailleurs. Si le comte de G... se laisse deviner, — sauf qu'il n'y ait dans le choix de cette initiale

qu'une rencontre fortuite, — qui lèvera le masque au vicomte de L... ?

*
* *

A qui s'étonnerait que la carrière de Marie Duplessis ait, en des bornes si étroites, enfermé des liaisons si nombreuses, qui eussent été sans écho si elles n'avaient été que d'une nuit ou d'un matin, Villemessant donnerait la solution de l'énigme. Il prétend, dans ses *Mémoires d'un journaliste*[1], que sept membres du *high life* conçurent une association en participation pour l'entretien de cette belle maîtresse. La prise de possession collective fut marquée par l'offre en commun d'une superbe table de toilette à sept tiroirs. Ces Messieurs se partageaient la semaine. Villemessant entendait fort mal la raillerie, mais pratiquait assez volontiers la médisance. Il y en a trace dans ce propos qui prête à Marie Duplessis une dissolution de mœurs contre laquelle s'inscrivent en faux l'ensemble des témoignages. On les rapporterait malaisément à un parti pris d'indulgence si tant de fleurs sur cette tombe n'eussent couvert la dépouille que d'une prostituée de bas lieu.

1. Villemessant, *Mémoires d'un journaliste* (1884), t. 1er.

« Elle était supérieure à ses pareilles et à sa condition », note l'auteur d'*Un Anglais à Paris* qui en parle avec la liberté d'un homme dont les vœux n'outrepassèrent pas ceux de l'amitié. « Elle n'avait pu se résoudre à enfermer dans un bonnet de linge cette superbe chevelure à qui les diamants convenaient mieux, ni à draper d'une robe de cotonnade ce corps de statue pour qui les étoffes précieuses, les dentelles et la soie semblaient faites; mais elle ne fut pas néanmoins la vulgaire courtisane que certains rigoristes ont voulu dire. » Jules Janin va plus loin que cette absolution complaisante. En considération de « l'éternel féminin » pour lequel il eut toujours une faiblesse d'enfant gâté qui, de sa part, n'était que gratitude, il ne plaide rien de moins que la réhabilitation morale. *La Dame aux Camélias* devint, à ses yeux, « l'un des mystères de notre époque, et peut-être la tête de mort la plus touchante qui ait été portée en quelqu'un de ces grands cimetières où se déversent, chaque jour, la beauté, le talent, le bel esprit ». Par trois fois, il couronna de roses celle sur le cercueil de qui, assure-t-il, fut « murmurée plus d'une élégie[1] ». Comme les Héliastes d'Athènes, il renvoyait volontiers de toute faute cette Phryné moderne.

1. Janin. *Les Débats*. Art. du 9 février 1852.

N'est-ce pas Dumas père qui, dans une de ses chroniques du *Mousquetaire*, s'apitoyant avec son fils sur le sort de Marie, s'écriait : « Tu as raison de la plaindre ! elle est fort au-dessus du métier qu'elle fait. » En quels termes Alfred Asseline ne parle-t-il pas de « cette créature adorable, bien digne de son bonheur par sa beauté et par les grâces de son esprit ». C'est tout juste s'il retient la diatribe toute prête à s'élancer de sa plume contre « ces femmes du monde qui détournaient la tête avec un petit sourire de dédain » quand passait près d'elles Marie Duplessis, « tout éblouissante de l'éclat de sa jeunesse folle, ne rêvant que bals, spectacles et robes de satin blanc [1] ». Et quelle indignation chez Théophile Gautier qu'une si parfaite personne n'eût pas trouvé son Praxitèle ou son Raphaël ! Quel accent prenait son regret « qu'aucun de ces jeunes magnifiques qui obstruaient le boudoir de cette femme de si riches coffrets et de vases précieux, n'eût eu l'idée de répandre une poignée d'or devant un statuaire pour éterniser dans le Carrare ou le Paros une telle beauté[2] » ! Prononçant selon sa seule foi païenne, lui aussi il accordait rémission complète à l'excuse de charmes devant lesquels tombaient toutes les rigueurs de la morale.

1. *Le Mousquetaire.* Art. du 21 novembre 1853.
2. Th. Gautier. *La Presse.* Art. du 10 février 1852.

D'esprit plus rassis, Nestor Roqueplan formula une appréciation plus juste ; se refusant à voir en Marie Duplessis « la femme idéale qu'ont faite la mort, le temps et l'imagination d'un romancier », il lui assignait une des premières places dans « l'histoire de la beauté[1] ». Sur ce point, l'unanimité des louanges est entière. Il n'y eut qu'une réserve, au goût de quelques uns plus sévères que Gautier, arbitre pourtant difficile en matière plastique : le corps n'avait pas la richesse des formes d'une académie impeccable. « Grande, médiocrement faite » aux yeux de l'ancien directeur de l'Opéra, « un sculpteur, confirme Romain Vienne, ne l'eût jamais choisie pour modèle. » Mais elle était « délicieusement jolie ».

Ce qualificatif revient sous toutes les plumes qui se sont appliquées à rendre ce rare assemblage de perfection, cette harmonie de touches délicates et suaves, cette immatérialité des lignes et des tons qui échappent au langage et à quoi suffit à peine le pinceau exercé à la spiritualité du dessin et de la couleur.

*
* *

De fait, les portraits peints d'après Marie Duplessis ne démentent pas l'idée que s'en

1. Nestor Roqueplan, *Parisine.*

compose l'imagination sur la foi des louanges. Peu de feuilles de l'époque en firent grâce à leurs lecteurs, surtout quand « la belle ressuscitée » apparut sur la scène du Vaudeville.

Entre tant de témoignages flatteurs en voici un qui, signé dans *le Siècle* par son chroniqueur mondain, Matharel de Fiennes, donne la note de tous les autres.

« Il me semble que je la vois encore : de grands yeux noirs, vifs, doux, étonnés, presque inquiets, pleins tour à tour de candeur et de vagues désirs, des sourcils admirables : ils étaient de velours noir et placés là sur le front pour faire ressortir le blanc mat de la peau et le brillant cristal de l'œil ; une bouche qui n'était qu'entr'ouverte ; des cheveux espagnols par la nuance, français par la grâce ; bref, un ensemble si charmant, si poétique que quiconque voyait Marie Duplessis, cénobite, octogénaire, ou collégien, en devenait éperdument amoureux. »

Plus sobre, le croquis de Gautier n'en a que plus de relief : il l'a crayonné au cours d'une de ces représentations de gala à l'Opéra ou aux Italiens à l'éclat desquelles semblait ajouter encore la présence de cette « Aspasie ». Qui n'a remarqué, dans la plus belle loge du théâtre, interroge-t-il, cette « jeune femme d'une distinction exquise, et admiré ce chaste ovale, ces beaux yeux noirs ombragés de

longues franges, ces sourcils d'un arc si pur, ce nez d'une coupe si nette et si délicate, cette aristocratie de formes qui la signaient duchesse... » ? Car, s'il était possible d'en voir d'aussi jolies qu'elle, on ne pouvait en rencontrer de plus charmantes. C'était le sentiment de Romain Vienne. Puisqu'il la connut si bien, n'ayons garde de négliger, pour sa valeur documentaire, le portrait qu'il en a laissé.

« Sa longue, épaisse et noire chevelure était magnifique, et elle se coiffait avec un art inimitable. » — Janin ne le démentait pas : lui aussi, il la disait « coiffée à ravir, avec ses beaux cheveux mêlés aux diamants et aux fleurs, et relevés avec cette grâce étudiée qui leur donnait le mouvement et la vie ». — « Le visage, — c'est Vienne qui reprend la parole, — le visage, ovale et régulier, légèrement pâle et mélancolique à l'état de calme et de repos, s'animait subitement au son d'une voix amie. Elle avait une tête d'enfant (« une tête toute petite », dira Dumas) ; sa bouche mignonne et sensuelle, était ornée de dents d'une éblouissante blancheur. Les pieds et les mains étaient fins à ce point qu'ils laissaient croire que les doigts étaient trop longs. L'expression de ses grands yeux noirs aux longs cils était pénétrante, et la douceur de ses regards faisait rêver. »

Quant à Dumas, il relevait sur cette

figure, pour l'avoir adorée de très près, un trait qui la frappe d'un cachet d'originalité ; Marie Duplessis, dit-il, « avait de longs yeux d'émail comme une Japonaise, mais vifs et fins ». Dans le glissement d'une molle traînée de lumière, Viénot a su rendre sur la toile, quand le modèle posa devant lui, la particularité de ce regard où l'indéfinissable alanguissement des pays du soleil se mariait à la mélancolie d'un accablement sensuel très doux.

Pour Jules Janin, son impression tient en deux mots : c'était « un des plus beaux visages de la création, un de ces teints mats pleins de soleil et d'ombre ». Son admiration allait jusqu'à reconnaître sur ce front d'albâtre « la marque d'un certain génie ».

Le florilège composé à la dévotion de cette Marie, vierge folle, serait long à épuiser. C'est Gustave Claudin qui vante, comme s'il l'eût dénouée lui-même, l'opulence d'une chevelure tombant jusqu'à terre ; c'est Mme Judith qui s'extasie sur sa « sveltesse merveilleuse » et s'attendrit devant « la mélancolie caressante de ses yeux noirs » ; c'est Paul de Saint-Victor qui, au cours d'un long feuilleton du *Pays*, nuance de touches délicates un ravissant pastel de « cette figure d'ange sensuel », « fraîcheur pâle », « visage ovale et blanc comme une perle parfaite ». A défaut de la poésie, ne fallait-il pas, enfin, qu'un versificateur sertît

en rimes lyriques tant de grâces enchanteresses ?

Qui n'a vu Maria, la belle courtisane,
Assise sur sa couche et les cheveux flottants,
Le front plus pâle encor qu'une fleur de liane,
Ses lèvres de chair rouge et ses yeux éclatants,
Larges perles d'azur sous un flot diaphane,
Et son beau cou de cygne et ses seins irritants[1] ?

Le mal lui-même devait être impuissant à altérer le charme vainqueur de ce visage. Cette « tête fine », dans le « splendide encadrement d'une abondante chevelure », cette « suave figure de brune délicate, aux traits harmonieusement dessinés, aux grands yeux très doux », cette « petite bouche », ces « dents de perle », et surtout « la grâce et la distinction répandues sur toute la personne », exerçaient encore, aux journées du déclin, une séduction dont M. Henri Lumière qui en avait été troublé peut-être un instant, évoquait, plus de quarante ans après, l'enchantement[2].

1. Cf. : G. Claudin, *Mes Souvenirs*, 1840-1871 (C. Lévy, in-18, 1884). — *Mémoires de Mme Judith* (Tallandier, s. d., in-18). — A. Houssaye, *Confessions*, t. II. — *Le Pays*, n° du 9 février, 1852.

2. Maintenant, si nous voulons la voir dépouillée de tout fard, voici dans la sécheresse du style administratif à quoi se réduit cette beauté. Deux passeports nous donnent comme signalement l'un la taille d'un mètre soixante-cinq, l'autre d'un mètre soixante-sept ; tous deux s'accordent sur les « cheveux châtains » ; le « nez bien fait », le « menton rond » et le « visage ovale » ; mais l'un note « front moyen », « yeux noirs », « bouche petite » et « teint pâle » ; l'autre, « front bas », « yeux bruns », « bouche moyenne » et « teint ordinaire ». Alors

*
* *

Le privilège de cette belle personne était sa parenté avec les êtres de rêve dont les *Keepsakes* ont prodigué l'image de 1820 à 1850, sans parvenir à lasser l'admiration pour ce type séduisant de la beauté, qu'artistes et poètes ont porté dans leur cœur, ont amoureusement caressé dans leurs œuvres et imposé à leur temps comme un article de foi de l'esthétique nouvelle.

Cette époque grisée de romanesque et éprise d'un mysticisme sentimental, où l'amour et le ciel se trouvaient réunis dans les mêmes ardeurs, modelait son idéal féminin sur quelque vue confuse de la beauté des anges ou des visions légendaires.

Il fallait avoir « le regard sibyllin » de Mme Sand, ou « le regard séraphique » de la comtesse d'Haussonville, à moins qu'on ne lui préférât celui de Mlle Camille Méara, empli de mystère, ou les yeux de Mary Elmon « d'un vert irisé comme la vague aux approches de la tourmente » ; on aimait « le pur visage de camée antique de Louise Vernet, poétisé par

que la couleur des yeux de Chateaubriand est encore aujourd'hui un sujet de controverse, ces variations de deux scribes ou peut-être du même, à trois ans d'intervalle, paraîtront excusables.

un reflet des vierges de Raphaël », ou celui de Mme Malibran « tout chargé de mélancolie, de rêverie et de passion ». Mais rien ne seyait tant qu'un air de « princesse des légendes du Rhin ou des ballades de Schiller » où l'emportait une Marie de Flavigny avec ses yeux bleus et limpides et le ruissellement d'or de sa chevelure à longs flots. Il n'était amant qui ne rêvât d'un ange en robe de velours, « à qui adresser des sonnets écrits sur des feuilles de saule », de quelque Lorely séduisante comme l'éblouissante duchesse de Grammont, ou d'une « blonde Péri à la robe d'azur » telle que l'incarnait la beauté « vaporeuse » d'une comtesse Boleslas Potocki ou d'une Emily Pigott [1]. Pichot voyageant en Angleterre s'extasiait sur l'art de Westall qui excellait à peindre non des « mortelles », mais « des sylphes ou des fées ». Et Sainte-Beuve ayant, lui aussi, projeté une excursion au pays des Lakistes, se délectait, par avance, aux révélations d'un art et d'une nature « où se glisse toujours quelque figure longue, élancée, tout en pleurs, céleste comme Smithson ou Eloa [2] ». Ainsi, êtres de chair et fictions poétiques se confondaient dans son imagination,

1. Mme de Girardin, *Lettres parisiennes.* — Daniel Stern, *Mes Souvenirs.* — George Sand, *Lettres d'un voyageur.* — Legouvé, *Soixante ans de souvenirs* (Hetzel, s. d.). — V. Balabine, *Journal* (in-8°, Emile-Paul, 1914).

2. Amédée Pichot, *Voyage en Angleterre* (Ladvocat, 1825, in-8°). — Sainte-Beuve, *Lettre à A. de Vigny.*

comme aux yeux de toute cette génération ardente à rêver la vie et à vivre son rêve.

Personnages réels ou figures de fantaisie se mêlaient, en effet, dans les *Keepsakes*, en un même cortège de beautés fragiles et éthérées sans que l'on pût distinguer la fiction du portrait. A ce point qu'on ne se privait pas de les interchanger ; il arrivait ainsi à la jolie Polonaise, Mme Ostrorog, de figurer la *Marie Calderone* d'une nouvelle de Mme Reybaud, et à une *Sélina*, chantée par lady Blessington, d'emprunter l'image de la ravissante comtesse Clam-Martinitz.

Dans un décor de lourdes tentures, dans le demi-jour d'un oratoire ou sous un clair de lune d'Écosse ; accoudées à un balcon de la vieille Espagne ou dans l'encadrement d'une ogive gothique ; assises sur quelques ruines d'un Orient fantastique, ou balancées dans une gondole à Venise, toutes ces filles des songes, marquées au front de même génie mélancolique, ne paraissaient « jouir que du bonheur d'oublier la vie », et faisaient penser à cette jeune *Lolah* de Byron, « pâle et abattue, passant, dans sa solitude splendide, des heures pesantes ».

Qu'on était loin des formes opulentes et callipyges des Junons de l'Empire, où se traduisait, dans son unique souci d'une maternité féconde, l'idéal militaire d'alors ! Éloignée d'un plus vaste champ d'action, l'i ma-

gination avait enfermé les âmes dans un monde de chimères où elles trouvaient leurs délices et leur tourment. A la fièvre guerrière avaient succédé les fièvres poétiques; à l'épopée, l'élégie. C'est elle qui, maintenant, commandait à la mode. La beauté lui emprunta son caractère, ses nuances, et reçut d'elle une manière de stylisation morale où se reflétaient les aspirations confuses, les angoisses d'êtres en proie à des accès de tristesse qui n'étaient ni un vain mot ni une affectation.

Le corps ne fut plus qu'une enveloppe légère quasiment spirituelle au travers de laquelle on devait voir palpiter une âme toujours prête à se détacher de lui pour rejoindre sa patrie d'élection. « Nous n'avions plus de corps, observe Mme Dash ; nous marchions sur les nuages... On était fière d'être un séraphin. On se mirait avec ses ailes et sa longue robe de lin [1]. » On eût excité du scandale au bal en ne se traînant pas comme « une ombre échappée des limbes [2] ».

Tout un art s'était spécialisé à glorifier cet idéal. De délicates vignettes où se mêlaient les héroïnes de *Keepsakes*, les divinités de la *fashion*, les oracles de l'élégance, allaient de boudoir en boudoir, en porter l'image, en un même convenu de grâces à la fois ravies et

1. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, t. II.
2. Balzac. *La Mode* (1830). Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent.

désenchantées, sur lequel la femme à son tour composait l'attitude de ses séductions.

La mode s'appliqua avec ingénuité à accentuer, par des ballonnements qui faisaient valoir la finesse des parties découvertes, l' « air d'idéale séraphicité », l' « apparence de charmant fantôme de légende », où s'attachait une réputation de jolie femme.

Une hygiène spéciale s'évertua à faire de cette apparence une réalité: on ne mangea plus. Et l'on sait comme Balzac se gausse de ce qu'il appelle « la nouvelle théorie du déjeuner » qui consistait à ne plus déjeuner du tout [1]. « On se mit à l'eau, nous dit Véron ; les femmes du bel air prétendirent ne plus se nourrir que de feuilles de rose. Elles créèrent cet usage à table de ne remplir et ne parfumer leur verre qu'avec leurs gants [2]. » N'était-ce pas le seul moyen de faire, selon le vœu de Lamartine, « sentir l'âme, la passion, ou la douleur à travers la peau [3] » ? On y réussit à ce point que mistress Trollope avait peine à croire que des natures languissantes comme celles qu'elle rencontrait dans les salons de Paris pussent être « tout à fait terrestres [4] ». Et de fait, quand elles n'avaient pas le regard tourné vers le ciel, elles s'immobilisaient dans

1. *La Mode* (1830).
2. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. 1er.
3. Lamartine, *Souvenirs et portraits*.
4. M. Trollope, *Paris et les Parisiens en* 1835.

l'attitude penchée d'une Madone. Eût-elle « un esprit de lutin », ou « l'adresse du démon », la femme conservait encore « le cœur d'un ange », ou « le front du séraphin ». Et des mêmes lèvres qui avaient échangé les baisers, s'envolaient ensuite les extases mystiques. Évoquant le souvenir de Maurice de Guérin dont elle avait été la grande passion, Mme Amaury de Maistre écrivait : « Nous étions deux jeunes mourants, levant souvent les yeux au ciel avec effroi et curiosité, attirés par l'idée de l'infini qui faisait le fond de nos conversations. »

Ce n'était évidemment pas le cas de Marie Duplessis, bien qu'elle n'ait pas été, elle aussi, sans éprouver la terreur de l'infini à l'heure où, non plus le rêve, mais un mal sans espoir allait incliner sur son cou de cygne sa tête charmante. Néanmoins, dans le moment où elle cueillait le sourire de la fortune, elle n'eût pas fait mentir l'observation de mistress Trollope.

La perfection de son ovale, la rare délicatesse de ses traits, son regard si ingénu, au dire de Janin, appartenaient à ces figures angéliques où se complaisaient les vignettistes anglais si en vogue. Boxall, miss Sharpe, ou Chalon n'eussent pas trouvé un plus parfait modèle, ni une plus vivante expression de cette distinction maladive où l'on voulait voir le tourment de l'idéal,

ou l'effet d'une grande passion. Elle n'eût rien redouté du voisinage de ces vaporeuses apparitions descendues de l'Hélicon romantique qui traînaient, immatérielles et diaphanes, leurs ailes de séraphins sur le vélin de ces coquets *Livres du Souvenir* enrobés de moire ou de velours. « Mince jusqu'à l'exagération », au sentiment de Dumas, elle avait leur grâce élancée et fragile ; comme elles, soulevée par les bouillonnés de gaze et de dentelles d'un corsage épanoui ainsi qu'une corolle d'où surgissait la fine cambrure d'un cou délié, elle passait, glissait dans les enveloppements de lumière du brocart et de la soie, comme elles nonchalante et langoureuse, promenant, dans ses yeux songeurs et distraits, le mystère de quelque douleur, ou l'inquiétude d'un pressentiment funeste. Elle avait leur carnation opaline, l'ineffable sérénité de leur visage, le même air de douce tristesse, de souffrance pensive et résignée.

Son visage était « sérieux », son « geste décent », ainsi la voyait Janin, et sa joie « triste », comme il était séant pour les contemporains de Mme Dash. « Elle parlait peu, elle ne riait guère », et « sa gaîté, confirme sur ce point *l'Anglais à Paris*, n'avait jamais d'écarts ni d'éclats bruyants, car, au milieu même des scènes les plus folles, elle était hantée par la certitude d'une mort prématurée ». Comme la duchesse Schouvaloff, elle parais-

sait avoir « du regret jusque dans le sourire[1] ».

Elle fut une des illustrations du règne de la femme svelte, pâle et frappée de la *desesperanza*, ou qu' « effeuillait quelque mal de langueur », comme disait le pauvre Aloysius Bertrand. En un temps où, d'après Arsène Houssaye, les femmes étaient pâlies par la passion, — passion de la poésie ou de l'amour, — elle sut encore se faire de « l'idéale blancheur de son teint » qui n'était que le triste privilège de la maladie, un titre de plus pour régner sur tant de jeunes fronts parés à plaisir des roses du sacrifice.

« Sa peau transparente et fine, sillonnée de petites veines bleues », signe d'une fin prématurée, l'estompe légère de bistre qui encerclait l'éclat de ses yeux, l'ombre adoucie qu'abaissaient sur son ovale virginal les boucles annelées de sa chevelure sombre, achevaient de faire d'elle le symbole vivant de la beauté romanesque, telle que l'avait conçue le désir tourmenté des gens de mil huit cent trente.

*
* *

Ces charmes extérieurs, la petite Alphonsine, tout à coup passée maîtresse attitrée de

1. A. Houssaye, *Confessions*. t. II.

duc ou de comte, sut les mettre en valeur en leur donnant un cadre de distinction et de bonnes manières propre à servir les ambitions que justifiaient les hommages venus à eux.

« Un tact inné, une élégance instinctive » suppléèrent à une éducation des plus négligées, dit cet Anglais qui fut de ses amis. Ce qu'une raison droite lui faisait priser chez les gens de bonne compagnie, elle s'étudiait à l'acquérir pour ajouter encore à l'agrément du naturel cette fleur d'esprit qui en avive l'éclat. L'argent ne légitimait pas, à ses yeux, toutes les prétentions que l'on pouvait nourrir sur elle. Il fallait surtout que le soupirant fût de bon ton et de bon lieu ; et ce ne fut pas une de ses moindres qualités que le discernement qu'elle apporta à « choisir son monde [1]. » Elle savait se tenir à sa place, affirme Janin, et n'aimant pas le scandale, elle exigeait de ses amants la discrétion dont elle usait à leur égard. Dans ses promenades croisait-elle des jeunes gens de sa connaissance, « quand, par hasard, elle leur souriait, le sourire était visible pour eux seuls, et une duchesse eût pu sourire ainsi [2] ».

Ses saluts elle savait les graduer à l'importance du personnage, car « elle avait appris l'art des grandes salutations [3] ». La petite

1. Houssaye, *Confessions.*
2. *La Dame aux Camélias.*
3. Janin, Préface de 1872.

fille de ferme fit si bien, déclare Dumas, qu'en un temps où les classes sociales étaient encore distantes les unes des autres, on l'eût prise quelquefois pour une femme du monde. Elle avait l'aisance du rôle, et elle en connaissait si parfaitement les nuances, « qu'aujourd'hui, ajoutait malicieusement le moraliste, on y serait trompé continuellement [1] ».

Il y avait dans sa démarche « hardie et décente tout ensemble », tant de « grâce et presque de noblesse », dans ses gestes tant de correction, une telle modestie dans le port de sa tête, et dans toute sa personne une harmonie si rare, que le sentiment d'admiration que soulevait son passage s'accompagnait partout d'une « déférence » marquée [2].

Frottée de ce parfum d'urbanité, elle étendait encore à sa toilette ce cachet qui n'appartenait qu'à elle parmi les femmes de son espèce. La légère disgrâce de la nature qui l'avait faite un peu maigre, disparaissait « par le simple arrangement des choses qu'elle revêtait ».

« Son cachemire dont la pointe touchait à terre laissait échapper de chaque côté les larges volants d'une robe de soie, et l'épais manchon dans lequel elle cachait ses mains et qu'elle appuyait sur sa poitrine était entouré de plis si habilement ménagés, que l'œil

1. Dumas, *Théâtre*. Préface de décembre 1867.
2. Janin, Préface.

n'avait rien à redire, si exigeant qu'il fût, au contour des lignes [1]. »

Tous ceux qui ont parlé d'elle se sont inclinés devant l'excellence de son goût. Dumas, de qui sont les lignes précédentes, Janin qui ne tarit pas d'éloges sur le choix irréprochable de ses ajustements, Paul de Saint-Victor, Gautier, tous déclarent, d'une seule voix, qu'elle possédait au plus haut degré l'art de la parure. Pour Gustave Claudin « c'est bien d'elle qu'on aurait pu dire qu'elle avait du particulier », car on aurait vainement cherché à « pasticher son inimitable originalité ». Quant à Véron qui prenait plaisir à lui faire les honneurs de sa table au Café de Paris, il avouait, certain soir, qu'elle était « la femme la mieux habillée » de la capitale. Elle portait son élégance « avec autant d'aisance que si elle fût née dans la gaze et le velours, sous quelques lambris des grands faubourgs, une couronne sur la tête, un royaume à ses pieds [2] ».

*
* *

Aussi n'est-on pas surpris d'apprendre par *le Siècle* ou par *l'Entr'acte* qu'elle eut « un

1. *La Dame aux Camélias.*
2. Janin, Préface.

flot d'adorateurs, une multitude de soupirants, un monde de sujets », et que jamais « reine ne fut plus puissante que Marie Duplessis ».

Les circonstances l'y aidèrent. Les mœurs subissaient une altération sensible. L'anglomanie orientait le bon ton vers le sans-gêne ; la vie des *Clubs* toute nouvelle soustrayait l'homme à l'empire des bienséances et débridait l'instinct de jouir ; la vogue naissante du sport et des courses de chevaux en favorisant des contacts entre des mondes divers accentuait le relâchement des manières. A pas discrets, on s'évadait du salon, et peu à peu le charme de la vie familiale, qu'avait remise en honneur la Restauration, le cédait à l'attrait des cercles. Et puis, le nombre croissant des théâtres, des bals, des concerts, les embellissements constants de la ville, l'attraction de ces lieux élégants qu'étaient Tortoni, le Café de Paris, le Café Foy, la Maison Dorée et le Café Riche, toutes ces occasions de plaisir qui se multipliaient au dehors, déplaçaient de ses traditons la société mondaine. Ils en répandaient le courant dans la rue, et substituaient à la morale rigoriste d'une caste fermée le doux laisser-aller du libertinage. La dissipation se dissimula d'autant moins que chacun se crut plus à couvert dans le flot grossissant des appétits de joie charriés par le Boulevard. C'est l'époque où « les hautes co-

quines », comme les appelle Houssaye, commencèrent à prendre le pas. La *loge infernale* sortit les petites maîtresses de l'incognito où la décence les avait tenues jusque-là. On s'afficha avec elles au spectacle, sur le turf, et même dans les bals de charité. Les liaisons devinrent publiques. « C'est un Alcibiade du faubourg Saint-Germain qui promène une Aspasie trop célèbre », note Mme de Girardin, attristée peut-être de l'effronterie d'un Perrégaux ou d'un de Guiche paradant avec Marie Duplessis. Le cas est commun. Le prince d'Hénin est conquis par cette belle Julia Beneni, dont la prestance est celle d'une patricienne ; Romieu, « le préfet le plus gai de France », enlève la *reine Pomaré ;* Musard associe à sa fortune l'excentrique Élisa Parker ; Eugène de Talleyrand s'attache Léonide Leblanc, si belle qu'on disait que sa mère l'avait conçue en avalant une perle ; Ponsard en plein succès de *Lucrèce*, se produit partout au bras de la capricieuse Mathilde. Un jour même, conscientes des droits, que leur confère la recherche dont elles sont l'objet, ces demoiselles s'enhardissent, au cours d'une fête du Jockey-Club, « à monter gaillardement dans les tribunes réservées ». Houssaye fut témoin de ce scandale, « un 89 dans les mœurs ; la canaille féminine ouvrait ses États généraux ». De là à participer aux conseils des dieux, il n'y avait qu'un pas ; et l'on put

voir bientôt une Esther Guimond trôner à un dîner diplomatique. N'est-ce pas elle, la maîtresse déclarée d'Émile de Girardin, qui lui avouait ingénument : « Il n'y a vraiment que nous, courtisanes, qui soyons dignes de causer avec des philosophes [1] ? »

Marie Duplessis n'eut pas le temps de s'élever à ces prétentions qui ne viennent qu'avec l'âge et pour donner le change à des séductions qui s'épuisent. Mais elle eût, peut-être, par la suite, fort bien joué les marquises de Païva tenant cour de beaux esprits, si l'on songe à l'agrément que des causeurs de réputation trouvaient avec elle. « J'avoue, disait Véron, qu'elle m'intéresse beaucoup. » « Elle était des plus amusantes, ajoute Jules Janin ; et l'intérêt avec elle allait grandissant toujours. » Il la vit, un soir, au foyer d'un théâtre, tenir Liszt sous le charme d'une « langue éloquente et rêveuse tout ensemble ». Croyons-en Arsène Houssaye : « Quand on était avec elle, on n'avait pas envie de s'en aller. »

*
* *

A ces louanges nous mesurons les caprices qu'a pu faire celle qu'Amédée Achard appe-

1. Loliée, *La Fête impériale* (Juven, in-8°, s. d.).

lait, dans ses *Lettres Parisiennes* « la plus charmante de toutes les vierges folles [1] ».

Mais c'est en vain qu'on chercherait à la suivre dans le tourbillon de sa vie dissipée, ou que l'on voudrait le nom de ces « plus grands princes du monde qui, paraît-il, furent à ses pieds ». C'est tout juste si quelques documents qui ont survécu à la succession de Marie Duplessis permettent d'établir de rares points de repère dans la course rapide de cette jeune évaporée. Ces documents qui avaient été réunis par M. Noël Charavay sont aujourd'hui dans la collection d'un amateur qui a eu l'obligeance de nous les communiquer.

Hâtons-nous de le dire, ce dossier ne renferme aucun mystère, ne livre nulle confidence ; on n'y surprend pas le babil des intimités du cœur ; la volière est déserte et le parfum des amours s'en est envolé. Mais tous ces vieux papiers jaunis, d'où montent les mille voix familières d'un foyer éteint, ressuscitent dans le cadre de son intérieur et les occupations de sa vie quotidienne, l'ombre de la belle hôtesse.

Tapissiers, selliers et maquignons, couturières et couturiers, modistes et lingères, confiseurs et traiteurs, parfumeurs, coiffeurs, bijoutiers et fleuristes, nous font pénétrer à leur suite dans le sanctuaire endormi de ce mé-

1. *L'Époque*. N° du 9 février 1847.

nage de courtisane. Et la moindre surprise n'est pas de voir que tout s'y comportait comme dans une maison bien tenue.

Cette femme qui « jetait l'argent d'une main fatiguée, inattentive, méprisante [1] », avait le souci d'ordre d'une bourgeoise rangée. Il n'est si petites factures qu'elle ne crût devoir soigneusement garder. La liasse de celles qui restent, réunies au gré du vent qui a soufflé sur ces cendres, l'atteste par la diversité de leurs dates. Il n'a pas dépendu de Marie Duplessis que nous fussions admis à tous les secrets de son train de maison, instruits des vicissitudes de sa fortune, des dépenses de sa table et de ses voyages. Les notes de ses fournisseurs tenaient avec ponctualité, au jour le jour, le registre de son existence.

C'est tout ce qui subsiste encore de ces vanités défuntes et de la gloire éphémère des chiffons d'une jolie femme.

1. Janin. Art. des *Débats*.

V

« On lui savait gré de sa dé-
« cence dans le vice, de sa tenue
« dans le scandale et du pas de
« Déesse sur les nuées dont elle
« poursuivait le sentier glissant
« de la perdition. »

(Paul de Saint-Victor.)

Au lendemain de la première représentation de *la Dame aux Camélias*, Jules Janin, dans un feuilleton du *Journal des Débats*, rappelant la figure disparue de l'héroïne de la pièce, s'exprimait ainsi : « Cette femme, elle était naguère la parure de nos fêtes publiques, elle était une des reines de la mode, elle donnait l'accent à ce monde à part qui s'agite et qui règne de l'empire de la Madeleine aux royaumes de Bréda... ; entre ses égales et ses pareilles elle était comme un astre et brillait seule [1] ». Sui-

1. *Débats*. Art. du 9 février 1852.

vons-la à travers ses fantaisies et ses caprices, puisqu'aussi bien elle s'abandonna des unes aux autres avec tant de naturel, qu'il n'y eut que pardon pour toutes ses folies.

Au premier stade de son ascension rapide, nous la trouvons installée, dans le courant de l'année 1841, au n° 28 de la rue du Mont-Thabor. Elle a dépassé ses dix-huit ans, mais son ignorance est encore telle qu'il lui faut recourir, pour sa correspondance, aux bons offices de quelque amie. — « Je suis une pauvre fille de la campagne et je ne savais pas écrire mon nom il y a six ans », avouera plus tard avec humilité *Marguerite* à *Armand*. En effet, d'un paraphe maladroit, elle peut tout juste, en ce mois de juillet, signer ce qu'elle mande aux siens de ses premières prospérités. Elle n'y dissimule pas une liaison dont elle paraît satisfaite et qui lui permet, par occasion, de modestes cadeaux d'argent ou d'objets de lingerie à sa sœur Delphine et à sa cousine Marie Lanos.

Elle est toujours, à cette date, Alphonsine Plessis. Cependant, à quelques mois de là, désireuse d'ajouter à l'éclat qu'elle tire d'un haut parrainage l'éclat tout neuf et sonore d'un nom vierge d'aventures, elle a pris celui de Duplessis, dont l'euphonie équivoque agréablement sur la particule nobiliaire. — *Sic itur...* Alphonsine est encore son prénom comme en témoigne une lettre du 28 fé-

vrier 1842. Celle-ci est tout entière de sa main et fait honneur, par son écriture assurée et son orthographe impeccable, au zèle appliqué de la jeune élève. Car son éducation a été confiée entre temps à plusieurs maîtres qui lui ont enseigné notamment, tout comme autrefois aux maréchales de l'Empire, le maintien, la danse et la musique. Elle prend goût à des lectures qui ne sont pas le passe-temps habituel des vendeuses de sourires. D'ordinaire, elles font leur délectation de ces livres dont Mlle de Clermont disait qu'ils sont incommodes parce qu'on ne peut les lire que d'une main. Les deux cents volumes de sa bibliothèque font une large place aux classiques : Rabelais, *la Nouvelle Héloise*, *Faublas*, *Don Quichotte*, Molière et *Manon*. On s'attendait moins encore à y rencontrer la volumineuse *Biographie universelle* de Michaud et l'*Histoire de France* de Théodose Burette. Le romanesque de Walter Scott, de Dumas et d'Eugène Sue l'a séduite à coup sûr davantage, et Hugo, Lamartine et Musset qui figuraient également sur ses tablettes ont, sans doute, fait chanter quelquefois en elle la corde sensible.

Car, Marie Duplessis a suivi le bréviaire de son siècle et savouré, elle aussi, les délices du sentimentalisme lyrique. Ce fut, peut-être, de sa part, entraînement naturel autant qu'affectation d'une bienséance de la mode.

Sentimentale, elle l'est, comme le bon ton le

prescrit, en cette saison de la romance larmoyante, des clairs de lune, et des rêveries mélancoliques de Loïsa Puget. Elle arrive à toucher du piano suffisamment pour cadencer la barcarolle et la tyrolienne, ou accompagner l'air troubadour dont la vogue n'est point défunte encore. Elle a eu les *Albums* de Masini, de Plantade et d'Amédée de Beauplan, elle a subi le charme attendrissant des *Mélodies* de cette Muse pâle et triste, Pauline Duchambge, la plaintive amante du galant Auber, et goûté l'inspiration romantique des *Dernières Pensées musicales* de Marie-Félicité Garcia.

Trois ou quatre factures d'Heugel et de Gruss attestent qu'elle adopta les nouveautés du jour, les fantaisies qui couraient les salons, les airs acclamés le soir d'une première. Le choix est assez divers : *Robert-le-Diable* et les *Huguenots* y voisinent avec le *Danube Bleu*, et la *Cenerentola* avec la *Dernière Pensée de Weber* et cette *Invitation à la Valse*, où Marie s'appliquait en vains efforts le soir de sa rencontre avec Dumas

*
* *

En déliant son nom de ses attaches roturières, elle n'a cependant pas renié les siens, pas plus qu'il ne semble qu'à ses premières

fautes du moins, elle ait été reniée d'eux. Elle trouve le loisir de leur écrire et les comble de gracieusetés qui sont bien reçues. Elle s'en va même un été passer quelques semaines à La Trouillère, chez son oncle Mesnil qui est devenu son tuteur par acte dressé au greffe du Juge de paix de Saint-Germain-de-Clairefeuille à la mort de Marin Plessis. Le triste bonhomme avait trépassé au hameau de Ginai, dans le canton d'Exmes, le 8 février 1841. A l'époque de ce séjour au pays natal, la jeune femme relevait, paraît-il, de couches. Bien que Romain Vienne s'en porte seul garant, le fait, à ce que rapporte M. Georges Soreau, aurait eu la confirmation de Dumas.

Cette lettre du mois de février 1842 nous montre la belle insouciante toute à la joie d'un projet de voyage aux villes d'eaux d'Allemagne. Elle ne nous confie pas quel est le galant qui en fait les frais. Avant de partir elle invite sa sœur et sa cousine à passer quelques jours chez elle. Peut-être même songeant à la situation modeste que Delphine devait à la vertu, avait-elle le généreux dessein de lui prêcher la morale des profits de l'inconduite. Lui découvrant le mirage de son existence joyeuse, elle lui disait : « Si tu avais une fois vu la jolie ville de Paris, tu ne voudrais plus la quitter, et tu t'y accoutumerais. » Mais Delphine qui s'était fiancée à un paysan resta à son village.

Le voyage d'Allemagne eut lieu aux approches de l'été. Elle avait, entre temps, échangé son prénom d'Alphonsine contre celui de Marie, — l'anagramme du vœu de son cœur. C'est, en effet, au nom de « Mlle Marie Duplessis, rentière », que la Préfecture de Police lui délivra, à la date du 13 juillet, un passeport pour Bade.

A son retour elle a gravi un nouvel échelon de la fortune. Elle quitte son appartement de la rue du Mont-Thabor pour un autre plus confortable situé rue d'Antin, dans l'immeuble qui portait alors le n° 22. On sait que c'est au 7 de la même rue que Dumas loge sa *Marguerite Gautier.*

L'appartement se composait d'un salon, d'un boudoir, d'une salle à manger et de deux chambres dont l'une était désignée, dans les comptes du tapissier, « chambre d'amie ». Le devis de l'installation était d'une vingtaine de mille francs.

Désormais, Marie Duplessis est, au dire des nouvellistes du Boulevard, « la femme la plus élégante, aux goûts les plus aristocratiques, aux délicatesses les plus recherchées ; elle donne le ton à toute une partie de la société parisienne [1] ». Il n'est point de réputations si bien établies, qu'il s'agisse d'Alice Ozy, de Lola Montès, d'Atala Beauchêne, de Mme Lie-

1. *L'Entr'acte, op. cit.*

venne, l'actrice du Vaudeville, ou de Mlle de Nojac [1], avec qui elle ne puisse rivaliser. Son cercle est celui des habitués de la Maison-Dorée, et surtout du Café de Paris [2]. L'élite des cocodès de la capitale, la fleur des pois, passe là chaque jour, s'assied à des tables réservées, déjeune, soupe et ne s'ennuie pas. Marie y croise tout ce qui a un nom, de la fortune, du temps à perdre et de l'argent à jeter, tous les arbitres de la mode, les vedettes de la Bohème dorée, les *lions* du Jockey-Club.

C'est Maxime Caccia, le chevalier Machado, le prince de la Moskowa, le comte de Cambis, Charles Laffitte, Casimir Delamarre ; c'est le vicomte Paul Daru, aussi amateur d'art que de sport, officier de hussards qui a déserté les armes pour mieux courir le cotillon ; c'est le major Frazer avec « son étroite redingote à brandebourgs et son pantalon à plis, taillé en pain de sucre » ; c'est Lautour-Mézeray qui ne sort jamais sans un camélia à la boutonnière, et qui n'a pas dépensé moins de cinquante mille francs dans sa vie à cette bagatelle ; c'est un autre dandy, Nestor Roqueplan, « tout habillé à la mode de demain », comme Arsène Houssaye, Albéric Second et Gavarni ; c'est un original comme lord Seymour, « aux manières peu distinguées », mais

1. Montjoyeux. *La Lanterne* (Supplément littéraire du 3 novembre 1892).
2. G. Claudin, *Mes Souvenirs.*

qui n'a pas moins de trente chevaux dans ses écuries. Voici encore le comte Saint-Germain l'un des plus jolis hommes du temps, légendaire par la prodigalité qu'il met à sa toilette et à parer de gros rubis sa chemise, son gilet, ses manchettes et le pommeau d'or de sa canne ; Romieu, le meilleur préfet de France « quoiqu'il ne réside pas », fabricant de mots et d'historiettes pour le compte des princes, « écho et représentant de la Cour de Juillet dans le monde des lorettes » ; le comte d'Osmond, « musicien, littérateur, veneur et sportsman » ; Mackenzie-Grives, qui portait, soudé au poignet sous la forme d'un bracelet gourmette, le symbole d'un attachement dont il garda le mystère jusqu'à la tombe ; le comte de Piré que ses soixante-cinq ans ne retenaient point à la porte des lieux de plaisir où, « coiffé sur l'oreille d'un chapeau gris haut de forme », ganté de beurre frais, il paradait avec « d'invraisemblables gilets sur un pantalon rose ». On y rencontrait aussi Édouard et Alphonse Perrégaux, neveux de la duchesse de Raguse ; les comtes Gustave et Alfred de Montjoyeux, le comte de Chateauvillard, celui qui perdit contre Charles Laffitte la fameuse partie de billard jouée entre eux à cheval ; le comte Guy de la Tour du Pin « d'une élégance proverbiale dans sa mise » ; Roger de Beauvoir qui avait avec M. de Leroydeville « les plus étincelants gilets de tout

Paris » ; Arthur Bertrand, « le Parisien qui consomma le plus de gants blancs » ; d'Alton-Shee, grand sableur de champagne ; Musset, Dumas et Malitourne ; le prince Tufiakin qui, malgré son « extérieur grotesque », se piquait de n'admettre à ses bals fastueux que les plus jolies femmes de Paris ; Eugène Sue plus attaché peut-être à ses voitures et à ses chevaux anglais qu'aux billets parfumés que lui valent, à ce moment, les *Mystères de Paris*, désolé au surplus de « son nez canaille », autant que Véron de sa « figure invraisemblable, masque pétri de pâte de Regnault dans du jus de groseille [1] ».

*
* *

C'est sur ce cénacle choisi de viveurs raffinés et de gourmets délicats que Marie Duplessis étendit l'empire de ses charmes. Les amants qu'on lui connaît y ont leurs attaches, et quand elle passe des bras de l'un aux bras d'un autre, elle ne sort guère du cercle de la même famille. Elle ne le quitte pas davantage quand sa fantaisie l'entraîne vers le groupe joyeux du prince Belgiojoso, d'Alfred Arago, de Félix

1. Cf. : Ph. de Massa, *Historique du Jockey-Club.* — A. Houssaye, *Confessions.* — G. Claudin, *Mes Souvenirs.* — Comtesse Dash, *Mémoire des autres.*

Arvers, d'Achille Bouchet et des Mosselmann, où la retint quelque temps la verve endiablée de Roger de Beauvoir, sinon la mélancolie et l'humeur caustique de *Rolla*. Pour celui-ci, nous n'aurions, en effet, d'autre preuve qu'une malice d'Arsène Houssaye déclarant que certaine pièce anonyme à la louange de Marie Duplessis ne saurait être attribuée à Alfred de Musset, ce qui est, tout de même, une manière de dire qu'il eût pu l'écrire.

Quant à l'autre, le galant rimeur de *la Cape et l'Épée*, le commensal du peintre Fernand Boissard à l'Hôtel Pimodan, un billet tiré par M. Léon Séché de la correspondance de Félix Arvers, confirme une fois de plus sa réputation d'homme à succès. Ce billet n'est malheureusement pas daté. Il est signé d'un certain Baudemon.

« Mon cher Arvers, écrit celui-ci, d'Anthoine vient de me dire que M. Roger de Beauvoir doit amener ce soir Mlle Marie Duplessis. Sans être bégueules, les dames qui seront chez mon ami ne voudraient peut-être pas se rencontrer avec Mlle Duplessis ; il me charge de vous prier de vous entendre avec Roger afin qu'elle ne vienne pas. A bientôt et à la hâte [1]. »

Une page du *Registre des Réclamations* du Jockey-Club nous fournit une autre preuve de

1. Léon Séché, *Alfred de Musset* (in-8°, *Mercure de France* 1907).

la faveur dont Marie Duplessis jouissait dans les milieux de fine licence. On trouve en effet, son nom au bas d'une pétition par laquelle MM. Jules de La Grange, Fernand de Monguyon, A. de Morny, Belgiojoso, A. de Vidil, Ed. Manuel, « demandent que M. de V... soit engagé par le Comité à s'abonner au journal anglais, *le Globe* qu'il emporte tous les soirs ».

« Et ce n'est pas tout ! » ajoutent sur la foi de leur signature MM. le comte E. de Gontaut-Biron, Sabatier, Los Lanos et le marquis de La Sourdière. Et au-dessous, d'une écriture féminine, quelqu'un a signé : « *Marie Duplessis* [1] ». Évidemment, dans l'esprit de qui la commettait, cette supercherie n'était pas sans quelque intention malicieuse à l'égard d'un des signataires. Si l'allusion nous échappe dans ce qu'elle a pu avoir de direct, le document demeure comme l'acte authentique de la consécration de Marie Duplessis dans la galanterie de haut lignage.

*
* *

Vers cette époque entre dans sa vie l'homme qui devait parer l'éclat de son front du diadème de comtesse et par-dessus quarante ans

1. Ph. de Massa, *op. cit.*

de rôture rendre à la petite-fille d'Anne du Mesnil d'Argentelle ses quartiers de noblesse.

De tous ceux qui subirent l'ascendant de cette belle créature, s'il fut peut-être le plus épris sans être le mieux traité, il fut assurément celui qui paya de la plus haute enchère des faveurs si convoitées. Après les avoir achetées une première fois d'une partie de sa fortune sans probablement parvenir à les fixer dans leur vagabondage, il alla jusqu'à passer l'anneau conjugal au doigt de l'idole.

Né à Paris, le 1er novembre 1815, le vicomte Édouard de Perrégaux était dans ses vingt-sept ans quand ce beau caprice le prit dans ses filets. Son grand'père était le fameux financier Jean-Frédéric Perrégaux que Bonaparte fit sénateur, puis premier régent de la Banque de France, et, par sa mère, Anne-Élisabeth Mac-Donald, il était petit-fils du duc de Tarente. La spirituelle maréchale de Marmont, duchesse de Raguse, était sa tante[1].

Napoléon avait su reconnaître et rétribuer les services que l'habileté financière du banquier neufchâtelais avait rendus à l'État. Par lettres patentes du 21 décembre 1808,

1. Vicomte Révérend, *Armorial du premier Empire* (Paris, 1897.

Idem, *Titres, anoblissements et pairies de la Restauration* (Paris, 1905).

Idem, *Titres et confirmations de titres sous la Monarchie de Juillet* (Paris, 1909).

Alphonse-Claude-Charles Bernardin, son fils, avait été fait comte de l'Empire et chambellan, et la même année, l'oncle de celui-ci, Henri Perrégaux, conseiller d'État de Neufchâtel, recevait de Berthier ses lettres d'anoblissement. Les gouvernements qui suivirent ne répudièrent pas la dette de gratitude que les Perrégaux s'étaient acquise du régime précédent. Ils leur maintinrent les honneurs nobiliaires où les avait élevés l'Empire.

A la mort du comte Bernardin, son fils aîné, Alexandre-Alphonse-Marie, fut, à son tour, le 22 juin 1842, confirmé dans la transmission héréditaire. Celui-ci était entré dans la carrière des ambassades. Son frère, son cadet d'un an, le jeune Édouard Perrégaux, choisit celle des armes. Il y retrouvait un de ses parents, Charles Perrégaux, le cousin germain de son père, dont les Bourbons avaient fait en 1815 un lieutenant-colonel de la Garde royale et Louis-Philippe un maréchal de camp en 1834.

C'est Édouard Perrégaux que Romain Vienne a dépeint, sous le nom du *comte Robert de Saint-Yves*, comme « un excellent garçon, assez bien de sa personne, d'une nature rêveuse et mélancolique, sans être triste ». Il ajoute qu'il était « très honnête, très doux, très bienveillant et tout dévoué à ses nombreux amis ». C'est bien le portrait moral d'un homme accessible à toutes les faiblesses sen-

timentales. Mais, en vieillissant de trois ans son personnage, et en le faisant hériter dix années trop tôt d'une fortune qu'il évalue à plus de cent mille francs de rentes, Vienne commet son habituel péché d'inexactitude.

Un travail documenté de M. Jean Lhomer sur *Perrégaux et sa fille* [1], permet ici une mise au point. Il est certain que Perrégaux qui ne disposait pas de sommes importantes quand il vint, en 1765, fonder à Paris une maison de banque, laissait à sa mort, en 1808, une assez grosse fortune. M. Lhomer estime à deux millions ce que possédait encore, à la date de 1815, la maréchale Marmont, qui avait, en outre, hérité du somptueux château de Viry-Châtillon acheté par son père à M. de Sartines. Ce chiffre détermine approximativement la part qui fut laissée à son frère. Mais la liquidation de la banque Laffitte qui avait succédé à la banque Perrégaux, compromit une partie des fonds que la famille du grand financier y avait laissés en dépôt. C'est au point que la duchesse de Raguse dut vendre son hôtel de la rue de Paradis-Poissonnière. Il est probable que la débâcle n'affecta pas moins la fortune du comte Bernardin.

Comme, au surplus, celle-ci s'était partagée entre deux héritiers, nous voilà loin de compte

1. Jean Lhomer, *Perrégaux et sa fille la duchesse de Raguse* [Paris, Lahure, petit in-8° 1905 (tiré à petit nombre et non mis dans le commerce)].

avec les cent mille francs de rentes dont le jeune amant de Marie Duplessis aurait disposé pour faire un chemin à ses caprices. Il lui en restait cependant assez, pour qu'il pût mener quelque temps bon train, la folle passion par où elle le tenait. Pour la brider, nul frein, car de cemoment, il était doublement son maître : il avait, le 6 avril 1841, envoyé sa démission de lieutenant de cavalerie, et la mort de son père, survenue le 9 juin d'après, lui avait assuré la libre disposition d'une fortune sur laquelle il avait déjà sérieusement mordu. Son dossier, aux Archives de la Guerre, renferme une lettre de lui, qui en dit long sur ses fredaines. Elles lui créèrent des difficultés telles avec le comte Bernardin, qu'il dut finalement quitter l'armée.

Il y était entré comme engagé volontaire au 3e régiment de Chasseurs d'Afrique le 30 novembre 1834, au moment où Abd-el-Khader rallumait contre nous la guerre sainte ; un mois après, il passait, en qualité de brigadier aux Spahis réguliers de Bône et participait à toutes les opérations de la campagne où il gagnait successivement ses galons. — Maréchal des logis au 1er mai 1835, il était fait sous-lieutenant le 4 septembre de l'année suivante. Comme tel, il fut à la désastreuse retraite de Constantine menée par le maréchal Clauzel, et au lendemain du siège et de la prise de cette place, le 11 novembre 1837, il

était promu lieutenant. Las de la vie de camp, il obtenait, le 11 mai 1839, sa permutation au 2e régiment de Hussards, alors en garnison à Vesoul. On le notait comme un officier « assez instruit, mais un peu jeune de caractère et d'une conduite légère ».

Il avait quitté l'Algérie avec des dettes et il les avait accrues en France. Pour les éteindre, quand elles menacèrent de nuire à sa carrière, il eut recours à l'affection que lui témoignait son colonel. Mais lorsqu'il lui fallut tenir les engagements qu'il avait pris envers celui-ci, il se heurta à la résistance obstinée de son père. « Refusé par lui, écrivait-il plus tard au ministre de la Guerre, et ne voulant pas reparaître au régiment avec l'impossibilité de remplir mon engagement, je donnai ma démission [1]. »

L'héritage paternel allait lui permettre, à brève échéance, de s'acquitter. Désormais libre, il ne fit ni mieux ni pire tant que l'amour n'eut point troublé sa cervelle, que ceux qui donnaient le ton à la jeunesse d'alors. Comme eux, il appartint au Jockey-Club, où il fut admis le 3 avril 1842, y précédant de deux semaines son frère, secrétaire d'ambassade, ayant, l'un et l'autre, pour parrains le duc d'Albufera, les vicomtes Paul Daru et de Chazelles. Il eut une écurie, monta lui-même

1. Archives du ministère de la Guerre.

en courses et l'année de sa réception, gagna le prix du Jockey-Club avec « *Plover* [1] ».

La passion des chevaux ne le garantit pas de folies plus dangereuses. Ses compagnons de plaisir appartenaient au cercle galant de Marie Duplessis. Il n'y eut, dès lors, rien que de très banal dans l'occasion qui lui ouvrit la porte de son boudoir. Mais il y subit complètement le charme et il sortit ensorcelé. C'est à croire pour excuser la sottise à laquelle, à quelques mois de là, il allait se laisser entraîner.

*
* *

De ce temps de faveur pour lui, il reste huit lettres qu'a publiées M. Jules Bois, dans la *Revue Encyclopédique* [2]. Aucune n'est datée, mais l'indication de l'adresse, — 22, rue d'Antin —, qui figure au bas de l'une d'elles, supplée à cette lacune et autorise à situer ici le commencement de cette liaison. Elle s'affirma et eut son épilogue plus tard, à la suite d'un interrègne qui fut tenu par d'autres que lui.

Ces lettres sont de Marie Duplessis. A notre connaissance, c'est le lot le plus important qui ait été réuni des autographes de cette femme ;

1. Ph. de Massa, *op. cit.*
2. *Revue Encyclopédique* du 15 février 1896.

encore est-il de mince volume, car ce ne sont que de très courts billets, quelques lignes hâtivement griffonnées pour marquer un rendez-vous, réclamer un service, ou manifester un désir : fil léger qui rattache aux nuits hospitalières les heures ou les journées que deux amants ne passent pas ensemble. Aussi leur intérêt psychologique est-il nul : ils ne livrent ni sentiment ni passion. Ce sont tout juste quelques points de repère dans cette existence éparpillée. Le cœur n'y tient pas la plume, c'est la correspondance d'une personne fort occupée par ailleurs, et qui ne paraît pas souffrir du vide des absences ; elle est bien d'une courtisane, elle n'est pas d'une amoureuse. En tout cas, on y devine une femme qui n'a rien abdiqué de son indépendance, soit que l'amour ne l'ait pas touchée de sa grâce, ou qu'il y ait eu nécessité pour elle de se ménager d'autres protecteurs. Aussi, n'ouvre-t-elle sa porte au jeune Perrégaux qu'aux heures dont elle l'avise par un petit mot jeté à la poste, ou porté à domicile, comme celui-ci :

« Ce soir, à six heures et demie.

« Mille tendresses. MARIE. »

D'autres fois, elle le prie pour se faire conduire à quelque soirée de gala, notamment à celle que le Théâtre des Variétés, pour clore la saison de 1844, donna au bénéfice de

Bouffé, dont l'engagement datait de janvier de cette même année.

« Soirée charmante », écrivait Marie, sur la foi du programme. — « Tu me feras grand plaisir si tu peux m'avoir une loge. Réponds-moi, bien cher ami. Moi je t'embrasse mille millions de fois les yeux, si tu veux bien me le permettre. »

Ne serait-ce pas précisément à ce gala que Jules Janin rattachait le souvenir d'une représentation à bénéfice qu'à distance il croyait avoir eu lieu à l'Opéra, et où, voisin de loge de Marie Duplessis, il fut mis en circonstance de l'aider à relever sur son épaule « qui était très blanche », son manteau « doublé de la fourrure d'une hermine précoce ». Car, c'était même distribution : Janin parle de Bouffé, de Déjazet, des farceurs du Palais-Royal et de Carlotta Grisi, comme ayant prêté leur concours à cette soirée extraordinaire, tout de même qu'à la soirée des Variétés, Déjazet parut dans *les Armes de Richelieu*, Bouffé dans *le Gamin de Paris*, qu'Audry triompha dans une parodie de *Phèdre*, et que les farces du Palais-Royal eurent une large part avec *le Dîner de Madelon*, et *le Père Turlututu* ; un pas de *la Sylphide* termina le spectacle.

A ces billets, on juge que la belle enfant a peu de style encore. Sa phrase, son vocabulaire, ses tendresses paraissent empruntées à la *Physiologie de la Grisette*. Mais de chrysa-

lide elle deviendra papillon. Déjà elle a le sens de certaines nuances, et, très femme, sinon très éprise, elle balance habilement le « tu » et le « vous », dans un billet de trois lignes, aussi soucieuse de ménager la vanité de son amant titré, que de maintenir entre elle et lui cette distance qui assure la libre disposition de soi. « Vous me ferez grand plaisir, cher Édouard, si vous voulez venir me voir ce soir (Théâtre du Vaudeville, loge n° 27). Impossible de dîner avec toi, je suis très souffrante ». — « Mille tendresses », lui met-elle *in fine*, pour le consoler d'une préférence qui, cette nuit-là, bien que souffrante, dut peut-être l'entraîner dans d'autres bras.

Si Dumas n'a pas eu ce billet sous les yeux, la même main lui en a certainement écrit autant. N'est-ce pas dans les mêmes termes que *Marguerite Gautier* s'adresse à *Armand ?* « Voici mes ordres, lui mande-t-elle : ce soir, au Vaudeville, avant-scène du rez-de-chaussée, n° 2. Venez pendant le troisième entr'-acte. » Et le lendemain : « Cher enfant, je suis un peu souffrante... Je me coucherai de bonne heure ce soir, et ne vous verrai pas... »

Ainsi qu'*Armand*, le vicomte de Perrégaux dut connaître le mal affreux que fait « la certitude du soupçon ». Marie n'était pas à court d'excuses. « Combien je suis fâchée, mon cher Édouard, de n'avoir pas reçu ta lettre une heure plus tôt ! Zélia m'a écrit pour me demander

si je pouvais passer la soirée avec elle ; j'ai promis n'ayant rien de mieux à faire. Si tu veux, nous dînerons demain ensemble... En attendant, cher petit frère, je baise mille fois tes yeux bleus, et je suis toute à toi de cœur. »

Voilà le ton de ces lettres, trop peu nombreuses, d'ailleurs, pour nous éclairer sur les incidents de l'aventure. On peut croire qu'elle eut des péripéties et ne fut pas sans orages. L'attachement dont Édouard Perrégaux devait donner deux preuves éclatantes, ne pouvait s'accommoder aisément de la portion congrue que lui réservait le partage. Ce que l'on sait de la manière dont se dénoua cette liaison après les sacrifices que le jeune officier avait consentis à sa passion, deux billets assez mystérieux inclinent à penser que plus il fut asservi à sa loi et plus Marie fut rebelle au joug de son affection. Évidemment, il ne fut pas son *Armand*, et ce n'est pas à lui qu'elle eût rien sacrifié. Une autre lettre du dossier de M. Jules Bois témoigne même d'une certaine impatience contre cet amoureux dont le zèle indiscret devient une gêne pour Marie. Il s'agit, en effet, d'un voyage qu'elle a projeté de faire en Italie, mais avec un autre que lui pour compagnon. Perrégaux qui, sans doute, a ses raisons, conte à qui veut l'entendre qu'il se propose d'aller l'y rejoindre plus tard. De quoi la maîtresse s'alarme, semble-t-il, plus encore qu'elle ne se fâche : « Vous avez donc bien

envie, lui écrit-elle, de me faire du mal? Vous n'avez jamais ignoré que cela pouvait me nuire dans mon avenir que vous voulez absolument faire triste et malheureux. »

Ce voyage se liait dans sa pensée au succès de certaines négociations qui nous demeurent cachées, mais auxquelles elle occupait la complaisance de Perrégaux. « Mon cher Édouard, griffonne-t-elle à la hâte de la rue d'Antin où elle habitait encore, ayez la bonté de remettre au porteur les papiers dont j'ai le plus grand besoin... Vous m'obligeriez de prier M. Breton de ne pas me faire attendre plus longtemps après mes bijoux, car vous le savez, je désire partir le plus tôt possible, et je ne le puis sans eux, puisqu'ils me sont nécessaires pour terminer mes affaires. »

Alla-t-elle en Italie? Est-ce par cette voie fleurie qu'elle achemina des ambitions plus hautes ?

*
* *

Ce qui lui manquait encore pour s'élever jusqu'à elles, un riche mais vieux seigneur étranger se présenta à point nommé pour le lui offrir : car, dans la vie des jolies femmes les choses se passent un peu comme dans les contes des Fées.

Il arriva donc qu'un jour de l'année 1844, un satellite oublié du ciel diplomatique de 1815 s'en vint tomber sous le ciel de lit de la belle étoile, pour rallumer à ses feux les dernières ardeurs d'un souhait qui s'éteint.

Personnage titré et doté de la cour de Russie, le comte de Stackelberg qui avait alors près de quatre-vingts ans, s'était retiré à Paris, où il occupait un appartement, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, avec la comtesse sa femme. (Dumas le fait loger dans un hôtel particulier de la rue de Lille.) A l'heure où s'était ouvert, à Vienne, le Congrès qui allait nouer les destins de l'Europe à la chute de l'Empire, il se trouvait ambassadeur de Russie auprès de la cour d'Autriche. En cette qualité, il avait participé, à côté des Wellington, des Nesselrode, des Talleyrand, des Humbold, des Metternich, des Capo d'Istria, des Pozzo di Borgo, à ces réunions mémorables dont une toile d'Isabey a fixé le souvenir. On l'y voit figurer au premier plan, à l'extrême droite du tableau, entre le général anglais Cathcart et l'ancien évêque d'Autun.

Ignoré de la plupart dans ce rôle historique qu'il jugeait sans doute suffisant pour garder son nom de l'oubli, c'est comme personnage de comédie et de roman que, sous le nom de *duc de Mauriac*, il survivra longtemps à sa dignité de plénipotentiaire.

Rien de touchant, en effet, comme les rai-

sons que Dumas a données de l'affection sénile du duc pour *Marguerite Gautier*. Cette jeune femme, rencontrée par lui aux eaux de Bagnères où elle était allée soigner les premières atteintes d'un mal de poitrine, lui était apparue comme l'étrange résurrection d'une fille chérie à qui il avait clos, peu de jours auparavant, les paupières sous une jonchée de lis et de roses. C'était « même beauté, même âge, et même maladie ». « Il lui sembla que Dieu envoyait cette femme sur son passage pour consoler sa douleur... Il alla à elle, lui prit les mains, l'embrassa en pleurant, et sans lui demander qui elle était, implora de *Marguerite* la permission de l'aller voir. »

On sait la suite de cette histoire, si émouvante malgré ce qu'elle a d'invraisemblable, qu'on en fit un fleuron de plus à la couronne poétique de Marie Duplessis. Si elle eût été vraie, comment n'eût-elle pas éveillé le moindre écho dans la presse de l'époque? Sir Richard Wallace en affirmait néanmoins l'authenticité, à la suite de Nestor Roqueplan qui, dans *Parisine*, s'était porté garant de la stricte vérité de cette singulière rencontre. « Le joli visage, les yeux de velours, l'élégance de la taille, les petits pieds et les petites mains, la phtisie, le comte retrouvait tout dans cette doublure qu'il allait charger du rôle laissé par une enfant chérie, la consolation de ses derniers jours. »

En vain Alexandre Dumas apportait-il son démenti : le rédacteur des *Mémoires de Mme Judith* y laissait cependant la parole à l'héroïne même de la pathétique aventure pour qu'elle en fît le récit. C'est ainsi que s'écrit l'histoire.

Quelque regret qu'on en ait, est-il dit dans la préface de *la Dame aux Camélias*, « la légende de la fille poitrinaire dont le duc retrouvait l'image en Marie Duplessis, est de pure invention. Le comte, malgré son grand âge, ne cherchait pas dans Marie Duplessis une Antigone, comme Œdipe, mais une Bethsabée, comme David ».

C'est lui, selon toute probabilité, qui l'installa au nº 11 du boulevard de la Madeleine, dans un appartement d'un loyer de 805 francs par terme. Il lui donna, en outre, si le baron de Plancy était bien informé, fourrures, diamants, chevaux et voitures.

Salomon Halphen fournit les bijoux ; Révillon les fourrures [1]. Les voitures, — un coupé et un cabriolet — viennent de chez Doldringen ou Erhler ; Stephen Drake, Crémieux ou Tony procurent les chevaux et il y a la preuve, au dossier Charavay, qu'elle en change fréquemment. Ces maquignons « fouillent la vieille Angleterre, car Marie ne veut, pour son équipage, — un modèle d'élé-

1. Dossier Charavay.

gance, de légèreté et de confort, — que des pur sang, inscrits au stub book ». Son écurie, d'un loyer de 600 francs par an, est au 35 de la rue Caumartin [1].

*
* *

Désormais, « dans un certain monde, note le nouvelliste du *Siècle*, on ne s'entretient que d'elle ; on s'occupe de ses fêtes, de ses bals, de ses soupers ». Jusqu'à ses derniers mois, elle va connaître, avec les agréments de la fortune et la quiétude du lendemain, les félicités du caprice et du désir satisfaits, les faveurs du plaisir et les succès de la vogue.

Voici maintenant « les diamants qui serpentent en rivières autour de son cou » ; « elle étincelle de pierreries, de bagues chatoyantes »; sur sa poitrine nue, sur ses bras nus, « et des colliers, et des bracelets, et des émeraudes », nous répètent à l'envi Th. Gautier, Romain Vienne, Janin, Paul de Saint-Victor et tous ceux qui se sont trouvés sur son passage. La rivière d'émeraudes n'a point laissé de trace sur l'inventaire établi au décès. Vienne a crié bien haut, — il l'affirma même dans le cabinet du préfet de Police, — qu'elle avait été

1. *L'Entr'acte.*, *op. cit.* Dossier Charavay.

dérobée avec d'autres bijoux pendant l'agonie de la jeune femme.

Les héritiers trouvèrent néanmoins une cassette bien garnie. Delphine se réserva le diadème de comtesse dont s'était parée sa sœur : quelle tête ceint-il depuis la débâcle de cette fortune inespérée? Quelques-uns de ces bijoux étaient d'assez grande valeur à juger par les prix auxquels on se les disputa. Deux boutons en diamants avec pendeloques en briolettes que Vienne prisait dix à quinze mille francs et Dumas quatre à cinq mille, chacun, firent 3.140 francs ; une bague d'un gros diamant monta à 3.150 francs ; un bracelet double serpent en diamants fut adjugé à 1.680 francs, une épingle en brillants à 1.201 francs, et une bague avec brillants et turquoises à 1.270 fr.[1].

Faut-il poursuivre ce dénombrement? Une centaine de bagues, bracelets, boutons d'oreilles, broches, montres, chaînes et châtelaines, épingles et breloques de toutes sortes, paraîtront peu de chose aux habitués de l'Hôtel des ventes, comme, d'ailleurs, aux mondaines du temps présent, un luxe dont on fit alors grand tapage et qui ne serait à leurs yeux que du nécessaire. Déjà, en 1867, quand *la Dame aux Camélias* fut en reprise au Vaudeville, Dumas avait dû, pour ne pas prêter à rire, grossir les sommes d'argent dont on parlait dans la pièce

1. Document privé.

et mettre ainsi ses personnages « au taux aussi bien qu'au ton du jour [1] ». Ce taux est si largement dépassé aujourd'hui qu'une femme en réputation estimerait à peine de sa dignité d'accuser une dépense personnelle de cent mille francs dont *Marguerite Gautier* effrayait les vœux d'*Armand* en veine de sentimentalité. Encore n'est-il pas certain que Marie Duplessis ait jamais eu une telle cassette. La bonne liasse qui est parvenue jusqu'à nous de ses comptes divers ne préjuge pas un train supérieur à une soixantaine de mille francs.

Même en faisant la part des retranchements que la gêne des derniers mois lui avait imposés dans son intérieur, ou celle des détournements dont aurait pâti sa succession, l'évaluation de sa fortune ne paraîtra que médiocre, si l'on néglige les fluctuations de la valeur de l'argent au cours du siècle.

*
* *

Comme gens de maison, elle a cocher, cuisinière et femme de chambre, à quoi s'ajoutent les services réguliers du dehors. C'est

1. J. Claretie, *La Vie moderne au théâtre* (Barba, 1869, in-18).

d'abord M. Degoutter, le coiffeur qui, chaque jour, à raison de soixante francs par mois, coiffe Madame et « fait la barbe à Monsieur », ainsi que nous l'apprend un relevé de comptes; c'est ensuite le sieur Joseph Pau, « chirurgien-pédicure » de la Cour, des nobles faubourgs et des « célébrités dansantes [1] ». Ses visites pour l'année 1845, se soldent à 192 francs. Il y a encore le sellier-carrossier, qui est chargé de l'entretien de l'équipage et dont les consciencieux *Mémoires* ressemblent assez à ceux d'un apothicaire ; il y a enfin le vétérinaire qui est aux petits soins pour « *Tom* », le chien de chasse de Madame, une belle bête que le comte de Saint-Génies paya 226 francs à la vente.

Elle eut même, un moment, groom et valet de pied que *l'Illustration* déclarait « tenus d'une manière irréprochable ».

Les fournisseurs de sa bouche sont les meilleurs de Paris. Elle prend chez Boissier ses chocolats et ses bonbons pour le spectacle ; quand elle reçoit à dîner ou à souper, elle fait apporter de chez Chevet les primeurs de la

1. Ce Joseph Pau qui, « depuis vingt ans avait la confiance des cors les plus éminents de Paris », n'était point un mince personnage, et Nestor Roqueplan, dans ses *Nouvelles à la main* (nº du 30 juin 1841) consacrait en quelques pages humoristiques, la notoriété de ce pédicure « propret, habillé de noir, cravaté de blanc, silencieux avec les imbéciles, causeur avec les gens d'esprit, discret pour tout le monde », et qui donnait à l'exercice de sa fonction tout le sérieux et l'importance de celle du médecin ou du confesseur.

saison et les mets délicats où il est réputé. Comme en fait foi aussi le dossier qui nous a été communiqué, on sable l'aï à sa table et le pomard y a la préférence sur les autres vins.

Elle eut, même, toute une vaisselle d'argent qui fondit à la longue au creuset d'une aveugle prodigalité. Car, Janin l'atteste, « on racontait de ses dépenses des folies incroyables ». Si bien qu'il ne lui restait, à la fin de sa vie, que les principales pièces de son service, non encore engagées au mont-de-piété. Parmi elles figuraient deux caisses d'argenterie de quinze et de soixante couverts qui firent respectivement aux enchères 680 et 2.005 francs. Elles portent témoignage de l'importance des invitations que donnait Marie Duplessis.

Comme rien n'entrait chez elle qui n'eût la garantie d'une provenance en réputation, c'est Batton et Mme Barjon qui reçoivent ses commandes de fleurs. Et cette fantaisie n'était pas des moindres. A la vérité, elle ne s'en tint pas au camélia, car son goût d'un *home* fleuri l'année durant, devait s'accommoder de la floraison de chaque époque. Cependant, les documents qui demeurent attestent, de sa part, un éloignement marqué pour les fleurs odorantes.

Dumas s'en référait à une observation exacte quand il faisait dire à l'héroïne de son drame : « Les parfums me rendent malade. » Nous avons vu parmi les cotes de la succes-

sion des factures de « *Duchesses en fleurs des champs* », et de « *Duchesses en géranium* »; de roses ni d'œillets, point.

Mais la préférence qu'avec Lautour-Mézeray et Gilbert des Voisins, Marie Duplessis affichait pour la fleur dont la mode avait fait le symbole de la suprême élégance, n'est point légende, quoique en ait dit M. de Contades. — « On l'emprisonnait dans une forteresse de camélias », écrit Arsène Houssaye ; « tous les matins, on en jetait des brassées par les fenêtres de son entresol. »

Effectivement les notes des fleuristes mentionnent de fréquentes livraisons de *Corbeilles de camélias*, de *Duchesses de camélias*, de *Bouquets à la main* composés de camélias,et de parures de camélias pour le corsage.

Ce qui est légende, c'est que le surnom qui est aujourd'hui inséparable de sa mémoire ait été donné à cette femme de son vivant. Il est « de pure invention », comme l'a avoué Dumas [1], mais il était justifié, car, marque-t-il de son côté, « on n'avait jamais vu *Marguerite* porter d'autres fleurs que des camélias [2] ». En signalant, lui aussi, cette particularité, Théophile Gautier l'attribuait à ce que sa « délicatesse nerveuse » ne permettait pas à Marie Duplessis de supporter le parfum d'aucune fleur [1]. « L'odeur des roses l'enivrait,

1. Préface de décembre 1867.
2. *La Dame aux Camélias.*

et la faisait chanceler », observe également Alfred Asseline qui la connut bien. Et c'est pour lui ménager la paix de son grand sommeil, que la pitié de ses amis « l'ensevelit au milieu des fleurs de sa dernière fête, au milieu des camélias sans parfum [2] ».

Il est, en tout cas, digne de remarque que ses factures de parfumerie qui font partie d'un lot que nous avons acquis ne mentionnent nul achat de flacons d'essences. Elle n'utilisait guère qu'une eau de toilette, l'*Eau du harem* que lui vendait Geslin dont la boutique était au boulevard des Italiens.

Par contre, Marie Duplessis ne répugnait pas au maquillage et faisait un usage immodéré de cold-cream jusqu'à une dizaine de pots en deux mois.

Elle était encore plus prodigue de gants. A chaque jour sa paire. — Voici, entre autres, une facture de ce même Geslin qui mentionne six paires de gants paille, le 23 décembre 1843, six paires le 14 janvier suivant, et douze paires le 3 février d'après. Il est vrai qu'au prix de trente-trois francs la douzaine, la folie n'était pas grande. Bonnets de nuit, bonnets du matin, en Valenciennes ou en Malines, gazes, tulles mousselines, jupons de la plus fine batiste, fichus brisés à petits collets, corsages de lingerie enrichis de broderies ou

1. Art. de la *Presse. op. cit.*
2. *Le Mousquetaire, op. cit.*

de dentelles, mouchoirs à la Duchesse, à la Montpensier ou à l'Infante, la dépense est à l'avenant. Les relevés des comptes de ses lingères, de ses modistes et de ses couturières justifient bien l'observation de Janin que « la parure de sa beauté était, à tout prendre, sa plus constante et chère occupation ». Elle avait poussé si loin, insiste-t-il « l'adoration du soi-même », que « rien ne saurait se comparer à ses habits, à son linge, aux plus petits détails de son service ».

Son linge de corps est, assurément, l'objet d'une de ses plus grandes recherches. Le dernier voile dont se couvre l'icone sacrée n'est jamais d'un lin trop précieux. C'est Chapron qui le lui fournit. Il lui établit ses chemises de batiste ou de foulard, « en toute conscience », d'après les termes d'une de ses lettres, à un prix variant entre cent-vingt et cent-soixante francs la pièce, suivant le modèle. « Et encore, répond-il à sa belle cliente qui marchande, il n'y trouve aucun bénéfice. » Il lui en livre trois douzaines à la fois le 8 mars 1845.

Frileuse à ce point que Janin pouvait écrire « qu'elle passait dans ses fourrures, même l'été, comme un fantôme [1] », elle avait ac-

1. A. Dumas avait également noté dans son roman cette particularité :

« Quoiqu'on fût déjà en avril, elle était encore vêtue comme en hiver et toute couverte de velours. » (*La Dame aux Camélias*, 1re éd.).

coutumé de porter le caleçon, à l'instar des « *Honnestes dames* » de Brantôme, et des « *Contemporaines* » de Restif [1].

Quant à ses robes, le dénombrement en serait long, à ne s'en rapporter qu'aux seules quittances qui ont survécu, comme garants de ce luxe. Les relevés de ses couturières sont des mémoires de trois et quatre pages où presque quotidiennement est venu s'inscrire un caprice nouveau. Car sa fantaisie a l'instabilité des créations de la mode.

Robes du matin, robes de ville, toilettes de soirées, toilettes de bals dans toutes les gammes chantantes des taffetas glacés, des gros de Naples, des popelines, des mousselines, des brocarts et des moires, des soies couleur « cheveux de la reine », des satins à passementerie ou à dentelle noire, des velours grenat, vert ou bleu ardoise garnis de fourrures, des Damas moelleux et épais, des Pékins de Gagelin, à fonds gris argent ou bleu tendre ; manteaux à la *Pompadour* et à la *Marie Stuart ;* burnous à la frileuse ; corsages à la grecque, à mille plis, baleiné comme du temps des Fontange et des Cavallieri, à busc, à agrafe, à lacet lâche, à nœuds de ruban, à parfait contentement, à la Coblentz, à pointe par-devant et décolleté à la manière du XVIIIe siècle ; manches à la religieuse, à la Louis XIII, à l'Amadis, à la tur-

1. Voir à l'annexe, le procès-verbal de la vente.

que, à la chinoise, à la Sévigné ; chapeaux de paille d'Italie, dits *Pamélas*, à larges bords avec attaches de rubans, capotes de crêpe blanc avec guirlandes de bleuet, toques François Ier en velours ponceau avec plumes et longs effilés d'or, barbe de blonde passant sur le haut de la tête et rattachée de droite et de gauche par une agrafe de fleurs de Constantin : imaginez toutes les formes et toutes les nuances, les espèces les plus diverses des tissus et les mille créations de l'art des chiffons mis à la torture pour présenter chaque jour cette beauté dans un cadre renouvelé de séduction, il n'en est point que Marie Duplessis n'ait consacré en leur prêtant, ne fût-ce qu'un instant, l'enchantement de ses grâces.

A sa mort, après plusieurs mois d'une gêne qui l'aura contrainte à se défaire de la partie la plus riche peut-être de sa toilette, elle laissera encore une garde-robe comprenant environ cent cinquante articles, des robes de lingerie par douzaines, vingt-sept peignoirs ou robes de chambre, plus de trente robes de ville ou de soirée, en moire, soie brochée, satin ou velours, sans compter les « parures-manteaux », pèlerines, manchons et boas de chinchilla et de martre zibeline, et plus de deux douzaines de camails ou de mantelets de dentelles de Chantilly, de pelisses de velours imprimé, d'écharpes de Bayeux, de Ma-

lines, ou de point d'Alençon, et les paletots, et les visites, et les châles, et les burnous [1].

Pour la promenade à cheval, elle commande chez quelque tailleur culottier en renom, Humann ou Drapier, « qui habillent les lions », une amazone de velours de duvet de cachemire marron, corsage juste à basquines, revers rabattus sur chemisette montante à petit col cavalier et manches Amadis à parements.

Un article de l'inventaire, *vestes et culottes de daim*, nous apprend qu'elle se tient assez bien en selle pour monter en cavalier, sa cravache à pomme d'or à la main, un petit cheval qu'elle a payé 4.000 francs à Tony. Ne savons-nous pas aussi par Dumas que « la nature fiévreuse de Marie Duplessis se plaisait aux promenades à fond de train » dans la forêt de Saint-Germain?

Intrépide amazone ! ah ! qu'elle était donc belle
Au bois caracolant !

écrit certain amoureux dont Arsène Houssaye nous a transmis les impressions :

..... La poussière volait
Au ciel ! Chaque caillou devenait étincelle !
Le vent est moins léger, moins prompte l'hirondelle !
C'était sous la feuillée, une ombre qui sifflait !
O Marie, où vas-tu fouler le serpolet ?

1. Cf. l'annexe.

*
* *

Si ce n'est pas à cheval, c'est dans son coquet coupé bleu qu'elle se montre aux Champs-Élysées et au Bois de Boulogne. Sa promenade est quotidienne [1]. Mais elle y met une discrétion étrangère aux femmes entretenues qui font, d'ordinaire, dans le but d'être remarquées, la navette, de l'entrée des Champs-Élysées au Rond-Point. Celles-ci, observe Dumas, « tiennent continuellement leur tête à la portière en souriant à tous ceux qu'elles connaissent », et « sont toujours accompagnées on ne sait de qui ». Respectant en elle « la noblesse de la femme jusque dans la dégradation de la courtisane », dit Paul de Saint-Victor, Marie Duplessis « enveloppait sa honte aux yeux du monde, d'un voile de retenue et de dignité ». Jamais personne ne prend place dans sa voiture, au fond de laquelle elle s'efface le plus possible. — « Ses deux chevaux, continue Dumas, l'emportaient rapidement au Bois. Là, elle descendait de voiture et se promenait à pied pendant une heure ; puis elle remontait dans son coupé, et elle rentrait chez elle au grand trot de son attelage. » A ses pieds ou à ses côtés

1. *L'Époque, op. cit.* Art. de Grimm.

se tiennent *Dache* « un magnifique chien qu'on a pu voir, au dire de la chronique boulevardière, dans la maison d'un ancien Président du Conseil des ministres du roi Louis-Philippe, et les gentils épagneuls *Duchesse* et *Chéri* [1] ». Ils sont l'objet du plus grand soin, comme l'on peut croire, d'après la note des visites du vétérinaire et celle du séjour qu'ils ont fait dans un dispensaire de Neuilly.

Elle n'est pas moins assidue aux courses du Champ-de-Mars, et à la pelouse de Chantilly, où elle se montre, suivant l'observation de Grimm, « la mieux parée et la plus souriante ». Il la rencontre aussi à la Croix-de-Berny où « quatre chevaux de poste, blancs d'écume » l'emportent chaque saison.

L'hiver, elle court les redoutes et les bals masqués, et ce sont encore les comptes de sa dépense qui nous révèlent qu'elle y intrigue de préférence sous le domino de satin et le loup de velours noir.

Il n'est pas de concert un peu célèbre, d'exposition ou de spectacle auxquels elle ne se rende. « *Marguerite* assistait à toutes les premières représentations... et passait toutes les soirées au spectacle ou au bal. Chaque fois que l'on jouait une pièce nouvelle, on était sûr de la voir dans une loge du rez-

1. *Le Pays*, *op. cit.* Art. de Saint-Victor. — L'*Entr'acte*, *op. cit.* — *La Dame aux Camélias.*

de-chaussée. » Là, elle donnait à la foule « l'audience muette et dédaigneuse de sa beauté [1] ».

Derrière elle se profile parfois la figure du comte de Stackelberg qui, paraît-il, ne redoute pas ce scandale. Mais, assure *le Siècle*, la plupart du temps, « elle est seule dans sa loge, et toute la salle admire sa toilette simple, fraîche, du goût le plus fin ». Car sa mise n'est jamais tapageuse. Elle a une prédilection à se vêtir de blanc, ou d'étoffes de tonalités adoucies, comme cette robe gris de perle qu'elle porte sur l'aquarelle de Roqueplan, qui est au Carnavalet, tandis qu'une écharpe de gaze de soie noire à large bordure de blonde croisée au-dessous des seins retombe en amples plis sur ses bras et sa taille [2]. S'il lui arrive parfois de jeter sur ses épaules un camail de ve-

1. *La Dame aux Camélias. — Le Pays, op. cit.*

2. Elle figure dans une vitrine de la Salle des Théâtres. Elle n'est qu'*attribuée* à Camille Roqueplan. Elle représente, isolée aux stalles d'orchestre d'un théâtre de second ordre, une jeune femme assise sous le feu convergent des lorgnettes de quelques *Gandins* postés dans des loges voisines. On ne songerait évidemment pas, si l'on n'était averti par l'inscription de son nom, à reconnaître Marie Duplessis dans l'embonpoint précoce qui accuse la trentaine de cette bourgeoise du Marais, en demi-toilette de soirée, dont le décolleté craque sous le rebondissement replet de la gorge, ni dans cette figure poupine à la lèvre chargée d'un duvet menaçant, dont l'ensemble est un peu commun, malgré des traits réguliers et de grands yeux d'une douce couleur de Havane. S'il était authentique, il n'y aurait pire démenti que ce portrait à la réputation incontestée d'une des plus jolies femmes du siècle dernier. Mais il ne nous est pas donné pour tel.

lours cramoisi [1] — un des derniers artifices dont elle ait paré les ravages de son mal, alors que l'inquiétude de la mort la poursuivait jusque dans les détails de sa mise, — que de fois n'a-t-elle pas eu la coquetterie de mettre sa beauté à l'épreuve des simples atours d'une toilette de satin noir ! N'est-ce pas dans la sobre élégance d'une robe de dentelles de Chantilly qu'elle a posé devant le pinceau d'Olivier ?

Portait-elle le châle, « son vêtement préféré », d'après Romain Vienne, et dont elle avait, comme personne, l'art de se draper, ce même sentiment de la vraie distinction lui faisait choisir, ainsi que nous le voyons sur son inventaire, un cachemire à fond noir.

Ainsi faite, tout le monde la reconnaissait « à l'élégance de sa taille, à l'éclat de ses yeux, à la pâleur de son visage », et, « rien qu'à la voir marcher », « chacun de dire ce que disait un jour Elleviou d'une femme de la Cour :

— Évidemment, voici une fille ou une duchesse [2]. »

*
* *

Trois artistes ont fixé l'image de Marie Duplessis à cette brillante époque de sa carrière

1. Cf. Procès-verbal de la vente.
2. Janin. Préface de l'édition de 1872.

qui se lève comme une aube radieuse au printemps de sa vingtième année.

C'est, d'abord, le portrait peint à l'huile, par Vienot, qui nous la montre en buste de grandeur naturelle dans la neige d'un corsage de satin sur lequel elle a piqué, entre les deux seins, une fleur de camélia blanc.

C'est ensuite, appartenant également à Mme Alexandre Dumas, l'aquarelle signée d'Olivier : ici, les longues anglaises qui, dans le précédent portrait, encadrent le plus délicieux visage, ont fait place aux bandeaux à la Boticelli, dont les ondes courent sous une mantille de dentelle noire retenue sur le côté gauche par une rose et qui caresse les épaules de ses pans. Cette œuvre charmante qui décore un des salons de l'hôtel de l'avenue de Villiers, passait aux yeux de Dumas pour la reproduction la plus fidèle de son héroïne. Mais l'un et l'autre de ces portraits sont l'image d'une beauté accomplie dont ils ont rendu avec beaucoup de charme ce qui en était le cachet : la mélancolie. Cependant il y a dans le premier une manière d'air émerveillé où palpitent les ardeurs de l'aspiration vers la vie, qui, dans le second, l'ont cédé aux manifestations d'un sentiment plus profond et touchant : soupirs du cœur demeurés sans écho, ou précoce lassitude de l'âme, fatale rançon d'une existence de fêtes et de dissipation, déjà la tête s'incline sous le poids

d'une félicité qui n'est pas exempte de chagrin ou de regret. Une ombre a passé sur le rêve.

D'après Montjoyeux, l'aquarelle en question aurait été commandée par le comte de Stackelberg. L'affirmation est sans preuve ; selon d'autres, le vieux diplomate aurait payé le portrait prétenduement attribué à Vidal [1].

Quoi qu'il en soit, M. de Contades se croyait en mesure d'affirmer que Marie Duplessis avait, elle-même, fait un jour cadeau de cette aquarelle à Tony, l'un de ses fournisseurs de chevaux. En 1872, la veuve de celui-ci en autorisa la reproduction à l'eau-forte par Le Rat pour l'édition tirée à 526 exemplaires.

Le troisième portrait est une délicate miniature dont on ne connaît pas l'auteur ; sauf quelques détails des ajustements, elle paraît être une réplique de la toile de Vienot. Marie Duplessis pour reconnaître les soins dévoués qu'elle avait reçus du docteur Davaine lui en avait fait don. Le célèbre praticien la transmit à son tour à M. Édouard Pasteur. Encadrée d'écaille blonde, elle est enchâssée dans le premier plat de la reliure d'un précieux recueil de documents que cet érudit collectionneur a légué, avec d'autres richesses, aux archives de la Comédie-Française. Ecrin unique de témoignages à la louange de la beauté

1. *La Lanterne*. Supplément littéraire du 3 novembre 1892.

et de l'art, il assemble en un commun hommage la gloire de l'auteur de *la Dame aux Camélias* et la mémoire de l'aimable créature que l'on vit se laisser prendre un jour « à la répartie, à la gaîté, au papillonnage du jeune esprit qui la devait faire immortelle [1] ».

1. J. Janin, *op. cit.*

VI

... Que suis-je? un enfant, un rêveur !
Un écho des douleurs et des chants de l'espace,
Un pauvre esprit qui marche, éclairé par son cœur,
Une chose qui chante, une chose qui passe !

(A. Dumas.)

Dumas, écrit l'auteur d'*Un Anglais à Paris*, « avait bien moins connu sa future héroïne qu'on ne le suppose communément et je crois fort que la première idée de son roman lui fut suggérée plutôt par la sensation que causa sa mort à Paris que par les relations éloignées qu'il avait eues avec elle ». A cette opinion s'attache le crédit d'un homme qui, très au fait déjà de la vie parisienne, compta certainement parmi les plus assidus au cercle de Marie Duplessis. Elle est cependant démentie par des témoignages dont un est décisif, celui de l'intéressé. Au lendemain de la première représentation de

la Dame aux Camélias, l'*Artiste*, dans son compte rendu de la soirée, tirant d'un oubli à peu près complet le volume des *Péchés de Jeunesse*, dévoilait au public la source d'émotion personnelle d'où la pièce avait jailli. Ayant signalé l'*élégie* qui termine ce recueil de poésies, il disait : « Elle répandait sur les dernières pages du livre comme une teinte automnale, comme une amère senteur de feuilles mortes. Ce chant était tombé du cœur comme le bruit étouffé d'un sanglot. Le poète y racontait les dernières impressions d'un amour brisé par la mort. Au retour d'un long voyage il frappait à une porte connue et aimée, et la demeure où il avait vécu de si douces heures de jeunesse était silencieuse et déserte... L'élégie est devenue roman, et le roman drame [1]. »

Cette élégie de quatre-vingt-huit vers abrite sa plainte aux pages le splus reculées du volume, comme un premier deuil recherche la solitude pour pleurer.

La feuille de garde ne porte que les initiales M. D., celles du nom de la femme qui repose là. Elle se dresse comme une de ces stèles muettes où un plus grand amour s'est parfois caché sous un plus grand mystère. — La date, février 1847.

Inspirée par une visite à l'appartement

1. *L'Artiste*. N° du 29 février 1852 (art. anonyme).

mortuaire de Marie Duplessis, où se préparait la vente de son mobilier, elle nous livre, avec une sincérité qui se débat entre des souvenirs heureux et des regrets, l'aveu d'une de ces fortes passions de jeunesse dont se marque à jamais le cœur.

Cette confession était demeurée, en somme, à portes closes. Il n'avait été broché, en effet, qu'une centaine d'exemplaires des *Péchés de Jeunesse* [1], et encore quatorze seulement s'en étaient-ils vendus.

C'est Alexandre Dumas père qui la rendit publique. Les succès consécutifs de *la Dame aux Camélias*, de *Diane de Lys*, et du *Demi-*

1. A. Dumas fils, *Péchés de Jeunesse* (Fellens et Dufour, 1847, in-8°).

L'indication de cet ouvrage ne figure pas dans la *Bibliographie de la France*, ni dans le *Catalogue général de la Librairie française de Lorenz* (1840-65). La Bibliothèque Nationale en possède cependant un exemplaire.

Le *Manuel de l'Amateur de livres du* XIXe *siècle*, de G. Vicaire, nous apprend que le Ms (63 feuillets) offert à Mme Virginie Bourbier passa dans la vente Martinet et fut adjugé 1.070 francs.

On a raconté que Dumas rachetait les exemplaires de ses poésies pour les retirer de la circulation. Un exemplaire où se trouvait consigné ce détail étant tombé sous les yeux de l'auteur, celui-ci écrivit et signa la note suivante :

« Ce n'est pas vrai. La vérité est qu'il n'en a jamais été broché qu'une centaine d'exemplaires sur lesquels quatorze seulement ont été vendus. Les bonnes feuilles apportées chez mon père, non pliées, servaient à envelopper les paquets. »

Ch. Monselet, dans ses *Curiosités bibliographiques*, rapporte quel fut l'étonnement de Dumas quand il lui apprit qu'il possédait un exemplaire *des Péchés de Jeunesse*. « Où diable l'avez-vous trouvé? lui dit-il, il ne s'en est vendu que 14 exemplaires. » — Ce livre ne fut jamais réimprimé.

Monde lui en fournirent l'occasion dans une étude où il se proposait de « chercher quelle influence la vie privée avait eue sur la vie littéraire », de son fils. Cette étude parut en quatre feuilletons dans *le Mousquetaire*, journal quotidien que le grand romancier avait fondé en novembre 1853. Consacré à *la Dame aux Camélias*, le premier est du 23 mars 1855. Il y reproduisit presque intégralement les strophes à Marie Duplessis, en les accompagnant, dans cette manière familière qu'on lui sait, d'un commentaire dialogué plein d'agréments qui les dépouillait de tout leur secret. L'article était fait de plus de fantaisie que d'exactitude, mais il ne laissait à la curiosité rien à désirer.

— « Qui penserait à toi, aujourd'hui, terminait-il, pauvre Marie Duplessis, si par hasard, pendant ta courte apparition dans ce monde, tes lèvres n'avaient pas touché les lèvres de deux poètes ! »

On se demandera qui était le second : c'est Dumas père en personne. L'aventure manqua de peu qu'elle ne fît de lui le rival de son fils. A la conter, il n'apporte pas la discrétion qu'eût exigée, à défaut de silence, le sentiment si frais et si sincère dont la même femme avait fait battre le cœur du jeune Alexandre.

Il était arrivé à l'auteur de *Monte-Cristo*... mais laissons lui la plume :

« Suivez-moi au Théâtre-Français... Je passe dans le corridor : une porte de baignoire

s'ouvre. Je me sens arrêté par le pan de mon habit ; je me retourne, c'est Alexandre qui m'arrête. — Ferme les yeux, passe la tête à travers l'entre-bâillement de la porte. N'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable. En effet, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête, que je sentais sur mes lèvres la pression de deux lèvres frissonnantes, fiévreuses, brûlantes. Je rouvris les yeux : une adorable jeune femme de vingt à vingt-deux ans, était en tête à tête avec Alexandre, et venait de me faire cette caresse peu filiale. Je la reconnus pour l'avoir vue quelquefois aux avant-scènes. C'était Marie Duplessis. »

Et entre eux s'engage ce dialogue :

« — C'est vous, mon bel enfant?

— Oui. Il faut vous prendre de force à ce qu'il paraît?

— Dites-le bien haut, peut-être qu'on vous croira !

— Oh ! je sais bien que ce n'est pas la réputation que vous avez ; mais alors, pourquoi faites-vous le cruel avec moi ? Voici deux fois que je vous écris pour vous donner rendez-vous au bal de l'Opéra...

— Devant l'horloge à deux heures du matin?

— Vous voyez bien que vous avez reçu mes lettres?

— Sans doute je les ai reçues.

— Pourquoi alors n'êtes-vous pas venu?...

— Parce que de une heure à deux heures du matin, il n'y a devant l'horloge de l'Opéra que des gens d'esprit de vingt à trente ans ou des imbéciles de quarante à cinquante. Comme j'ai quarante ans sonnés, je serais naturellement rangé dans la dernière catégorie par les spectacteurs désintéressés, ce qui m'humilierait.

— Je ne comprends pas.

— Je vais me faire comprendre. Une belle fille comme vous ne feint de donner un rendez-vous d'amour aux hommes de mon âge que si elle a besoin d'eux. A quoi puis-je vous être bon? Je vous offre ma protection et vous tiens quitte de l'amour.

— Eh bien! alors, dit Marie Duplessis, avec un charmant sourire et en voilant ses yeux de ses longs cils noirs, nous irons vous voir, n'est-ce pas, monsieur? »

Dumas la salua et disparut. Ce fut, ajoute-t-il, « la seule fois que j'embrassai Marie Duplessis, c'est la dernière fois que je la vis ».

Jules Janin s'est fait l'écho de cette anecdote dans la Préface qu'il avait allongée de quelques feuillets pour l'édition de luxe de 1872. Il s'y risqua aussi à une allusion très discrète à l'auteur du roman. Mais dans la Préface originale de 1851, aussi bien que dans son article des *Débats* du 9 février 1852, il avait

sur ce point observé une réserve absolue dont ne se départit pas non plus la presse. Seule, Mme Roger de Beauvoir qui tenait le feuilleton dramatique à la *Revue de Paris*, eut à cœur de se montrer renseignée : « *La Dame aux Camélias*, écrivit-elle, offrait surtout l'attrait d'une indiscrétion connue, d'un mystère d'avance dévoilé. Ce n'était pas un vaudeville quelconque, mais une nécrologie écrite au chevet d'une agonisante [1]. »

Quand parut, en 1868, augmenté de préfaces inédites, le premier volume du *Théâtre complet d'Alexandre Dumas fils*, vingt années avaient passé sur cette histoire d'amour.

Jugeant écoulée la prescription du silence, M. Jules Claretie se crut en devoir de ne rien céler des origines morales d'un drame dont l'éclatant succès avait fait de son héroïne « la dame de tous les cœurs, de toutes les âmes ». Il l'interprétait comme une protestation que « la passion étouffée » avait élevée contre « l'austère devoir » ; il précisait que « le drame était sorti, comme le livre, d'un accès de fièvre » et que la prétendue thèse de la réhabilitation de la courtisane, n'était « qu'un souvenir mouillé de larmes [2] ».

Ce petit point d'histoire reçut enfin la confirmation de Dumas dans une longue note da-

1. *Revue de Paris*. Le monde et le théâtre, mars 1852.
2. *L'Opinion nationale*. Feuilleton dramatique du 24 avril 1868.

tée du 29 septembre 1881 qui complétait sa Préface de décembre 1867.

Souvenirs émus et confidences voilées, ces pages, il est vrai, ne s'adressaient qu'au nombre très restreint de lecteurs choisis, — acteurs, directeurs et éditeurs, — à qui il dédiait cette édition « à huis clos » de son *Théâtre*, dite *Édition des Comédiens*.

Mais la même année, Francisque Sarcey, dans un de ses feuilletons révélait à la nouvelle génération, avec l'autorité d'un critique sûrement renseigné, ce qu'il y avait de « *personnel* » dans ce drame auquel Mme Sarah Bernhardt venait de donner, à Londres, une consécration nouvelle. « Il avait, à vingt ans, écrivait-il de Dumas, rencontré *Marguerite Gautier* dans le monde où elle vivait ; il avait aimé, il avait souffert, il avait pleuré. Il s'était ensuite détaché d'elle ; elle était morte. Il avait transporté cette histoire toute chaude et toute vivante sur la scène avec tous les détails de la vie quotidienne dont elle avait été entourée dans la réalité... [1]. »

Peu après, c'était encore Jules Claretie, qui, dans une plaquette, appuyait ces renseignements du témoignage qu'il devait à ses entretiens avec Dumas. L'auteur de *la Dame aux Camélias* n'avait eu, pour l'écrire, qu'à « puiser en lui-même, dans ses propres sensations,

1. *Le Temps*. Feuilleton du 20 juin 1881.

dans ses souvenirs et ses souffrances ». L'œuvre était un cri monté du cœur aux lèvres ; le romancier n'y avait eu d'autre souci que de « laisser couler ses larmes ». Il n'y avait là « que la confession d'un cœur de vingt ans, la confidence d'un amour douloureux... Il écrivait parce que la voix intérieure dictait [1] ».

Le succès prestigieux de cette pièce, la nouvelle carrière que lui ouvrait l'interprétation brillante de Mme Sarah Bernhardt, l'effet magique de cette voix qui avait porté aux deux mondes, sur les ondes sonores de son timbre d'or, le langage passionné et plaintif de l'amoureuse, multiplièrent les occasions d'alimenter la curiosité du public et de reporter de l'héroïne à l'auteur l'intérêt de cette page d'amour.

Après les triomphes de la Gaîté et de la Porte Saint-Martin, M. Arnold Mortier notamment, publiait, avec le consentement de Dumas, la pièce la plus intéressante du procès, la lettre de rupture du véritable *Armand Duval*[2].

1. *A. Dumas fils* (in-16. Quantin. 1882).
2. A la Gaîté, représentation unique organisée par *le Figaro*, pour la veuve de Chéret, le 25 mai 1882 ; à la Porte St-Martin, reprise de janvier 1884.
Cf. Arnold Mortier (Un Monsieur de l'Orchestre). *Les Soirées parisiennes* (in-16, 1884).

*
* *

En somme l'aventure fut assez banale ; comme Dumas le déclare lui-même de ce « petit drame d'amour », « tous les hommes d'un certain monde ont un souvenir équivalent dans leur jeunesse [1] ». Banale par ses circonstances, cette crise passionnelle eut une répercussion d'effets dont nous avons la mesure dans le « *contre-cri* » littéraire où elle trouva immédiatement son expression. C'est le mot dont l'auteur qualifie *la Dame aux Camélias* et *Diane de Lys* [2], tout comme il le pouvait appliquer à *la Dame aux Perles*, cet épilogue d'une autre aventure de plus haut goût, qui, de l'alcôve de la courtisane l'avait amené dans le boudoir de la comtesse de Nesselrode.

Dumas a toujours travaillé d'après le « document humain » ; il le prenait dans le champ de sa propre expérience. « Si l'on savait, confiait-il à Jules Claretie, ce que j'ai mis de moi dans mon œuvre, ce que j'ai utilisé de ma vie dans mon théâtre, ce qu'il y a de « *dessous* » dans mes pièces ! Je raconterai autant que je le pourrai ce passé ; je montrerai ces sources d'émotions et d'études... Mais que voulez-vous ? On ne peut tout dire, même à voix

1. *Théâtre, La Dame aux Camélias*, note A.
2. Préface de *Diane de Lys* (février 1868).

basse, et ce qu'on ne peut imprimer, c'est le plus curieux de la vie d'un homme. »

De fait, il est loin d'avoir jamais conté l'histoire de son cœur, ni étalé tous les dessous de ses personnages. Ses préfaces sont assez sobres d'allusions personnelles. A l'exception de sa *Lettre à Cuvillier-Fleury*, où il confesse les tristesses de son enfance et la dissipation de ses années de jeunesse, à l'exception de ses *Notes sur la Dame aux Camélias*, elles se bornent à nous donner la clé de ses idées, elles n'ouvrent point la porte de sa vie intime. L'homme de théâtre, le romancier y tient seul la plume, et même — comme c'est le cas pour ses commentaires sur la *Visite de Noces*, — quand il semble la céder un instant à l'homme privé qui reçut d'Aimée Desclée des lettres bien propres à avoir raison d'une solide vertu, le moraliste la tient encore si ferme en main que rien ne trahit l'émotion contre laquelle il eut peut-être à se défendre.

Aussi, détrompons-nous d'espérer que les correspondances intimes qu'il put entretenir viennent, un jour, jeter quelque reflet sur sa vie sentimentale. Ce serait compter sans le *veto* qu'il a opposé à toute publication de ce genre. Il a estimé que ce qui pouvait être dit de sa personne au public, le devait être par lui et dans la mesure dont il était juge. Il y a apporté la réserve d'un homme dont les secrets sont aussi ceux d'autrui.

*
* *

Ayant secoué à dix-huit ans la tutelle du collège Bourbon, il était venu prendre gîte chez son père qui demeurait alors au 43 *bis* de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Quel milieu eût été plus complaisant à l'essor de ses ardeurs juvéniles ? Elles s'éveillaient en lui avec une vitalité accrue par la contrainte où l'avait tenu, plusieurs mois durant, une claustration pénible à sa nature. Elle succédait elle-même à une adolescence assez triste, témoin attentif des larmes d'une mère et des déchirements intérieurs d'une union de fortune. Les premières pages de *l'Affaire Clémenceau* nous font pénétrer dans l'existence gênée que les aspirations littéraires et l'esprit d'aventures du futur auteur d'*Antony* avaient laissée en partage à la petite ouvrière, sa voisine, avec qui, peu après son arrivée à Paris, il s'était mis en ménage. « Laborieuse, dévouée et jolie », mais de dix ans plus âgée que lui, et « d'instruction nulle », Mlle Catherine Lebay qui avait livré à Dumas son cœur et sa vertu dans son logis de la place des Italiens, n'était certes pas la femme capable de retenir dans les chaînes de son amour un homme que rien jamais ne fixa dans aucune de ses passions. Peut-être même, l'excès de

tendresse dont sa fidélité se faisait un devoir, ne fut-il de la part de cette âme naïve que la suprême maladresse qui mit le volage amant en garde contre les risques d'un si parfait bonheur [1].

La venue de Mme Dumas à Paris pour vivre définitivement avec son fils fournit au jeune surnuméraire du duc d'Orléans l'occasion de se dégager lentement. D'abord cessa la vie en commun ; Dumas encore petit employé à douze cents francs et qui avait sa mère à sa charge, désertant le domicile où lui était né le 29 juillet 1824 son « *duc de Chartres* », transporta ses hardes chez elle, rue du Faubourg-Saint-Denis. Le temps fit le reste.

L'affection maternelle fut pour Catherine Lebay le refuge de son chagrin ; le travail, son recours contre la détresse. Abandonnée, elle ne vécut que pour son fils. « Ma mère, écrit celui-ci, était une brave femme qui travailla pour m'élever... » « Ma famille c'était ma mère ; je tiens tout d'elle, ma naissance, mon instruction... [2] » Du temps de sa première enfance où elle lui faisait de son labeur et de sa sollicitude un rempart contre la misère et contre la maladie, de ce foyer triste qu'éclairait et réchauffait de son mieux le rayonne-

1. Cf. H. Lecomte, *A. Dumas, sa vie, son œuvre* (éd. Librairie illustrée) ; Blaze de Bury, *Mes études et mes souvenirs : A. Dumas* (C. Lévy, in-16, 1885).
2. *La Femme de Claude* (Préface), et *l'Affaire Clémenceau.*

ment d'amour de ce cœur vaillant, Dumas nous a laissé des rappels émus, à peine transposés dans *l'Affaire Clémenceau*.

Le père qui se prodiguait avec entrain pour se frayer sa voie, nouant des relations, forçant l'Ambigu et la Porte Saint-Martin, publiant nouvelles et vers dans les Revues, fondant avec quelques amis un recueil mensuel *La Psyché*, se jetant à corps perdu, sous l'influence des représentations de la troupe anglaise, dans la grande croisade littéraire [1], n'oubliait pas tout à fait, cependant, le chemin ni peut-être l'habitude de ses premières amours. Alors même qu'il est l'amant de Mélanie Waldor, qu'il la trompe alternativement avec Marie Dorval et avec Virginie Bourbier, et qu'il dresse Belle Krelsamer au rôle de reine de la main gauche qu'elle tiendra chez lui au lendemain d'*Antony*, il revoit Catherine Lebay. Car, l'enfant qu'il a eu d'elle lui tient au cœur.

Une série de succès, *Henri III et sa Cour*, aux Français, *Christine*, puis *Napoléon* à l'Odéon [2], élevaient bientôt Dumas au rang

1. *La Chasse et l'Amour* (Ambigu-Comique), 22 septembre 1825.
La noce et l'enterrement (Porte St-Martin), 21 novembre 1826.
Élégie sur la mort du général Foy (brochure), 1825.
Nouvelles contemporaines (1826).
La Psyché (1826).
2. *Henri III et sa Cour*, 11 février 1829.
Christine, 30 mars 1830.
Napoléon, 10 janvier 1831.

des chefs de file, et lui donnaient en même temps que la renommée et les honneurs, la fortune. *Henri III* lui rapportait cinquante mille francs ; le duc d'Orléans le nommait son bibliothécaire adjoint ; Devéria, Noël et David d'Angers popularisaient ses traits. Il se meuble un bel appartement rue de l'Université, mène la vie à grandes guides, étonne par son faste et ses extravagances : « Comme étourdi de son passage subit de l'obscurité à la gloire, écrit assez jalousement de Loménie, M. Alexandre Dumas se plonge avec ardeur dans un luxe exagéré ; il porte des habits fantastiques, des gilets éblouissants, abuse de la chaîne d'or, donne des dîners de Sardanapale, crêve une grande quantité de chevaux et aime un grand nombre de femmes [1]. »

Mais, aussi, il s'empresse de proclamer sa progéniture. « Il advint, nous dit son fils, que mon père était de premier mouvement, mais bon... Quand après ses premiers succès au théâtre il crut pouvoir compter sur l'avenir, il me reconnut et me donna son nom [2]. » Ce fut le 17 mars 1831. La semaine d'avant, le 7, il avait reconnu sa fille Marie, qui lui était née, ce jour-là, de Belle Krelsamer. Pourtant, Catherine Lebay se défendit contre les tardives prétentions d'un père jusque-là trop ou-

1. Cité par A. Maurel, *Les Trois Dumas* (Librairie illustrée).
2. *La Femme de Claude.* Préface.

blieux de ses devoirs, et malgré l'acte de reconnaissance, reprit son enfant.

Il fallut en découdre devant les tribunaux : Dumas y gagna son procès. Cédant, néanmoins, à la douleur de la mère, convaincu que l'existence qu'il menait se conciliait mal avec la garde de son fils, et satisfait d'une affirmation théorique de ses droits, il se borna à assumer les charges matérielles de la paternité. Il installa honnêtement la mère et son garçon dans un petit appartement de Passy où, comme autrefois, il se montrait de loin en loin.

*
* *

L'âme si impressionnable des enfants devine ces conflits intimes, quelque soin qu'on prenne de les leur cacher. Au heurt des douleurs secrètes d'un foyer désuni, elle se marque au coin d'une tristesse qui voile d'une ombre la lumière de leur regard.

A l'influence déprimante de cette précoce expérience s'ajouta, pour le petit Dumas, celle d'un milieu scolaire où on lui mena pendant quelque temps la vie dure.

A sept ans, il avait été placé dans la pension d'un M. Vauthier, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Trois ans après, il passait à l'ins-

titution Saint-Victor que dirigeait Goubeaux, un des collaborateurs de Dumas. Elle était située dans le voisinage des Jardins de Tivoli. C'était, lisons-nous dans *l'Affaire Clémenceau*, un des établissements les plus renommés de Paris, et Prosper Goubeaux le meilleur des hommes. Mais le chagrin de la séparation, vivement ressenti d'une nature réfractaire à la discipline de l'internat, s'aggrava de la souffrance morale que lui infligèrent de cruelles brimades.

« Ces enfants, dit Dumas dans sa *Lettre à Cuvillier-Fleury*, m'insultaient du matin au soir... Il n'y avait pas de jour que je ne me battisse avec l'un de mes camarades... Mon supplice que j'ai peint dans *l'Affaire Clémenceau* et dont je ne parlais pas à ma mère pour ne pas lui faire de peine, dura cinq ou six ans. Je faillis en mourir. Je ne grandissais pas. Je m'étiolais ; je n'avais de goût ni pour l'étude ni pour le jeu. Seulement je me repliais en moi-même... » Si bien qu'il fallut juger l'épreuve suffisante et le jeune écolier fut confié finalement à la pension Hénon, sise rue de Courcelles, dont les élèves suivaient les classes du collège Bourbon. Dans ce milieu plus familial l'âme de l'adolescent retrouva son équilibre et le corps sa santé. En telle sorte que Dumas était « aussi bien portant à vingt ans qu'il avait été malade de huit à quinze ». Et, par une réaction toute

naturelle, après avoir souffert beaucoup il n'aspirait qu'à s'amuser autant. Il était « las de tristesse, il voulait se sentir vivre ».

Loin de contrarier ces dispositions au libertinage, son « grand ami de père » s'en fit le complice. « Lorsque j'eus dix-huit ans, son exubérance s'associa ma jeunesse et ma curiosité, et nous voilà partis dans les plaisirs du monde, de tous les mondes. »

Car son mariage avec Ida Ferrier, sa maîtresse depuis huit ans, n'avait pas assagi, aux approches de la quarantaine, ce coureur impénitent qu'était Dumas père, ni modéré les appétits de ce tempérament exceptionnel dont le labeur formidable trouvait son repos dans une nuit de bal ou une équipée amoureuse.

*
* *

Sous l'égide paternelle, Dumas se trouva « lancé à fond de train » dans ce qu'il a appelé « le paganisme de la vie moderne [1] ». Il mit quelques années à cette traversée, « flânant, soupant, hantant mauvaise compagnie, bref, — d'après les souvenirs de Blaze de Bury, — se livrant de gaîté de cœur à ces courants qui vont au gouffre ». Il trouva, cependant, parmi

1. *La Femme de Claude.* Préface.

ses compagnons de plaisirs, un mentor inattendu en Guy de La Tour du Pin qui, au sortir d'un souper chez Esther Guimond, lui donna le sage avis d'en avoir fini avec le monde interlope avant sa trentième année.

Les feuilletons du *Mousquetaire* ont marqué les principales escales de cet embarquement galant, dont l'auteur de *la Dame aux Camélias* fit, tour à tour, après *Marguerite Gautier*, les honneurs à Mlle Liévenne, à Mme Poncin, à Mme Adriani et à cette *Dame aux Perles* qui avait imposé à l'indiscrétion du journal, mais que les *Mémoires* de Viel-Castel traitèrent sans ménagement.

D'autres femmes, avant celles-ci, avaient dénoué pour le poète leur chevelure odorante. Tendresses des premières pousses printanières, ce sont elles qui essaient leurs voix sur la lyre des *Péchés de Jeunesse*. Mais le souci amoureux n'en émeut pas, lui seul, les cordes. « Les heures de tristesse et de recueillement » élèvent aussi leurs accents en alternance avec les enivrements des « heures d'enthousiasme [1] ». Aux chants de la vingtième année se mêlent même les essais de l'écolier, recueillis avec une complaisance qu'excusait la publicité que leur avait faite la *Chronique* [2]. Ces confidences

1. Préface (A mon père).

2. *La Chronique* (2e année 1842, tome Ier) avait publié, en effet, la bluette intitulée : *L'Amour et la Jeune fille*, datée de janvier 1841, en l'accompagnant de cette note : « Ce sont les premiers vers de M. Dumas fils. » Ce qui n'était pas très

poétiques, nées d'une première prise de contact avec les réalités de ce monde, valent des lettres intimes. Dumas y livre sa pensée et l'expression de ses sentiments avec un minimum d'apprêt qui leur donne l'intérêt d'un document psychologique plutôt que celui d'une œuvre littéraire. Aussi bien, comme il l'écrivait plus tard à Henri Lavoix, en lui dédiant *le Bijou de la Reine*, s'il crut, un instant à une vocation de poète, il revint bien vite de sa méprise dont il s'amusait en déclarant la poésie « un bel art qui excelle souvent à dire d'une manière séduisante des choses qui ne signifient rien du tout. »

Une des pièces les plus intéressantes du volume est celle qui a pour titre *Solitude*. Elle est d'un rêveur assez enveloppé encore des rayons du couchant romantique, un peu sceptique, railleur et blasé comme il convenait à tout bon *Jeune-France*.

« Six mois seuls dépassent ses vingt ans » et

exact, puisque sa verve poétique s'était exercée dès 1840. Peu après, cette même revue donna de lui des strophes intitulées *A Mme M. B.* Ce sont celles qui, dans *Péchés de Jeunesse* ont pour titre : *Amour et prière*, et portent la date de juin 1840. D'autre part, le *Keepsake de la Chronique* pour l'année 1843 (in-16, décembre) publiait les vers *Sur la mort d'une jeune femme* dont on retrouve dans *Péchés de Jeunesse* les trois premières strophes sous le titre : *Après deux mois de mariage* (avril 1843), et dont deux autres strophes avaient été prélevées de la pièce *Luctus ingens* (mars 1840). Le même recueil produisait encore sous le titre : *La pâquerette* et sous le pseudonyme de Théodore Deschères, la poésie qui, dans *Péchés de Jeunesse*, s'intitule : *Les Conseils à la Marguerite* (mars 1840).

déjà « l'ombre du passé lui fait son présent sombre » ; sa tristesse est « affreuse », car il n'en est plus à compter les trahisons de la femme : « de ses amours nuls ne lui sont fidèles.» Par cette nuit de décembre, sa fenêtre bien close, il évoque devant un feu qui flambe, le mensonge de ses rêves effacés. « Je suis jeune, s'écrie-t-il, et déjà j'eus des amours sans nombre,

Qui tous, en me raillant, un jour s'en sont allés,
Après m'avoir promis ce qu'aucun d'eux ne donne,
Me laissant seulement comme dernière aumône
Le souvenir, parfum des parfums envolés !

Elles sont là, maintenant, ombres légères, profils ou médaillons, couchées côte à côte, dans ce reliquaire du souvenir, ces filles d'Ève qui, « fronts dorés », « jambes nues », confondues avec les fictions du rêve, lui avaient fait cortège de leurs grâces juvéniles : et Blanche, « au front pur », et Conchita « le plus charmant mélange de la Sévillane et de l'ange », et Antonia, « œil noir et peau blanche » d'une Andalouse ou d'une almée ; et vous, belle indolente dont il baisait les ongles roses et lissait les blonds cheveux, à vos pieds, au retour de son lansquenet ; et vous qui, éprise « d'un amour éternel » avez, durant « la moitié d'une année », enfermé tout son horizon dans votre alcôve ; vous, enfin, « cœur incompris », triste exilée chez nous des nuits orientales ; vous

toutes, « chastes vagabondes » qui, levant un des coins de votre robe, lui disiez tant « d'espérer ou de se souvenir » ! Il s'est souvenu [1] !

Mais sauf pour Marie Duplessis, aucune main n'a soulevé le voile que l'heureux amant avait abaissé sur leurs visages. Cette discrétion nous est garante que ces belles anonymes n'eurent point sur l'avenir littéraire de Dumas l'influence qui valut à d'autres que leur nom fût livré à la postérité.

Ces galantes fortunes paraissent n'avoir connu que des jours d'humeur égale, et ne pas s'être traînées en des heurts douloureux où le cœur se brise. Les sentiments qui battent sous leurs rimes ne sont pas ceux des grandes passions. Éclos dans les sourires du printemps, ils sont trépassés dans la mélancolie de l'automne, d'avril, « blonde saison des roses », à septembre « quand la feuille déjà penche et se décolore ».

L'évocation des « blancs fantômes des amours évanouies » qui, ce soir là, en cette fin d'année 1845, secouaient sur le cœur du poète leurs voiles parfumés, s'achevait, quelque douze ou quatorze mois après, en ce poème élégiaque qu'il dédiait aux mânes de Marie Duplessis. Le lien que le caprice avait noué à la sortie des Variétés s'était rompu au mois d'août suivant. Mais le temps écoulé depuis la

1. *Péchés de Jeunesse*, *passim*.

rupture n'avait pas altéré la force du sentiment. Il s'était repris on ne sait à quelles espérances de renouveau qui chantent à côté de son deuil dans les Stances à la pauvre fille morte. Ces espérances avaient été trompées par la mort.

Quand on eut mis en terre celle qu'il appelait son « dernier amour [1] », Dumas scella des strophes de l'adieu, le manuscrit de ses impressions de jeunesse. Puis, le livre prit son vol.

Et c'est ce bout de crêpe, échappé de sa dernière page, qui l'a porté, ainsi que sur une aile, jusqu'à nous.

1. *Péchés de Jeunesse.* La pièce intitulée : « M. D. »

VII

Et dans mes souvenirs, j'évoquai, chère morte,
Le fantôme voilé de tous nos jours heureux !
(A. Dumas.)

Dans une lettre à M. Édouard Pasteur, du 26 août 1912, qui sert d'introduction au précieux exemplaire que possède la Comédie-Française, M. Jules Claretie, après avoir rappelé l'origine psychologique de *la Dame aux Camélias*, ajoutait, en parlant de l'auteur : « Tous les amoureux de vingt ans ne sont pas capables d'embaumer ainsi leur amour. » Ce n'est cependant pas qu'il faille voir d'un bout à l'autre du récit d'*Armand Duval* une confession d'amant. L'imagination y collabora pour une bonne part. Elle eut à « condenser, à mettre en relief, à poétiser des faits et des émotions où toute une génération, où chaque génération se retrouve depuis des milliers d'années ». Elle fit œuvre littéraire

d'un incident de la vie, en tirant des faits une conclusion dramatique qu'ils n'avaient pas eue dans la réalité. Sous cette réserve, il apparaît que les souvenirs personnels constituent l'armature de l'action scénique ou romanesque. C'est de quoi nous assure ce propos rapporté par M. Claretie dans la même lettre : « Rien n'est plus facile que d'écrire ces pièces, disait Dumas de son premier succès théâtral : il suffit d'avoir vingt ans, de souffrir un peu et de dire très simplement ce qu'on a souffert. »

Dans cette composition, quel est donc le rapport du vrai à la fiction? Interrogé bien des fois à ce sujet, Dumas s'en est expliqué dans une page de son *Édition des Comédiens*. La rencontre aux Variétés, l'entremise de *Prudence*, le souper auquel est prié *Armand Duval*, l'indisposition de *Marguerite*, la déclaration qui a pour décor la chambre à coucher, tous ces épisodes auraient été pris sur le vif. La maladie de *la Dame aux Camélias*, dont les derniers temps sont assombris par des difficultés d'argent, quelques incidents de second plan, tels que le congé donné à M. de Varville, ou la situation un peu ridicule du comte de Gervilliers masqué du nom de *Saint-Gaudens* « un des niais et des plumés de la pièce », il n'y aurait rien de plus que l'imagination ne pût pas revendiquer comme sien. Pour ce qui est de l'héroïne, la question ne se pose pas de son

identité avec « Alphonsine Plessis, la personne qui a servi de modèle » à l'auteur.

Ainsi, la vie aurait fourni le personnage principal, deux ou trois comparses et les quelques incidents qui amorcent l'action.

Notamment, toute la fin de l'acte Ier, où *Marguerite* se promet à *Armand* et ne se refuse ce soir-là que parce que le camélia qui s'épanouit sur son sein n'a pas dépouillé encore sa robe incarnat fut « absolument vécue ». Et comme pour souligner le souvenir qu'il attachait à cette scène, Dumas nous marque que « sur ce point, le récit du roman, chapitre x, est encore plus que la pièce fidèle à la vérité ».

Mais il y a évidence que « *la réalité vécue* » a fourni au romancier d'autres éléments. Une des scènes les plus émouvantes de son livre, celle de l'exhumation, est loin d'être imaginaire. Absent de Paris quand elle eut lieu, s'il n'en put être un des témoins, il en connut par la suite toutes les circonstances. Et le silence qu'il observa là-dessus dans ses commentaires, n'était qu'un souci de délicatesse à l'égard de l'homme du monde qui, son devoir largement accompli, désirait désormais l'oubli de ce douloureux épisode de sa jeunesse.

La vente publique, les funérailles où s'abstinrent, à l'exception de deux, ceux « qui s'étaient fait un orgueil d'entretenir la vie de

Marie [1] », ne sont aussi que des incidents d'une biographie.

Quant au fond même du drame d'amour entre *Armand* et *Marguerite* deux documents décisifs donnent la mesure de ce qu'il eût de vrai : ce sont les Stances à Marie Duplessis, et la lettre de rupture ; l'original de celle-ci est entre les mains de Mme Sarah Bernhardt ; le texte intégral des Stances est dans le volume des *Péchés de Jeunesse*. La transcription qu'en a faite Dumas dans ses *Notes* sur la *Dame aux Camélias* a élagué les passages où sa sensibilité avait par trop étalé sa blessure.

Mis en train sur les données d'un caractère de courtisane qui eut réellement les qualités de « cœur » et de « désintéressement [2] » d'une *Marguerite Gautier*, le mécanisme psychologique avait déroulé, cinq actes durant, selon la logique des passions, la chaîne de leurs effets, comme elle eût pu se dérouler dans la vie, sauf que le balancier n'en eût été arrêté à un moment de sa course.

Cet arrêt, — c'est une certitude qu'autorisent les sous-entendus de la Préface, — se produisit, toutes proportions de temps gardées, après les événements qui, dans l'acte II, aboutissent à l'envoi de la lettre de rupture.

1. *Péchés de Jeunesse*. « M. D. ». Dans ce chapitre, les citations sans référence renvoient à la première édition du roman.
2. Préface de décembre 1867.

Tout ce qui est au delà, dans la pièce comme dans le roman, revient à l'imagination. Elle présida au développement dramatique d'une situation dont Dumas avait rejeté le profit.

S'il est certain que la pièce procéda « plutôt d'un besoin d'argent que d'une inspiration sacrée [1] », le roman fut l'hommage funèbre d'un cœur touché et d'une pitié attendrie qui ne se sentait peut-être pas exempte de tout reproche. Le poète ne le donnait-il pas à entendre dans son *Elégie*?

> Je vous avais écrit que je viendrais, Madame,
> Pour chercher mon pardon, vous voir à mon retour,
> Car je croyais devoir, et du fond de mon âme,
> Ma première visite à ce dernier amour [2].

Hélas ! le rideau était tombé avant la fin du cinquième acte. La mort n'avait pas ajourné son impatience au retour d'*Armand*. Et la pauvre femme s'en était allée, consolée, sans doute du repentir de son amant, mais désolée de le perdre dans l'instant où elle le retrouvait. Quelques jours de grâce encore à la mourante, et la scène dernière de *la Dame aux Camélias* eût été aussi une scène *vécue*. A peine donc peut-on dire qu' « elle rentre dans l'imagination », puisqu'il tint à si peu qu'elle n'ait été véritablement jouée.

Le *Journal de Marguerite* est également de

1. Préface.
2. *Péchés de Jeunesse*. « M. D. »

pure invention ; mais jusqu'à quel point, la fiction n'y est-elle pas le substitut du vrai, quand les regrets que Dumas a confessés dans ses Stances à Marie déposent si éloquemment en faveur du sentiment que cette fille lui gardait encore aux heures de son calvaire. Son nom, cher à sa peine et à ses espérances, était sur ses lèvres au moment de l'agonie. Si ce détail n'est que dans *le Mousquetaire* [1], il n'est pas infirmé par l'accent d'un repentir qu'avivaient probablement les révélations venues du chevet de la moribonde. Sans doute Dumas avait-il été instruit d'un attachement qui avait survécu à la rupture dont cette pauvre âme se vit payer de ses pensées de sacrifice. Le silence dont elle enveloppa son chagrin avait donné à l'infidèle le change d'une parfaite indifférence et paru justifier à ses yeux les griefs qui l'avaient éloigné d'elle. Du moins, lui en faisait-il réparation sur sa tombe :

> Et moi qui vous ai fuie, aujourd'hui je déplore
> De vous avoir quittée et d'être revenu.

Quelque sévérité que la délicatesse du cœur mette parfois à se juger, ce regret est à proportion des torts dont il se sentait maintenant coupable envers elle. *Armand*, s'agenouillant aux pieds de *Marguerite* qui va mourir, n'aura pas un cri plus sincère pour traduire ses remords.

1. N° du 23 mars 1855.

Encore, le retour de l'amant, en temps utile pour recevoir le dernier soupir de sa maîtresse n'est-il qu'à la scène, le dénouement de cette histoire. Ce n'est pas celui du roman : ici *Armand* arrive trop tard pour obtenir de *Marguerite* l'absolution qui eût mis sa conscience en repos. Plus dramatique parce qu'il est plus inattendu, plus vrai parce qu'il est plus conforme à la loi de la fatalité qui pèse d'un poids si lourd sur nos actions et sur nos espérances, ce fut en outre le véritable épilogue que la vie donna à cette aventure. Les premières strophes de l'Élégie à la mémoire de Marie Duplessis n'en laissent aucun doute :

Et quand mon âme accourt depuis longtemps absente,
Votre fenêtre est close et votre seuil fermé,
Et voilà qu'on me dit qu'une tombe récente
Couvre à jamais le front que j'avais tant aimé !

On me dit froidement, qu'après une agonie
Qui dure quatre mois, le mal fut le plus fort,
Et la fatalité jette avec ironie
A mon espoir trop prompt le mot de votre mort !

De cette affliction au désespoir d'*Armand*, il n'y a que la distance d'une transposition de ton.

Quant au ressort de l'action, — l'abnégation d'une amante, sa douleur méconnue et tardivement révélée —, si grande qu'y soit la part de l'imagination, le mécanisme n'en est point sans quelque rapport avec le jeu de cer-

taines circonstances où Dumas avait la conviction d'avoir été cruel ou ingrat.

Le mot de M. Claretie s'applique à cette stylisation sentimentale à travers laquelle court le fil ténu qui de l'invention ramène aux souvenirs. La dévotion de l'amant y a fait à la belle morte un ensevelissement qui lui garde figure d'éternité.

*
* *

Il a raconté lui-même [1], dans quelles conditions il s'acquitta de ce « devoir ». C'était au début de juin 1847. Depuis quatre mois, Marie Duplessis reposait au cimetière Montmartre. Dumas pris d'un désir de flanerie au grand air, s'était, au retour d'une visite à son père, improvisé une villégiature à Saint-Germain, à l'auberge du *Cheval-Blanc*. Cette auberge, située dans la Grand'Rue, était la seule qu'il eût trouvée ouverte après avoir manqué le dernier train du soir pour rentrer à Paris. Dès le premier jour sa rêverie conduisit le jeune écrivain vers la Terrasse. Que de fois, après avoir piqué un galop sur les « carcans » de Ravelet, n'y avaient-ils pas, lui et elle, repris haleine [2] ! Que de fois, le bras passé autour de la taille de Marie, n'avait-il pas foulé

1. *La Dame aux Camélias*. Lettre préface de l'édition Quantin (in-4°, s. d.).
2. *Ibid.*

d'un pas qui cueille en route le baiser, l'allée menant sous les ombrages de ces vieilles futaies!

« A peine, nous dit-il, me retrouvai-je seul sur cette terrasse où je m'étais promené si souvent avec Marie Duplessis que je me mis à penser à elle. »

Maintenant « ses paupières étaient closes », « ce front qui se couvrait de roses »,

... Ce front jadis si beau
N'avait plus d'autres fleurs que celles du tombeau.

Eût-il mieux exprimé la tristesse de cette évocation que dans ces vers où naguère lui était apparue l'ironie d'un destin qui tôt ou tard jette l'amour à l'oubli comme le corps à la tombe ?

... Hélas ! c'est une heure passée !
C'est une étoile d'or dans mon ciel effacée !
Qu'est-elle devenue? Elle a fui comme fuit
Toute chose ici-bas, me laissant dans la nuit.

Ainsi allaient ses rêveries, un soir de mai 1843, alors qu'entr'ouvrant le tiroir aux lettres d'amour, il avait, « avec ses souvenirs feuilletant son passé », fait l'aumône de quelques pleurs à tout ce qui y était enseveli ! Et pourtant, se disait-il, tant il y a d'apaisement dans l'amertume des souvenances,

Et pourtant, je voudrais, reporté vers l'aurore,
De toutes ces lueurs me faire un jour encore [1] !

1. *Péchés de Jeunesse.* « L'oubli » (mai 1843).

C'est à ce même souhait d'illusion appliqué à redonner vie un instant à ce qui n'était plus que poussière dans la tombe et foyer éteint dans un cœur que *la Dame aux Camélias* dut, ce jour-là, sa naissance. Au rappel de ces heures déjà lointaines, la méditation de Dumas faisant surgir autour du doux visage les éléments d'un récit, lui commanda « *impérieusement* » d'écrire l'histoire de cette pauvre âme, ou plutôt, ainsi qu'il a corrigé lui-même, « *une histoire sur elle* ». L'exécution fut aussi prompte que la conception. Rentré à son ermitage, l'écrivain se mettait à sa tâche et la terminait en trois semaines, dans le courant de ce même mois de juin.

Cette date, à vingt-cinq ans de là, il l'inscrivait au bas d'une édition à tirage restreint, où le portrait de l'héroïne, reproduit d'après l'aquarelle d'Olivier [1], consacrait définitivement le caractère anecdotique de ce roman. A l'occasion de ces noces d'argent de *la Dame aux Camélias*, Jules Janin agrémenta de quelques broderies nouvelles les atours dont il avait déjà paré cette aimable figure, que l'incident le plus fortuit devait mettre en vénération dans le calendrier des amants.

1. Et non d'après une *miniature*, ainsi que le dit une note des éditeurs.

*
* *

Cet incident est la double aventure d'une courtisane prise au jeu de la passion qu'elle inspire, et d'un jeune homme, esclave un instant d'une séduction irrésistible dont il se dégage avant de courir les chances d'un triomphe qui eût consommé sa défaite. C'est, en somme, l'histoire d'une de ces rencontres accommodée par le hasard pour la seule joie des sens, et qui ne compteraient jamais que des heures charmantes s'il ne s'y mêlait rien qui lui fût étranger. Mais le cœur ne tarde pas à tout gâter de ses sophismes. L'analyse insinue doucement sa corruption au sein même du plaisir et fait bientôt un tournent d'une idylle que le caprice avait noué de ses chaînes de fleurs.

Au lendemain de la soirée des Variétés, Dumas avait pris place dans le rang des élus de Marie Duplessis. Il en paraissait lui-même tout surpris : « La rencontre, la présentation, l'engagement de *Marguerite*, vis-à-vis de moi, tout avait été si rapide, si inespéré, qu'il y avait des moments où je croyais avoir rêvé.». Sans doute, attribuait-il à l'heure favorable un succès qui s'était dérobé à tant d'autres. Car Jules Janin se porte garant que la belle

Normande était « difficile à persuader »,quelles que fussent les qualités du soupirant.

Elle s'était livrée avec l'élan dont une âme troublée se porte vers ce qui lui paraît un refuge dans le moment où elle a vu s'étendre sur son horizon la menace de la mort. En effet, « il y a des incidents d'une minute qui font plus qu'une cour d'une année. De ceux qui se trouvaient au souper, nous conte Dumas, j'étais le seul qui se fût inquiété en la voyant quitter la table. Je l'avais suivie, j'avais été ému à ne pouvoir le cacher, j'avais pleuré en lui baisant la main. Cette circonstance... avait pu lui faire voir en moi un autre homme que ceux connus jusqu'alors, et peut-être s'était-elle dit qu'elle pouvait bien faire pour un amour exprimé de cette manière ce qu'elle avait fait tant de fois que cela n'avait déjà plus de conséquence pour elle ».

Dumas n'a point l'habituelle fatuité de l'amant satisfait. Mais s'il ne tire aucune vanité d'une conquête qui vous établissait alors une réputation comme les vingt-deux duels du marquis du Hallay, ou l'équipée galante du comte de Septeuil, il ne manquait d'aucune des séductions qui trouvent une femme sans défense.

S'il est vrai que Marie Duplessis était femme à s'approprier le mot de Mlle Contat au financier Samuel Bernard, en lui désignant le jeune Helvétius : « Venez me voir avec cette figure-là

et je vous donnerai mille louis[1] », les avantages extérieurs de Dumas suffiraient déjà à expliquer un succès pour lequel il n'eut pas longtemps à combattre.

Mais aux yeux de cet être fragile et de santé chancelante qui se savait vouée à la vie éphémère d'une belle-de-nuit, il avait mieux pour plaire que ces agréments physiques et d'être un parfait gentleman à la mode du jour, « montant résolument à cheval, tirant suffisamment l'épée, le fusil, le pistolet, dansant d'une façon supérieure toutes les danses de caractère[2] ». Une expérience précoce de la souffrance humaine, tout en le rejetant, par une réaction naturelle des ardeurs de la jeunesse, vers les joies de la vie, avait dressé son âme à la compassion de la douleur. A l'âge où les sollicitations des sens n'étreignent dans la femme que l'instrument de leurs félicités, il se penche avec commisération sur le sort que notre société et notre morale font à celle-ci. Et les instincts généreux que l'exemple et la sollicitude d'une mère chrétienne ont fait fleurir en lui, loin de se perdre dans les courants dissipés de cette existence de fêtes où il s'est aventuré, se fortifient de tous les appels à la pitié qui montent d'en bas vers lui, de ces visages fardés où le sourire n'est souvent que la grimace de la détresse et l'horreur de la chute.

1. J. Janin. Préface (éd. 1872).
2. Dumas père, *De Paris à Cadix.*

L'ivresse des alcôves n'altère point sa nature. Où d'autres s'oublient, il se cherche, car il a le privilège des êtres robustes et équilibrés chez qui le délire des sens fait parfois déraisonner le cœur, mais n'en corrompt pas les qualités natives. De l'expérience *in anima vili* que sa traversée du « paganisme de la vie moderne [1] », lui donne de la femme, il n'emporte pour cet être, « enfant malade et douze fois impur », dont parle Vigny, que de nouvelles raisons de pitié et de respect, en considération de l'infirmité de sa nature et des conditions qui l'asservissent. C'est à la lumière de ces sentiments, qu'à la fois « défiant et crédule », « blasé et candide », « insoucieux et dévoué [2] », il règle ses rapports avec « les créatures dévoyées » qu'il croise en chemin, et qu'il compatit à leurs désespoirs, provoque leurs confidences et devine les regrets et les larmes derrière les fausses joies qui se donnent en spectacle [3]. Il a, ainsi qu'il le déclare dans son roman, « une indulgence inépuisable pour les courtisanes ». Elles ne sont pas à ses yeux des individus moralement inférieurs aux autres, mais les victimes d'un ordre social qui, sous de grands mots et des formules de convention, n'abrite que l'égoïsme de chacun. Il n'est pas de ceux qui tirent jouissance de ce qui ne leur

1. Préface de *la Femme de Claude.*
2. *De Paris à Cadix, op. cit.*
3. Préface de *la Femme de Claude.*

inspire que mépris : il y a plus d'accord entre ses inclinations et les raisons de son jugement, et sa conscience ne s'accommoderait pas d'un compromis entre les unes et les autres passé sous le couvert des bienséances mondaines ou des conventions sociales.

Aussi, sans « vivre comme un saint », ne prend-il qu'un plaisir médiocre à ces faciles plaisirs qu'offrent les filles de Vénus, et pleurerait-il plutôt de leurs mœurs dissolues qu'il ne s'en amuserait. Celles qui le prirent pour confident « lui surent gré de ne pas se moquer d'elles [1] », et du respect où l'inclinaient leur ruine et leur abaissement.

*
* *

Marie Duplessis fut de celles-là, car dès la première entrevue, elle était mise en confiance par les attendrissements auxquels il se laissait aller avec elle. En quelques instants il a percé la misère morale de cette princesse des *Mille et une nuits*. Ce rire qui se force, cette hardiesse « à boire et parler comme un portefaix », ne lui donnent point le change des vrais sentiments de « cette belle créature de vingt ans », dont l'inconduite ne lui semble « qu'un besoin

1. *La Femme de Claude.*

d'oublier ». Car, remarque-t-il, « il y avait dans cette femme quelque chose comme de la candeur. On voyait qu'elle en était encore à la virginité du vice ». L'ingénuité du regard de cette « figure angélique [1] » s'inscrivait en faux contre les dérèglements de la fille de joie. L'âme cherchait dans la fièvre des plaisirs l'étourdissement qui soustrairait le corps à la fièvre de son mal. C'était une manière de suicide qui ne paraissait pas sans excuse au poète de Marie :

Ainsi qu'un ver rongeant une fleur qui se fane
L'incessante insomnie étiolait vos jours,
Et c'est ce qui faisait de vous la courtisane
Prompte à tous les plaisirs, prête à tous les amours[2] !

Elle disait à qui s'apitoyait sur ses excès : « Ce qui me soutient, c'est la vie fiévreuse que je mène. » « Vie douloureuse, écrit Dumas, que j'entrevoyais sous le voile doré qui la couvrait et dont la pauvre fille fuyait la réalité dans la débauche et l'ivresse. » Aussi bien, était-elle sans illusion sur son sort, mais soucieuse seulement de son prestige, elle demeurait parfaitement maîtresse de son émotion et de ses alarmes, en femme qui sait son monde et garde le sourire dans le tourment, en coquette qui n'entend rendre les armes pas même devant la mort.

1. Les frères Lionnet, *Souvenirs* (Ollendorff, 1888, in-16).
2. *Péchés de Jeunesse.* « M. D ».

Mais elle les rendit avec grâce devant le trouble réel de cet inconnu de la veille qui venait à elle sinon avec un patrimoine à dilapider, du moins avec des réserves d'enthousiasme et de bonté, une fraîcheur de sentiments toute juvénile, des attendrissements d'enfant et des pudeurs [1] où s'enveloppait le respect de soi-même et des autres. Aux dépenses qu'il pouvait se permettre, il ajoutait un peu de pitié [2] ; et s'il joignait à la connaissance du cœur féminin l'indulgence qui en excuse les faiblesses, il avait, par surcroît, les qualités personnelles qui justifient ces défaillances et n'en attristent pas la mémoire.

Tant de circonstances réunies en une de ces heures où la maladie affine les curiosités de la chair, eurent raison d'une résistance qui savourait à l'avance sa défaite et qui ne fut ni trop brève pour en diminuer le prix, ni trop longue pour en compromettre le bénéfice.

L'heureux amant avait « commencé d'abord par n'être reçu que de minuit à six heures du matin ». Ces faveurs ainsi mesurées étaient dérobées aux droits de qui soutenait alors le luxe de Marie Duplessis. Ce personnage était le vieux comte de Stackelberg : dans le dossier Charavay, figure, en effet, au nom de ce « riche boyard », à la date du 18 décembre1844

1. *La Dame aux Camélias.*
2. Préface de *la Femme de Claude.*

la facture d'une « bague ornée d'un brillant pesant vingt grains moins un seizième», de la valeur de 4.560 fr., plus 60 fr. de monture, achetée chez Salomon Halphen, pour être offerte à la belle enfant. D'autre part, les angoisses d'*Armand Duval* nous permettent de croire avec quelque probabilité que l'ex-diplomate partageait, à son insu, sans doute, les profits aussi bien, que les frais de son culte avec certain autre prétendant qu'il avait cru supplanter dans les bontés de la déesse.

L'amant de *Marguerite Gautier* n'est-il pas contraint, en effet, à battre aussi les fourrés de la chasse gardée du *comte de G...*? Pour le vieux duc, s'il ne tient, dans le roman, que l'emploi d'un *Œdipe* auprès d'une *Antigone*, c'est peut-être que le romancier, quand il transposait de la vérité dans la fiction ce chapitre de sa jeunesse, jugea bon dans la souffrance de son amour-propre d'écarter de sa pensée la souillure des baisers séniles dont s'était marqué « le front qu'il avait tant aimé [1] ».

Partageant bientôt elle-même l'ardeur qu'elle avait allumée, la courtisane énamourée fit fléchir peu à peu, en faveur de son poète, les commandements de l'intérêt. Il fut « admis de temps en temps dans les loges, puis elle vint dîner quelquefois avec lui ». Le matin

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. ».

elle lui expédiait un petit mot tendre ; c'était l'ordre de service de la journée. « J'allais la prendre, dit-il, nous dînions, nous allions au spectacle. » A la sortie, fort souvent le flot les roulait vers quelque lieu à la mode où ils soupaient. D'autres fois, épris d'un bonheur plus solitaire, ils s'en venaient assoupir la fièvre de leurs sens dans « cette oasis divine » qu'était le boudoir de Marie, où les fleurs s'alanguissaient dans « les grands vases de Chine ». « Un matin, dit l'amant, je ne m'en allai qu'à huit heures, et il arriva un jour que je ne m'en allai qu'à midi. »

*
* *

Le charme qui avait courbé aux pieds de cette maîtresse tant d'adorateurs et qui faisait de Dumas, chaque jour, le prisonnier plus étroit de sa conquête, a mis son coin à toutes les pages de la première partie du roman. La ferveur de l'écrivain s'y est amoureusement délectée à rendre, en une minutie et une surabondance de touches, de traits et de rehauts qui occupaient encore ses corrections près de trente ans après, l'image vivante de sa « chère ombre envolée [1] ». Cette beauté, digne, selon

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. »

Théophile Gautier, des lauriers d'une Fornarina, la voici telle que nous l'a rendue, dans son premier jet, la plume de Dumas :

« La tête, une merveille, était l'objet d'une coquetterie particulière. Elle était toute petite, et sa mère, comme dirait de Musset, semblait l'avoir faite ainsi pour la faire avec soin. Le visage formait un ovale d'une grâce indescriptible. Les yeux noirs, surmontés de sourcils dont l'arc était d'une telle pureté qu'il semblait peint, étaient voilés de grands cils qui, lorsqu'ils s'abaissaient, jetaient de l'ombre sur la teinte rose des joues. Le nez était fin, droit, spirituel. Les narines, un peu ouvertes, démontraient une aspiration ardente vers la vie sensuelle. Quant à la bouche, à laquelle aucune expression ne pouvait faire perdre de sa beauté virginale, elle méritait vraiment que l'on s'arrêtât pour la regarder. Elle s'entr'ouvrait gracieusement sur des dents blanches comme du lait, et dont les alvéoles rosées paraissaient, tant elles étaient fines de transparence et de ton, incapables de supporter le contact même de l'air le plus pur. La peau avait ce duvet léger sur lequel le jour se joue comme sur le duvet des pêches qu'aucune main n'a touchées. Les cheveux, noirs comme du jais, naturellement ou non, étaient ondés, et deux larges bandeaux, côtoyant les sourcils, se perdaient derrière la tête, en laissant voir un bout des oreilles auxquelles brillaient

deux diamants d'une valeur de quatre à cinq mille francs chacun [1]. »

Alors qu'il ravivait ainsi, une fois encore, pour les yeux du cœur, les traits qu'il avait adorés, il aurait eu recours, pour rendre son dessin plus fidèle, à « un merveilleux portrait » de Vidal. Il nous dit : « Il était d'une si étonnante ressemblance qu'il m'a servi à donner les renseignements pour lesquels ma mémoire ne m'eût peut-être pas suffi. » Évidemment, il se calomniait. Le comte de Contades devant qui, certain jour, Dumas s'était mis à tisonner les souvenirs de ce temps heureux, nous affirme que nous sommes ici en pleine légende. Vidal, loin d'avoir jamais fait le portrait de Marie Duplessis que lui attribuait le romancier, prit ombrage de cette publicité inattendue qu'il jugeait le desservir auprès de sa clientèle aristocratique [2]. Janin qui, dans une chronique de *l'Artiste* du 1er décembre 1851, avait apostillé, de l'autorité de sa critique, une paternité qu'il croyait justifiée bien qu'elle lui parût se donner pour un peu honteuse, crut apaiser les scrupules de Vidal en amendant, sur le point qui le touchait, le texte de ce qui allait devenir la préface de la seconde édition. Il écrivit : « Vidal avait fait de cette belle tête

1. Les éditions de 1851, 1852 et 1872 apportèrent une refonte successive de ce portrait.

2. Comte de Contades, *Les Portraits de la Dame aux Camélias.* (*Le Livre*, mai 1887.)

une tête ravissante et chaste, d'une élégance finie, et depuis que cette déesse est morte il n'a plus voulu dessiner que d'honnêtes femmes, ayant fait, pour celle-là, une exception qui a tant servi à la naissante renommée du peintre et du modèle. » D'après M. de Contades, l'artiste ne se déclara point satisfait. Il ne semble pourtant pas, qu'il ait jamais dû adresser des représentations bien pressantes, puisque les nombreuses éditions qui suivirent lui laissèrent le mérite d'une œuvre qu'il avait désavouée. Seule tint compte de sa réclamation l'édition de 1872. L'éloge de Vidal comme portraitiste hors pair de Marie Duplessis y eût été singulièrement déplacé à côté de la reproduction à l'eau-forte de la délicate aquarelle d'Olivier qui sert de frontispice à ce tirage d'amateurs. Aussi, toute allusion au « merveilleux portrait » disparut-elle, cette fois, du roman, et la Préface n'en garda que ce souvenir : « ... Aux murailles... ce même portrait dont un habile crayon avait fait une image ravissante et chaste, d'une élégance achevée. » Mais sans doute, auteur et préfacier tenaient-ils à leur Vidal, ou voulaient-ils continuer leur crédit à la légende qu'ils avaient mise en circulation : l'édition Quantin qui suivit, et toutes celles qui vinrent par la suite, rétablirent le texte incriminé. Entre temps, d'ailleurs, Vidal était mort. Il a toujours été admis, depuis, que le portrait qui, à la succession de Marie, échut à

sa sœur, et que l'on peut voir encore à Lignières [1], était un Vidal. Le buste frêle de la jeune femme s'y enveloppe dans les plis d'une robe de chambre sur laquelle les ondes moirées de sa chevelure étendent, ainsi qu'un présage funèbre, leur glacis d'aile de corbeau. On ne saurait contester ni les qualités de la facture ni le charme mélancolique de ce portrait, même dans l'état passablement délabré où il se présente aujourd'hui. Il paraît surtout avoir le mérite de nous rendre le modèle avec ce souci de vérité qui s'attache à découvrir la ressemblance dans la fidèle expression d'un état psychologique habituel : il met, en quelque sorte, l'âme à fleur de peau du visage. Ce n'est pas le portrait d'apparat qui vise principalement à plaire, où l'éclat donné à ce qui n'est que l'extérieur absorbe souvent à son profit la vraie personnalité. Si l'on peut dire, il n'y a pas eu de pose et c'est la confession sans voile du modèle à l'artiste.

Il y a tant de surprise à voir un chroniqueur de l'actualité s'obstiner, à l'encontre d'un peintre, dans une affirmation démentie, qu'on est tenté de croire que Jules Janin y fut de bonne foi. En fait, tant le romancier que le critique, en évoquant le fameux Vidal, précisaient assez pour ne pas permettre aux recherches de s'égarer sur la toile dont avait hérité Del-

1. Chez M. Évrard.

phine Paquet. Cette précision à laquelle on n'a pas pris garde, désignait non un portrait à l'huile, mais un portrait au crayon. — Vidal, avait dit Dumas, était « le seul homme dont le *crayon* pouvait reproduire *Marguerite* ». Et un passage de la première édition qui a disparu des suivantes, mettait en relief ce détail : « Quand je visitai son appartement, — (c'est-à-dire à la veille de la vente publique) — ce *dessin* n'était déjà plus chez *Marguerite* et celui que j'y vis était *la Femme aux Étoiles*, qu'elle avait achetée comme faisant pendant à son portrait. » Janin, plus exact encore, avait écrit : « Aux murailles... son portrait que Vidal avait tracé *aux trois crayons* ».

Or, ce crayon existe. Il est de Chaplin. Le *Catalogue de la vente après décès* de cet artiste le mentionne ainsi :

« N° 60. — Marie Duplessis (*Dame aux Camélias*).

« Dessin mine de plomb rehaussé de couleur.
Signé en bas[1]. »

Ce crayon fut l'ébauche d'un portrait dont on a perdu, depuis, la trace, mais que *l'Artiste*, sans indiquer ses références, reproduisit, gravé par Riffaut, dans son numéro du 1er décembre 1851, où paraissait en même temps l'étude de Janin sur *Mlle Marie Duplessis*.

1. *Catalogue de tableaux...*, *par* Ch. Chaplin..., composant son atelier et dont la vente après décès aura lieu à l'Hôtel Drouot, les 28 et 29 avril 1891 (in-4°).

Si c'est à ce dessin original que Dumas et Janin se référaient, comment expliquer, puisqu'il était signé, l'erreur d'attribution dans laquelle ils persistèrent l'un et l'autre?

*
* *

Mais quel que fût l'artiste l' « expression virginale » demeure l'irrésistible attrait de ce visage. « Cette tête, soulignait aussi Dumas, avait une expression de naïveté tout à fait enfantine ; on eût dit que ces grands yeux étonnés ne s'étaient jamais fixés que sur l'azur du ciel, et que cette bouche n'avait encore dit que de pieuses paroles et donné que de chastes baisers. » Le contraste que faisait cette figure de blanche vierge avec le dérèglement d'une existence capricieuse, se retrouvait dans l'âme de cette aimable impénitente dont toutes les séductions s'enveloppaient comme d'un voile de chasteté. Il n'y avait à cela nulle affectation de sa part. Elle avait dans les sentiments la distinction choisie de ses manières et le vice même était chez elle sans éclat, comme son élégance sans ostentation. Elle avait la modestie de la pudeur. Si elle se livrait avec toutes les coquetteries de la courtisane, elle se reprenait avec les effarouchements de l'innocence.

Une sensibilité naturellement délicate et fine, avivée par un état de santé précaire, en faisait un être impressionnable et mobile, avide d'émotions et n'épuisant ses souhaits dans aucune. Dans ce corps hâtivement mûri à la chaleur des caresses, bouillonnaient encore les aspirations confuses de l'enfance, ces attendrissements subits, ces émois de la première aurore où les larmes tremblent dans la joie. Ame nonchalante, mais passionnée, elle avait versé de la sentimentalité où s'égaraient ses rêves de jeune fille, dans l'ornière des premières aventures qui ne lui avaient révélé que les curiosités de la chair. Elle en avait subi les entraînements et les délices, sans abdiquer une espèce de fierté qui était la décence de sa honte.

Les contrastes que la volupté découvre dans l'objet de sa passion la tiennent en haleine. Il y avait ainsi, en Marie Duplessis, une nature assez riche d'éléments contraires pour entretenir les fièvres du désir. « Ce mélange de gaîté, de tristesse, de candeur, de prostitution, écrit l'amant, cette maladie même qui devait développer chez elle l'irritabilité des sentiments comme l'irritabilité des nerfs, tout cela me donnait un désir ardent de la posséder. » Une ingénuité d'âme qui était comme la fleur des premiers instincts parait de ses grâces naïves les alanguissements des étreintes. C'était la maturité d'août unie aux floraisons

d'avril. Les molles langueurs des nuits embrasées s'étiraient dans le frisson d'un matin printanier : se glissant au travers « des rideaux de satin rose », le soleil déposait « la joie et le réveil » sur le front d'une enfant endormie dans le lit d'une courtisane.

Sortie de l'ivresse des sens, elle renaissait à la vertu, et retrouvait ces élans et ces troubles délicieux des premières heures du jour. Elle avait alors « des aspirations soudaines vers une existence plus calme qui lui aurait rappelé son enfance », ambitionnait quelque retraite cachée dans la solitude des grands bois [1], ou regrettait les sentiers fleuris du vallon de Montmorency, du temps qu'elle y allait en robe de percale, nicher au *Cheval-Blanc*, des amours de toute une semaine. Dans les instants où elle ne briguait pas la couronne de comtesse, le manteau des royautés galantes pesait à ses épaules délicates et comme une reine au petit pied, elle eût tenu volontiers la houlette dans un Trianon. Mais les servitudes où l'entraînait son état de souveraine, frappaient bien vite à sa porte, et les beaux projets d'idylle parmi les fleurs et les ombrages s'effilaient sous les doigts qui les avaient tissés.

1. Vienne, *La Vérité sur la Dame aux Camélias* (*op. cit.*)

*
* *

Cependant, dans le doux bercement de la tendresse où maintenant elle s'abandonnait, elle en oubliait les courtisans pour le page et négligeait parfois de paraître à sa cour. Elle en venait à s'isoler presque complètement de ses anciennes habitudes. Congédiant l'étiquette, elle prenait goût à des escapades d'écoliers amoureux. « S'il faisait beau, elle s'enveloppait d'un cachemire, se couvrait d'un voile », et « comme deux enfants », ils s'en allaient « courir, le soir dans les allées sombres des Champs-Élysées ». D'autres fois, elle restait chez elle, elle se mettait au piano, et il l'écoutait, d'une oreille avide », en « éveiller le concert [1] ». L'hiver qui ne permet plus ces promenades « où penchés l'un sur l'autre »

La bouche dit ces mots en qui notre âme croit [2],

l'hiver fêtait leurs amours dans la chambre bien close tout emplie « de l'haleine odorante des souvenirs joyeux ». Entendez-les pépier dans cette strophe :

Or, c'est là qu'autrefois, ma chère ombre envolée,
Nous restions tous les deux lorsque venait minuit,
Et depuis ce moment jusqu'à l'aube éveillée,
Nous écoutions passer les heures de la nuit [3].

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. ».
2. *Ibid.* « Avril ».
3. *Ibid.* « M. D. ».

Plus il voyait cette femme, plus elle l'enchantait. Il la contemplait « avec amour et presque avec terreur, en pensant à ce qu'il était près de souffrir pour elle ». Il la jugeait « belle à faire croire un athée ». Il n'y avait pas jusqu'à sa maigreur qui ne lui parût être en elle une grâce, la maigreur « cette indécence du nu », selon Baudelaire et qui ajoutait à ses lignes le galbe de l'adolescence. Sous un « regard ingénu », un « visage sérieux », un « sourire même imposant [1] », se cachait une nature ardente. Tout le dénotait : « sa marche assurée, sa taille souple, ses narines roses et ouvertes, ses grands yeux légèrement cerclés de noir », jusqu'à ce « parfum de volupté », subtil arome du désir, qui montait de toute sa personne, comme on voit « ces flacons d'Orient, si bien fermés qu'ils soient, laissant échapper le parfum de la liqueur qu'ils renferment [2] ».

C'est l'*Alleluia* de ces ivresses qu'un de ses amants qui signe : *Un Camélia*, chantait en cette strophe :

Ah ! si vous l'aviez eue à vos genoux posée
Semant de roses-thé son canapé soyeux !
Si vous aviez senti sa main blanche irisée

Dans vos cheveux ! J'ai vu le ciel dans ses beaux yeux
Quand son baiser savant, — la flamme et la rosée —
Eut noyé mes ennuis dans les songes joyeux !

1. Janin, Préface.
2. Romain Vienne observait pareillement « que la puissance du fluide magnétique qui se dégageait d'elle saturait ses admirateurs de charnelles convoitises ».

Était-il besoin qu'Arsène Houssaye nous certifiât que ces vers ne sont pas d'Alfred de Musset, fût-ce même pour nous donner à entendre que *Rolla* vint peut-être à cette source abreuver aussi ses dégoûts? Ils ne sont pas davantage de Dumas. Mais avec quelle éloquence *Armand* ne parlait-il pas des étreintes de sa maîtresse, de « ces transports fiévreux » où « toute la vie de *Marguerite* semblait être passée dans les baisers dont elle le couvrait ». Ces délires sensuels capables de « réduire en peu de temps le corps et le cœur à l'état de cadavre[1] », étaient-ils inconnus à celui qui s'adressant à la « chère ombre envolée » lui disait :

Vous souvient-il des nuits, où brûlante, amoureuse,
Tordant sous le baiser votre corps éperdu,
Vous trouviez, consumée à cette ardeur fiévreuse,
Dans vos sens fatigués le sommeil attendu ?

Heureux instants de courte trêve aux accès d'inquiétude dont une maladie de langueur assaillait la pauvre fille.

Son corps frileux pelotonné dans un peignoir, elle venait auprès d'*Armand* s'accroupir, « comme elle en avait l'habitude, sur son tapis, devant le feu et regardait d'un air triste la flamme du foyer ».

1. *La Dame aux Camélias* (1re édit.). *Péchés de Jeunesse.* « M. D. »

C'est dans les mêmes termes que le poète évoquait l'angoisse de ces silences :

Alors vous regardiez, éclairée à sa flamme,
Le feu comme un serpent dans le foyer courir ;
Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir [1] !

Le mal s'aggrava au printemps de 1845. Comme l'atteste une lettre de Liszt publiée par M. Georges Montorgueil, Marie Duplessis fut atteinte d'une fluxion de poitrine. Elle fut soignée par Koreff, ce médecin prussien qui aurait mis au service de sa réputation plus d'intrigue que de science. Il lui continua ses soins jusqu'au mois de juin. Il la traita, — Liszt lui en rend témoignage, — « avec un dévouement égal au succès », et s'acquit « la tendre gratitude » de Marie.

Quand la convalescence fut venue, ils connurent, à nouveau, par les beaux soirs de printemps,

... L'heure mystérieuse
Où deux âmes d'amants se perdent en chemin...
Ayant le front rêveur avec l'âme joyeuse [2].

Leur promenade les ramenait au boulevard de la Madeleine, et là, dans la paix tranquille de leur entresol, autour de la petite table dressée pour le souper, ils asseyaient, « l'un auprès de l'autre », leurs gais babillages [3].

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. »
2. *Ibid.* « Avril ».
3. *Ibid.* « M. D. ».

*
* *

Ces amours charmantes allaient au delà des vœux formés par le jeune poète certain jour de janvier 1843, quand il ne demandait « à Dieu qu'un peu de calme », « au monde que l'oubli qu'on donne à tous les hommes [1] ».

Diverses pièces des *Péchés de Jeunesse* nous le montrent, à la veille de sa vingtième année, docile aux mélancoliques attraits des choses qui passent et des illusions qui s'effacent, assez pour s'éprendre de cette femme « nerveuse, malade, triste, ou d'une gaîté plus triste que le chagrin ».

Lui-même, comme il le dira plus tard, il n'était que d'une « gaîté apparente [2] », et sous les dehors légers de la jeunesse, il gardait au fond de l'âme un reflet des tristesses qu'avait connues son enfance. Une sensibilité prématurément mise à l'épreuve, un esprit d'observation précoce, un naturel bon et généreux choqué déjà des imperfections de ce monde, le rendent pensif, rêveur, enclin à voir l'humanité sous son jour périssable. A dix-sept ans, s'adressant à une jeune fille, il lui rimait que la terre est un triste séjour et le bonheur un mot plein de mystère. Il s'en ex-

1. *Péchés de Jeunesse.* Pièce sans titre.
2. Préface de *la Femme de Claude.*

cusait, d'ailleurs, en se traitant de « rêveur sombre ». En quoi il exagérait. Mais il donnait peut-être la vraie note quand il disait de lui :

Que suis-je? un enfant, un rêveur,
Un écho des douleurs et des chants de l'espace,
Un pauvre esprit qui marche éclairé par son cœur,
Une chose qui chante, une chose qui passe !

On le croirait dépris de tout. Il se rit de toutes les passions qui battent de leur fièvre le pavé, des plus fous pour l'argent, des moins fous pour la femme, et cela pour finir dans quatre pieds de terre et le ver de la tombe [1]. Il n'a pas franchi le seuil de la vie qu'il s'interroge sur le sens de la mort. Non qu'il la redoute. Qu'est-elle après tout? « un rideau qui se lève ! »

Une bière de bois, un oreiller sans pli,
Où l'on jette des fleurs, de la terre et l'oubli !

Mais elle l'émeut jusqu'à le poursuivre dans les bras de l'amour :

Dire que nous mourrons et qu'un jour, mon pauvre ange,
Nos âmes quitteront, à l'heure où tout s'échange,
Cette terre et ce jour;
Qu'elles n'y laisseront que de pâles squelettes
Et que nous n'aurons plus, sur nos lèvres muettes
Un seul baiser d'amour !

C'est ainsi qu'en la saison des roses, il pi-

1. *Péchés de Jeunesse.* « Où va la fumée d'une cigarette » (1843).

quait à un madrigal cette image galante « d'os décharnés qu'en la tombe livide »,

Viendra ronger le ver [1] !

Cette alliance de l'amour et de la mort, — thème si cher aux romantiques — l'obsède. Elle marque de son amertume cette *Chanson triste*, une pièce sans date, qu'à deux détails on pourrait croire avoir été inspirée par Marie Duplessis :

Hâtez-vous, ô mes mains, de presser tous les soirs
Le corps de ma blanche maîtresse,
Et versez sur son sein que mon baiser caresse,
Le torrent de ses cheveux noirs !

Quatre planches de bois, renfermant ma poussière
Vous raidiront dans mon linceul,
Quand, cadavre oublié, je dormirai tout seul
Sous les saules du cimetière !

Hâtez-vous, ô mes yeux, en voyant chaque jour
Tomber la pudeur de ses voiles,
De contempler ma mie et ses *grands yeux*, étoiles
Dans le ciel bleu de notre amour !

Comme Berlioz à Florence, il s'attarde un matin, à l'Hôtel-Dieu auprès du cadavre d'une jeune femme, puis s'en vient conter par le menu à quelque maîtresse quel masque font du plus beau visage les fards de la mort ! Beauté, fortune, chagrin, amours, tout cela vanité ! Après nous d'autres êtres viendront,

1. *Péchés de Jeunesse.* « Jeunesse », mai (1843).

jouets des mêmes rêves qui toujours recommencent et jamais ne s'achèvent que sur ce mot : tu mourras !

Ce scepticisme léger — habituel défi porté par la jeunesse à la vie — se tempère d'une espèce de foi mystique qui ne sépare pas Dieu de l'amour ; « l'âme sans amour au ciel Dieu la renie », et sur les lèvres des amants, les mots « saint », et « voluptueux », ne jurent point ensemble [1]. Et à l'instar des âmes désolées de 1830, il lui arrive à lui aussi de se croire « maudit du Seigneur [2] » pour se donner la joie d'être racheté par les larmes d'une gracieuse enfant candide, quelque *Eloa* de *keepsake* au visage éthéré fait de rayons de lune et de reflets d'opale.

*
* *

Faut-il s'étonner que cette propension de l'esprit et du cœur à lamenter, sous le masque d'une indifférence apparente et d'« une parole froide [3] », la misère d'un destin périssable, l'ait si complètement abandonné au charme maladif de cette âme où les fièvres d'un mal inexorable et les fièvres des désirs

1. *Péchés de Jeunesse* « L'amour à la jeune fille » (janvier 1841).
2. *Ibid.* « A Mlle Z... » (1843).
3. Dumas père, *De Paris à Cadix.*

inapaisés, la menace de la mort et la soif de la vie, mettaient de si poignants contrastes ?

Ajoutez encore que cette femme ne manquait, ainsi qu'en témoigne Dumas, « ni d'esprit ni de désintéressement [1] ».

Quand ses pareilles n'avaient qu'un cabinet de toilette, Marie Duplessis fut en mesure d'avoir un salon ; nouveau Brantôme des Dames Galantes, Arsène Houssaye est une autorité qu'on ne peut récuser ; et lui qui les a toutes connues, Lola Montès, Esther Guimond, Mogador, Alice Ozy, et la belle Mathilde, et Pomaré, et Clara Fontaine, et toutes les « biches » de la fête impériale, lorsqu'il ajoute que Marie Duplessis ne disait que des « *bêtises* », il l'entend de celles que dit une « fille d'esprit [2] ».

Janin qui la jugeait « familière et noble » à la fois dans sa conversation, où la servait « une langue sonore, éloquente et rêveuse tout ensemble », résumant son impression d'une rencontre avec elle, s'exprimait en ces termes :

« Son maintien répondait à son langage, sa pensée à son regard, son regard à son sourire, sa toilette à sa personne, et l'on eût vainement cherché, dans les plus hauts sommets du monde, une créature qui fût en plus belle et plus parfaite harmonie avec sa parure, ses habits et ses discours. »

1. Préface de *la Dame aux Camélias.*
2. A. Houssaye, *Les Confessions*, tome II.

Véron qui n'était pas non plus mauvais juge, avouait, au sortir d'un souper où il venait de traiter, avec quelques amis, Marie Duplessis, qu'elle était vraiment « une merveilleuse courtisane », non pas seulement qu'elle fût « la femme la mieux habillée de Paris », ou à cause de la décence de son libertinage, mais encore par l'agrément d'une causerie qui demeurait étrangère aux questions d'intérêt [1].

De fait, elle n'était pas avide [2]. Et s'il lui fallait pour vivre « trente fortunes », les difficultés qu'elle ne sut point s'épargner prouvent assez qu'elle obéit à d'autres sentiments que la cupidité. Romain Vienne nous la représente comme très généreuse, et M. Adolphe Brisson nous a répété d'elle un trait de désintéressement [3]. Il paraît qu'un jeune poète, encore peu fortuné, lui avait déclaré sa flamme certain jour qu'une dette de dix mille francs arrivait à échéance. Désolé de ne pouvoir envelopper dans son madrigal le billet libérateur, il s'en va confier sa peine à un banquier de ses amis. Celui-ci se rend chez Marie, plaide la cause du soupirant et avance la somme : « Qu'il vienne, s'écrie-t-elle, mais remportez vos billets de banque ; je ne veux pas qu'il y ait, entre lui et moi, de questions d'argent. » Rien n'autorise à croire qu'il s'agissait de Du-

1. *Un Anglais à Paris*, tome Ier.
2. Janin. Art. du *Journal des Débats*.
3. *L'Éclair*. N° du 20 juin 1900.

mas, de qui M. Adolphe Brisson tenait l'anecdote. Il semble, cependant, que le romancier ait voulu garder trace d'une circonstance analogue, quand aux reproches d'*Armand* qui souffre d'être trahi, il met dans la bouche de *Marguerite* cette réponse : « Mon ami, si j'avais deux cent mille livres de rentes, que je fusse votre maîtresse et que j'eusse un autre amant que vous, vous auriez le droit de me demander pourquoi je vous trompe... J'aurais pu vous dire : — J'ai besoin de vingt mille francs ; vous étiez amoureux de moi ; vous les eussiez trouvés au risque de me les reprocher plus tard ; j'ai mieux aimé ne rien vous devoir ; vous n'avez pas compris cette délicatesse. »

*
* *

Dumas n'était pas homme à profiter de ce désintéressement. Sans fortune personnelle, il n'eût pu mener longtemps le train de vie que comporte pareille liaison, s'il n'eût demandé au jeu et aux dettes de subvenir à ce qui lui manquait. Il fit un peu comme *Armand Duval*. Et bien des fois, ainsi qu'il s'en gourmandait en mai 1846, il rentra chez lui, ayant, « au lansquenet »

Dans une nuit, perdu plus d'argent qu'il faudrait
Pour faire vivre un an une honnête famille [1].

1. *Péchés de Jeunesse*. « L'Hôtel-Dieu ».

Il n'avait alors d'autre recours que l'emprunt, et il en usa assez fréquemment, puisqu'il avouait, dans sa *Lettre à Cuvillier-Fleury*, qu'il ne devait pas moins de cinquante mille francs pour sa traversée du monde interlope.

En tout cas, Dumas ne pouvait manquer de rendre à Marie Duplessis ce témoignage que chez elle le cœur savait parler plus haut que l'intérêt. Car, si *Marguerite Gautier*, il l'a dit, « n'a rien sacrifié à *Armand*, c'est qu'*Armand* ne l'a pas voulu ». Et il n'a pas dépendu de Marie d'avoir « toutes les aventures pathétiques » que le romancier a prêtées à *Marguerite* ; c'est à son grand regret « qu'elle n'a pu jouer que le premier et le second acte de la pièce [1] ».

Il est à peine nécessaire de rappeler qu'ils se résument, comme toutes les situations de ce genre, en des promesses et des espérances où l'émoi des sens engage le cœur au delà de la raison ; les souhaits de vie à deux avec la complicité du ciel étoilé et des grands arbres s'y heurtent tantôt aux nécessités d'une existence de luxe dont la femme s'est fait un obstacle à son indépendance, tantôt aux avis d'une conscience qui met l'amant en garde contre les compromissions de l'honneur ; les dépits d'une passion plus ombrageuse à mesure qu'elle grandit y alternent avec les doléances d'un attachement qui se défend contre la défiance.

1. *La Dame aux Camélias*. Préface de décembre 1867.

Et tous ces états d'âme dont l'analyse si vraie occupe les chapitres XII, XIII, XIV et XV du roman, ces angoisses du doute, ces soupçons qui tenaillent au plus vif de la chair, les longues attentes à épier les faits et gestes de la maîtresse, les nuits passées à se repaître de l'intolérable vision de l'abandon aux bras d'un autre, les déterminations à une rupture brutale, les billets impertinents suivis d'humble repentir, et le lien plus fortement noué par d'impuissants efforts à le secouer, toutes ces, stations de l'habituel calvaire de telles liaisons, l'auteur de *la Dame aux Camélias*, les a connues. *Marguerite Gautier* avait raison : dans l'existence à la fois si étroite et si répandue d'une courtisane, il n'y a de place que pour « un amant jeune sans volonté, amoureux sans défiance, aimé sans droits ».

Encore celle-ci, — Marie Duplessis — fut-elle « une des dernières et des seules courtisanes qui eurent du cœur[1] ». Ce jugement porté par Dumas, à l'heure où les souvenirs se recueillent et rendent leurs arrêts, ce jugement pourrait bien avoir l'accent d'un regret et la valeur d'une réparation morale. Peut-être Marie, un beau jour, se trouva, d'âme, partie prenante d'un contrat où n'avait signé d'abord que sa fantaisie.« Souvent une femme qui ne prend un amant que comme une distraction à son oisiveté, finit par ne plus vivre qu'en lui,

1. *La Dame aux Camélias*. Préface de décembre 1867.

parce qu'il la domine par le plaisir et réveille par l'amour sensuel le cœur qui n'était qu'endormi. »

Aux jours de sa convalescence, dans le délire des pures émotions dont s'accompagne le retour à la vie, peut-être après avoir agité tous les moyens de « concilier ses affaires et son amour » et n'en avoir trouvé d'autre qui convînt à la dignité de son amant que de rompre avec la vie galante, Marie Duplessis conçut-elle en faveur de sa tendresse le sacrifice de son luxe. Éclos sur l'oreiller, ce projet remplit un instant l'alcôve de son joyeux murmure ; puis, comme un papillon égaré et regagnant la lumière, il s'en vint mourir aux carreaux des fenêtres. Le sacrifice fut-il au-dessus des forces de l'habitude, l'amant prit-il peur d'un engagement aussi redoutable? Ou bien, placé lui-même, par l'excès de sa passion, dans cette alternative qui mettait aux prises son amour et son honneur, ou de n'oser point assez demander, ou de craindre de trop obtenir, se détermina-t-il finalement à la rupture?

En tout cas, elle paraît avoir été assez brusque et assez peu justifiée pour laisser à qui en prenait l'initiative une souffrance bientôt doublée d'un remords.

Voici la lettre qui terminait tout :

« Ma chère Marie,

« Je ne suis ni assez riche pour vous aimer

comme je le voudrais ni assez pauvre pour être aimé comme vous le voudriez. Oublions donc, tous deux, — vous un nom qui doit vous être à peu près indifférent, — moi un bonheur qui me devient impossible.

« Il est inutile de vous dire combien je suis triste, puisque vous savez déjà combien je vous aime. Adieu donc. Vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre la cause de ma lettre, et trop d'esprit pour ne pas me la pardonner.

« Mille souvenirs.

« A. D. »

Daté seulement du « 30 août, Minuit », ce billet ne saurait se rapporter qu'à l'année 1845, puisqu'à pareille époque de l'an d'après, Dumas se trouvait en Espagne.

Cette lettre fut rendue publique pour la première fois par M. Arnold Mortier dans sa chronique du 26 janvier 1884, sur *la Dame aux Camélias* [1]. L'original en avait été racheté par Dumas dans une vente d'autographes [2]. Il en fit hommage, par la suite, à celle qui, après Mme Doche, fut la grande interprète du rôle. L'ayant encarté dans un exemplaire de son roman, il l'offrit à Mme Sarah Bernhardt au lendemain d'une mémorable reprise de la pièce au

1. Un Monsieur de l'Orchestre, *Les Soirées parisiennes* (in-16) Paris 1884.
2. *L'amateur d'autographes.* Avril 1911.

théâtre de la Porte Saint-Martin. Il accompagnait cet envoi de ce charmant *ex-dono* :

« Ma chère Sarah,

« Permettez-moi de vous offrir un exemplaire d'une édition devenue rare de *la Dame aux Camélias*[1]. Ce qui fait cet exemplaire unique dans son genre, c'est la lettre autographe que vous trouverez à la 212e page, et qui est à peu près conforme à la lettre imprimée en cet endroit. Cette lettre a été écrite par le véritable *Armand Duval*, il y a bien près de quarante ans, ce qui ne le rajeunit pas. Il avait alors l'âge qu'a aujourd'hui votre fils.

« Cette lettre est la seule chose palpable qui reste de cette histoire. Il me semble qu'elle vous revient de droit, puisque c'est vous qui venez de rendre, à ce passé mort, la jeunesse et la vie.

« Gardez-la, en tout cas, comme un souvenir de la belle soirée de samedi dernier et comme un bien faible hommage de ma très grande admiration et de ma très vive reconnaissance.

« Là-dessus, je vous applaudis de toutes mes forces et je vous embrasse de tout mon cœur.

« 28 janvier 1884. »

En confiant à la sauvegarde d'un nom illustre ce petit papier où tant de chères émo-

1. C'est l'édition Gustave Havard, in-8° 1858, illustrée par Gavarni.

tions pour lui étaient encloses, Alexandre Dumas enchaînait la survivance du souvenir à la survivance de la gloire. Après tout ce qu'il a confessé par ailleurs de la vérité de cette « histoire », il donnait un nouveau gage de la fidélité qui, tant d'années écoulées, liait encore sa mémoire à ce feuillet de sa jeunesse.

*
* *

Il n'est pas douteux que la rupture n'ait vivement affecté Marie Duplessis, si comme l'assure le romancier, elle était prête à faire à son amour tous les sacrifices. Sa plainte, pour être demeurée discrète, n'en a laissé qu'un écho plus attendri, puisque son accent perce à travers les regrets mêmes de Dumas. Ils nous sont garants d'une affliction par où le cœur de la courtisane sut demeurer fidèle à un attachement rompu.

M. Arnold Mortier a conté, dans une de ses *Soirées Parisiennes* que la maîtresse ne laissa pas sans réponse le billet de l'amant. Elle le lui retourna, enroulé dans un ruban de la Légion d'honneur en l'accompagnant de ce mot : « Quand on écrit des lettres pareilles on mérite la croix. » Nul ne contestera que ce mot manque d'esprit, même pour une fille. L'allégation n'en est pas plus vraisemblable ; car

elle trouve un démenti dans ce fait certain que le malencontreux billet revint à son signataire par une voie moins directe. Marie l'eût-elle retourné à Dumas, il se serait hâté de le déchirer. Probablement eût-il été bien aise de ce parti qui lui eût fourni le prétexte d'une rentrée en grâce.

La jeune femme prit-elle le change d'un sentiment qui, pour rompre, se donnait le masque d'un sacrifice allègrement consenti? Et pourtant, de la part de Dumas, il y eut certainement détermination douloureuse, malgré le ton dont il semblait prendre si délibérément congé. Car n'est-elle pas de lui cette réflexion : « Il n'y a qu'un homme qui n'aime décidément plus sa maîtresse, qui la quitte sans lui écrire »? En proclamant ses griefs, qu'entendait-il que se faire convaincre de leur inanité ? Certes, sa lettre n'avait ni « l'impertinence » ni le persifflage de celle dont *Armand* devait mortifier *Marguerite* [1]. Mais une femme ignorante des

1. Voici cette lettre :

« Ma chère Marguerite,

« J'espère que votre indisposition d'hier aura été peu de chose. J'ai été à onze heures du soir demander de vos nouvelles, et l'on m'a répondu que vous n'étiez pas rentrée. M. de G.. a été plus heureux que moi, car il s'est présenté quelques instants après, et à quatre heures du matin il était encore chez vous.

« Pardonnez-moi les quelques heures ennuyeuses que je vous ai fait passer, et soyez sûre que je n'oublierai jamais les moments heureux que je vous dois.

« Je serais bien allé savoir de vos nouvelles aujourd'hui, mais je compte retourner auprès de mon père.

« Adieu, ma chère Marguerite, je ne suis ni assez riche pour

subtilités psychologiques ne se pouvait-elle méprendre aux intentions qui avaient dicté le billet?

De part et d'autre, on se piqua au jeu, et l'amour succomba d'une blessure d'amour-propre.

Marie enferma sa peine dans le silence et fit ainsi plus sûre justice de l'offense que par une niaise boutade dont l'effet eût été de tuer en lui ce qui n'était pas mort en elle.

*
* *

Emportée peu après dans un nouveau remous de sa destinée qui allait l'élever au rang d'une comtesse, Marie, sans doute, garda-t-elle une mémoire plus courte et de l'offense et de l'amant. Celui-ci ne devait pas oublier de si tôt. Soit qu'il se fût donné davantage, où que la rupture l'eût laissé plus seul, à peine eut-il secoué le joug de sa passion que la meurtrissure lui en paraissait plus cruelle que le tourment qu'il avait fui. Aussi bien, quand le tumulte du cœur se fut apaisé, ce tourment ne lui avait-il

vous aimer comme je le voudrais, ni assez pauvre pour vous aimer comme vous le voudriez. Oublions donc, vous, un nom qui doit vous être à peu près indifférent ; moi, un bonheur qui me devient impossible.

« Je vous renvoie votre clef qui ne m'a jamais servi et qui pourra vous être utile si vous êtes souvent malade comme vous l'étiez hier. »

semblé plus guère que l'alarme ordinaire d'une jalousie sans cause. L'écart entre l'accent contrit des premières strophes de l'*Élégie* à Marie et les termes ironiques de la lettre de rupture accuse, avec évidence, qu'entre temps, Dumas en avait appelé lui-même contre sa propre sentence.

Rentrant d'Espagne, et apprenant à Marseille la mort de Marie, il s'était hâté d'accourir vers les lieux où il avait, durant un an, égrené le chapelet des heures bénies. Au retour de ce pèlerinage, tout à son chagrin, il écrivait, dans l'aveu de ses torts :

Nous nous étions brouillés, et pourquoi? je l'ignore.
Pour rien ! pour le soupçon d'un amour inconnu !
Et moi qui vous ai fuie, aujourd'hui je déplore
De vous avoir quittée et d'être revenu [1] !

A M. Blaze de Bury, Dumas aurait donné de la rupture un prétexte encore plus futile. Elle se serait produite le 7 octobre 1845, jour de la première représentation des *Trois Mousquetaires*.

« Je me rappelle exactement cette date, lui aurait-il dit, parce que c'est ce jour-là que je me brouillai avec Marie Duplessis pour n'avoir pas pu lui procurer une loge de galerie [2] ».

Cette explication ne saurait exclure la précédente qui est la confession d'un cœur sur

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. »
2. *A. Dumas père. Sa vie, son temps,* etc.

une tombe. Admettons seulement, puisqu'elles sont l'une et l'autre du seul intéressé, que le mouvement d'humeur jalouse qui dicta la lettre du 30 août durait encore assez, quelques semaines après, pour laisser échapper l'occasion propice d'un recours.

En fait, la rupture était-elle si nettement dans les volontés de Dumas, alors qu'elle fut si peu dans les vœux d'*Armand Duval*, et qu'il y a tant de parenté du héros de l'aventure au héros du roman? N'a-t-elle pas été plutôt la suite inattendue d'un geste d'humeur qui n'avait pas calculé tous ses effets? Et la sagesse d'*Armand* n'a-t-elle pas profité de l'expérience du romancier qui, plus averti que l'amant, a tiré d'embarras son personnage en lui suggérant, en temps opportun, les excuses auxquelles sa dignité à lui s'était maladroitement refusée ?

Dumas chercha l'oubli dans le travail, et des consolations auprès d'autres belles peu rebelles. C'est l'époque où il écrit sa comédie en vers *le Bijou de la Reine ;* puis il se mettra aux *Aventures de Quatre Femmes et d'un Perroquet ;* son père l'entraînera, en compagnie joyeuse, à travers les Sierras. D'une bonne fortune à une autre, il s'occupera sans parvenir à se distraire de l'obsédante image. A ce point qu'un jour, il tentera de renouer le fil rompu. Et quand, un peu plus tard, traversant cette crise « de tristesse et de recueillement », où sa-

turé des plaisirs « de tous les mondes », il se lamentera de « gaspiller son esprit et son cœur en romans faciles et en faciles aventures, entre la nécessité et l'occasion », c'est à cette morte qu'il ira « demander son chemin », c'est « cette pauvre fille qui, du fond de sa tombe oubliée et déserte, » recevra, en cette matinée pluvieuse du Jour de l'an 1850, les confidences d'une âme inquiète, à la recherche « d'un art sérieux et d'un sentiment durable [1] ».

Se libérer d'une affliction en se la contant, c'est encore le moyen de revivre une dernière fois les joies regrettées et de se pénétrer à jamais de leur parfum avant d'enclore le souvenir dans le silence de l'âme et l'ombre du passé. Si Dumas ne borna pas son récit aux seules circonstances dont sa liaison avec Marie Duplessis avait été la trame ; si, dans l'esprit d'une observation qu'il fit à propos de *Werther*, il demanda « à la logique de la passion et de l'art » un développement dramatique que ne comporta pas la réalité, combien d'épisodes pourtant qui, pour être le fruit de l'imagination, apparaissent comme la suite interrompue de ces espérances dont on se berce encore quand l'image s'en est évanouie ! Qui dira, notamment, si ce sont les promesses d'un espoir trompé ou le souhait tardif de félicités désormais impossibles qui inspiraient la pein-

1. *La Dame aux Camélias*, note A.

ture des scènes d'intimité dont le théâtre est la petite maison de Bougival avec sa grille et sa pelouse verte, son « bois plein de mystérieuses retraites », et le décor « tous ces charmants endroits qui semblaient faits exprès pour se rappeler les vers de Lamartine, ou chanter les mélodies de Scudo ? » Qui dira si ce n'est pas la conviction d'un bonheur perdu qui perce dans ces lignes : « Mais quand l'homme, qui inspire à la courtisane cet amour rédempteur, a l'âme assez généreuse pour l'accepter, sans se souvenir du passé, quand il s'y abandonne, quand il aime enfin comme il est aimé, cet homme-là épuise d'un coup toutes les émotions terrestres, et après cet amour, son cœur sera fermé à tout autre [1]. » Déplorait-il alors d'avoir cédé aux scrupules d'une « morale de convention », et de n'avoir pas consenti à sa passion un sacrifice égal à celui dont une âme ignorante et déchue eût été prête pour lui? Ce secret n'appartient plus qu'à la tombe ; mais ce fut précisément celui d'une âme « généreuse ».

En tout cas, cette étoile qui avait jeté ses dernières lueurs sur l'aube de sa vie, ne s'effaça pas de son ciel. Et c'était encore, à l'heure du crépuscule, la tendresse d'une pensée fidèle qui s'élevait vers elle, quand il transcrivait pour nous les souvenirs que lui

1. *La Dame aux Camélias* (1re édition).

rappelait ce « temps lointain d'amour et de prière ».

Comme pour l'absoudre de ce qui fut, peut-être, une ingratitude, une mystérieuse volonté le remettait, un jour, en possession de cette lettre dont il dut, bien souvent, se reprocher la cruauté. — Par delà la tombe, la pauvre enfant, en la lui rendant, semblait accorder le pardon qu'il avait sollicité et sa voix, doucement émue, lui disait, comme avait dit *Marguerite* à *Armand :*

« Tiens, je te la rapporte ! »

VIII

« Le plus grand éloge qu'on
« en puisse faire, c'est qu'elle
« mourut à la peine, c'est que
« son âme eut bien vite assez de
« la vie que menait son corps, et
« qu'elle le tua pour en finir. »
(Paul de St-Victor.)

Le destin avait enclos la vie de Marie Duplessis en un cercle si étroit d'années qu'il n'y avait point de place pour de longs regrets. Le hochet d'une vanité nouvelle la consola de la défection de son poète : Édouard Perrégaux, qui pourrait bien avoir fourni à Dumas quelques-uns des traits dont se composent, dans le roman, la silhouette du comte de N..., et dans la pièce, celle de *M. de Varville*, reparaît au premier plan, plus amoureux sans doute que jamais, et prêt à payer de son nom une fidélité qu'il n'était pas parvenu à s'assurer à prix d'or.

Fatigué du désœuvrement de sa vie de garçon, il semblait décidé, à ce moment-là, à reprendre du service. Déjà, au mois d'avril 1844, — et peut-être pour s'éloigner d'une passion dont il pressentait tous les risques, — il avait adressé au ministre de la Guerre une demande de réintégration dans son grade. « Des circonstances indépendantes de ma volonté, exposait-il, m'ont obligé, en 1841, à donner ma démission du grade de lieutenant que j'avais dans le 2e de Hussards. J'étais venu à Paris pour solliciter mon père de m'aider à remplir mes engagements envers mon colonel que son affection particulière pour moi avait engagé à éteindre mes dettes dont il avait eu connaissance. » — Cette démarche, on l'a vu, n'avait pas été accueillie. — « Pendant tout le temps que j'ai été au service, continuait-il, on n'a pas eu de reproches à me faire sur ma conduite militaire. Je crois avoir bien rempli mes devoirs et dans les Spahis et dans le 3e Régiment d'Afrique. Vous voudrez donc bien, Monsieur le Maréchal, m'aider à réparer des étourderies de jeunesse, et donner au petit-fils du maréchal Macdonald les moyens de rentrer au service. »

Aussi bien, sa situation devait-elle être alors assez embarrassée puisqu'il avait dû élire domicile chez un ami, M. Carlier, demeurant 28, rue Feydeau.

Aux termes de la loi de 1834, la démission

entraînait irrévocablement la perte du grade. Le Cabinet, toutefois, ne s'opposait pas à ce que l'ex-lieutenant fût placé, « lorsque les circonstances le permettraient », dans l'un des deux régiments de la Légion étrangère, « mais au titre d'officier étranger ».

Cette réserve déplut-elle à Perrégaux, fut-il pris d'hésitation au moment de s'éloigner? La demande ne fut pas suivie d'effet, et il apparaît bien qu'il n'en tint qu'à lui. Car, au mois de mars de l'année d'après, il la renouvelait dans ces termes :

« Vous avez bien voulu me faire connaître le 17 juin dernier que, dès que vous en auriez la possibilité, vous m'accorderiez la faveur de me conférer le grade de lieutenant dans un des deux régiments de la Légion étrangère... A cette époque étant tombé malade, je n'ai pu profiter de votre bienveillance, et je viens maintenant vous prier d'avoir la bonté de me conférer l'emploi que vous me destiniez alors.

« Je m'efforcerai, par ma conduite et ma manière de servir, de vous prouver, Monsieur le Maréchal, toute ma reconnaissance. »

Cette lettre fut chaudement apostillée par le lieutenant général et pair de France, comte Sparre, auprès du commandant de la 1re Division militaire. Le résultat ne faisait aucun doute ; le cabinet du ministre se bornant à réclamer du postulant, conformément à la loi,

la déclaration préalable qu'il consentait à n'être admis qu'au titre d'officier étranger.

Mais, une fois de plus, Perrégaux se déroba. En vain, fut-il convoqué au Gouvernement militaire de Paris pour fournir ladite déclaration ; en vain fit-on enquête à son nouveau domicile, place de la Ville-l'Évêque, n° 25 : nulle trace de lui. L'amour l'avait repris dans ses lacets [1].

Les circonstances de la détermination qu'il allait lui arracher sont demeurées impénétrables.

Les annalistes du Boulevard qui n'ignoraient pas ce scandale se montrèrent discrets et dans leurs notices nécrologiques sur la courtisane disparue, n'y touchèrent que d'une plume légère. Dumas fut encore plus réservé. Les souvenirs dont abondent les notes de son *Théâtre* se taisent sur l'événement le plus inattendu de la carrière de *la Dame aux Camélias*. Un article anonyme du *Gaulois* [2] prétendait naguère que le dramaturge n'en eut connaissance que « sur la fin de sa vie », et qu'il se disposait, en conséquence de cette révélation, à modifier son roman et sa pièce, quand intervinrent des gens intéressés au silence. Ce renseignement semble peu fondé. Il n'est pas douteux que Dumas, habitué du Café de Paris et de la Maison Dorée, était en mesure d'être

1. Archives du ministère de la Guerre.
2. *Le Gaulois*. N° du 3 avril 1896.

exactement informé d'une union qui, pour avoir été contractée sous le couvert de la loi anglaise, n'était pas assurée d'un plus grand secret dans ces potinières d'où partaient et où aboutissaient toutes les nouvelles. Et puis, comment une rupture qui avait été plutôt pour lui un arrachement, l'eût-elle rendu indifférent au sort d'une femme dont il n'avait déserté la tendresse que dans la crainte d'en subir trop les délices ?

S'il fit d'ailleurs de l'exhumation de *Marguerite Gautier* une des scènes de son roman, c'est apparemment qu'il avait connu les circonstances de la translation de Marie Duplessis. Pour que le vicomte Perrégaux obtînt de la Préfecture de police l'autorisation nécessaire à cette opération funèbre, ne lui avait-il pas fallu découvrir son secret et justifier de ses droits?

En tout cas, si Dumas eut des raisons de taire le dernier avatar de la courtisane, du moins laissa-t-il mémoire de l'homme qui, aux instants de la mort, fut fidèle au devoir.

« Pauvre fille », écrit-il dans ses strophes à Marie Duplessis,

Pauvre fille ! on m'a dit qu'à votre heure dernière,
Un seul homme était là pour vous fermer les yeux !

Nous savons de reste, par ailleurs, qu'il ne pouvait s'agir que de Perrégaux. Plus tard, sou-

cieux peut-être de plus de discrétion encore, Dumas corrigeait ainsi :

Pauvre fille ! on m'a dit qu'à votre heure dernière,
Une main mercenaire avait fermé vos yeux !

*
* *

Cet homme à l'honneur de qui Dumas rend aussi ce témoignage d'avoir, au mépris « d'un monde insolent », mené jusqu'au cimetière « le blanc convoi » de la jeune femme, paraît assez avoir été la dupe du dédain qu'il professait pour des préjugés que son nom, sa condition et ses alliances lui rendaient difficiles à braver. Dans l'ivresse d'un amour impétueux et tenace, s'il y eut quelque naïveté de sa part à faire à sa passion le sacrifice de ce qu'il devait à son rang, il faut l'entendre cependant d'un caractère généreux et d'un esprit que gouvernaient les raisons du cœur.

Ainsi justifié, et quels que fussent les exemples dont il pouvait se prévaloir, l'entraînement de jeunesse auquel céda Édouard Perrégaux échappe néanmoins à toute analyse et prend figure d'une complaisance que se serait laissé arracher sa faiblesse. Il est étrange, en effet, qu'à peine a-t-il livré le gage de la tractation qu'il a voulue ou subie, il aban-

donne ou se laisse dérober le profit qui en était l'excuse ou la raison.

A la date du 25 janvier 1846, Marie se faisait délivrer par la Préfecture de police un passeport pour Londres. Il était établi, cette fois, au nom de « Mlle Alphonsine Plessis, rentière, demeurant à Paris, 11, boulevard de la Madeleine ». Dépouillant la gloire de la courtisane, la jeune femme retrouvait la virginité de son état-civil. Le 3 février, elle demandait au ministère des Affaires étrangères le visa de sa pièce de police et se mettait en route. Édouard Perrégaux l'accompagnait. A Londres, ils se logèrent, 37, Brompton Row (Kensington). Et peu de jours après leur arrivée, le 21 du même mois, ils s'unissaient, par les liens les plus légaux.

L'acte de mariage est inscrit sous le nº 106, folio 53, du tome Ier pour l'année 1846, du *Book of Marriage* au *Register Office* du district de Kensington, comté de Middlesex. Edward (*sic*) de Perrégaux, *bachelor*, et mentionné comte [1], y accuse vingt-neuf ans, ce qui le rajeunissait de seize mois. Alphonsine Plessis, *spinster*, a donné son âge exact, vingt-deux ans. Mais elle a gratifié son père de la qualité de *gentleman*, et lui a octroyé le prénom de Jean, jugé moins roturier que celui de Marin.

1. Édouard Perrégaux ne fut confirmé dans le titre de comte qu'à la mort de son frère aîné, par décret du 22 avril 1857 (Cf. Vte Révérend, *op. cit.*)

Les nommés F. Ferry et H. Blackwell signèrent comme témoins, en présence de J.-D. Strother, *Registrar*, et Samuel Cornell, *Superintendant Registrar*[1].

Cette union, parfaitement régulière aux yeux de la loi anglaise, qui n'exige d'autre formalité que le consentement mutuel des deux parties, demeurait régie quant à sa validité au regard de notre législation, par les réserves de l'article 170 du Code civil. Il fait, en l'espèce, obligation et de l'acte respectueux prévu par l'article 151, et des publications requises par l'article 63 au titre des actes de l'état-civil.

Orphelin, Édouard Perrégaux était tenu aux seules prescriptions concernant la publication préalable. Les remplit-il? La chose est douteuse, car rendre publiques à Paris les promesses de mariage, c'était perdre le bénéfice de leur accomplissement à l'étranger. Aussi bien, qu'importait, puisque, personne en l'absence des père et mère ne pouvait être fondé à revendiquer la nullité du mariage? Rien donc de plus fantaisiste que l'assertion du *Gaulois*, d'après laquelle la démarche que fait le père

1. Un extrait de cet enregistrement avait été délivré à Marie Duplessis, à la date du 19 août 1846. La copie nous en a été communiquée par un collectionneur normand aujourd'hui décédé. C'est vraisemblablement à retrouver cette pièce officielle dans le dessein de la détruire que s'occupaient, si l'on en croit Vienne, le jour même de la mort de cette jeune femme, avant qu'on n'eût mis les scellés, « deux messieurs qui fouillaient dans tous les tiroirs, cherchant un papier important, *une pièce rédigée en anglais.* »

Duval auprès de *Marguerite Gautier* pour la détacher d'*Armand* évoquerait un incident vrai : « M. de Per..., vint, au retour d'Angleterre, trouver Alphonsine et la mit en demeure de considérer son union comme nulle ; elle ne fit pas de résistance, déclarant qu'elle allait redevenir Duplessis. Elle fit comme elle avait promis. »

Ce n'est certes pas le comte de Perrégaux qui eût pu formuler cette injonction, il était décédé le 9 juin 1841, ni sa femme qui l'avait précédé dans la tombe, le 15 novembre 1822.

On sait seulement que ni l'un ni l'autre des conjoints n'aliéna sa liberté par ce mariage. Il apparaît, dès lors, sans autre excuse pour l'amant que sa faiblesse, s'il est vrai, comme le prétend M. Charavay que, « peu de jours après le mariage, l'époux n'eut plus le courage de l'engagement qu'il avait contracté », et pour la maîtresse, sans autre dessein que de satisfaire sa vanité, puisque Marie Duplessis, « dès son retour à Paris, timbra ses effets, sa voiture et son argenterie d'une couronne comtale [1] ».

Parmi les lettres publiées par M. Jules Bois, celle-ci pourrait être comme la première démarche de cette séparation amiable.

« Mon cher Édouard,

« Dans tout ce que vous m'écrivez, je ne vois qu'une seule chose à laquelle vous voulez que

1. *L'amateur d'autographes*. N° de novembre 1910.

je réponde, la voici : Vous voulez que je vous dise par écrit que vous êtes libre de faire ce que bon vous semble. Je vous l'ai dit moi-même avant-hier, je vous le répète et je le signe :

« Marie Duplessis [1]. »

Ce billet est sans date. Cependant le ton le rapporte à un incident de plus de gravité qu'une bouderie d'amants. S'appliquerait-il à la fin de la liaison, il ne nous découvre pas les instances qui la provoquèrent. Romain Vienne expliquait la rupture par la ruine du vicomte. Mais, comment une même situation, — car elle ne s'était certainement pas modifiée en quelques jours, — avait-elle pu amener, l'une sur l'autre deux décisions aussi contraires qu'un mariage régulier et une séparation de fait? Quelles arrière-pensées couvrait donc un engagement qui allait rester lettre morte pour chacune des parties? En effet, Marie demeura Duplessis comme devant ; il n'y a pas trace qu'elle se soit jamais prévalue du nom de Perrégaux. Quant au vicomte, il semble qu'il n'ait pas reparu chez sa femme jusqu'aux heures où elle agonisait. « Il ne l'avait plus revue depuis la cérémonie de Kensington », atteste Montjoyeux, qui était au courant de ce « mariage secret [2] ».

1. *Revue encyclopédique* du 15 février 1896.
2. Montjoyeux. *La Lanterne, op. cit.*

La petite étude que M. du Hays a consacrée à sa compatriote absout celle-ci de toute initiative de rupture. On le croit sans peine, car ce n'est pas elle qui avait passé le mauvais marché. « Deux fois, assure-t-il, sa beauté, son esprit, son éducation, mirent dans son intimité deux hommes puissamment riches et de grande naissance qui lui promirent le mariage. Deux fois la fatalité anéantit ces projets, et deux fois la couronne de comtesse qu'elle avait louchée lui échappa. Une fois ce fut une mort, l'autre fois une cruelle trahison[1]. » Celui que la mort garda d'une telle sottise, M. du Hays ne le donne même pas à deviner. Mais, s'il fut exactement renseigné, l'un des deux personnages auxquels il fait allusion, est nécessairement M. de Perrégaux. Or, comme celui-ci survécut à Marie Duplessis, l'imputation de « la cruelle trahison » ne saurait viser que lui.

De fait, il avait seul des raisons pour se dégager. Il n'eut que le courage des volontés faibles dont les déterminations n'interviennent qu'acculées dans l'impasse ; elles n'en sont que plus brutales pour être plus inattendues. Combattu entre ce que lui commandait l'honneur de son nom et ce que réclamait de son amour l'intérêt d'une femme, il ne céda à la générosité que pour revenir aux scrupules.

1. Du Hays, *Fatalité, loc. cit.*

Et alors, peut-être, arma-t-il sa résistance de la présomption de nullité dont se trouvait entaché son acte de mariage.

*
* *

Il est présumable que Marie Duplessis n'engagea pas une lutte qui eût répugné à son caractère et où elle eût succombé à plus forte partie. Elle se résigna au modeste profit d'une manière de titre honoraire, mais incontestable. Loin de s'en faire un instrument de scandale, elle mit, à s'en parer, une réserve dont Eugène Guinot rend mérite à son tact. « Elle dissimulait son rang dans les occasions où elle pouvait le compromettre; mais, dans les actes sérieux de la vie privée, elle s'intitulait comtesse du Plessis [1] ».

A son chiffre surmonté de la couronne usurpée de marquisat dont elle historiait déjà son papier quand elle habitait la rue d'Antin, comme on voit sur les lettres que possède M. Jules Bois, elle a substitué l'authentique couronne de comtesse, chevauchant un blason. Un mémoire de son carrossier mentionne « le réchampi des écussons au petit coupé de Madame ». Son chiffre armorié s'étale aussi sur

1. *Le Siècle*. N° du 13 février 1847.

sa vaisselle dont une des grosses pièces figure parmi les rares épaves de sa succession chez son descendant actuel. Plus que d'être belle, la prétention nobiliaire fut la grande vanité de sa vie. M. du Hays n'a-t-il pas assuré même « qu'une main puissante » avait fait établir à son nom « un diplôme de duchesse pour qu'elle pût assister à des bals et des mariages de Cour »? Enchérissant sur cette affirmation, M. Soreau n'ajoute-t-il pas « que les maires de quelques communes reçurent l'ordre de produire des pièces fausses » pour la justification de ce document « *d'ailleurs très authentique* »? Mais sommes-nous ici dans la vérité ou dans la légende, et quand un correspondant de *l'Intermédiaire des Chercheurs* nous apprend que « *la Dame aux Camélias* employait un papier timbré d'une couronne de duchesse au-dessus des initiales *M. D. P.* en lettres gothiques [1] », quelle preuve nous donne-t-il, si ce papier ne s'accompagne pas d'un autographe, qu'il ait appartenu à Marie Duplessis?

Certes, tout en elle la signait duchesse pour ceux qui ne la connaissaient pas. Mais, comme disait Théophile Gautier, « son duché existait en Bohême, au pays des *Sept Châteaux* dont Nodier a écrit la légende ».

Comtesse, elle eut quelque vraisemblance à y prétendre ; elle en tenait une preuve qu'elle

1. *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.* N° du 30 juillet 1905.

jugea suffisante pour se targuer du titre avec assurance. Diverses factures de l'année 1846 que contient le dossier Charavay sont au nom de « Mme la Comtesse du Plessis », orthographié également « de Plessy » et « de Plaissy ».

Cet anoblissement de son nom de famille songea-t-elle alors à le légitimer, ainsi que le rapporte Vienne, en acquérant le château du Plessis, situé en la commune de Nonant? Ce fut certainement un rêve sans lendemain, car le château du Plessis était encore, en 1847, la propriété d'un certain M. Fouquet [1].

Comtesse, elle eut ses armes. On peut les lire sur le papier à lettres de couleur, encadré d'un filet ton sur ton, qu'elle employait dans les derniers temps et dont quelques feuilles — un billet de Marie au Dr Davaine pour le prier de passer chez elle, et trois ordonnances médicales — figurent parmi les documents rassemblés par M. Édouard Pasteur.

L'écu armorial qu'elle se fit composer aux supports d'un léopard et d'une licorne portait « d'argent à trois chevrons de sable, au chef d'argent chargé d'un lézard de sinople se mirant dans un miroir d'or ».

C'est par erreur que M. du Hays le donnait

1. Le château du Plessis avait été vendu le 23 mars 1802 par la dernière dame de Plessis, trois jours avant sa mort, à M. Landon-Duperré. Le 18 mai 1826, il passait aux mains de M. Fouquet.

(Cf. Ch. Vérel, *Le Marquisat de Nonant* (in-8°. Alençon, 1908.)

« *d'argent à trois bandes de sable* ». Erreur d'autant plus grave qu'elle dissimulait le lien héraldique par lequel Marie Duplessis entendait affirmer son alliance avec les Perrégaux. Originaire de Genneveys-sur-Coffrane, en Walengin, cette famille portait, en effet, « *d'argent à trois chevrons de sable* ». Et d'autre part, le blason d'Alphonse-Claude-Charles-Bernardin Perrégaux, fait comte de l'Empire, sur institution de majorat, par lettres patentes du 21 décembre 1808, était : « Coupé au I, parti d'azur et de gueules à la branche échiquetée d'or et d'azur ; *au II, d'argent à trois chevrons de sable* ; au franc quartier brochant des comtes officiers de la maison de l'Empereur [1]. »

Quant au lézard que Marie avait ainsi broché sur l'écu originaire de la famille, M. du Hays affirme qu'il tenait son emblème d'un lézard vert rapporté d'Italie à la jeune femme quand elle n'était encore que grisette. Comme il provenait d'une bohémienne, elle y avait attaché la vertu d'un talisman.

Anoblie et titrée, Marie Duplessis n'en fut ni moins aimable pécheresse ni courtisane moins en vogue. Et ce fut là, aux yeux de M. du Hays la disgrâce de cette existence dont quelque « fatalité » avait ourdi la trame. Cette femme méritait mieux. Il l'avait connue fillette

1. Vte Révérend, *Armorial du* 1er *Empire* (in-4°, 1897).

au village, parée d'un attrait d'innocence qui, voilant de pudeur les troublantes promesses de sa beauté, semblait annoncer les aspirations tranquilles d'une nature sans vice. L'existence où l'avait traînée un enchaînement inexorable de circonstances, « n'avait jamais été pour elle qu'une coupe de fiel ; ayant l'air heureux, elle ne songeait qu'à se relever et à sortir de cette misère ». Tout avait manqué à ses efforts, et au lendemain de « la cruelle trahison », « n'y tenant plus, désespérant du ciel, du sort et d'elle-même, elle se jeta dans la dissipation et les veilles, et elle y laissa bientôt la vie ».

On pourrait croire ce jugement dicté par la générosité d'un souvenir qui s'attarde aux impressions de prime jeunesse que notre naïveté et notre foi d'enfant drapent toujours d'azur. Mais d'autres ont eu le même apitoiement pour cette femme qui leur paraissait supérieure à la condition où l'avait précipitée l'abandon de ses jeunes années. La détresse morale qui se cachait sous des dehors trompeurs ne leur a pas échappé.

Celui qui signe *l'Anglais à Paris* et qui, sans avoir été de ses soupirants, la rencontra fréquemment de 1843 à 1847, avait surpris en elle des désespoirs secrets qui cherchaient un refuge auprès d'une amitié confiante. Qui l'approchait cessait de s'abuser sur ce qu'affichait l'insolence de ses succès. Les adorations qui

brûlaient à ses pieds, après l'avoir grisée, ne lui laissaient, comme à *Marguerite Gautier*, que le tardif regret « d'une existence plus calme », parmi les senteurs fraîches dont s'était embaumée son enfance. Les hommages finissaient par l'irriter, et d'autant plus qu'ils se montraient plus pressants ; on sait comment elle traitait *M. de Varville* [1].

Au comble de ses prospérités, elle n'en éprouve plus que le vide : « à force, observe Janin, d'avoir vu ses affections brisées, à force d'obéir à la nécessité de ses liaisons éphémères et de passer d'un amour à un autre amour..., elle était devenue indifférente à tout. »

Et rejoignant ici l'opinion de M. du Hays, M. Jules Claretie, qui certainement avait confessé Dumas, nous dit « qu'elle eut la nostalgie de la paix, du calme et de l'amour ». C'était une âme de grisette qui s'accommodait comme elle pouvait de son corps de courtisane.

« Votre conversation de cette nuit m'a intéressée ; mais y a-t-il rien de vrai dans ce qu'un homme dit au bal de l'Opéra à une femme qu'il désire? Pourtant, si vous avez été sincère, je vous prouverai que je ne suis pas moins franche que vous. » Ainsi, son pauvre cœur portant le deuil des joies qu'elle vendait s'en allait-il mendiant sur les marchés de l'amour l'aumône d'une affection.

1. Dumas, Note A.

« Elle eut pu être sauvée », ajoute Jules Claretie, qui nous a transmis le texte de ce billet. « Elle essayait de se prendre à tous les semblants de flamme, comme les gens perdus dans la nuit vont d'un pas hâtif vers toute lumière [1]. »

*
* *

L'une des dernières qui se soit levée sur son chemin et où elle s'en vint brûler une fois encore ses ailes de phalène, brillait de l'éclat d'un astre de première grandeur. C'était Franz Liszt.

Ses courses vagabondes à travers tous les cieux d'Europe l'avaient ramené en France au mois de novembre 1845, après une courte éclipse. Le mois de mai précédent, il y avait donné dans le Midi une série de concerts dont un article de Berlioz, dans les *Débats* (17 mai), avait rendu compte ; puis il était reparti pour Weimar.

Les 10, 11 et 12 août, il présidait à Bonn les fêtes qu'il avait organisées pour l'érection de la statue de Beethoven ; la seconde quinzaine de novembre, il était à Vienne, « nageant dans les concerts », ainsi que le mandait l'auteur de

1. J. Claretie, *La vie moderne au théâtre, op. cit.*

la *Symphonie Fantastique* qui s'y était rencontré avec lui ; et quelques jours après, il reparaissait sur nos boulevards. Le 12 décembre, Frédéric Chopin écrivait à sa famille : « Liszt est arrivé de la province où il a donné des concerts, j'ai trouvé aujourd'hui sa carte à la maison [1]. »

Ce séjour à Paris, il le prolongea au plus tard jusqu'au début d'avril ; on le retrouve alors à Prague, où, patronnant Berlioz, il conduit pour lui, le 16 de ce mois, la répétition générale de son *Roméo et Juliette*. C'est entre ces deux dates — novembre 1845 et avril 1846 — que Liszt, négligeant les faveurs du public, s'abandonna aux délices de filer la quenouille aux pieds de Marie.

Jules Janin a narré comment eut lieu la rencontre. C'était un soir d'hiver, « dans un abominable foyer d'un théâtre du Boulevard ». Le « prince des critiques » et le « prophète du piano » attendaient, en devisant, la fin d'un entr'-acte, quand une femme « à la taille souple et jeune, au visage d'un bel ovale un peu pâle », vint familièrement s'asseoir à leur côté. « Ni moi ni Liszt, précise Janin, ne lui avions jamais parlé. » Et voici que la belle inconnue entreprend le grand artiste, lui raconte avec une grâce charmante et un à-propos plein de goût qu' « elle l'a entendu naguère et qu'il l'a fait

1. Édouard Ganche, *Fréd. Chopin, sa vie et ses œuvres* (*Mercure de France*, in-8° 1913).

rêver ». On pense bien que Liszt, « qui savait parler aux femmes », ne fut pas en reste de galanterie, et se mettant à l'unisson de cette voix harmonieuse qui avait la caresse d'une brise de mai, il tint à son tour sous le charme de la plus agréable fantaisie l'adorable « merveille » égarée en un pareil lieu.

Mais ce récit n'est qu'une approximation lointaine de la vérité. Celui qu'a laissé Mme Janka Wohl, dont les *Souvenirs* se réfèrent aux conversations mêmes de Liszt [1], nous offre meilleure caution. Encore lui arrive-t-il parfois d'être trahie par sa mémoire. C'est ainsi notamment qu'elle rapporte à l'année 1849 le caprice de son maître pour Marie Duplessis.

Donc, certain soir, Liszt était allé retrouver Jules Janin à l'Ambigu, où l'on donnait une première. Tandis qu'il se promenait avec lui au foyer pendant l'entr'acte, « une jeune femme très remarquée », le dévisagea au passage. — « Elle a jeté son dévolu sur vous », observa Janin. « La connaissez-vous » ? — « Non pas », répond Liszt. « Qui est-ce ? » — « C'est Mlle Duplessis, vous allez voir qu'elle vous prendra. » Cependant, la soirée s'écoula sans nouer l'intrigue. Mais Janin avait été bon prophète. Le lendemain, en effet, la belle dépêchait auprès de Liszt un ami commun pour s'offrir de le conduire chez elle. Elle

1. Janka Wohl, *F. Liszt. Souvenirs d'une compatriote* (in-18, Ollendorff, 1887).

avait son cercle. Il s'y rendit, et trouva « très bonne compagnie, ce qu'il y avait de mieux à Paris ». C'étaient des écrivains, des artistes de premier ordre et, brochant sur le tout, quelques personnages du *high life* cosmopolite, entre autres Mariano d'Osuma.

Une lettre de Liszt nous livre le nom de l'officieux intermédiaire qui l'introduisit dans l'intimité de la courtisane : c'était le Dr Koreff, le médecin attitré des grandes maisons, le consultant des cas désespérés, comme il disait modestement lui-même, mais pour beaucoup, un vulgaire charlatan, et, pour les moins prévenus, « un vrai casse-cou ». Une contrefaçon de Cagliostro échouée dans le corps disloqué d'une manière de polichinelle à perruque, tel était ce Prussien, « débauché prêt à tout », au dire de Viel-Castel, mélange de hâbleries et de finesses, d'astuce et de volonté, qu'on croyait un peu sorcier et qui était simplement habile homme, fort répandu dans tous les mondes, sans appartenir à aucun, enveloppé de mystère, mais instruit de tous les secrets, et, ce que justifient tant de qualités, excellent policier au service du roi de Prusse[1]. « Ce médecin hoffmanique », comme l'appelait Roger de Beauvoir, qui n'avait pour plaire qu'« un visage excentrique » et grêlé, sur « une taille ramassée et courte » prétendait aux faveurs du

1. Cf. Viel-Castel, *Mémoires*. — Mme Dash, *Mémoires des autres*. — Dr Cabanès, *Indiscrétions de l'histoire*.

beau sexe. On lui prêtait même des victoires inattendues qu'il dérobait à ses victimes en échange des arcanes de quelque eau de Jouvence. En tout cas, il se piquait d'une clientèle féminine choisie. Nul ne s'entendait mieux à soigner vapeurs et migraines, et à tenir en éveil la curiosité d'Ève. Il contait l'anecdote, colportait les scandales sans paraître y ajouter foi, rendait de bons offices et d'Esculape passait ainsi confident.

C'est sur ce pied qu'il s'était mis chez Marie Duplessis après les soins heureux dont elle lui avait été redevable au printemps précédent. On en jugera par la lettre de Liszt qui rapporte au docteur l'avantage d'être entré dans les bonnes grâces de sa cliente.

Cette lettre a tout le caractère d'une rectification de presse. Nous n'avons pas la preuve cependant qu'elle ait été rendue publique, et nous n'avons trouvé nul écho dans les grands quotidiens de l'époque de l'incident qui avait fait évoquer le nom du médecin prussien à propos de la succession de Marie Duplessis. Comment se trouvait-il mis en cause? Au titre d'ami ? au titre de praticien, bien qu'il n'eût pas assisté la jeune femme dans sa dernière maladie?

Quoi qu'il en soit, Liszt, lui aussi, partie au débat, eut à trancher une contestation dont s'était émue la vanité de Koreff. Ce fut l'occasion de l'intéressante lettre que voici, datée de

Weimar et qu'a insérée M. Georges Montorgueil dans *l'Intermédiaire des Chercheurs* [1].

« Comment se peut-il, mon cher Koreff, que mon nom se trouve mêlé aux tristes débats dont vous m'informez? Et de plus, qu'on l'ait rappelé pour s'en servir comme d'un argument contre vous?

« Je ne le comprends d'aucune façon et ne me le pardonnerais jamais s'il y avait le moins du monde de ma faute.

« Assurément la très gracieuse personne dont la succession problématique est l'occasion de ce conteste n'aurait pas imaginé qu'elle vous attirerait un jour des désagréments de cette nature, alors qu'elle vous invitait avec une si coquette insistance, en votre qualité d'ancien ami, à ces charmants soupers dont elle vous chargeait, en quelque façon, de me faire les honneurs, à moi qui n'avais à ce moment que l'avantage d'être une plus jeune connaissance pour elle ! Je voudrais savoir écrire maintenant les paroles d'affectueuse reconnaissance, de tendre gratitude que je me souviens parfaitement avoir entendu Mlle Marie Duplessis vous répéter chaque fois qu'elle venait à rappeler les circonstances de sa grave maladie du printemps de l'année 1845. (Si je ne me trompe, vous lui avez même continué vos soins de médecin jusqu'en juin de la même

1. *L'Intermédiaire des Chercheurs.* N° du 20 août 1913.

année, tandis que ma connaissance avec Mlle Duplessis ne remonte qu'au mois de novembre 1845.)

« Et certes s'il avait pu se faire qu'un sténographe recueillît alors ses paroles, votre partie adverse serait pleinement convaincue de son erreur et n'hésiterait point à reconnaître l'évidence du fait.

« Mais à défaut d'un document sténographique et concluant dont l'intérêt pour le public augmenterait encore en raison de son étendue, je me plais à croire que la parfaite simplicité et véracité de mon témoignage suffira pour bien constater ce point :

« C'est que je n'ai nullement le mérite de vous avoir fait connaître Mlle Duplessis. Tout au rebours, c'est bien vous, mon cher Koreff, qui m'avez appris à la connaître davantage, à la mieux juger, en me racontant devant elle de fort touchants détails sur sa convalescence après sa dernière fluxion de poitrine à laquelle elle a failli succomber, et pendant laquelle vous l'avez traitée comme médecin (plusieurs mois avant que je n'aie eu le plaisir de la connaître) avec un soin et un dévouement égal au succès et dont elle vous est restée bien sincèrement reconnaissante.

« Veuillez bien agréer, mon cher Koreff, l'expression renouvelée de mon ancienne affection et mon loyal dévouement.

(Weimar, 12 février 1847.) « F. Liszt. »

*
* *

Nous n'aurions pas de peine à croire que Liszt ait aisément triomphé d'une femme qui ne demandait d'ailleurs qu'à succomber et à qui il se présentait avec tout le prestige de la gloire couronnée par l'amour. Il était alors dans la force de l'âge et l'éclat de cette beauté de demi-dieu qu'imprime le génie au front de ceux qu'il a touchés de sa lumière. Mais elle fit mieux que d'enchaîner le caprice de ce magicien des cœurs. Elle le retint dans la féerie d'un rêve qui devait promener leur amour sous les splendeurs de l'Orient. Ce rêve qui n'avait pas tenu ses promesses dorait encore le couchant des vieux jours de Liszt.

D'abord, on irait à Weimar. Marie, toute prête à se démettre des droits souverains qu'elle tenait de la beauté, offrait, une fois encore, de faire le sacrifice dont n'avait pas voulu *Armand Duval*. Liszt était fort ébranlé. Elle était « si gracieuse, si pleine d'esprit et d'abandon enfantin » ! ainsi la dépeignait-il à Mme Janka Wohl en lui confessant ce péché de jeunesse. Il ajoutait : « C'était bien l'incarnation la plus absolue de la femme qui ait jamais existé. »

Certes, il était libre, il venait de tourner la dernière page de son roman avec la comtesse

d'Agoult, cette blonde *Lorely* qu'Émile Deschamps avait si joliment définie « une âme dans une chevelure ». Mais il n'était pas sans prévoir « les embarras d'installation » que lui vaudrait sa conquête sous le regard de la Cour grand-ducale dont il était le Kappelmeister extraordinaire.

Il fallut abandonner ce projet. C'est alors que l'imagination, chevauchant la chimère, entraîna nos amants vers les magnificences des rives du Bosphore. Ils iraient enfouir leur bonheur dans la solitude parfumée des bosquets de jasmin et de roses, là-bas, au pays des minarets et des palais de marbre mirant leurs fastes séculaires dans le lapis des flots de la Corne d'Or, en un décor de cyprès, de pins et de cèdres où les kiosques mettent leurs tâches de rubis sur un tapis d'émeraude.

Quand Liszt, au printemps de 1846, dut quitter Paris, c'est à Pesth qu'à quelques mois de là, ils convinrent de se rejoindre, d'où ils gagneraient Constantinople. Mais, hélas ! la gracieuse amie ne fut point au rendez-vous. Entre temps, elle s'était mise en route pour le voyage d'où l'on ne revient pas.

Il lui garda un souvenir attendri. Aux approches de la vieillesse sa pensée aimait à parcourir les sentiers vagabonds où tant de reposoirs marquaient les haltes des heures embaumées et déjà si lointaines.

Cette évocation attardait parfois le grand

artiste à ce qu'il appelait « les bonnes occasions qu'il avait gâtées », ou « les chances qu'il avait manquées ». Un soir, que, devant Mme Janka Wohl, il consolait ainsi de la chanson triste et joyeuse des réminiscences la fuite rapide de ses dernières années, sa voix se fit soudain plus mélancolique : il venait de prononcer le nom de Marie Duplessis : « Je ne suis pas partial, en général, pour les *Marion Delorme*, dit-il, ni pour les *Manon Lescaut*... Mais celle-là était une exception. Elle avait beaucoup de cœur, un entrain tout à fait idéal, et je prétends qu'elle était unique dans son espèce. » Ayant ensuite livré toute sa confidence, il ajouta, d'un mot qui trahissait les félicités qu'il eût pu attendre de ce rêve défunt : « Ce voyage à Constantinople dont la perspective la ravissait est, parmi ces étapes de la vie évitées à grand-peine, une de celles que j'ai le plus regrettées [1]. »

Encore un cœur où elle eut son cénotaphe ! Roqueplan, très au fait de toutes les nouvelles bien parisiennes, prétendait au surplus que « l'illustre pianiste L... s'était montré généreux avec Marie comme un prince russe en passage ». Il parlait aussi « d'un baron tristement célèbre », le même, sans doute, dont il est question dans les *Mémoires de Mme Judith*, où il n'est désigné que par l'initiale « de C... » Poursuivi pour dettes, mais portant beau,

1. Mme Janka Wohl, *op. cit.*

celui-ci cherchait une dupe avec qui faire un bon marché. Il avait, dans cette intention, offert son nom à Marie Duplessis qui, ayant eu le bon esprit de refuser, mit, par la suite, en garde la jeune actrice contre les entreprises du même baron. Ainsi du moins le raconte M. Gsell, le rédacteur de ces *Mémoires*.

*
* *

Coureuse de spectacles comme elle l'était, Marie n'était pas sans avoir des attaches d'amitié dans le monde théâtral. A force d'applaudir les gloires de la rampe, elle en était venue à ambitionner pour soi l'illustration de la scène. Dumas père interprétait ainsi, dans son article du *Mousquetaire*, l'objet de la visite que Marie Duplessis lui avait annoncée comme prochaine le soir de leur rencontre aux Français. Il l'attendit en vain. Il avait, on s'en souvient, assuré la jeune femme de toute sa « protection ». — « Sa toquade est passée », lui dit un jour son fils. « Elle voulait entrer au théâtre, c'est leur rêve à toutes. »

Il n'y a rien d'improbable dans l'affirmation de Romain Vienne qu'elle fut liée avec Mmes Dorval et Cinti-Damoreau. Edmond Got parlant d'elle dans son *Journal*, à propos d'une reprise de *la Dame aux Camélias*, nous dit : « Nous l'avons tous connue et plainte. »

Vienne rencontra aussi chez elle, un soir qu'elle avait toute une réunion d'acteurs et d'actrices, la brune et pétillante Lola Montès qui, après avoir débuté comme danseuse sur la scène de la Porte Saint-Martin, où elle eut une fois l'audace de se présenter sans maillot, venait d'être engagée par Léon Pillet à l'Opéra.

Marie Duplessis connut Judith Bernat, d'après ce que nous apprend M. Paul Gsell, alors que celle-ci, encore à ses débuts, venait de passer des Folies Dramatiques dans la troupe des Variétés. C'était donc en 1845, ce qui lui donnait vingt ans. On s'accordait sur sa beauté de juive, sur sa voix fraîche et pure. « Il y a de la passion chez cette belle personne...; je ne parle pas de la femme », ajoutait malicieusement Jacques Arago en lui adressant ce quatrain :

Couvre ton front de fleurs, enivre-toi de fêtes,
De ton œil aux cils noirs sans haine et sans courroux
Abreuve de bonheur qui t'implore à genoux.
Mais de grâce, Judith, ne coupe point de têtes[1].

Cette liaison de l'actrice et de la demi-mondaine se fit sur une initiative délicate de celle-ci. Judith s'était alitée. Une dame qui ne se nommait pas, mais qu'on lui dit être « extrêmement belle et d'une distinction parfaite », vint chaque jour déposer à sa porte un splen-

1. Jacques Arago, *Foyers et Coulisses* (Paris, chez l'auteur, in-18, 1852).

dide bouquet. Priée enfin de se dévoiler, l'inconnue le fit en ces termes :

« Mademoiselle, l'admiration que votre talent m'inspire m'ayant fait éprouver une vive sollicitude pour votre santé, j'ai été très heureuse d'apprendre que vous vous portiez mieux et que je pourrais bientôt vous applaudir de nouveau. Mais pardonnez-moi de vous avoir caché mon nom. Je craignais que si vous l'aviez connu, vous n'eussiez refusé mes fleurs. Et j'ai peur qu'en l'apprenant aujourd'hui, vous ne regrettiez de les avoir reçues.

« Votre dévouée et indigne admiratrice,

« Marie Duplessis [1]. »

Cette lettre dont le ton humilié et laudatif pourrait faire douter de son authenticité, tant il est forcé à l'égard d'une artiste qui ne s'était pas encore révélée, fut suivie de visites où s'établit une confiance mutuelle. Marie parlait de Dumas et de Liszt « qui étaient ses amis », contait ses peines et tous les revers d'une vie « ni cupide ni débauchée », qui avait vainement attendu de se réhabiliter par un attachement profond. Jamais personne n'avait exaucé cette ardente prière de son âme. Et pourtant, d'après Mme Janka Wohl, combien qui revendiquaient l'honneur d'avoir été « *le vrai Duval* » !

1. *Mémoires de* Mme Judith (Tallandier, in-18, s.d.).

« Les *Armand Duval*, elle les comptait par douzaines ! » raillait le baron de Plancy ; mais le type même du rôle, à ce qu'il savait, c'est « le bel Agénor », comte de Gramont, « ambassadeur malencontreux », qui l'avait certainement fourni [1].

La compatriote de Liszt, écho d'une autre voix, désignait sans réticence Dumas fils, en personne, — « chose connue de reste » — assurait-elle. Un autre cependant avait eu aussi quelque prétention à se donner pour le héros de *la Dame aux Camélias :* le comte Kosztyelszky, qui, sous le nom de Safer-Pacha, fut l'ami de l'ex-khédive Ismaïl. « Et, je n'oserais affirmer, écrit Mme Wohl, qu'il n'en eût le droit tout autant que Dumas. Toujours est-il, — et je puis en parler à bon escient, l'ayant de mes propres yeux vu —, que dans son superbe château de Bertholdstein, près de Gleichenberg, on trouve une collection de portraits délicieux représentant tous la même femme idéalement jolie, que l'heureux propriétaire a baptisée du nom de Marie Duplessis. »

*
* *

Le mois de la sainte qu'elle s'était choisie pour patronne secoua, pour la dernière fois,

1. Bon de Plancy. *Souvenirs et indiscrétions d'un disparu* (*op. cit.*).

en 1846, sa floraison de roses sur « le cortège de fêtes où Marie s'épuisait pour trouver le repos [1] ». Déjà, elle se fait remarquer « par une toux sèche et fébrile » ; et il n'est si grand artifice que soit « le soin exquis » de sa personne, qui puisse, désormais, tromper un observateur [2].

Paul de Saint-Victor la vit au moment de ce déclin. C'était un soir de bal. « L'idéale blancheur de son teint s'était fondue comme une neige au feu de la fièvre ; les morbides rougeurs de l'épuisement rongeaient par place sa joue amaigrie ; ses grands yeux noirs éteints et cernés se consumaient lentement sous leurs paupières. » Elle était parée, croyait-il se rappeler, d'une toilette « effrénée d'éclat », qui contrastait douloureusement avec son attitude « presque défaillante ». Un air de valse la tira soudain de l'alanguissement où elle s'était abandonnée sur son fauteuil. Elle se leva, prit le bras d'un cavalier et dansa. « Elle dansa longtemps, avec passion, avec ivresse. » Dans l'ardeur d'étourdissement et de vertige où elle entraînait jusqu'à merci sa faiblesse, on devinait sa résolution de rompre par une mort rapide la captivité qui l'enchaînait au plaisir.

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. »

Vous souvient-il encor, dans le monde où vous êtes,
Des choses de ce monde, et sur les froids tombeaux
Entendez-vous passer ce cortège de fêtes
Où vous vous épuisiez pour trouver le repos?

2. Janin. Préface.

Moraliste un peu plus rigoureux que l'auteur de *l'Ane mort* ou que celui de la *Lettre à la Présidente*, Paul de Saint-Victor fut remué par le spectacle tragique de cette âme qui, ayant assez de la vie que menait son corps, le tuait pour en finir. Avec son visage si pâle et dans « le mélancolique délire de sa danse », elle ne lui apparaissait déjà plus que telle une de « ces bacchantes mortes que l'imagination du Nord fait valser au clair de lune sur l'herbe livide de leurs tombes [1]. »

*
* *

Les embarras d'argent dont nous avons la preuve qu'elle est assaillie à partir de ce printemps, témoignent des ménagements que son état de santé lui impose dès lors, et du vide que la maladie commence de faire autour d'elle. Ses dépenses ne se règlent plus que par des billets à ordre à échéance de trois ou quatre mois, qu'elle signe pour « *valeur reçue en marchandise* », et dont quelques-uns ne sont probablement que des prêts déguisés.

Le dossier de M. Édouard Pasteur en renferme quatre aux seules dates des 6, 8 et 25 mai, d'une valeur respective de 193, 150 et 100 francs, au nom de quidams tels que

1. *Le Pays*. N° du 9 février 1852.

Mme Féry, Mme Lebreton, M. Paul. On n'en compte pas moins d'une douzaine dans le dossier Charavay, souscrits uniformément, à l'exception d'un seul, pour la somme de deux cents francs. Nous en avons vu un autre à la date du 1er septembre 1846, au nom de MM. Chapron et Dubois, dont le total de leur créance sur elle pour fournitures de lingerie était de 1.449 francs.

On ne peut assurer pourtant que cet expédient ait été désormais le moyen ordinaire de parer aux besoins d'un état qui ne se décidait pas aux retranchements indispensables.

Ainsi, quelques semaines avant sa mort, passe-t-elle à M. Marlé, orfèvre, 4, boulevard des Italiens, à qui elle doit déjà 810 francs, la commande d'une parure dont le prix fixé à 2.165 francs, se soldera, à la succession, par le versement d'une indemnité de 300 francs.

Comment, sans déchoir, Marie se priverait-elle de son coupé, de son pur sang et de son poney?

Aussi, doit-elle le loyer de son écurie, 440 fr. à son grainetier, 250 à son vétérinaire, 70 à Bender, le carrossier, et 750 au harnacheur Kutier. De son service, elle supprimera bientôt la cuisinière. Voisin, traiteur rue Saint-Honoré, à deux pas de chez elle, lui montera le plat du jour. Mais, décemment, ne lui faut-il pas cocher et femme de chambre? Fidèles dans sa détresse, ces deux serviteurs Étienne et Clotilde

patienteront pour leurs gages en retard, tout près de 1.000 francs à eux deux.

Clotilde va même jusqu'à consentir des avances à sa maîtresse. Le dossier Charavay a gardé trace de quelques-uns de ses comptes journaliers. Sur l'un, au bas du total qui est assez rond, la soubrette a écrit : « Madame me rendrait service si elle pouvait acquitter cette petite somme. » Quand il vous faut « trente fortunes pour vivre », il arrive que l'on ait des dettes. Même en ses temps les plus prospères, Marie Duplessis les traitait pour bagatelles.

— « Nous avons bien besoin de nous faire un peu de monnaie », suppliait le bon M. Chapron, en lui réclamant une note arriérée.

D'autres, avec lui, faisaient antichambre, leurs factures à la main : c'était M. Augrand, lui aussi, marchand de lingerie ; c'était M. Révillon, le fourreur ; c'étaient deux marchands de nouveautés, M. Cerf et M. Pichon ; c'était une modiste, Mme Duhey de Golberg ; c'étaient Mlles Poireau et Céline Amable, couturières. — Peintre, blanchisseur, horloger, coiffeur, vétérinaire tenaient compagnie à un M. Pitardeau, porteur d'un billet de 7.000 francs, et à un huissier titulaire d'une créance de 2.250 fr. Il n'était pas jusqu'à son concierge, M. Privé, lequel signera l'acte mortuaire à la Madeleine, de qui Marie Duplessis ne fût la débitrice pour une somme de 325 francs [1].

1. Documents privés.

Aux derniers mois, le crédit sera bien près d'être épuisé. Les billets à ordre se multiplieront, mais ne suffiront plus ; il lui faudra recourir aux nantissements du mont-de-piété ; on prendra peut-être jugement contre elle, mais la mort la sauvera de la saisie.

*
* *

A la belle saison, elle quitte Paris. Une lettre nous marque qu'elle est en villégiature à Spa au mois de juin. Et, si avertie soit-elle à ce moment du sort qui la menace, sa jeunesse cède encore à l'appel du plaisir. C'est ainsi que Janin la rencontra aux fêtes données à Bruxelles, lors de l'inauguration des chemins de fer du Nord. Elles étaient, à deux jours d'intervalle, la réplique de celles qui, pour la même circonstance, venaient de se dérouler à Lille.

Le mardi 16 juin, il y eut un grand bal officiel, dans le débarcadère même aménagé en salle des fêtes [1]. « La Belgique y avait réuni toutes ses splendeurs..... et les diamants de ses couronnes. » Marie y parut. « Elle était plus pâle encore et plus blanche », écrit Janin mais sa beauté demeurait éblouissante. Sur son pas-

1. *L'Illustration*. N° du 20 juin 1846.

sage l'adoration montait en prières muettes, tandis que « retranchée en son habituel dédain », elle foulait sans surprise les tapis qu'avait foulés la reine. Elle dansa.

Or, c'était une danseuse émérite. « Elle avait, nous dit-on, les contours ondoyants, et une souplesse de corps qui donnait à ses mouvements un charme inexprimable [1]. »

On fit cercle pour la voir. « C'était à qui serait touché par ces beaux cheveux qui suivaient le mouvement de la valse rapide et c'était à qui frôlerait cette robe légère empreinte de ses parfums légers [2]. » Et Janin ajoute que le surlendemain de cette soirée elle vint à Spa. Nous savons qu'elle y était déjà le 12.

Elle mandait, ce jour-là, de ses nouvelles à Tony, le marchand de chevaux, très certainement le même que ce maquignon dont parle Roqueplan qui aurait fait don à Marie d'une magnifique paire de chevaux, ce Tony dont il est également question dans *la Dame aux Camélias* à propos de « *M*me *de N*..., une belle promeneuse des Champs-Élysées », à qui il a vendu 10.000 francs les deux grands chevaux noirs de son équipage, mais qui faisait payer infiniment moins cher, suppose avec quelque malice M. de Contades, ceux qu'il

1. R. Vienne, *op. cit.*
2. Janin, *op. cit.*

fournissait à la belle Normande [1]. Il se peut ; et de fait, le ton du billet qui suit accuse surtout le sentiment d'une personne qui se sait obligée.

— « Ne m'en veuillez pas, cher ami, de ma négligence à écrire et n'augurez pas de là oubli ou indifférence pour vous. Je suis bien heureuse de votre amitié ; mais vous savez, parmi mes nombreux défauts, la paresse n'est pas au dernier rang ; — vous comprenez bien que les longues promenades à la campagne diminuent encore mon goût pour le style ; et loin de m'accuser, vous me devez gré de l'effort que je fais en ce moment pour surmonter le sommeil qui m'accable.

« Adieu, cher Tony, je m'arrête ici, car je n'en finirais pas de vous ennuyer ; encore adieu et mille amitiés.

« Marie Duplessis. »

Spa, le 12 juin 1846.

Ce petit mot qui ne tend qu'à maintenir des dispositions favorables révèle son véritable objet dans un post-scriptum :

« Mille remerciements pour votre complaisance pour moi. Cher, ne vendez pas ma voiture. J'aurai bientôt le plaisir de vous voir, je l'espère du moins ». « M. D. [2] ».

1. Cte de Contades, *Les Portraits de la Dame aux Camélias.*
2. Lettre publiée par *la Chronique médicale* (No du 1er juin 1905).

L'alternative où elle a dû être un moment de faire argent de son coupé n'a été qu'une alerte. Un coup heureux à la roulette a, sans doute, réparé, dans l'entre-temps, un coup malheureux du trente et quarante. Car il paraît qu'elle se livre au jeu avec une fureur qui épouvante les plus intrépides. Elle est allée à Spa pour se soigner ; mais les résolutions de sagesse n'ont pas tenu plus de quelques jours contre les sollicitations de *la Redoute*, des bals et des soupers. On la vit bientôt, « ivre et folle d'une joie factice, franchissant à cheval les passages les plus difficiles, étonnant de sa gaîté cette *Allée des Sept Heures* qui l'avait trouvée d'abord rêveuse et lisant tout bas sous les arbres ».

Mais, si les renseignements de Janin étaient exacts, comment la lettre à Tony n'enfermerait-elle pas l'écho le plus fugitif de ces passe-temps joyeux? Eh ! quoi, de tant de folies dont on prétend qu'elle mène la chaîne, pas un mot que cette allusion aux longues promenades à travers champs qui ont tout l'air d'une prescription médicale, et cette impénitente que l'on nous donne pour « la lionne de ces beaux lieux » s'oublierait jusqu'à laisser choir de sommeil sa plume sur le papier !

Toutefois, si elle crut tirer d'une agitation factice la preuve qu'elle triompherait de son mal, ce fut une illusion de courte durée. Ce qui lui restait de forces sombra dans ce défi. En

vain va-t-elle demander à Baden, à Wiesbaden, à Ems, le miracle de son salut. Ces stations qui avaient marqué jadis la voie de ses triomphes ne sont plus aujourd'hui que les haltes de l'angoisse sur le chemin de la mort. A chaque étape de ce pèlerinage éploré d'une fille de joie, le mal empire. A défaut d'ordonnances, les documents qui nous renseignent sont les notes des hôtels où s'est reposée la malheureuse qui fuit de lieux en lieux l'ombre qu'elle sent attachée à ses pas. Avec leur sèche mention de « journées de lait », et d' « infusions » qui composent tout le compte de Mme Duplessis, elles ont la gravité des consultations que les Esculapes de l'endroit ont dû tenir à son chevet. Auprès d'elle, personne que sa femme de chambre dont elle s'est fait accompagner depuis Paris.

Ne serait-ce pas alors, qu'au lendemain d'une nuit de fièvre qui avait peuplé sa solitude de tous les fantômes de la tombe, en proie à la terreur du tragique dénouement vers lequel elle se sentait, à présent, poussée sans merci, elle aurait, pauvre être éperdu et sans défense au milieu des ténèbres qui montaient, crié sa détresse dans ce billet suppliant au vicomte de Perrégaux :

« Pardonnez-moi, mon cher Édouard, je vous en prie à deux genoux. Si vous m'aimez assez pour cela, rien que deux mots, mon pardon et votre amitié. Écrivez-moi *Poste res-*

tante à Ems, duché de Nassau. Je suis seule ici et très malade. Donc, cher Édouard, vite mon pardon. Adieu.

« Marie Duplessis [1] ».

1. Lettre publiée par M. J. Bois, dans la *Revue Encyclopédique*. N° du 15 février 1896.

IX

« Elle était malade, elle se
« cachait pour souffrir, elle
« s'ennuyait. »

(J. Janin.)

Au début de l'automne, Marie Duplessis rentre à Paris, et cette fois pour n'en plus sortir qu'au jour du grand voyage. Au surplus, elle ne paraît pas avoir jamais fait figure de voyageuse. Cependant, en un temps où l'imagination si curieuse d'exotisme « dévorait, selon l'expression de Balzac, des pays entiers », où il n'était femme, fille et collégien qui n'eût rêvé de traverser un instant « l'édénique séjour », « le paradis enchanté » de l'Espagne ou de l'Italie, de s'abandonner à quelque sombre extase sous « les gigantesques ombrages d'une forêt de San-Salvador », ou de s'alanguir dans la gondole vénitienne aux accents « d'une mélodie d'amour », en un temps où

l'Orient hante les esprits de son éblouissante fantasmagorie, fait flamboyer notre peinture, et pousse un Camille Rogier à la recherche des harems de quelque Bagdad, Marie Duplessis ne pouvait manquer d'avoir à se défendre contre la tentation d'Edens inconnus et de souffrir, peut-être, de ce « mal du pays » qui rongeait Jean Marc, « mais du pays où il n'était pas [1] ». On sait que, rêvant, elle aussi, du Pont des Soupirs, elle projeta, pour le moins, un voyage en Italie, et que sous la parole enflammée de Liszt, la vision de Constantinople avec ses coupoles et ses minarets flambant sous le soleil, la tint quelques mois en haleine. Le choix de livres qu'elle s'était composé, prouve qu'elle se tint en communion de sentiments avec les écrivains de sa génération.

Ce n'était déjà pas si mal que *la Nouvelle Héloïse* et *Manon* fussent « les deux volumes les plus fatigués » de sa bibliothèque [2]. Hugo et Lamartine apaisèrent sur le balancement de leurs harmonies les heures lentes d'insomnie et d'ennui dans le silence de son alcôve. Et si les chants plaintifs de Millevoye, traînant sa Muse mélancolique sur le tapis automnal des feuilles mortes lui allaient au

1. Balzac. *La Mode*, mai 1830. — Ed. Grenier, *Souvenirs littéraires* (Lemerre, 1894). — Houssaye, *Confessions*. — M. du Camp, *Le Livre posthume* (Lecou, 1853).
2. Gautier. *La Presse, loc. cit.* — *L'Entr'Acte, loc. cit.*

cœur, les strophes cavalières et les airs *Jeune-France* de Musset flattaient son goût des élégances. A côté d'un *Paul et Virginie*, les *Élégies* du poète d'Abbeville et les *Poésies* de l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* figurent sur une même facture retrouvée parmi les épaves de la succession.

On ne fréquente pas Bernardin et Chateaubriand — elle avait aussi leurs œuvres, — sans que la nostalgie du pays lointain, dont le mirage monte de leurs pages brûlantes, ne mette dans l'âme un reflet de ses lumières et de ses senteurs. Mais il est vrai que l'imagination nous tient souvent quittes de la réalité. Ces ivresses de l'exotisme Marie Duplessis se contenta de les goûter dans trois ou quatre villes d'eaux de la Rhénanie et de la Belgique. Le monde de la fête a ses habitudes et presque ses nécessités. S'il voyage, il ne s'aventure pas sur la route des poètes. Il va où il est sûr de se retrouver en compagnie joyeuse. Il n'est rien qui lasse comme sa tyrannie. Femme galante, et si peu qu'elle ait été soucieuse de ses intérêts immédiats, Marie Duplessis devait nécessairement subir ses effets. Qu'on ne s'étonne pas, après cela, que l'ennui ait été « le grand mal de sa vie [1] ». Car si l'ennui est de tous les temps, s'il est une pose maladive en cette époque de Muses éthérées qui semblent tou-

1. Janin, Préface.

jours porter le deuil d'un Paradis perdu, il est surtout la rançon d'une vie de jouissances quand elle tient sa loi du caprice d'autrui. Évidemment, on n'a ici que l'affirmation de Jules Janin, qui a tout de même « brodé un peu çà et là », sur les aventures de l'héroïne.

Mais l'ennui, — cette forme de l'ennui qui naît des passions insatisfaites et des hautes aspirations déçues, et qui est à l'âme ce qu'une délicate pâleur est à un beau visage, — quelle touche originale pour achever le portrait d'une courtisane de « l'an de grâce 1845 » !

Car, chose singulière, au milieu des prospérités de ces « années d'abondance et de paix où toutes les faveurs de l'esprit, du talent, de la beauté et de la fortune [1] » comblaient la France, un même malaise étreint les âmes. On rêve d'une vie « belle, poétique, large, amoureuse », et l'on s'aperçoit qu'elle est « monotone, sensée, bête ». La génération qui, aux alentours de la Révolution de 1848, touche à son automne, avait nourri des ambitions sans rapport avec la réalité. Quelque expérience qu'elle en fît, la déception était au bout. Plus haute avait été l'aspiration, plus meurtrière était la chute. Il est vrai que « le sort d'Icare n'effrayait personne ». Ce que l'on demandait à la vie c'est l'oubli des raisons de vivre, dût-on en mourir. Aussi, romançait-on l'existence à plaisir.

1. Janin. Préface.

Pour un cœur « sans limites », vainement en quête d'un objet à sa mesure, pour une imagination en perpétuel enfantement de chimères, la réalité n'est qu'une amère dérision. Alors se crée le divorce entre une âme qui ne veut pas mourir et un corps qui ne peut vivre. « Partout des visages fatigués et durs où il n'y a ni calme ni tranquillité ; les lignes sont heurtées et les rides annoncent des ambitions trompées, des vanités malheureuses. » Une à une ont sombré toutes les illusions, l'être s'est épuisé à vouloir leur donner forme, et n'a jamais saisi qu'une ombre, celle de l'éternel désir. Pauvre âme désenchantée, « on habite, avec un cœur plein, un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout ». Et un beau jour, même si l'on s'appelle Debureau, qui l'eût cru ! Debureau, le pierrot fameux —, on se rend chez Ricord pour implorer de lui un remède contre « la tristesse, l'ennui, le spleen, l'horreur de soi-même et des autres ». A moins qu'on ne se console de son infirmité morale par un trait d'esprit en déclarant que l'on a « le cœur usé comme l'escalier d'une fille de joie [1] ».

1. Flaubert, *Correspondance, passim*, — Gautier, *Histoire du romantisme*. — Seillière, *Une tragédie d'amour au temps du romantisme* (Plon, 1909). — Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariés* (1841). — M. du Camp, *Souvenirs littéraires* (Hachette, 1882), etc.

*
* *

Enfant de cette génération qui n'obéissait qu'à la fantaisie et au caprice, on conçoit qu'elle aussi après avoir, pauvre papillon, heurté ses songes de princesse des nuits aux lumières des petits soupers, la belle Marie n'ait plus eu, certain soir, que l'ennui pour compagnon de fêtes.

De son luxe, elle ne goûte point une joie sans mélange ; au bal, au théâtre, une angoisse subite s'empare parfois d'elle et lui donne à regretter la paix laborieuse de son village. Rien chez elle des extravagances où triomphait une Esther Guimond ou une Lola Montès. On la voit passer dans ses fourrures comme un fantôme [1].

Elle n'a pas l'exubérance des vierges folles. Si elle cède à l'entrain de la gaîté, c'est par « accès nerveux » que suivent des « tristesses soudaines [2] ».

Cédant tour à tour aux sollicitations de ses passions et à l'effroi du mal qui la consume, elle apparaît, dans l'incertitude de ce qui peut asseoir sa sécurité et son bonheur, comme une femme « fantasque, adorant aujourd'hui ce qu'elle a détesté la veille [3] ».

1. Janin. Article des *Débats, op. cit.*
2. G. Claudin, *op. cit.*
3. *Ibid.*

Bien que Marie Duplessis n'ait pas eu « toutes les aventures pathétiques » de la maîtresse d'*Armand*, elle demeure la sœur jumelle de *Marguerite*. Elle est, comme elle, une âme inquiète et romanesque, ballottée d'un désir à une déception, passant alternativement d'une fièvre d'amour ou d'ambition à la torpeur du désenchantement, un jour farouche d'indépendance, le lendemain esclave de son caprice, puis, amoureuse et soumise, aspirant aux délices d'un dévouement ignoré, ou se résignant à cette consomption lente qui alors poétise, et pose au front l'auréole.

« Vierge qu'un rien avait faite courtisane, courtisane dont un rien eût fait la vierge la plus pure [1] », un fond de mélancolie trahissait sa surprise douloureuse de cette antinomie entre ce qu'elle aurait voulu être et ce qu'elle avait dû subir. La délicatesse d'une âme qui ne veut pas se mépriser tout entière, parle dans chacun de ses portraits. Cette distinction qui lui est particulière et qui n'a échappé à aucun de ses peintres, s'accusa à la fin de sa vie. Elle baigne ce visage qui est tout candeur et « naïveté enfantine » — le mot est de Dumas — d'une ombre légère de languissante douceur, tel ce voile transparent de brume dont, aux beaux jours, le soleil s'enveloppe avant de disparaître. — Dans ses « grands

1. *La Dame aux Camélias* (1re édit.).

yeux étonnés », on ne sait s'il faut lire le regret d'être de ce monde, ou le désespoir de le quitter.

Ce n'est pas qu'il faille rapporter aux remords d'une conscience tardive la cause d'un état d'âme qui, à vingt-deux ans, ne pouvait, non plus, être l'effet de ce dégoût qu'amène la satiété. Le repentir n'a rien de commun avec le sentiment d'une erreur, auquel on ne s'élève que sous le coup des revers qu'elle entraîne. Ainsi, sans vouloir broder encore sur la légende, ni faire de cette femme une Madeleine repentie, il n'est pas improbable qu'elle ait déploré à son heure le vide d'une existence qui, à peine commencée, touchait à son terme, et qu'elle ait connu, devant les ravages soudains de la phtisie jetant leur suprême alarme à sa jeunesse et à son isolement, l'angoisse religieuse d'une créature qui ne se sent pas en repos avec Dieu. A défaut de la conscience de ses égarements, la terreur du lendemain de la mort lui fit crier sa détresse au pied de la croix. Comme une lampe près de s'éteindre, la flamme qu'allume au cœur la foi naïve des premiers ans jeta quelques clartés plus vives sur le soir de cette courte vie, et montra à la malade sinon la voie de la contrition et du renoncement, celle de la prière. Dans sa chambre, un jour, le prie-Dieu eut sa place, une Vierge « dorée » son coin de chapelle, et bien des fois, agenouillée devant la miséricordieuse Madone,

Marie éleva vers elle l'offrande de ses douleurs [1].

*
* *

La consomption qui, depuis plusieurs années, minait ce frêle organisme arrivait maintenant à sa phase aiguë. Néanmoins la fièvre qui l'anime, en achevant de consumer ses forces, lui donne encore un semblant de vigueur, et durant les premières semaines de l'automne, Marie continua de figurer, au dire de Thomas Grimm, parmi les plus brillantes évaporées. Pas un jour, elle ne cessa d'être « la déesse de la distinction ». De sa beauté première, il lui reste des lignes « d'une exquise finesse », et une pâleur accrue accentue sur son visage raphaélique « on ne sait quel honnête reflet de chasteté [2] ».

Pourtant, ce sera son châtiment de subir jusqu'au bout la loi de son existence aventu-

1. Au dossier Charavay, figurent, en effet, deux factures au nom de Mme Duplessis, dont l'une consigne l'achat de deux *Vierges dorées ;* et l'autre, qui porte l'en-tête de *Girardon, tapissier, boulevard de la Madeleine*, et seulement datée : 10 *décembre*, mentionne : *Un prie-Dieu couvert en moquette, avec clous dorés. Prix convenu : 40 francs.* Ceci peut-il justifier ce passage du livre de Vienne :

« Elle allait fréquemment entendre la messe, le dimanche, à la Madeleine..., et, m'a-t-on dit, communiait une fois par an? »

2. *L'Époque, op. cit.* — Janin, *op. cit.*

reuse. Ses prodigalités l'ont réduite aux abois, et les créanciers, comme s'ils devinaient la catastrophe prochaine, commencent à se montrer impatients. Aussi, le Café Anglais et la Maison d'Or, « établissements dionysiaques aux galants réduits », virent-ils passer, plusieurs soirées encore, le spectre de sa beauté alanguie [1].

Jusqu'en octobre, par ces tièdes journées sans soleil, où le décor extérieur, sous la molle transparence d'une brume légère, prend l'aspect évanescent des objets de nos rêves, au trot de son « pur sang à pelage noir », ou de son « poney », blottie dans le fond de son petit « coupé bleu [2] », elle descendait les Champs-Élysées et l'avenue du Bois. Autour d'elle roulait en flots pressés, tumultueux, « la fleur des pois de la jeunesse » : mondaines et petites maîtresses, en équipage galant, *lionnes* et *panthères* en tenue d'amazone couleur « fumée de Londres », et « petites bottes de satin à éperons d'argent », *lions* et *dandys* « aux moustaches bien cirées par l'illustre Galabert », toutes les *nymphes* du jour dans les toilettes évaporées de Palmyre, tous les *George Brummel* dans l'allure impeccable d'un dessin de Gavarni exécuté par Humann. Elle foulait, un instant, les feuilles jaunies des allées. Puis, échappant à

1. *L'Illustration*. N° de mars 1847.
2. *Catalogue de la vente* de Mlle Plessis.

l'angoisse dont l'étreignait la tristesse de ces arbres chenus, avant l'heure mourante du crépuscule, elle regagnait les États où s'achevait son règne.

Passé le quartier calme et désert de la Madeleine, sa voiture la rejetait en pleine effervescence du « Boulevart », dans le va-et-vient des ambitions, des élégances et des réputations qui faisaient leur siège de l'espace compris entre la Chaussée d'Antin et la rue Montmartre, la Bourse et la rue de la Paix. C'étaient aussi les limites de cet empire où sa grâce s'était exercée sans conteste : sa beauté n'y comptait plus les hommages et sa frivolité en avait épuisé toutes les satisfactions. Depuis Tahan qui a ouvert, au coin de la rue de la Paix, un magasin où l'on vend le bibelot parisien, boîtes à châles, coffrets à bijoux, petits meubles genre Boule, jusque chez Mottet le fabricant d'ombrelles du boulevard Poissonnière, depuis Mayer qui a plus d'une fois ganté sa main jusqu'aux expositions du *Persan* qui, rue de Richelieu, tient les plus beaux cachemires des Indes, toutes les gloires du luxe s'étalaient une fois encore à ses yeux et flambaient sous « la ligne étincelante du gaz ». A cette heure, la vie artistique et fashionable, la prostitution choisie, les mondaines d'Eugène Lami et d'Élie de Beaumont, dans la nuée de soie dont elles s'enveloppent, l'élégance chiffonnée de la lorette, les filles qu'Achille Deveria accouplera,

la nuit, en des priapées monstrueuses, viveuses et viveurs d'Eugène Sue et de Balzac, toute la gent débraillée, frondeuse et pittoresque des peintres et des poètes, dévalant du quartier de « *la Nouvelle Athènes* », viennent battre de leur gaîté, de leur rut et de leurs espoirs, le terre-plein depuis la rue Taitbout jusqu'au passage de l'Opéra, de Tortoni au Divan Le Peletier. Tout ce spectacle passait sur la glace embuée de sa portière comme un songe déjà lointain dont la mort allait la réveiller. Rentrée du théâtre ou de quelque souper, luttant contre l'insomnie qui la brisait, on pouvait encore la voir, dit le chroniqueur de l'*Entr'acte*, s'accouder à sa fenêtre, avec son fidèle « *Tom* », ou se promener, toute la nuit, dans son salon, « la tête enveloppée dans un grand cachemire rouge, le corps perdu dans un vaste peignoir blanc ».

*
* *

Le portrait que Charles Chaplin a laissé d'elle est de cette époque. Il avait été commandé par le comte Pierre de Castellane, vraisemblablement à l'une de ces deux dates : septembre 1845, époque où, lieutenant au 4e Chasseurs d'Afrique, il rejoignit son régiment pour participer, sous les ordres du colo-

nel Tartas, à la nouvelle campagne du maréchal Bugeaud contre Abd-el-Kader, — ou octobre 1846, quand il put quitter le bivouac et obtenir un congé [1].

Déférant à un souhait de Marie Duplessis à qui il n'avait peut-être rien à refuser, il lui amena, un matin, le jeune peintre normand dont les débuts s'étaient produits au dernier Salon.

Il fit, d'après elle, un dessin à la mine de plomb rehaussé de couleur, qui a été reproduit dans l'étude de M. de Contades sur les *Portraits de la Dame aux Camélias*. C'est une ébauche sobre, sans souci de flatterie et qui s'en est tenue à rendre par une violente accentuation du bistre des paupières, l'impression saisissante d'un regard sur lequel s'est abaissé le premier cercle d'ombres de la mort.

Rue d'Enfer, le peintre se mit à l'œuvre. Bien des fois il s'achemina vers le boulevard de la Madeleine pour prendre contact avec son modèle qui ne dédaignait pas, rapporte Claude Vinto, de sortir sous le bras de ce rapin de vingt et un ans, fort éloigné des habitudes des cénacles et se piquant même d'une correction tout anglaise. Le portrait fut payé 200 francs par M. de Castellane. Vinto, qui s'aventure moins, désigne seulement un M. de T... lequel « entretenait alors Marie Duples-

1. Il a conté lui-même dans un volume de *Nouvelles et récits* (Hachette, 1856) les exploits de son escadron.

sis[1] ». Rentré dans quelque galerie particulière, *l'Artiste* en donna une reproduction en 1851. Les traits de l'esquisse se sont affinés jusqu'à s'estomper dans une espèce d'immatérialité, la flamme du regard s'est apaisée et semble brûler d'un éclat plus intérieur, comme si l'âme, dans ce corps qui s'en va, en était désormais la seule lumière ; le visage tout entier baigne dans une atmosphère de quiétude et de sérénité qui descend de ce front marmoréen comme une libération des tourments de la pécheresse ; point de bijoux ; une toilette d'une extrême simplicité, corsage plat et busqué, découvrant avec modestie la ligne fuyante des épaules.

C'est ainsi qu'il nous faut la voir chez elle, portant le deuil de ses espérances, entre des médecins impuissants et des créanciers peu commodes.

Dès son retour d'Allemagne, à la mi-septembre, elle a fait appel aux compétences médicales les plus réputées. Le Dr Manec, de la Salpêtrière, lui fait trente-neuf visites entre le 18 septembre et le 19 novembre, époque où il cesse de venir. Chomel, médecin ordinaire de Sa Majesté, et Louis, professeur à l'Hôtel-Dieu, sont mandés en consultation spéciale. — Koreff, à qui, d'ailleurs, elle doit 1.400 francs, a été écarté. « Je crois qu'il m'empoisonne »,

1. Claude Vinto, *Les Peintres de la femme* (Dentu 1888).

aurait-elle dit à Romain Vienne, qui, en effet, sans le nommer, le malmène rudement dans son livre. De fait, à partir du mois de mai précédent, le Dr Davaine était devenu son consultant habituel. Il la soignait avec un dévouement dont elle lui témoigna sa reconnaissance en lui offrant, quelque temps avant de mourir, ce ravissant portrait d'elle en miniature qui est à la Comédie-Française. Toutes les notes d'honoraires sont dans le dossier Charavay. Celle du Dr Davaine porte trois visites en septembre, trente-sept en octobre, quarante-quatre en novembre, trente-cinq en décembre, trente-neuf en janvier, et huit en février. Si on ajoute onze pansements, quatre consultations avec M. Chomel et trois avec M. Louis, le total des honoraires qui furent payés s'élève à mille vingt-cinq francs pour cent quatre-vingt-quatre visites.

Les ordonnances, celles qui résultèrent des consultations communes des Drs Davaine et Chomel, les 9, 13 et 19 novembre, sont encartées dans l'exemplaire que M. Pasteur a offert à la Biliothèque du Théâtre-Français. Elles tiennent en quelques prescriptions d'hygiène : boissons rafraîchissantes, lait d'ânesse, potions calmantes, régime de viandes grillées, de poissons légers, d'œufs, de légumes « au bouillon de pain très levé et rassis ». On conseille de ne sortir que par une température clémente, de parler peu et de coucher sur le

crin. Une autre fois, on prescrit le « sirop de karabé » contre une recrudescence de la toux, ou des « fumigations d'infusion de fleurs de coquelicot », concurremment avec des « frictions au creux de l'aisselle », et des « lavements à la quinine ». On devine l'inefficacité de ce traitement. En désespoir de cause, — c'est M. Jules Claretie qui le raconte, car, assure-t-il, « le roman ne nous a pas dit tout le romanesque de la fin de Marie, — comme il fallait à ses poumons l'âcre et sain parfum de l'étable, on avait meublé pour la mourante, près de la barrière Fontainebleau, à deux pas de l'endroit où tomba le général Bréa, un boudoir charmant dont le plancher, criblé de trous, donnait sur une litière où couchaient les vaches d'un laitier-nourrisseur. En bas, l'étable, en haut les tapisseries, les rideaux de soie, les chinoiseries et les bronzes [1] ».

*
* *

Quant aux créanciers, ils n'étaient pas tous aussi conciliants que celui dont Henri Lumière eut à représenter les intérêts. Ayant à assurer le recouvrement d'un mémoire de travaux de serrurerie, le jeune avocat reçut, en réponse

1. *L'Opinion nationale.* Feuilleton du 24 avril 1868.

à ses premières sommations, un petit billet « parfumé », tracé d'une « écriture anglaisée : »

« Vous devez savoir, Monsieur, que les malades ont de tristes privilèges ; très souffrante en ce moment, permettez-moi de les invoquer en vous priant de bien vouloir vous déranger et venir chez moi me parler de l'affaire en question. »

Le résultat de l'entrevue fut celui que Marie avait espéré : elle obtint un délai. Comment résister à la pression de « cette petite main presque diaphane et brûlante de fièvre », et à la prière de ces « grands yeux si doux » ! A cinquante ans de distance, Henri Lumière gardait surtout de cette femme qui l'avait reçu dans le négligé d'un « peignoir de cachemire blanc, doublé et rehaussé de soie bleue », le souvenir « inoubliable » de la séduction qu'elle exerçait encore à ses derniers jours [1].

Tous les huissiers n'y étaient pas également sensibles. Mais il y a loin de là aux inexactitudes qui, sur ce point, ont inutilement dramatisé la fin de Marie Duplessis. Elles ont été répandues par des chroniqueurs qui puisaient leur information dans les épisodes imaginaires du roman. Vienne y remonte comme à sa meilleure source. Il n'épargne pas à sa belle compatriote les ultimes misères dans lesquelles se dé-

1. *Revue normande, op. cit.*

bat l'amante infortunée d'*Armand Duval*. Sa relation est en tous points conforme au récit de Dumas. Marie Duplessis, comme *Marguerite Gautier*, est poursuivie, jusqu'aux instants de l'agonie, par une cohorte d'huissiers. Mais, tandis que Vienne les désintéresse une première fois avec la bourse du *comte Gaston de Morenas*, Dumas a recours à la générosité du *comte G...*

Grimm, dans une de ses *Lettres Parisiennes*, fait intervenir, comme *deus ex machina*, un tout jeune homme, « vingt fois millionnaire », qui apitoie sa mère sur cette infortune et obtient d'elle qu'elle réponde de la dette et congédiant le gardien, assure ainsi à la mourante la tranquillité des instants suprêmes. A une seconde visite des officiers ministériels, le romancier et le biographe se déclarent désarmés et laissent la main des recors s'abattre sur les dépouilles de la moribonde. Et ce jour-là, on saisit jusqu'aux rideaux de son lit.

Ce n'est pas Dumas père qui eût renoncé au pathétique d'une telle situation. — « Pauvre fille ! écrit-il dans son feuilleton du *Mousquetaire*, morte tristement, misérablement, comme meurent ces malheureuses créatures ! Tout était saisi chez elle, excepté le lit d'agonie. C'est une belle chose que la loi, qui réserve la couchette et les matelas, sans quoi elle serait morte sur le parquet. On avait déjà enlevé les tapis... »

Un article de Théophile Gautier où la sympathie n'excluait pas un plus grand souci de la vérité, détruisit cette légende. « Dans ce qui s'est dit et s'est écrit déjà sur ce sujet, affirmait-il, il s'est glissé quelques inexactitudes. Ainsi, les créanciers de Marie Duplessis n'ont pas troublé ses heures dernières par une saisie. »

Le *Catalogue* de sa vente en est la meilleure preuve. Ce n'est pas à dire qu'elle ignora la gêne et l'abandon. Car de tous les hommes qui l'avaient aimée, deux seulement se firent scrupule de déserter son chevet : — le comte de Stackelberg et le vicomte Perrégaux qui fut seul désigné par l'*Entr'acte* sous l'initiale de comte P...

En effet Édouard Perrégaux était encore à Paris. Après avoir renoncé, aux fins de mariage, à donner suite à sa seconde demande de réintégration dans l'armée, il s'était bien vite repenti de sa décision. En se prolongeant, son oisiveté le rendait plus sensible aux souffrances de son cœur, dont tant d'occasions de rencontre dans un milieu qui lui était commun avec sa femme, ravivaient la blessure. Si bien, que vers l'été, il avait, sinon, ce qu'il n'eût osé, réitéré sa demande, mais fait ouvrir, par la démarche d'un ami auprès du ministre, une nouvelle instance en sa faveur.

Et de fait, au 30 juillet, le Cabinet saisissait la 1re Division militaire. Dans sa réponse du

14 août suivant, celle-ci dégageait sa responsabilité de tout retard dans la réintégration de Perrégaux qui, après s'être dérobé à la déclaration conforme à l'ordonnance de 1838, venait de disparaître du domicile indiqué par lui.

« Il semble donc, concluait le maréchal de camp, que cet officier n'a pas grand désir de rentrer au service. »

Cependant, à quelques jours de là, le 1er septembre, Édouard Perrégaux, sortant de son irrésolution, signait enfin la déclaration ci-dessous :

« Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ici l'engagement que je prends de me conformer aux articles 195, 196 et 197 de l'Ordonnance du roi du 16 mars 1838, concernant les officiers qui demandent du service dans la Légion étrangère, et dont j'ai pris connaissance. »

Le plus singulier, c'est que l'affaire, bien que patronnée par le comte de Sparre, fut classée [1]. Il y fallait une raison majeure. Bien certainement Perrégaux se chargea-t-il de la fournir lui-même, car dans le temps qu'il signait son engagement, Marie Duplessis revenait à Paris pour y traîner ce qui lui restait de semaines à vivre.

Hélas ! s'il lui fit, en demeurant, le sacrifice

1. Archives du ministère de la Guerre.

définitif de sa carrière, il n'en eut pour merci, on l'assure, qu'ingratitude.

Ramené auprès d'elle sinon par l'amour, certainement par le sentiment de ce qu'il devait au souvenir, elle l'en payait d'une aversion marquée jusqu'à lui consigner sa porte. « Caprice de mourante! » observait un contemporain [1].

Quant au comte de Stackelberg, sa présence auprès de la moribonde n'est signalée que par Dumas. « Lorsqu'elle tomba malade, écrit-il, il vint soigner la pauvre fille, et quand elle fut morte, des deux hommes qui suivirent le convoi, l'un était lui. » L'hommage dont il les honora l'un et l'autre donne à penser qu'ici encore la fiction a, dans le roman, cédé le pas à la vérité.

Mais encore à quel moment et jusqu'à quel point se manifesta leur assistance?

Car non seulement Marie Duplessis en est réduite à souscrire de nouveaux billets en décembre, mais, idole reniée, la voici maintenant dépouillée des attributs de sa gloire. Un à un, elle voit choir les fleurons de son diadème. En quelques semaines, dix-neuf engagements ont vidé tous ses écrins pour une somme de 18.653 francs, et peu de jours avant que la mort ne la délivrât de sa misère, elle obtient d'un commissionnaire près le mont-de-piété

1. *L'Entr'acte*, *op. cit.*

un nouveau prêt de 2.223 francs pour prix du dernier sacrifice de ses vanités. Deux bracelets modestes, une broche de corail, une chaîne, il ne lui restait rien de plus avec ses cravachîes que deux petits pistolets qui, aussi bien, eussent pu tenter sa main [1].

Faut-il alors ajouter foi, avec Janin, aux prétendues générosités de ses « anciens adorateurs » ; ou, avec Montjoyeux, au cadeau que lui fit, au 1er janvier, un certain lord A..., d' « une énorme caisse de bois de rose, pleine de pastilles de chocolat, dont chacune était enveloppée d'un billet de 100 francs [2] » ?

Bientôt, le mal la tint chez elle en recluse, où Clotilde, sa femme de chambre (*Julie Duprat*, dans le roman), « la veilla comme ne l'eût pas mieux fait sa mère ».

Mais,

> ... Après une agonie
> Qui dura quatre mois le mal fut le plus fort...

lisons-nous dans l'*Élégie* où Dumas a perpétué le souvenir de sa maîtresse.

D'aucuns prétendent, — mais faut-il les

1. Documents privés.

2. D'après le récit de Montjoyeux, lord A... avait obtenu de Marie qu'il donnât à souper chez elle à quelques amis. Il le fit, paraît-il, en homme qui se devait de ne pas être en reste de prodigalité avec celle qui présidait cette fête. Il se proposait donc, pour l'en remercier, de lui offrir un beau cheval de selle qu'il avait en vue à Londres. Mais ayant appris, entre temps, que Marie était tombée malade, il avait jugé opportun de lui témoigner sa gratitude en espèces plus sonnantes.

croire ? — que tout ce temps-là, elle tint ses volets clos à la lumière du jour, lui préférant « la lumière blafarde » qui tombait « de vastes lampes d'albâtre[1] ». Était-ce pour habituer son beau regard aux proches ténèbres de la tombe, tandis que, d'une main sans force, ouvrant un volume oublié parmi les colifichets de sa gloire première, elle demandait au poète, — parfois aux récits de la Bible, — le bercement des heures de son couchant et le secret de mourir, elle aussi, désespérée et ravie !

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure et puis une heure !
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève ;
Travail, repos, douleur et quelquefois un rêve,
Voilà le jour, puis vient la nuit !

Elle ne partit cependant pas sans faire ses adieux à la vie. Elle vint porter à ses courtisans d'hier le salut de leur reine expirante. On dit que deux soirs encore son élégante silhouette se profila dans une avant-scène sous la clarté des lustres. Une fois, vers la mi-décembre, ce fut à l'Opéra. « On crut, témoigne un rédacteur du *Siècle*, en voyant ce beau spectre. aux yeux enflammés, couvert de diamants » — hélas ! où étaient-ils les rayons d'antan ! — « et enveloppé dans un flot de dentelles et de satin blanc, que Marie était sortie de la tombe

1. *L'Entr'acte, op. cit.*

pour venir reprocher à toute cette brillante société de jeunes fous et à toutes les *Ninons* du jour, leur abandon et leur ingrat oubli. »

Puis, ce fut au Palais-Royal, dans la semaine de fin d'année, non pas à la représentation des *Pommes de terre malades*, comme l'ont prétendu Delvau et Roqueplan, mais à celle de *la Poudre de Coton* revue de Dumanoir et Clairville [1]. Ce n'était plus une femme, remarque l'auteur des *Lions du Jour*, mais « l'ombre d'une femme, quelque chose de diaphane et de blanc, chair et vêtements ».

1. *Les pommes de terre malades*, Revue également de Clairville et Dumanoir dataient, en effet, du 20 décembre 1845. — Cf. Eug. Hugot, *Histoire du théâtre du Palais-Royal* (1886, Ollendorff, in-16). Quant à *la Poudre de coton*, elle tirait son actualité de la découverte du fulmicoton par le chimiste Pelouze.

X

« La poésie arrive pour en-
« sevelir cette morte sous ses
« voiles brodés. Elle est l'im-
« mortalité de ces printemps
« d'une heure, de ces beautés
« de passage. »

(J. Janin.)

Tandis que Marie Duplessis marchait à sa fin, Dumas *junior* était à Marseille, l'hôte de Joseph Autran. Il revenait d'un voyage en Espagne. Il y avait accompagné son père chargé d'une mission à l'occasion du mariage du duc de Montpensier avec une infante. Ils étaient partis, au début du mois d'octobre 1846, de compagnie avec Louis Boulanger et Maquet, et s'étaient retrouvés, à Madrid, avec Giraud et Desbarolles qui, depuis longtemps, avaient décidé une excursion pittoresque à travers les Sierras. L'auteur de *Monte-Cristo* s'était promis de les y suivre.

Après les fêtes du mariage princier, ils mirent à exécution ce projet.

Durant deux mois, ils parcoururent l'Espagne, virent Grenade, Cordoue, Séville et Cadix. En route Dumas fils cueillit les fleurs du caprice qu'il trouva sur ses pas. De Cadix où une corvette affrétée par le Gouvernement français avait été mise à la disposition du grand romancier, la joyeuse bande avait fait voile vers l'Afrique, longé le littoral jusqu'à Tunis et. revenue à Alger le jour de la Noël, elle s'était embarquée sur l'*Orénoque*, le 3 janvier 1847. Le 4 au soir, la frégate jetait l'ancre devant Toulon.

Là, nos voyageurs n'avaient que touché barre. Pressé de rentrer par l'affaire de son Théâtre historique, Dumas père ne séjourna pas davantage à Marseille; et, après une visite au poète de *la Mer*, il avait regagné Paris avec ses compagnons de route. Autran et lui se connaissaient d'assez longue date. En juin 1840, au passage de Dumas qui venait s'embarquer pour Naples, il lui avait rendu un hommage flatteur dans son journal *le Sud* qui, à plusieurs reprises, batailla pour lui. Des voyages d'Autran à Paris avaient établi, puis fortifié cette sympathie littéraire.

A l'égard de Dumas fils, ce sentiment se faisait plus amical et familier, car il avait sur lui le double privilège de l'âge et d'une réputation poétique bien assise. Il tenait, en effet, déjà à

son actif deux ou trois volumes de vers : les *Poèmes de la mer*, *Ludibria ventis*, *Milianah*, qui lui avaient valu une critique élogieuse de Gautier, quelques flatteries de Lamartine, et bientôt même, un fauteuil à l'Académie de Marseille et le poste de bibliothécaire de la ville où il avait succédé à Louis Méry, le frère du poète. Enfin il avait eu l'honneur de promener Chateaubriand à travers les ruines de la région, d'échanger des cadeaux avec Liszt, d'écrire un poème pour Félicien David, et Victor de Laprade venait de lui dédier *Fausta*.

Ce n'était pas la première fois que son jeune ami s'arrêtait à Marseille. Il y avait fait en 1844 un séjour que la cordialité dont il était l'objet prolongea durant les trois mois de l'été. L'hospitalité que Méry lui avait offerte à son foyer, transformait chaque heure en fête improvisée. C'est en témoignage de sa gratitude que Dumas lui dédiait, en 1851, le *Roman d'une femme* qu'il avait, « à dix-neuf ans », commencé d'écrire chez lui, « dans la jolie chambre verte » où l'avait installé son amitié.

> Voyages sans nombre aux rives du Prado,
> A l'Huveaune où le saule incline son rideau,

promenade à la grève, parties de pêche et canotage, car Dumas maniait bien l'aviron, déjeuners chez Courty, « folâtre causerie », « épanchement intime » avaient marqué ce premier séjour.

Autran en exaltait le souvenir à son jeune ami dans une longue *Épître* hâtivement versifiée où il lui souhaitait cette fois la bienvenue chez lui, en l'absence de Louis Méry nommé depuis à une chaire de la Faculté d'Aix.

Que la fête avec toi s'installe chez nos Lares,

lui disait-il ;

Reprenons les propos et les courses hilares,
Et le soir, au foyer, nonchalamment assis,
Racontons-nous l'absence en mutuels récits.

Un mois durant, ce fut une vie de flâneries et de paresse au soleil, dans le bercement des flots harmonieux, un échange de rimes et de projets d'avenir, le charme d'une intimité où un autre aimable poète du terroir, Gaston de Flotte, mêlait aussi sa verve [1].

*
* *

Cependant, Dumas ne pouvait différer plus longtemps les engagements qu'il avait pris

1. Pour les détails relatifs au séjour de Dumas fils à Marseille, cf. *Péchés de Jeunesse* (*Le retour*, *Marseille*, *A. Autran*, *La musique*) ; G. Ancey et Eustache, *Joseph Autran, sa vie et ses œuvres* (in-8°, Calmann-Lévy, 1906).

« J'ai, ici, écrivait-il, des amis comme je ne crois pas en avoir à Paris. » Et certainement l'esprit de Dumas dut séduire plus d'une brune Marseillaise dans ce salon de la rue Saint-Ferréol où lady Greig recevait ce que la ville comptait d'élégances et de talents.

avec le libraire Cadot. Il lui fallait bien mener à leur terme ces *Aventures de quatre femmes* qui étaient en cours de publication au moment de son départ pour l'Espagne. Les promesses de travail qu'il s'était jurées en quittant Paris n'avaient pas résisté aux distractions du voyage [1].

Il avait hâte pourtant de s'en excuser auprès de son lecteur : ce fut l'objet d'une Préface qui datée du 10 février a dû être écrite à Marseille [2]. Il se disposait enfin à partir, quand lui parvint, mais avec une semaine de retard, la nouvelle de la mort de Marie Duplessis.

Trois ou quatre jours après, il était de retour à Paris : plus fortuné qu'il n'a fait *Armand Duval*, il y arrivait encore avant la dispersion définitive des lieux où il avait aimé.

Chacun a présent à la mémoire l'épilogue de l'aventure d'*Armand*. Au cours d'un voyage qu'il a entrepris, pour échapper à l'obsession d'une image trop chère, un attaché d'ambas-

1. Il avait écrit de Cadix à son éditeur « de lui envoyer à Alger les deux volumes qui avaient dû naître pendant son absence, l'assurant de lui rapporter les deux derniers pour qu'ils pussent paraître à son retour ». Cadot mit diligence à lui faire tenir les bonnes feuilles des tomes III et IV qui furent, en effet, annoncés dans la *Bibliographie de la France* du 16 janvier. Dumas les reçut ; mais n'en fit pas davantage :

La plume, sans regret, au tiroir fut rendue.

2. *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet.* Cette préface parut en tête du tome V. Les deux derniers volumes du roman (tomes V et VI) furent annoncés dans la *Bibliographie de la France*, le 3 juillet 1847.

sade l'informe fortuitement, à Alexandrie, de la maladie de *Marguerite*. Saisissant cette occasion d'une rentrée en grâce, il écrit à la pauvre fille son désespoir et son repentir, et se met en route pour aller se jeter à ses genoux. Trop tard, hélas ! Quand il arrive, ce n'est plus qu'au cimetière que l'attend *Marguerite*.

Ici encore, il n'y a, entre la vérité et la fiction que l'écart de quelques détails dans les dernières circonstances de cette action pathétique.

Tandis que Dumas cahotait sur les routes d'Espagne, lui aussi, « les regrets du lit, en marchant, le suivaient ». Tout en trompant en d'amoureuses guérillas ces regrets, il les nourrissait d'espérances, et les bras qui pressaient Antonia, la Sévillane, ou Conchita, l'Andalouse, étreignaient la chère vision toujours plus proche et plus présente à mesure qu'il s'en éloignait.

Quel faible rempart contre les retours de la passion, ce grief qu'il avait jeté entre Marie et lui pour consommer la rupture ! Si quelque excès d'amour-propre avait précipité le dénouement qui le rendait à sa liberté, il n'avait pas été longtemps à condamner une rancune où il ne découvrait plus qu'un injurieux soupçon pour la femme aimée. A quelle profondeur de son être ne fallait-il pas qu'eût pris racine un attachement qui, trente ans après, alors qu'il mettait la dernière main aux

Notes de son *Théâtre*, l'attardait encore avec émotion à la grâce de ce visage évanoui pour Dieu et pour les hommes, toujours vivant pour lui !

La conscience de ses torts masqua du devoir impérieux de les réparer ce qui n'était que l'ardent souhait de sa passion de se rouvrir le cœur de Marie Duplessis. Du sentiment de son offense envers elle à l'instance du pardon, il n'y eut qu'un pas à franchir sous le couvert de l'intérêt affectueux que lui commandait au moins la gratitude. — « L'homme » devait-il écrire plus tard, en justifiant implicitement par là des faiblesses dont il put être moqué de quelques-uns, — « l'homme qui a été aimé si peu que ce soit d'une femme, du moment que cet amour n'avait ni le calcul ni l'intérêt pour base, est éternellement l'obligé de cette femme, et quoi qu'il fasse pour elle, il ne fera jamais autant qu'elle a fait pour lui. »

C'est ainsi qu'aux aguets d'une circonstance qui lui ouvrirait la voie du recours, il apprenait un jour l'état désespéré de son amie, non pas à Alexandrie où il n'était pas allé, mais peut-être à Alger où il avait fait escale en quittant l'Espagne. Son affliction triomphant de ses derniers scrupules l'avait ramené aux pieds de Marie. Comme *Armand*, il fit amende honorable, il écrivit.

Je vous avais écrit que je viendrais, Madame,
Pour chercher mon pardon, vous voir à mon retour...

Mais dans l'attente d'une réponse que la pauvre fille n'avait vraisemblablement plus la force de tracer, il s'oublia trop longtemps « aux rives du Prado ».

*
* *

Marie Duplessis s'en était allée en plein Carnaval, à quelques jours du mardi gras, par une suprême ironie de la destinée qui l'ayant créée pour la fête, accompagna du sabbat de la mascarade les convulsions de sa fin. Depuis deux semaines, en effet, la folie par tout Paris agite ses grelots. Son cortège de travestis s'ébranle d'abord aux Tuileries et dans les salons du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Germain. On y est en danse chaque soir. C'est le « Carnaval des riches » qui donne le signal au « délire chorégraphique ». On danse au « Château », le 13 janvier; le lundi suivant chez Mme de Villars; le lendemain à l'Ambassade de Belgique; le jour d'après c'est le duc de Nemours qui offre une grande réception. Le 26, il y a bal chez la princesse Pozzo di Borgo. La semaine qui suit, polkeurs et redoweurs se retrouvent chez Mme de Béhague et chez Mme de Lauriston ; à la salle Herz, où l'on danse au profit des Anglais indi-

gents, les blondes filles du pays de Byron font admirer leurs visages de Keepsake « aux boucles miraculeuses ». Bal encore, au bénéfice des Polonais, dans les somptueux salons de l'hôtel Lambert, où trois orchestres entraînent les invités de la princesse Czartoriyska; et encore rue de la Victoire, sous le patronage de lady Normamby, l'ambassadrice d'Angleterre où Strauss mène le mouvement. Et bientôt sur la ligne des boulevards jusqu'aux Funambules, débardeurs, pierrots, chicards et brididis conduiront la saturnale autour de *Monte-Cristo* couronné bœuf gras, sous les fanfares de Tortoni et du Café de Paris.

En attendant, toute la société élégante se porte à la salle de la rue Le-Peletier où triomphe, depuis le 30 décembre, *Robert Bruce*, le nouvel opéra de Rossini, une première qui a eu son petit scandale : la toute-puissante Mme Stolz y a été sifflée, malgré la présence de la Cour et dans sa colère a souffleté Mlle Nau à qui allaient tous les applaudissements. Au Vaudeville, une comédie de Gozlan, *Trois Rois*, *Trois Dames*, vient de prendre l'affiche avec Mme Doche ; au Gymnase, Rose Chéri dont on annonce le mariage avec Montigny, soutient le succès éphémère d'une pièce de Scribe, *Irène*. Le Cirque Olympique fait salle comble avec *la Révolution Française* ; boulevard du Temple, le Théâtre

historique dépouille sa façade de ses échafaudages et Dumas en annonce à grands fracas la prochaine inauguration avec *la Reine Margot.* A l'Opéra-Comique, les flons-flons de *Gibby-la-Cornemuse* et les ritournelles empanachées des *Diamants de la Couronne* soulèvent d'aise la galerie, au lendemain de l'échec de *la Damnation de Faust,* la prodigieuse évocation de cette génération rêveuse qui ne se reconnaissait déjà plus dans ses aspirations ardentes et dans les angoisses tragiques de son âme au moment même où Berlioz lui dédiait le plus beau poème à sa gloire. L'École lyrique annonce une grande fête de nuit où toutes les jolies actrices paraîtront dans les costumes de leurs rôles. On dansera et on soupera aussi chez Frédéric Soulié qui a invité pour le dimanche gras tous les talents de la littérature et des arts, et ce ne sera pas la soirée la moins courue, car on sait que ses réceptions sont d'une « somptuosité princière ». Mais deux femmes accaparent à ce moment l'attention : Jenny Lind, une cantatrice qui fait oublier les succès de la Malibran, et Lola Montès, l'écuyère danseuse que tout Paris connaît bien ; l'une révolutionne l'Angleterre, l'autre s'apprête à mettre la Bavière à ses pieds. Toutes deux « dictent des lois, brûlent des cœurs, remuent l'or et l'argent, ont des caprices de reine, des sourires d'ange, ruinent des directeurs, affolent des souverains et font

partout un adorable vacarme, celle-ci de sa figure, celle-là de son talent[1] ».

*
* *

Ces échos de la vie qui passe indifférente à la vie qui s'en va firent cortège aux dernières journées de Marie Duplessis.

« Elle mourut doucement bercée et consolée », affirme Janin : « elle n'avait plus d'amants, jamais elle n'avait eu tant d'amis. » Mais tout au contraire, la chronique de *Paris-Élégant* déclarait qu'il n'y eut pas un ami à son lit de mort[2]. Et pareillement, Grimm, dans *l'Époque*, disait qu'une femme de chambre seule « la veillait, fidèle à tant de misères ». « De tous ceux qui l'avaient aimée, il n'en était plus que deux qui se rencontraient à son chevet. »

Il ajoute que « quarante-huit heures avant sa mort, elle reconnut encore l'un d'eux, le plus jeune; elle lui tendit la main, une main froide et diaphane comme de la cire blanche : — Tu viens me voir, lui dit-elle; adieu, je m'en vais. » A sa femme de chambre, — du moins

1. Cf. *L'Époque Lettres parisiennes*). *Paris-Élégant* (Échos). *Les Modes parisiennes.*
L'Artiste. Article anonyme du 7 mars 1847.
L'Illustration. Article de Guinot, du 27 février 1847.
2. *Paris-Elégant.* Article signé : Un Inconnu. 1er mars 1847.

c'est *l'Entr'acte* qui le rapporte, — elle donna l'instruction de retarder le plus possible la déclaration de son décès. Voulait-elle gagner quelques heures sur l'éternité de la tombe ?

Vienne prétend que la pécheresse sollicita et obtint les secours de la religion. Gustave Claudin confirme ce témoignage : « Elle eut, mentionne-t-il dans ses *Souvenirs*, une agonie lente et douloureuse pendant laquelle elle se repentit et demanda pardon au ciel d'avoir aimé le plaisir. »

Il paraîtrait, M. Jules Bois a narré le fait, que M. de Perrégaux, recourant aux chances désespérées de salut que pouvait offrir la consultation d'un somnambule en vogue, porta chez Alexis « le gilet de flanelle qu'on venait de retirer de la mourante ». Alexis ne trouva qu'à répondre : « Retournez vite auprès d'elle, car elle n'a que quelques heures à vivre. »

L'instant suprême sonna pour Marie Duplessis, le mercredi, 3 février. Elle eut peur de la mort, et « recula d'effroi devant ce terrible passage ». Mais, ajoute Paul de Saint-Victor, « elle n'en est que plus touchante de s'être abandonnée sans résistance aux défaillances de sa double nature de femme et de pécheresse ». « Trois jours durant, se sentant glisser sur les parois du gouffre où nous tomberons tous, raconte Théophile Gautier, elle

s'était attachée, pour se retenir, à la main de sa garde... Jamais elle ne voulait la lâcher. Elle la quitta pourtant une fois, ce fut quand l'ange pâle vint la prendre. Par un dernier effort de la jeunesse reculant devant la destruction, elle se leva toute droite pour se sauver, poussa trois cris et retomba pour toujours dans ses linges funèbres [1]. »

Le comte de P..., atteste un autre contemporain, lui rendit les devoirs [2].

L'acte de décès, dressé à la mairie du 1er arrondissement, a disparu dans les incendies de la Commune. On sait que la loi du 12 février 1872 fixa le rétablissement des archives de l'état civil. Conformément à cette loi, et sur la demande formulée le 19 avril 1879, par M. Thibout, libraire, 37, rue de La Harpe, l'acte de décès de la jeune femme fut, le 3 mai suivant, rétabli dans les termes ci-dessous :

« L'an mil huit cent quarante-sept, le trois février, est décédée à Paris, premier arrondissement, Alphonsine Plessis, rentière, demeurant rue (*sic*) de la Madeleine, n° 11, âgée de vingt-trois ans, née à Nonant (Orne), célibataire.

« Le membre de la Commission. *Signé :* DEFRESNE.

1. *La Presse.* Article de T. GAUTIER, 10 février 1852.
2. *L'Entr'acte.* Article anonyme.

« Pour copie conforme,

« Paris, le 10 juin 1879.

« Le Secrétaire général de la Préfecture.

« Le Conseiller de Préfecture délégué.

« *Signé :* BIDAULT [1]. »

Les *Petites Affiches* du 7 février, *le Constitutionnel* et *le Moniteur des Ventes* du lendemain, 8, annoncèrent à la rubrique des inhumations du 5, celle de « Mademoiselle Plessis, 22 ans, 11, boulevard de la Madeleine ».

Dans le roman, *Marguerite Gautier* meurt le 20 février. C'est la date que Romain Vienne, et d'autres après lui, ont, depuis, donnée de la mort de Marie Duplessis.

Sa réputation de beauté l'accompagna jusqu'au cercueil :

« Idéale alors comme une fille de duchesse », parée pour sa dernière toilette par « la tendresse coquette et le soin touchant d'une amie », elle reposait sur un lit « de dentelles et de camélias », « la tête entourée de point d'Alençon », tenant dans ses mains jointes un bouquet d'où un Christ laissait tomber de ses bras en croix son pardon. Ainsi Delvau et Roqueplan passent-ils à la postérité sa dernière image.

Romain Vienne qui, vraisemblablement, la vit couchée dans la bière, ne mentionne pas ce

1. Archives de la Seine.

décor d'élégances funèbres. Il étendit la longue chevelure de chaque côté du corps, et coupa quelques mèches au-dessus du front.

*
* *

Charles Chaplin, appelé au chevet de la morte, aurait-il fixé les traits de la belle courtisane « sous l'aspect de l'éternité »? — Le *Catalogue de la vente* de cet artiste mentionne parmi ses œuvres, sous le n° 60, une sanguine ainsi désignée : « *La mort de la Dame aux Camélias.* » Ce dessin qui, croyons-nous, n'a jamais été reproduit et dont nous n'avons pas retrouvé la trace, aurait-il le caractère d'un portrait fidèle crayonné à la lueur des deux cierges funèbres? Ou ne se référerait-il pas plutôt à quelque projet d'illustration pour le roman?

Jules Janin qui témoigna une si tendre indulgence pour les faiblesses de cette pécheresse lui fait encore mérite d'avoir eu « le bon goût de vouloir être enterrée à la pointe du jour, à quelque place cachée et solitaire ». En réalité, le service religieux eut lieu à la Madeleine, dans la matinée du 5 février. D'après Romain Vienne, c'est « une foule recueillie » qui suivit le char « couvert d'une quantité de blanches couronnes ». Mais, dans cette foule, nous apprend Dumas, les amis d'autrefois étaient ré-

duits à deux, comme dans le roman aux funérailles de *Marguerite*. A ces deux, il leur rendit cet hommage :

Eh bien ! soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Méprisant les conseils de ce monde insolent,
Avez, jusques au bout, de la femme connue,
En vous donnant la main, mené le convoi blanc !

Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie,
Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,
Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort !

Ce sont les strophes finales de la pièce intitulée « M. D. » des *Péchés de Jeunesse*. Elle fut dédiée à Théophile Gautier, certainement par gratitude pour la chronique qu'il avait consacrée à cette jeune femme au lendemain de sa disparition.

Édouard Perrégaux fut évidemment l'un des deux amis dont parle Dumas. Il y a là-dessus, concordance des témoignages. Le second ne fut-il pas le comte de Stackelberg, puisque aussi bien, ayant posé pour le vieux *Duc* dans le roman, on l'y voit assister aux obsèques de *Marguerite*[1] Pourtant Romain Vienne y dénie expressément sa présence. Il n'est pas davantage désigné par Montjoyeux dans l'article où celui-ci conte quelques souvenirs sur la belle défunte. Ce n'est plus deux, mais cinq amis, dont Montjoyeux lui-même,

1. Montjoyeux, Article de *la Lanterne*, *op. cit.*

qui suivirent le convoi. Il n'en cite qu'un en toutes lettres, Tony, le marchand de chevaux. Les autres, il les désigne ainsi : Olympe A..., Edouard D..., Édouard P... — Le masque est assez transparent pour trahir Olympe Aguado, Édouard Delessert et Édouard Perrégaux. — Si cette liste d'amis est exacte, elle n'est en tout cas, pas complète. Car Vienne assistait bien aux funérailles, ainsi qu'il le dit. Il signa même, en qualité de témoin, sur le registre de la Madeleine, à l'issue de la cérémonie religieuse, comme il ressort de l'acte ci-dessous :

« L'an mil huit cent quarante-sept, le cinq février, le corps d'Alphonsine Plessis, âgée de vingt-deux ans, dix mois, décédée, boulevard de la Madeleine, n° 11, de cette paroisse, a été présenté en cette église, en présence de MM. Vienne (Frédéric-Romain), rue Feydeau, n° 30, et Privé (Pierre), boulevard de la Madeleine, n° 11, lesquels ont signé avec nous [1]. »

*
* *

On a vu que dans l'annonce du décès il n'y a nulle mention du titre de comtesse. Pourtant

1. Archives de la paroisse de la Madeleine. Dans son livre, Romain Vienne donne, pour son adresse à cette date, 5, rue Favart.

une circonstance fortuite permit, paraît-il, à cet orgueil du rang, que Marie Duplessis avait tenu secret depuis qu'il était satisfait, de se manifester publiquement « à l'heure où toute vanité s'éteint ». Eugène Guinot nous raconte, en effet, qu'au service, « sur les tentures de deuil qui tapissaient l'église, figuraient de larges écussons portant les lettres initiales des noms de la défunte, surmontées d'une couronne de comtesse ». Et un autre journaliste, Matharel de Fiennes, glosant sur cet événement bien parisien, ajoutait cette explication : « On venait de dire une messe de mort pour une grande dame, une comtesse, morte aussi la veille. La pompe déployée pour la comtesse servit à Marie Duplessis. » Il arrive, certes que deux cercueils se rencontrent à la porte d'une église et que le plus pauvre passe sous les tentures disposées pour le plus riche. Sans doute en fut-il ainsi pour notre héroïne. Le jour de ses funérailles, furent célébrées à la Madeleine, celles de la comtesse d'Augier, du comte d'Escherny, et, coïncidence singulière, celles d'un vieillard qui habitant la maison même de la courtisane, avait même initiale du nom, M. Ducamp de Bussy.

La pauvre fille eut, de toute manière, un service convenable, puisque les frais de la cérémonie s'élevèrent à 1.354 francs [1].

1. Documents privés.

L'inhumation eut lieu à Montmartre. Dans la première édition de son roman, Dumas établit la sépulture de *Marguerite Gautier* au Père-Lachaise. Ce n'est que dans la troisième édition, qu'il rectifia ce détail conformément à la vérité. Le corps fut déposé dans une concession temporaire de cinq ans, qui était sise dans la 24e Division d'alors, 12e ligne, sous le n° 46. Les divisions du cimetière du Nord ayant été, depuis, entièrement remaniées, il serait difficile aujourd'hui de situer la tombe primitive de *la Dame aux Camélias*.

Le lendemain de la triste cérémonie, l'Opéra, et le surlendemain, dimanche, l'Opéra-Comique, donnaient leur dernier grand bal avant le sabbat des Jours gras.

Une semaine après, M. de Perrégaux achetait au prix de 526 francs, dans le quartier neuf du cimetière, aux fins d'une sépulture définitive pour Marie Duplessis, une concession à perpétuité ainsi qu'en fait foi cette pièce d'archives.

Préfecture du Département de la Seine

2e DIVISION
1er Bureau
N° 83
de concession perpétuelle
2435
Février 1847

Il est accordé une concession de 2 mètres de terrain dans le cimetière du Nord à

M. Édouard, comte Perrégaux,
demeurant rue de la Victoire, 12,

pour y fonder la sépulture particulière et perpétuelle de Mademoiselle Alphonsine Plessis, morte le 3 février 1847.

Paris, 12 février 1847.

Le Pair de France, Préfet.
Signé : Comte de Rambuteau [1].

1. Archives du cimetière Montmartre.

Ce tombeau à revêtements de marbre blanc, et surmonté de l'urne cinéraire, porte gravés sur l'une de ses faces latérales ces mots :

Ici repose
Alphonsine Plessis
Née le 15 janvier 1824,
Décédée le 3 février 1847.
De Profundis.

Il fut exécuté par M. Robichon, marbrier.

L'entretien en est présentement assuré par M. Bourdon, pour le compte de M. Ernest d'Hauterive, gendre d'Alexandre Dumas fils.

Pendant de nombreuses années, la comtesse Néra de la Jonchère, aujourd'hui décédée, fit de cette tombe un lieu de pèlerinage quasi journalier, et de son entretien une manière de culte dont nous n'avons pas su les raisons.

Tout le monde en connaît l'emplacement dans l'avenue Saint-Charles (15e Division, 4e ligne, no 12), proche voisine de la tombe abandonnée d'Alfred de Vigny. Il fut procédé à l'exhumation et à la translation le 16, jour du mardi gras, circonstance qui ajoutait encore à ce qu'a de tragique une telle cérémonie et de poignant la scène décrite par Dumas. Il ne reste plus trace du procès-verbal établi par ceux qui en furent les témoins. Elle se déroula sous un ciel bas et sombre qui, dans l'après-midi, creva en trombes torrentielles sur la cavalcade du Bœuf gras. C'était pitié que le cortège de cette mascarade, sous un déluge qui faisait ruisseler sur leurs oripeaux la détrempe de plâtre et de fards de ces figures de carême. Dans la nuit, à tous les coins de Paris, cent orchestres endiablés menèrent avec entrain, dans la cohue des rondes et des galops, les funérailles du Carnaval.

Sous le marbre du tombeau, le corps de Marie Duplessis repose en pleine terre. La hâte étrange apportée à la nouvelle inhumation ne laissa pas le temps nécessaire à la construction d'un caveau. Cette hâte paraîtrait légitimer les représentations de Romain Vienne qui, agissant, ainsi qu'il le dit, au nom des héritiers par procuration générale, déclara contestable le droit de M. Perrégaux et entâchée de nullité l'autorisation qu'il avait obtenue.

Sa protestation s'accompagna d'une dé-

marche auprès de M. Delessert, alors préfet de Police ; mais finalement, le différend se régla par une demande en forme que le vicomte fut tenu d'adresser à la famille. Entre temps, d'ailleurs, l'héritière, Delphine Paquet, à qui la tutelle et l'agitation de Vienne, toujours en quête de querelles, avaient été bien vite une gêne, s'était débarrassée de lui. Et toutes les instances qu'il avait engagées de sa propre initiative, celle-ci et d'autres, furent abandonnées.

Il est cependant présumable que le vicomte de Perrégaux avait, devant l'Administration, appuyé de son acte de mariage la revendication de ce qu'il pouvait considérer à juste titre comme son droit. Les pièces du procès ont disparu ; mais la chicane ombrageuse de Vienne semblera pour le moins déplacée à l'égard d'un gentilhomme qui accomplissait un devoir d'affectueuse pitié, en assurant à la dépouille lassée de la pauvre Marie l'abri éternel de son repos.

— « Maintenant, écrivait Dumas, quelques jours après cette translation,

Maintenant, vous avez, parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil le repos désiré !
Le Seigneur a soufflé sur votre âme flétrie,
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré [1] !...

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. »

XI

« Et maintenant, plus rien! Ta chanson est finie!»
(A. Dumas.)

La disparition d'une figure aussi connue que Marie Duplessis ne pouvait manquer de défrayer la chronique du Boulevard. Deux grands quotidiens, *l'Époque*, que venait de fonder Félix Solar, et *le Siècle* furent les premiers à jeter des fleurs sur cette tombe. Dès le 9 février, Amédée Achard, sous le pseudonyme de *Grimm*, consacrait une de ses *Lettres Parisiennes* à fixer, sans recherche de scandale, quelques traits de cette existence aussi brillante qu'éphémère.

Il écrivait : « Une femme vient de mourir qui fut, un temps, l'une des plus emportées et des plus charmantes de ces vierges folles qui remplissent toute une capitale du bruit de leur tumulte et de leurs amours... De cette femme,

vous connaissez tout au moins le nom, sinon l'existence : elle s'appelait Marie Duplessis.

« Elle avait reçu de Dieu une élégance et une distinction naturelles qu'une grande dame eût enviées. La grâce lui était venue comme le parfum vient à la fleur. Ainsi faite et semblable à cette *Diana Vernon* de *Rob-Roy*, si svelte et si belle, Marie brûlait sa vie et semblait courir au-devant de la mort. »

Cette femme n'a décidément rencontré sur sa route que des adorateurs. Tout l'article est dans cette note sentimentale que souligne le rapprochement avec l'héroïne qui avait troublé les nuits de tant de jeunes filles et arraché à plusieurs ce cri échappé devant Pontmartin à l'une d'elles : « Oh ! être *Diana Vernon* pendant quinze jours, puis mourir ! »

Le samedi suivant, *le Siècle*, par la plume d'Eugène Guinot, plus complètement renseigné que d'autres de ses confrères, jetait à demi-mots à ses lecteurs l'appât d'une énigme qu'ils n'étaient pas tous en mesure de déchiffrer : « On la connaissait, disait-il, sous le nom de Marie Duplessis ; mais ses amis les plus intimes et ses confidents les plus discrets savaient seuls qu'elle était noble et titrée. Appartenait-elle à l'aristocratie par droit de naissance ou par droit de conquête ? » Il réservait sa réponse pour un second feuilleton du 27 février, où il mettait en parallèle les « deux reines » qui se partageaient « l'empire d'un monde enjoué et

frivole ». Après avoir rappelé les succès et les intrigues de Lola Montès à la cour de Munich et l'ascendant qu'elle avait pris sur Louis de Bavière tombé amoureux fou, il ajoutait : « L'autre reine, Marie Duplessis, ne devait pas s'élever à de si hautes destinées... et ce n'est pas un roi véritable qui a posé sur son front la couronne de comtesse. »

Quelques jours après, le 1er mars, c'était le *Paris Élégant* qui s'apitoyait sur la fin de « cette pauvre enfant » abandonnée, à l'instant de l'agonie, de tous ceux qui naguère se disputaient son corps adoré. Il rapportait une de ses dernières paroles qui jugeait l'ingratitude humaine : « Et si je les avais aimés pourtant ! »

En attendant la consécration définitive qu'allait être pour Marie Duplessis, à cinq ans de là, la première soirée de la *Dame*, où la presse tout entière devait, sur le ton de l'élégie ou du dithyrambe, mener, dans le deuil public de cette reine, « l'apothéose des licences et des vices », *l'Illustration*, dès le 6 mars, l'introduisait dans les fastes galants par la main de Ninon de Lenclos.

*
* *

« Maintenant qu'elle n'est plus, annonçait *l'Époque*, on dit que sa famille, qui est de Nor-

mandie, vient à Paris pour recueillir son héritage. » Effectivement, la sœur de Marie, Delphine Paquet arrivait, chaperonnée par Romain Vienne. Celui-ci s'était tout de suite imposé comme porte-parole des héritiers. Il avait de sa propre autorité, assure-t-il, requis sans retard, l'apposition des scellés.

A son gré ou non, il y fut procédé tout bonnement par autorité de justice, dès le 3 février, le jour même du décès. Était-ce en vertu d'un jugement antérieur de saisie? Il n'y en a plus trace au Greffe du Tribunal dont une partie des Archives ont disparu pendant la Commune. Mais évidemment les nombreuses créances qu'il fallait désintéresser avaient mis en mouvement l'action judiciaire. La vente eut lieu par ordonnance de référé. Marie Duplessis laissait environ une vingtaine de mille francs de dettes. Encore, au cours des semaines qui précédèrent sa mort, la dévalisait-on, parait-il, sans vergogne : de quoi, Vienne s'en fut porter plainte au préfet de Police ; des détournements « considérables » s'étaient commis avant l'inventaire et il connaissait les lieux où étaient les recels. M. Du Hays en dépose de son côté, mais différemment. C'est Delphine, « la bonne paysanne » que gens d'affaires et de service » avaient volée outrageusement ». « Ce n'avaient été, dit-il, que vols, brigandages, indélicatesses, tromperies. » Les collatéraux accusaient la femme de chambre, qui, pourtant, avait mul-

tiplié les preuves de dévouement à sa maîtresse d'avoir dérobé de la succession plusieurs bijoux qu'elle n'avait eu d'autre tort que de laisser aux doigts de la défunte[1]. A la décharge de cette servante *l'Entr'acte* consigna le refus qu'elle avait opposé à l'intention de la mourante de la favoriser d'un legs.

N'a-t-on pas prétendu encore que certaines personnes intéressées à éviter une liquidation par la voie judiciaire, firent agir auprès de Delphine pour « qu'elle renonçât à ses droits de succession[2] » ? On lui offrait, d'après Romain Vienne, quatre-vingt mille francs pour ce réglement amiable, et d'après M. Charles Vérel on serait allé jusqu'à six cent mille francs ! Un agent d'affaires de Paris venu tout exprès à Saint-Germain de Clairefeuille porteur de cette proposition l'aurait soumise, « en présence de M. du Hays qui s'était obligeamment entremis et de M. La Couture, médecin à Nonant ».

Ce conte invraisemblable se heurte à un premier démenti, le refus inexplicable de l'héritière. Il en est un second : c'est qu'aucun document public de l'époque n'autorise à penser que la crainte d'un scandale ait pu provoquer une offre de transaction aussi disproportionnée avec l'importance de l'héritage.

La succession s'était ouverte chez Me Du-

1. *L'Entr'acte, op. cit.*
2. Du Hays, *op. cit.* — Vienne, *op. cit.*

cloux, notaire. La déclaration, subséquente à l'inventaire auquel il avait été procédé le 9 février, avait été faite à l'Enregistrement, en date du 8 avril, par « Delphine Plessis, épouse de Constant Paquet, unique héritière en qualité de sœur de la défunte ».

Elle établissait un actif de trente-neuf mille soixante-six francs. Le mobilier y était évalué à 17.270 francs, et à 20.000 francs les effets déposés au mont-de-piété. Un « petit diadème » et « un tableau », — certainement le pseudo-Vidal — que l'héritière s'était réservés, figuraient pour 500 francs, et les « avances de loyer à M. Hautoy, propriétaire » pour 1.324 francs.

Cette estimation modeste qui achève d'infirmer l'allégation de Vienne et de M. Vérel, témoigne que le « luxe princier » dont les contemporains avaient fait louange à Marie Duplessis, n'était plus, à cette heure, qu'un souvenir. Mais l'engouement qui s'était attaché à sa personne, la vogue dont avait joui son nom donnèrent à la succession qu'ouvrait son décès l'importance d'un événement public.

« Paris est corrompu jusque dans sa moelle », écrivait à ce propos au comte d'Orsay, Charles Dickens, alors de passage chez nous. « Depuis quelques jours, toutes les questions politiques, artistiques et commerciales sont délaissées par les journaux. Tout s'efface devant un événe-

ment d'une bien plus haute importance, la mort romanesque d'une des gloires du demi-monde, la belle, la célèbre Marie Duplessis[1]. »

*
* *

Le Moniteur des Ventes du jeudi 18 février, publia l'annonce suivante :

Le mercredi, 24 *février*,

*Vente aux enchères publiques, en vertu d'une ordonnance de référé, après décès de M*me *Plessis*,

D'un riche et élégant mobilier, objets de curiosité, garde-robe, argenterie, bijoux, diamants, chevaux, voitures, harnais, etc.

Boulevard de la Madeleine, 11,

Les mercredi 24, *jeudi* 25, *vendredi* 26, *et samedi* 27 *février* 1847, *à midi*,

*Par le ministère de M*e *Ridel, commissaire-priseur*,

Rue Saint-Honoré, 335.

1. Du Pontavice de Heussey, *L'inimitable Booz* (Quantin, in-8°, 1889).

*
* *

Désignation sommaire et ordre des vacations :

Le mercredi 24 :

Bon linge de lit et de table ; belle garde-robe à usage de femmes, quarante robes et manteaux en velours et soie, cachemire des Indes, dentelles, fourrures, bon linge de corps, etc.

Le jeudi 25 :

Vingt-cinq kilogrammes d'argenterie et vermeil, couteaux de table et de dessert, nécessaires de voyage garnis de pièces en vermeil.

Bijoux et diamants : deux beaux boutons d'oreilles en diamants, pendeloques en briolette, une bague d'un très beau brillant, bracelets, épingles, boutons d'oreilles, bagues et broches en diamants, perles et pierres fines ; montres à cylindre, chaînes-sautoirs et autres, cachets, médaillons, face à main, et quantité d'autres bijoux en or, enrichis de brillants, perles et pierres fines.

Le vendredi 26 :

Quelques ustensiles de cuisine, porcelaines et cristaux de table ;

Bronzes et objets de curiosité : pendules en bronze doré et porcelaine pâte tendre, lustres,

candélabres, bras, feux, flambeaux ; galeries et garnitures de cheminée en bronze doré.

Meubles en bois rose et marqueterie de bois, ornés de bronzes dorés et plaqués en porcelaine tendre, bibliothèques, bonheur-du-jour, beaux coffres, jardinières, coffrets, etc. Coupes et vases en porcelaine pâte tendre et porcelaine de Saxe, décorés, montés en bronze doré. Quantité d'objets de petit Dunkerque, coffres en marqueterie, porcelaines montées en bronze doré, etc.

Meubles de salon, de boudoir et de chambre à coucher en palissandre sculpté, armoires à glace, couchette, toilettes commode et à la duchesse, tables, etc.

Un meuble de salon couvert en satin cerise, composé de un canapé, quatre fauteuils et quatre chaises ; une causeuse et deux chaises en palissandre sculpté couvertes en tapisserie ; fauteuils confortables et à la Voltaire, sièges de fantaisie couverts en moquette ; meubles de salle à manger, buffets, bibliothèques, et douze chaises couvertes en velours vert,

Un beau piano carré en palissandre, à six octaves 3/4 d'Ignace Pleyel.

Belles glaces dans leurs cadres en bois sculpté et doré.

Tentures, rideaux et portières en satin cerise, mousseline brodée et damas de laine vert.

Tapis de salon, boudoir et chambre à cou-

cher en moquette, tapis de foyer et descentes de lit.

Beaux couchers complets, édredons, couvre-pieds en soie, etc.

Et le samedi 27 :

Deux cents volumes reliés, littérature française, trente bons tableaux, dessins, pastels.

Continuation des meubles, couchers, tapis, rideaux et tentures.

Quelques meubles en noyer et merisier.

A 4 heures :

Chevaux, voiture et harnais.

Un très beau cheval pur sang, sous poil noir ;

Un poney, cheval entier ;

Un joli coupé, caisse et train peints en bleu rehaussé de blanc, intérieur garni en satin bleu ;

Harnais de voiture et de cabriolet, selles, brides, filets, couvertures, etc.

*
* *

Une annonce plus succinte insérée dans la plupart des quotidiens faisait connaître que l'exposition publique s'ouvrirait le mardi, 23 février, à midi, au domicile de la défunte.

Pour la curiosité, mise en éveil par les indiscrétions de la presse, de quel attrait n'était-ce pas doubler le régal du galant déshabillé d'une grande coquette? Où avaient niché les amours n'allait-elle pas surprendre, avec les secrets du boudoir et de la défroque, les secrets du cœur de la jolie « nymphe »? Tout l'appartement parlait d'elle. Rien n'avait été changé dans l'arrangement habituel des pièces. Chacune avait gardé sa physionomie propre et l'on pouvait croire, à voir ainsi « tout en ordre et en place » que la morte avait laissé son ombre y faire une fois encore les honneurs de son chez soi.

Dans la chambre à coucher avaient été étalés les effets de la garde-robe ; les bijoux, les diamants, l'argenterie s'offraient à l'estimation dans deux vitrines que l'on avait posées sur une des tables du salon.

Le *Tout-Paris* se porta à cette vente, dont la publicité avait été assurée par l'apposition de deux cents affiches et la mise en distribution de huit cents *Catalogues*.

Devant la maison ce fut, cinq après-midi durant, un encombrement de « luxueux équipages », une file de voitures « armoriées ». « L'aristocratique Faubourg et celui de la Chaussée-d'Antin s'étaient là donné rendez-vous [1]. » Mais il y avait aussi du monde de

1. H. Lumière, *Une lettre inédite de la Dame aux Camélias* (*op. cit.*).

toutes sortes, « du meilleur et du pire », ainsi que le constatait Théophile Gautier. Surpris en pleine promenade sur le Boulevard, par ce rassemblement inaccoutumé, il avait été happé dans ses remous. La foule entrait et montait. Il avait fait comme la foule et s'était arrêté à l'entresol. « Des *lions*, des juifs, des lorettes, des femmes honnêtes » se bousculaient dans le palais de cette reine disparue [1].

Un jeune clerc, M. Henry Lumière, venu pour représenter les intérêts d'une créance, se heurta à une assistance si compacte, « qu'il lui fut impossible de parvenir jusqu'aux appartements ».

La capiteuse odeur de péché qui montait de « ce cloaque splendide purifié par la mort », fouettait l'imagination des plus blasés et les poussait, à travers les pièces, à la recherche des mystères qu'avait emportés la déesse. Dans son âpre désir de percer les secrets d'une vie licencieuse de haut vol, le public féminin n'était pas le moins ardent, assure-t-on, à forcer à travers la cohue des chalands et des revendeuses à la toilette, l'accès de ce « Paradis des joies défendues », à se griser de l'air où flottait encore l'encens des adorations éperdues, à reluquer les bijoux dont s'était parée la royale courtisane, à retourner les robes où s'étaient abrités des charmes réputés si puis-

1. Th. Gautier. *La Presse*, 10 février 1852.

sants. « Les femmes du monde, observait Eugène Guinot, paraissaient particulièrement avides de ce luxe [1]. »

D'une mine « refrognée », elles prononçaient que « tout était trop beau, trop riche, trop élégant ». Gautier jouissait du dépit de celles qui, à la vue de toutes ces jolies choses, trouvaient la vertu mal payée. — Hélas ! s'exclamait-il, se doutent-elles de « ce qu'a coûté à la malheureuse qui les possédait, chacune de ces fantaisies splendides ! » — « Elles les auraient peut-être acceptées aux mêmes conditions » ! repartait derrière lui, non moins amusé, sir Richard Wallace, qui, repoussé du salon où se faisait la criée, dérivait avec le flot « envahisseur » en compagnie de l'auteur de *Mademoiselle Maupin* jusqu'à la chambre à coucher [2].

« Les mille trophées de la galanterie » dont chacun était le prix d'une prostitution, ces meubles, témoins et confidents des ardeurs et des lassitudes du caprice, les tentures du boudoir et de l'alcôve qui avaient enfermé dans leur brocart et leur mousseline, tant d'extases sans lendemain, tout ce délicat et secret attirail indispensable à l'apprêt et à la parure de la beauté, s'y étalaient dans cette espèce d'impudeur et d'abandon d'une coquette surprise à son lever.

1. Eug. Guinot. Art. du *Siècle*, 27 février 1847.
2. Th. Gautier, *op. cit*, et *Un Anglais à Paris*.

Et « toutes ces richesses qui étaient loin de proclamer l'esprit de pénitence de la pécheresse », bien qu'un prie-Dieu voisinât avec quelque « tête-à-tête » excitaient, au dire de *l'Illustration*, « la curiosité, sinon la convoitise des plus saintes et des plus chastes [1] ». On les vit ainsi, constatait Jules Janin dans les *Débats*, « s'emparer de son domicile, passer en revue ses moindres chiffons, admirer son luxe insolent et se disputer au feu des enchères les moindres reliques de cette beauté profane [2] ».

Il accréditait, d'ailleurs, de son suffrage le choix de pièces artistiques les plus rares dont Marie Duplessis s'était composé un décor digne de sa grâce. Ce n'étaient que chefs-d'œuvre de la porcelaine de Sèvres et de la porcelaine de Saxe, émaux de Petitot, terres cuites de Clodion, bronzes florentins, meubles de Boule, et tous objets de la plus précieuse recherche, notamment « une horloge des temps anciens qui avait sonné l'heure à Mme de Pompadour et à Mme Dubarry ».

Et de fait, une pendule avec ses candélabres de bronze doré et de porcelaine décorée qui fut l'enchère la plus disputée, fut adjugée à 5.200 francs.

Les journaux ne tarirent pas sur les « merveilles » qui étaient exposées.

« Le mobilier est des plus riches », marquait

1. *L'Illustration*. Art. anonyme du 6 mars 1847.
2. *Journal des Débats*. Art. de J. Janin du 9 février 1852.

le feuilletoniste du *Siècle* : « les bonnes maisons sont loin de cette opulence et de cette splendeur des *Mille et une Nuits.* » « L'or, la soie, la dentelle, le velours, les chefs-d'œuvre de l'art le plus délicat » attirent l'œil de toutes parts. Et il n'estimait pas à moins de quarante mille francs l'ameublement de la chambre à coucher.

Les acheteurs n'y mirent pas ce prix ; mais divers meubles furent chaudement débattus : l'un, de bois de rose orné de bronze et de porcelaine, fit 1.750 francs; un coffre de même style monta à 3.000 francs.

« Cette Marie Duplessis qui a mené l'existence la plus brillante, la plus perverse et la plus folle, mandait Dickens à l'ami de lady Blessington, laisse derrière elle un mobilier exquis, tout un attirail de somptueux bijoux et de parures voluptueuses. »

L'Illustration contait — car ce n'était probablement qu'un conte, — à propos de l'étalage de tant de souvenirs galants, l'histoire d'un coffret sculpté servant d'écrin à « une simple croix de bronze, celle des pèlerins du Mont-Carmel », « l'un des derniers dons envoyés à la charmante créature ». Peu de temps avant sa mort, Marie Duplessis avait eu pour voisin de table à une partie fine, certain diplomate chauve dont la poitrine se constellait de décorations enrichies de diamants. Le distingué convive s'était empressé d'offrir à la belle en-

fant les brillants insignes dont il s'était aperçu qu'ils allumaient son regard. Mais rentré chez lui, voici que M. de M... constate qu'il ne portait pas, ce soir-là, sa croix de Terre sainte. Le lendemain il se hâtait de l'envoyer à « la vierge de ses pensées » en l'accompagnant de ces mots tracés sur l'écrin et non dépourvus d'esprit : « La Terre sainte à la Terre promise ! »

Tout au long d'un feuilleton de *la Presse*, Gautier dénombrait lui aussi les objets d'art, appréciait « les vieux Sèvres », « les glaces de Venise » et s'attardait devant le lit « sanctifié par la mort », sous « la lampe d'onyx qui tombait tristement du plafond » où « la veilleuse de l'agonie » avait remplacé « l'étoile des nuits heureuses ».

Tandis qu'autour de lui des mains curieuses palpaient le satin des tentures, il lui semblait voir se détacher sur le ton cerise des rideaux de l'alcôve, entre des oreillers « moites encore des suprêmes sueurs », « cette figure fluette et blanche sous sa longue draperie, et l'œil dilaté par une épouvante indicible ».

*
* *

Dumas assistait à la dispersion de toutes ces choses vibrantes encore des souvenirs dont elles lui parlaient. Dès son retour à Paris, il s'était porté en hâte au pèlerinage de ses

amours, pour saisir, à jamais, dans le vide et le silence qu'y avait faits la mort, l'essaim murmurant des voix affaiblies et des visions pâles qui montent du passé quand il descend vers la tombe.

Rentré chez lui, il écrivait dans le vif de son émotion cette *Élégie* qui n'a pour titre que les deux initiales du nom de l'aimée. Ayant ainsi mis en terre celle qui emportait son « dernier amour », il avait tourné sur ce signet de deuil, la page ultime de ses *Péchés de Jeunesse* et refermé pour toujours le reliquaire de ses vingt ans.

J'ai revu, me courbant sous mes lourdes pensées,
L'escalier bien connu, le seuil foulé souvent,
Et les murs qui, témoins des choses effacées,
Pour lui parler du mort arrêtent le vivant.

Je montai. Je rouvris, en pleurant, cette porte
Que nous avions ouverte en riant tous les deux,
Et dans ces souvenirs, j'évoquai, chère morte,
Le fantôme voilé de tous nos jours heureux.

Dans le logis abandonné, de tous les objets familiers que la mort avait figés dans l'attente recueillie d'une heure qui ne sonnera plus jamais, s'élevait, parmi les chuchotements étouffés des mille souvenances d'hier, la présence invisible d'une âme qui avait laissé entre le ciel et la terre le lien de son regret.

Je m'assis à la table où, l'un auprès de l'autre,
Nous revenions souper aux beaux soirs du printemps,
Et de l'amour joyeux qui fut jadis le nôtre,
J'entendais chaque objet parler en même temps.

Je vis le piano dont mon oreille avide
Vous écouta souvent éveiller le concert ;
Votre mort a laissé l'instrument froid et vide,
Comme en partant l'été laisse l'arbre désert.

J'entrai dans le boudoir, cette oasis divine,
Égayant vos regards de ses milles couleurs ;
Je revis vos tableaux, vos grands vases de Chine,
Où se mouraient encor quelques bouquets de fleurs !

J'ai trouvé votre chambre à la fois douce et sombre,
Et là, le souvenir veillait fort et sacré ;
Un rayon éclairait le lit dormant dans l'ombre,
Mais vous ne dormiez plus dans le lit éclairé !

Je m'assis à côté de la couche déserte,
Triste à voir comme un nid, l'hiver, au fond des bois,
Et je rivais mes yeux à cette porte ouverte
Que vous avez franchie une dernière fois !

La chambre s'emplissait de l'haleine odorante
Des souvenirs joyeux, et pâle, j'entendais
Le murmure alterné de l'horloge ignorante
Qui sonnait autrefois l'heure que j'attendais.

Je rouvris les rideaux qui, faits de satin rose,
Et voilant, au matin, le soleil à demi,
Permettaient seulement ce rayon qui dépose
La joie et le réveil sur le front endormi [1].

Comment eût-il manqué de venir jeter l'adieu suprême à ce passé ! « Je me hâtai, dit-il, car je voulais avoir quelque chose qui eût appartenu à cette fille. » Quand il arriva, l'appartement était déjà encombré de curieux et d'acheteurs. Il reconnut « toutes les célébrités du vice élégant, sournoisement examinées par quelques grandes dames qui

1. *Péchés de Jeunesse.* « M. D. »

avaient pris le prétexte de la vente pour avoir le droit de voir de près des femmes avec qui elles n'auraient jamais occasion de se retrouver et dont elles enviaient peut-être en secret la liberté et les plaisirs ».

C'est le salon qu'on avait aménagé pour les enchères, en le vidant de son mobilier et en y disposant quelques banquettes.

Tout le monde, « grandes dames et courtisanes, était d'une gaîté folle »... « Jamais réunion ne fut plus variée ni plus bruyante ». « On riait fort ; les commissaires-priseurs criaient à tue-tête », on les entendait de la porte cochère. Affligé du spectacle qui se donnait ainsi dans la pièce voisine de la chambre où la mort traînait encore son ombre, « il se glissait humblement au milieu de ce tumulte [1] ». « Tout ce que la capitale compte d'illustrations, remarquait Charles Dickens, était là. Les femmes du plus grand monde s'y trouvaient en foule, et cette élite de la société attendait, curieuse, émue, pleine de sympathie et de jolis attendrissements pour le sort d'une fille. »

*
* *

Commencée le mercredi à midi, la vente ne s'acheva que le samedi soir.

1. *La Dame aux Camélias.*

Le linge et la garde-robe tinrent la première criée avec une recette de 10.604 francs.

Les services de table, l'argenterie et les bijoux donnèrent, le lendemain, 30.889 francs.

Le jour d'après, ce fut le tour du mobilier et des tentures, des porcelaines, des cristaux et des bronzes, qui firent 32.245 francs.

Enfin la bibliothèque, les tableaux, pastels et dessins, occupèrent la première partie de la vacation du samedi. Elle se termina par l'adjudication de l'écurie. Tony, le marchand, paya 1.800 francs, le cheval bai brun; M. de Saint-Geniès eut le poney à 401 francs, et un particulier de la rue d'Anjou, M. J. Maurice, acquit le coupé au prix de 2.501 francs. Ce fut une recette de 15.279 francs.

« J'étais à cette vente », relate l'auteur de *David Copperfield*. Rentrant en Angleterre, après un séjour en Suisse avec sa femme et ses enfants, il s'était arrêté trois mois à Paris, où il était arrivé dans la première quinzaine de novembre 1846. L'achalandage de la défroque d'une « lionne » si répandue était une scène qui ne pouvait manquer d'attirer le romancier. C'était la conversation du jour. Déjà la légende s'était emparée de Marie Duplessis et commençait à tisser les voiles de la chaste et poétique parure dont elle allait l'envelopper pour son dernier sommeil. On n'avait pas attendu le roman de *la Dame aux Camélias* pour faire d'elle la victime d'un amour malheureux et lui

prêter des infortunes propres à tirer les larmes. Dickens se refusait à être dupe.

« On raconte, apprenait-il au comte d'Orsay, qu'elle est morte d'un cœur brisé ; on fait circuler sur son compte des légendes où le romanesque le dispute à l'absurde. Pour ma part, en brave Anglais doué d'un peu de sens commun, j'incline à penser qu'elle est morte d'ennui et de satiété. » Mais, mourir en pleine beauté et en pleine fleur de jeunesse, que ce fût d'ennui ou d'amour, n'était-ce pas en ce temps romanesque un signe d'élection? Aussi, continuait Dickens, « à voir l'admiration et la tristesse générale, on eût pu croire qu'il s'agissait d'un héros ou d'une Jeanne d'Arc. Mais l'enthousiasme n'a plus connu de bornes lorsque Eugène Sue a acheté le *Livre de prières* de la courtisane ».

L'auteur du *Juif Errant* n'a cependant pas laissé trace de son nom dans le curieux document que nous avons eu entre les mains, émanant d'un témoin qui, consciencieusement et par article, tint registre de toutes les adjudications et nous garda mémoire de ceux qui se partagèrent le butin de cette existence galante. S'il n'y est pas non plus fait mention d'un *Livre de prières*, nous y voyons qu'une *Bible*, en lot avec quatre autres volumes, trouva preneur à 93 francs, mais ce n'était qu'un certain M. Gervais, domicilié rue de la Verrerie.

Pour la plupart ce sont personnages aussi obscurs pour nous que celui-là ; et après avoir lu la relation de Jules Janin, on est évidemment tout surpris de ne reconnaître au passage, perdus dans la foule des revendeurs et des professionnels, qu'un si petit nombre de ces représentants du grand monde, entre lesquels son imagination avait dispersé les plus folles enchères. Pour une duchesse de Raguse et un prince Pignatelli, pour un M. de Barbantanne et un d'Orgusson, pour un comte de Saint-Geniès, pour une Mme O'Reilly ou une Mme de Bury, combien qui, depuis, ont perdu leur état-civil et qu'on chercherait en vain dans l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses?*

Nous croyions aussi sur la foi de Dumas qu' « une jolie fille non sans talent » qui devait être bientôt engagée au Théâtre historique, Mathilde Guizolphe, se sachant frappée du mal qui avait emporté la belle Normande, avait acheté « pour lui ressembler jusqu'à la fin » le lit dans lequel elle avait trépassé.

Et pourtant ce n'est pas le nom de cette sentimentale personne que notre témoin a consigné sur son cahier, en regard de la « couchette de palissandre » adjugée 800 francs avec son armoire à glace. C'est celui du docteur Varenbourg, demeurant rue Laffitte.

Janin nous confie que c'est une duchesse qui disputa le peigne de Marie, une marquise sa toilette, une princesse de Pologne le bassin

d'argent dans lequel « elle plongeait son beau visage au retour de la fête » et telle autre sa brosse à cheveux qu'elle paya « un prix fou ».

Tout ceci est de la plus charmante fantaisie, et c'était évidemment d'un intérêt piquant que les dames du faubourg Saint-Honoré se fussent partagé les nippes du libertinage. La vérité est moins romanesque : ce sont des marchands de la rue Dauphine et de la rue de l'Aqueduc qui enlevèrent à 455 francs la cuvette d'argent et son pot à eau, et à 490 francs la toilette de palissandre ; le peigne et la brosse ne furent point enchéris séparément ; ils appartenaient à un nécessaire de vermeil composé de cinq pièces renfermées dans une boîte d'ébène incrustée de cuivre dont un M. Bertin demeura acquéreur au prix de 815 francs.

On s'arracha, ajoute Janin, jusqu'à ses gants et ses bottines : « Les femmes luttaient entre elles à qui mettrait ce soulier de Cendrillon. »

De ces dépouilles, nous avons pu voir une paire de petites mules de velours bleu Nattier rehaussé d'arabesques en passementeries d'or qu'elle chaussait au saut du lit. Elles échurent un jour à un professeur de l'Université, M. des Moutis, compatriote de Marie. Cette pantoufle eût chaussé plus grand pied que celui de Cendrillon. Car, Janin nous en conte. C'est ainsi qu'il adjuge, à une somme « énorme », le pseudo-Vidal que l'héritière avait pourtant retiré de la

vente, et qui, roulé sur sa toile, achevait, il n'y a pas si longtemps, de s'écailler dans un grenier de Saint Évroult-de-Montfort.

« Tout s'est vendu ! » s'écriait avec indignation le prince des journalistes ; tout, même « les billets d'amour ! » « Chastes gens ! Ils n'ont rien gardé de ce qui lui avait appartenu, par respect pour eux-mêmes ! » Et les poursuivant d'on ne sait quelle rancune, il s'emportait contre les héritiers jusqu'à incriminer publiquement, dans les *Débats*, une intention qu'ils n'avaient pas eue. « On eût mis ses cheveux à l'encan, et ces beaux cheveux, sans aucun doute, eussent rencontré des acheteurs. Cette idée, heureusement ne vint pas aux héritiers de cette belle ensevelie. » Il ne s'en tint pas là. Préfaçant quelques années plus tard le roman de Dumas, il affirmait que la chevelure de la pécheresse avait suivi le sort des billets et des portraits.

La correspondance révélée par l'inventaire, l'auteur de *La vérité sur la Dame aux Camélias* certifie qu'elle fut brûlée par lui, à l'exception d'une trentaine de lettres dont il se réserva la propriété. Elles disparurent avec tous les bagages de Romain Vienne dans l'incendie de San Francisco.

La vente retint cet officieux mandataire, beaucoup certainement pour les intérêts dont il s'était promis la garde et un peu pour l'occasion où il pouvait à bon marché nipper quelque

galant ménage. Huit robes et le boa de martre, le payèrent de sa peine. Il avait entraîné à la criée deux ou trois de ses amis avec qui il se réunissait journellement au Café de Londres, au coin de la rue Duphot, et un certain Duhey de Golberg dont la femme, « une des grandes modistes de Paris », avait ses magasins au-dessus de l'appartement de Marie Duplessis. La bonne dame s'adjugea le manteau et le manchon de chinchilla de sa cliente.

Quant à l'héritier, le tisserand Paquet, s'il enleva quelques-unes des plus fortes enchères, il n'opérait probablement pas pour son compte.

*
* *

Au cours d'une vacation, Dumas racheta à un marchand qui l'avait surenchérie une relique de son amour défunt. C'était une chaîne-sautoir composée d'une série de perles irrégulières reliées de l'une à l'autre par des nœuds de mailles d'or [1]. Le premier bijou qu'il avait fait agréer jadis à son amie? Qui le pourrait assurer aujourd'hui? Mais quel plus touchant souvenir de la pauvre Marie eût-il sauvé des mains profanes, que ces perles qui, au contact de la chair fiévreuse de ses épaules

1. Nous tenons ce renseignement de M. Ernest d'Hauterive, le gendre d'Alexandre Dumas, le savant historien de *la Police sous le premier Empire.*

amaigries, avaient reçu le baiser de la mort ?

Associées par quelque préférence secrète à ses dernières parures, elles ont toutes, depuis, éteint leur orient.

Ce n'est que pour mémoire que nous rappellerons l'achat que dans le roman il est censé faire d'un exemplaires de *Manon Lescaut* qu'il poussa jusqu'à cent francs. Que de gens, pris aux moindres détails de ce récit, ont, depuis, demandé à tous les échos ce précieux volume annoté sur ses marges par le crayon de *Marguerite Gautier*, plutôt sans doute que par celui de Marie Duplessis, et prétendûment dédicacé : « *Manon à Marguerite. Humilité*[1] ».

Le nom d'Édouard Perrégaux n'est pas sur les tablettes de notre témoin ; mais on y voit celui de la duchesse de Raguse dont on ne pourrait dire qu'un pur hasard la conduisit à cette réunion. Si son neveu préféra se soustraire à une curiosité qui eût dirigé sur lui tous les regards, on ne serait pas surpris que la duchesse n'ait été que la fidèle mandataire de l'amant malheureux.

Elle touchait alors à ses soixante-dix ans et les premières atteintes de l'horrible disgrâce qui devait bientôt affliger son visage tournaient ses préoccupations vers d'autres soins que de se

1. *La Dame aux Camélias*. « Quelques feuilles portaient, en effet, des notes au crayon, mais qui s'étaient à peu près effacées et dont on distinguait à peine quelques lettres. » De là, la question posée, il y a quelques années, par un fureteur crédule dans *l'Intermédiaire des Chercheurs*.

parer des bijoux d'une nièce de la main gauche. N'en doutons pas : en recueillant la montre d'or émaillé avec sa chaîne et ses cinq breloques, l'épingle de turquoise et les deux bagues de brillants et pierres de couleurs dont elle obtint l'enchère, c'était l'obole de sa pitié qu'elle apportait au souvenir.

Est-ce l'effet d'une gageure qui fit échoir à Tony le prie-Dieu de l'impénitente? Il emporta encore son verre d'eau et son couvre-pied damassé de soie rouge. C'est aussi lui qui paya 235 et 860 francs les deux dessins de Vidal dont les chroniqueurs avaient fait grand cas.

En sortant du salon « trépigné par la foule » Théophile Gautier s'arrêta devant le perroquet « au corps jaune et bleu » que l'on avait vu tant de fois perché sur l'épaule de sa maîtresse quand elle s'accoudait sur son balcon, et qui maintenant se dandinait devant une mangeoire vide. Il s'en fut pour 230 francs chez un M. Humbert, de la rue Saint-Florentin.

Schlésinger, le propriétaire de la maison où la défunte avait eu son écurie, acheta la bibliothèque. Et ce fut une homonyme de la belle Marie, Mme du Plessis, demeurant rue de la Paix, qui eut sa jumelle d'ivoire.

Quant au « Pleyel », il fut acquis pour 775 francs par Cadot, qui, à peu de mois de là, allait donner l'asile de ses éditions aux infortunes de Marie Duplessis, passée *Dame aux Camélias*.

Parmi les objets que se réserva la succession, M. du Hays prétend avoir su qu'y figuraient, outre le portrait de Marie, son *Livre d'Heures*, un lézard d'émeraude, une tasse de son service, le légendaire diplôme de duchesse, que nul n'a jamais revu, et jusqu'à « un chapelet béni par le pape Léon XII [1] ».

Il ajoute que, toutes dettes acquittées, de cette opulence qui faisait rêver il ne demeurait pas cent mille francs [2].

La vérité n'est qu'à mi-chemin de ce chiffre. Le produit de la vente s'était élevé à la somme de 89.017 francs.

Quand on eut remboursé les 20.876 francs qui avaient été prêtés sur nantissements, purgé toutes dettes et réglé tous frais et honoraires, le reliquat net de la succession ressortit au total de 40.339 francs, compte tenu des rachats que les héritiers avaient effectués pour la somme de 13.490 francs.

Au 2 août suivant, ils faisaient à l'Enregistrement une déclaration complémentaire portant sur une somme de 4.400 francs, par laquelle ils se mettaient définitivement en règle avec le fisc.

1. La miniature de Marie Deshays, mère de Delphine et d'Alphonsine, revint par la même voie à St-Germain-de-Clairefeuille. Elle est aujourd'hui la propriété de M. Évrard qui demeure à Lignières.

L'Entr'acte racontait pourtant, dans son n° du 10 février 1852 que ce chapelet, qu'avait béni le pape, avait été passé au cou de la morte.

2. De son côté, Dumas fixe à 150.000 francs le montant auquel s'éleva finalement la succession de *Marguerite*.

« Nous n'aurions pas parlé de cette triste vente, disait Théophile Gautier, dans son article sur *Marie Duplessis* ; mais depuis quatre jours, elle occupe tous nos chroniqueurs,... et ce n'est pas notre faute si cette mort est presque un événement ».

Il était survenu cette chose extraordinaire que dans une ville où l'insouciance enterre les morts « entre deux épigrammes », où « le caprice jette ses maîtresses à l'oubli comme le Sultan jetait autrefois ses odalisques au Bosphore », une de ces femmes qui ne laissent généralement pas « la trace d'une larme sur leur mémoire » avait ému tous les cœurs et provoqué la compassion. Il n'y avait eu qu'indulgence pour les ambitions de la petite paysanne normande. Car, « le moyen, disait-on, que de si jolis petits pieds restassent emprisonnés dans de lourds sabots? ils appelaient le satin, et le satin ne se fit pas prier pour venir... La rude toile bise du ménage rustique eût écorché cet épiderme de camélia fait pour la toile de Hollande, la batiste et la dentelle » !

Pouvait-on passer sous silence une vente qui, au dire de Paul de Saint-Victor, avait été « une mêlée furieuse de prodigalités et de folies » ?

Et puis, ainsi que la saluaient *le Constitutionnel*, *l'Entr'acte* et *le Vert-Vert*, n'était-ce pas « une reine du monde élégant » qui s'en allait, « connue de nom à Moscou, à Lisbonne, à Milan », et dont il n'était « jeune homme un peu cité pour

sa naissance, son esprit ou sa fortune, qui n'eût tenté de passer le seuil de son boudoir » ?

Il faut tout dire aussi : elle mourait « à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de sa beauté ». Or, « la jeunesse la plus souillée quand elle est choisie par la mort, ne se couronne-t-elle pas à l'instant même des fleurs et des bandelettes tragiques du sacrifice[1] » ?

Marie Duplessis trouva grâce même devant le jugement d'une revue qui ne recherchait cependant pas l'actualité du scandale. Que *l'Illustration* se soit crue tenue de consacrer une de ses colonnes à la fin de cette étoile, c'est assez dire de quel éclat celle-ci brillait au ciel parisien. Jusque dans ce journal de la famille, on évoqua le souvenir de celle qui fut « une des plus séduisantes Aspasies de la capitale, la coqueluche de nos Alcibiades sportsmen et des Périclès de la Bourse ». On y reconnut qu' « il n'y avait qu'une seule voix parmi les connaisseurs », pour louer « son écrasante beauté, composé miraculeux de toutes les délicatesses et de toutes les magnificences : la taille d'une nymphe, l'ovale grec, la blancheur anglicane (*sic*), des yeux vénitiens, la grâce de la Parisienne ». On lui fit un mérite « du meilleur cuisinier, des plus beaux chevaux, des plus merveilleuses dentelles, et des perles les plus fines de Paris ».

1. Gautier. *La Presse.* — Paul de St-Victor. *Pays.* — Mathurel de Fiennes. *Le Constitutionnel. op. cit,*

Cette consécration au titre d'une célébrité du jour, se doubla d'un hommage inattendu. La même chronique, associant par une communauté de date dans la mort le nom de Marie Duplessis à celui d'Alexandre Guiraud, donna à l'éloge de la courtisane le pas sur celui de l'académicien. Figure déjà plus oubliée que vieille, le chantre du *Petit Savoyard* passa inaperçu dans les vapeurs d'encens qui montaient du cortège de la Phryné romantique. Tandis qu'il ne devait trouver d'autre refuge à sa gloire découronnée que dans la mémoire des petits enfants, Marie Duplessis, sous une pluie de roses, s'acheminait vers la légende.

Elle y fut élevée, cinq ans après, le 2 février 1852, plus aimable et plus aimée que jamais au rang d'une héroïne dont l'image était celle de la misère morale de son temps. Victime touchante et pitoyable de l'instabilité des vœux du cœur et de la tyrannie du désir, elle naissait à la vie éternelle du symbole en cette *Dame aux Camélias* que, fille de son caprice et de sa douleur, un poète avait taillée, selon l'expression de Gautier « dans la blancheur du Pentélique ».

FIN

APPENDICE

LES ORDONNANCES DES MÉDECINS

de Marie Duplessis

Nous reproduisons ci-dessous, à titre documentaire, et bien qu'elles aient déjà été publiées précédemment, les deux premières par M. Georges Soreau (*La Vie de la Dame aux Camélias*), la dernière par M. le Dr Cabanès (*Chronique médicale* du 1er avril 1899), les prescriptions que rédigèrent au cours de trois consultations les docteurs Davaine et Chomel pour Marie Duplessis sur papier à lettre à son chiffre.

Nous les transcrivons de l'original conservé par M. Edouard Pasteur dans son recueil de documents sur *la Dame aux Camelias* [3 vol. in-16 (Bibliothèque de la Comédie-Française)].

I

« Les médecins soussignés sont d'avis que Mme Duplessis :

1° Fasse chaque soir dans le creux des aisselles une friction avec gros comme une aveline d'une pommade d'iodure de potassium au 1/10 ;

2° Elle continuera les mêmes boissons alternées avec une dissolution de *Fucus Crispus ;*

3° Elle reviendra au lait d'ânesse édulcoré avec le sirop de capillaire ;

4° Elle prendra le soir, pour aider au sommeil, un mélange à parties égales de lait d'amandes douces et d'amandes amères, de chaque 60 grammes. On ajoutera à ce lait d'amandes de 2 à 5 grammes d'extrait thébaïque progressivement ;

5° Pour modérer les sueurs, on mettra chaque jour, dans la première cuillerée de potage, un ou deux grammes d'extrait mou de quinquina enveloppé dans du pain à chanter ;

6° Le régime se composera de potage ou bouillon de riz au maigre, d'œufs frais à la coque ou brouillés, de poissons légers sur le gril ou au court-bouillon, de volailles, de quelques légumes légers au bouillon, de pain très levé et rassis et d'échaudés, de fruits en compote, de confitures, de chocolat

au lait pour le déjeuner. Pour boisson au repas, de l'eau de Bussang coupée avec un sixième de vin.

On sortira toutes les fois que la douceur de la température le permettra, entre midi et trois heures. On s'abstiendra de toute sortie du matin et du soir jusqu'à nouvel avis.

On couchera sur le crin de préférence à la laine.

On parlera peu et jamais à voix très haute.

9 novembre 1846

DAVAINE ; CHOMEL.

II

« Les médecins soussignés sont d'avis que Mme Duplessis, prenne chaque jour, le matin, un quart de lavement préparé avec une solution d'amidon dans laquelle on fera dissoudre au moyen d'un peu de vinaigre 30 grammes de sulfate de quinine et qu'on gardera le plus longtemps possible.

Remplacer la décoction de *Fucus Crispus*, par celle de Tussilage édulcorée avec du sirop de guimauve.

Prendre le soir, pour modérer la toux, 10 grammes de sirop de Karabé, qu'on répétera au besoin.

Employer aussi, dans les moments où la toux est plus fréquente, des fumigations d'infusions de fleurs de coquelicot.

Soutenir les forces par des aliments doux et substantiels.

Continuer le lait d'ânesse à la même dose, édulcoré avec le sirop de Tolu.

Continuer à faire usage d'eau de Bussang.

13 novembre 1846.

DAVAINE ; CHOMEL.

III

« Les médecins soussignés conseillent les moyens suivants :

Faire usage comme tisane de Vulnéraire suisse, continuer les lavements de quinine et le sirop de Karabé.

Faire usage de lichen d'Islande.

Continuer le même régime et les mêmes précautions hygiéniques.

19 novembre 1846.

DAVAINE ; CHOMEL.

PROCÈS-VERBAL DE LA VENTE

de Mlle Alphonsine Plessis

NOMS DES ACQUÉREURS		NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Paquet,	8	jupons de coton blanc...	65	fr.
M. Méret,	6	robes blanches.....	90	»
Mme Schmidt, 19, rue Ménars,	12	chemises, flanelles, camisoles de flanelle.....	50	»
M. Romain Vienne,	6	robes blanches	80	»
—	21	pièces taies d'oreiller, garniture de toilette.....	61	»
M. Méret,	10	jupons garnis et non garnis	81	»
Mme Schmidt,	6	robes blanches	31	»
Mme George,	1	nappe et 12 serviettes..	41	»
Mme van Arguel, 7, Bd des Capucines,	1	bonnet et 12 cols.....	81	»
M. Méret,	11	jupons	140	»
M. Devedeux, 78, Fg St-Honoré,	1	robe de velours noir....	80	»
Bne Rogniat,	18	serviettes à damier	31	»
M. Bonneau,	1	robe en moire rose.....	30	»
M. Romain Vienne,	1	nappe et 11 serviettes...	20	»
M. Le Moine,	6	peignoirs garnis et non garnis	126	»
M. de Monville,	4	peignoirs	65	»
M. Bonneau,	2	robes de soie.....	71	»
Bne Rogniat,	1	pèlerine et 1 manchon..	270	»
Mme O'Reilly,	1	coupe de point d'Alençon.	156	»
—	1	mantelet de satin garni de dentelles noires.....	225	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Lemoine,	6 jupons garnis	40	»
Mme de Golberg,	1 manteau de velours garni de chinchilla et 1 manchon de chinchilla.....	230	»
M. Lemoine,	3 robes.....	24	»
Mme Tarsal, 6, r. de Castiglione.	1 écharpe en application..	275	»
Mme Schmidt,	2 robes de satin.....	82	»
M. Pilvert, 12, rue Labruyère,	1 châle cachemire long, fond noir, à palme	1.330	»
Mme de Golberg,	1 voile dentelle noire.....	75	»
M. Courtoy,	1 camail dentelle noire de Chantilly	290	»
M. Roulier, 21 *bis*, Bd Italiens,	4 peignoirs brodés ou garnis	145	»
M. Livron, 6, rue d'Arcole,	10 chemises batiste	65	»
M. Lemoine,	6 mouchoirs batiste brodés et garnis	176	»
M. Mangin, 7, cité d'Antin,	12 chemises brodées ou garnies	290	»
M. Doizy, 65, aux Ternes.	1 robe satin violet	33	»
M. Philippon,	12 chemises batiste brodées.	520	»
M. Courtois,	1 manchon martre zibeline.	260	»
M. Vienne,	1 boa de martre	61	»
Bne Rognat,	1 robe de velours.....	125	»
Mme de Bury, 57, rue Vivienne,	2 robes de soie.....	105	»
M. de Monville,	1 robe et 1 visite de soie..	56	»
—	2 robes moirées.....	86	»
M. Lemoine,	6 peignoirs garnis	205	»
Mme George,	1 camail de velours bleu..	76	»
Bne Rognat,	2 robes de soie bleue et rose	86	»
—	1 mantelet et 1 visite.....	61	»
Mme Schmidt,	10 chemises dont 3 de batiste	130	»
M. Lemoine,	6 peignoirs garnis avec 1 chemise	207	»
M. de Monville,	1 camail de velours cramoisi.....	110	»
M. de Retz, 27, Fg St-Honoré,	2 robes de soie.....	74	»
Mme Schmidt,	7 chemises de batiste.....	51	»
M. Lemoine.	1 châle de crêpe de Chine.	310	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Bonneau,	1 robe de chambre de velours	95	»
M. Devedeux,	1 robe de velours noir	185	»
M. Bernier, 8, rue Castellane,	7 jupons	40	»
—	1 petit paletot de velours.	61	»
M. Lemoine,	1 écharpe et 1 toque brodées	165	»
Bne Rognat,	2 robes de soie dont 1 brochée	100	»
M. Ronsi,	5 robes blanches	42	»
M. Bonneau,	1 manteau de velours imprimé	32	»
M. Desfontaine,	2 mantelets de soie	50	»
—	12 pièces et morceaux	30	»
Mme Schmidt,	1 robe et son corsage de soie brochée	76	»
M. Ronsi,	6 chemises de flanelle	30	»
M. Vienne,	2 robes de couleur	80	»
M. de Retz,	9 camisoles	61	»
—	1 écharpe	35	»
M. Doizy,	2 robes et 1 mantelet	33	»
M. Pellier, 12, rue Mazagran,	2 camisoles	33	»
M. Monville,	25 mouchoirs	80	»
Mme Rognat,	1 robe de soie brochée	71	»
M. Philippon,	2 robes jupons brodées	139	»
—	7 camisoles	43	»
—	2 ombrelles et 3 morceaux de tapisserie	44	»
M. Schmidt,	7 chapeaux	18	»
M. Kruper,	2 chapeaux peluche	10	»
M. Lemoine,	1 chapeau application	40	»
M. Kruper,	1 robe satin moire	31	»
M. Monville,	2 robes	41	»
M. Rollat, 4, r. de l'Échelle,	24 serviettes de fil	35	»
M. de Retz,	3 robes et 1 corsage	68	»
M. Desdeveux,	1 nappe et 22 serviettes	37	»
Mme Alphonse,	2 robes non complétées	34	»
M. Bernier,	6 voilettes noires, 1 bout de dentelle et 2 mouchoirs.	30	»
M. Kruper,	1 couvre-pied, rideau, store	52	»
M. Monville,	3 rideaux et 1 morceau de tulle	45	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Monville,	2 robes.....	21	»
M. Bernier,	1 chancelière brodée.....	30	»
M. Mongin,	1 burnous et 2 autres pièces costume.....	52	»
M. Bernier,	39 serviettes	50	»
M. Guillemot, 47, rue St-Honoré,	4 draps.....	66	»
M. Lemoine,	4 chemises amazone.....	45	»
M. Méret,	8 housses	12	50
Mme Schmidt,	2 paires draps dont 1 paire garnie	100	»
—	13 pièces, jupons et caleçons	65	»
M. Paquet,	2 draps toile, 3 de calicot.	39	»
M. Bernier,	15 pièces, bonnets et morceaux de guipure.....	50	»
Mme Schmidt,	1 écharpe de dentelle de Bayeux.....	51	»
M. Humbert, 7, r. St-Florentin,	21 tabliers	38	»
M. de Retz,	9 jupons.....	36	»
M. Lemoine,	9 chapeaux	75	»
M. Hauduc, 64, rue Basses-des-Remparts,	13 housses d'indienne perse.	10	50
M. de Retz,	3 chapeaux	76	»
—	11 pièces, housses et taies d'oreiller.....	19	»
M. Dhot, 38, rue des Mathurins,	10 rideaux mousseline brodés	73	»
M. Philippon,	9 chemises de foulard.....	55	»
M. Méret,	25 paires de bas.....	26	»
Cte de Villontreys, 2, Pl. d'Orléans,	13 rideaux et 1 couvre-pied.	42	»
M. Ronsi,	5 draperies mousseline et 1 robe blanche.....	28	50
Mme Durand,	4 vestes, 1 culotte de daim, 3 vestes corsages et 4 petits corsages.....	25	»
M. Vienne,	24 pièces, torchons et serviettes.....	14	»
M. Paquet,	1 lot de gilets de flanelle et 1 chemise de cachemire.	21	»
M. Hauduc,	1 lot de chaussures, ceintures et toque.....	18	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX
M. Bernier,	1 lot de passementerie, et 2 corsets	20 »
M. Kruper,	2 écharpes	12 50
—	2 pelotes et 1 panier.....	16 50
—	1 album de dessins chinois.	19 50
M. Deacon,	1 couvre-pied piqué de soie	50 »
	Total.....	10.604 »

ARGENTERIE ET BIJOUX

M. Mongin,	1 nécessaire de toilette en ébène garni de 5 pièces d'argent en règle.....	46 »
M. Follet,	1 huilier argent.....	189 »
M. Kruper,	1 nécessaire de 5 pièces en vermeil	58 »
M. Legros,	1 cuvette argent	263 »
M. Durand,	1 gobelet vermeil.....	60 »
M. Mathieu,	1 timbale, 8 cuillères à café et 1 bout de table argent, le tout en règle, excepté la timbale.....	94 »
M. Bertin,	1 nécessaire de toilette en vermeil dans sa boîte en ébène incrustée de cuivre, comprenant 5 pièces....	815 »
M. Delcanteau, 6, rue Dauphine,	1 pot à eau et sa cuvette d'argent	455 »
—	1 écuelle, son plateau et son couvercle en vermeil....	251 »
Mme Rognat,	1 cafetière argent	156 »
M. Bertin,	1 porte-cigares argent.....	219 »
M. Kruper,	2 chaînes d'or.....	145 »
M. Lamy, 31, rue Tronchet,	1 montre en or.....	151 »
M. Videcoq, 82, Fg St-Martin,	1 caisse d'argenterie contenant 1 cuillère à potage, 2 à ragoût, 60 fourchettes, 29 cuillères en argent, 60 couteaux manche argent et la caisse	2.005 »

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Videcoq,	1 caisse d'argenterie de 15 couverts, 15 cuillères à café, 1 passoire à thé, 1 pince à sucre, 15 couteaux en argent.....	680	»
—	1 truelle à poisson, 1 couvert à salade argent....	70	»
—	2 porte-salières argent	82	»
M. Bertin,	1 théière, 1 sucrier, 1 pot à crème, 1 pince à sucre argent.....	651	»
M. Capdeville,	2 boutons oreille diamants or.....	713	»
M. Lyon,	1 bague d'un diamant monté or.....	380	»
M. Monville,	1 bague brillants et pierres de couleurs.....	135	»
M. Bar,	1 bracelet diamants et pierres de couleurs monté en or.....	680	»
M. Ronsi,	1 broche diamants et pierres de couleurs montée en or.	330	»
M. Mongin,	1 bague pierre de couleurs et diamants, montée or.	205	»
M. Bertin,	1 bracelet or émaillé, œil entouré de diamants....	530	»
M. Lyon,	1 broche en or, bouquet en brillants	306	»
M. Paquet,	1 bague or, deux brillants et 1 turquoise	1.270	»
Duchesse de Raguse,	1 montre or émaillé, 1 chaîne et 5 pièces breloques or et petits brillants.....	861	»
M. Capdeville,	2 boutons en diamants, pendeloques en briolettes....	3.140	»
M. Bar,	1 bague d'un gros brillant montée or.....	3.150	»
M. Mathieu,	1 bracelet or émaillé perles et diamants (manque 1 diamant)	720	»
—	1 bracelet double serpent en diamants et or	1.680	»
M. Bateau,	1 épingle brillants et or...	1.201	»
M. Capdeville,	1 chaîne en or.....	435	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Mongin,	1 bracelet en or, diamants et 3 perles seulement...	100	»
M. Follet,	1 bracelet d'un camée filé, monture or.....	169	»
M. Lyon,	1 broche or, roses et perles.	305	»
M. Landry,	1 châtelaine crochet, montre et chaîne or et petits brillants	706	»
Mme Durand,	1 montre savonnette or avec armoiries	225	»
M. Legros,	1 bracelet or, diamants et pierres de couleurs.....	800	»
M. Baudier, 29, rue Caumartin,	1 montre savonnette or....	179	»
M. O'Reilly,	1 broche pierres de couleurs et petits brillants montée en or.....	315	»
Mme Durand,	1 bague marquise en brillants et or.....	175	»
M. Armand, 11 *bis*, rue d'Anjou,	1 bracelet brillants et or..	302	»
M. Lyon,	1 chaîne de gilet en or....	105	»
M. Kruper,	1 chaîne, 1 clé et 1 crochet en or.....	61	»
M. Jacquotot, 9, Pl. Madeleine,	1 bracelet jarretière en or, diamants et pierres de couleurs.....	390	»
M. Legros,	2 boucles d'oreille diamants et or	471	»
—	1 bague d'un petit brillant.	49	»
M. Armand,	1 bague d'un petit brillant monté or.....	260	»
M. Bertin.	2 bagues et 2 boucles d'oreille or	106	»
M. Gueudet fils, 18, Ch. d'Antin,	1 bague d'un brillant monté or.....	485	»
M. Ronsi,	1 épingle dragon en brillants montée or (manque un brillant).....	450	»
Duchesse de Raguse,	1 épingle d'une turquoise et 12 petits brillants montée or.....	380	»
—	2 épingles et bagues en brillants et or.....	499	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Kruper,	1 bracelet argent doré.....	116	»
M. Paquet,	1 chaîne de col or, coulant de 2 roses.....	171	»
M. Monville,	1 châtelaine en petits brillants or	345	»
M. Durand,	1 face-à-main or.....	200	»
M. Kruper,	1 chaîne de gilet or et 1 bracelet vermeil.....	100	»
M. Mongin,	1 flacon garni or.....	92	»
M. Schmidt,	2 boutons d'oreille brillants et or.....	251	»
M. Paquet,	1 montre en or.....	190	»
M. Mongin,	1 bracelet avec peinture et 4 brillants, monté or....	300	»
M. Roulier,	1 chaîne de gilet or et petits brillants	315	»
M. Mongin,	2 bagues pierreries et or..	240	»
M. Lamy,	1 chaîne de gilet or.....	61	»
	Total vente des objets retirés du mont-de-piété....	28.861	»
M. Couture, 17, Bd Madeleine,	1 porte-visite vermeil.....	25	»
M. Lamy,	2 petits pistolets.....	39	»
M. Videcoq,	1 bracelet or.....	144	»
M. Capdeville,	1 bracelet sans garantie...	25	50
M. Lamy,	1 broche or et corail.....	60	»
M. Vienne,	1 chaîne or	30	»
M. Durand,	1 cravache garnie en or...	48	»
M. Mongin,	1 autre cravache avec étui.	21	»
—	1 cravache.....	26	»
M. Roulier,	1 flacon, 1 porte-flacon....	34	»
—	1 écharpe de soie.....	22	»
—	1 couteau.....	3	50
M. Lamy,	1 jumelle ivoire.....	25	»
M. Hauduc,	1 lot de couteaux.....	5	»
	Total.....	30.889	»

AMEUBLEMENT

?	1 bassinoire.....	7	»
?	1 lot d'écrins.....	7	25

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX
M. VIENNE,	2 marmousets, 2 chenêts, 1 cuisinière.....	12 »
?	1 lot de débris de cuivre, pelles, pincettes.....	4 50
M. SCHMIDT,	1 bain de siège, 10 ustensiles de cuisine.....	10 50
M. DESSALLE,	1 chaudron, 2 bouilloires, 1 cuillère.....	13 50
M. GAMBA,	10 pièces ustensiles de toilette et de bureau en ivoire.	90 »
M. VIENNE,	34 pièces de verrerie.....	35 »
Mme GAYOT, 289, Fg St-Honoré,	25 pièces de porcelaine.....	15 »
M. GAMBA,	2 sardinières et 9 assiettes.	25 »
M. GRAVIER, 18, rue Tronchet,	1 table ovale en palissandre	84 »
M. MONVILLE,	1 service de 86 pièces.....	110 »
Mme GEORGE,	1 tasse à chocolat en Sèvres	60 »
M. KRUPER,	1 plateau de Sèvres.....	75 »
—	2 boîtes à gants, 1 pince et 1 lot de gants.....	65 »
M. MONGIN,	2 boîtes à bonbons.....	66 »
M. MASSENON, 4, Ch. d'Antin,	1 coffre en marqueterie....	82 »
M. GAMBA,	1 pupître papeterie.....	50 »
M. CHAPUIS,	12 pièces porcelaine pour cabaret.....	24 50
M. GAUCHER,	1 cassolette porcelaine.....	69 »
M. MONVILLE,	2 lampes avec trépied.....	240 »
M. GAMBA,	1 boîte à jeux laquée et les jetons en nacre.....	130 »
M. LARMACH, 9, rue Saulsaie,	4 bras en bronze doré à 2 et 3 lumières	150 »
M. DE MARESCOT, 105, rue de Lille,	1 encrier bronze doré.....	135 »
M. CHAPUIS,	4 consoles en bois sculpté et doré	101 »
M. DURAND,	1 Galerie en bronze doré..	380 »
M. PETITJEAN,	1 paire de pelles et pincettes et 2 feux en bronze et soufflet	111 »
M. GOUIN, 66, rue Basse-des-Remparts,	1 jardinière bois de rose et porcelaine.....	182 »

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Lyon,	2 paires pelles et pincettes, balais	39	»
M. Roullier,	1 table à manger en bois de chêne sculpté	81	»
M. Woidser, 14, Fg St-Honoré,	2 lampes avec trépied	210	»
M. Dessenne,	2 bras porcelaine décorée et bronze doré	280	»
Pce Pignatelli, 1 *bis*, rue de Berry,	1 plateau à glace et 1 miroir	50	»
—	1 coupe en porcelaine de Saxe, montée bronze	151	»
M. Jenin, 3 *bis*, rue Coq-Héron,	1 pendule et 2 candélabres bronze doré	335	»
M. Kruper,	1 bonheur-du-jour bois de rose, bronze et porcelaine	406	»
M. Mongin,	2 coffres	75	»
M. Dessalle,	1 table de palissandre	185	»
M. Paquet,	1 pendule et 2 candélabres bronze doré et porcelaine décorée	5.200	»
M. Kruper,	1 coffre en bois de rose orné de bronze doré et porcelaine	3.000	»
M. Vialla,	1 glace dans un cadre sculpté et doré	375	»
M. Schlesinger, 18, Sq. Montholon,	1 table de milieu en bronze doré, tablette peinte sous glace	695	»
M. Kruper,	1 lustre bronze doré et porcelaine décorée	1.125	»
M. Roux, 39, rue du Luxembourg,	1 coupe de Chine montée en bronze doré	515	»
—	1 coffre bois de rose bronze et porcelaine	360	»
M. Leroux,	2 vases en cristal	180	»
M. Paquet,	1 pendule et 2 candélabres bronze doré et porcelaine décorée	3.500	»
M. Tony,	1 petit guéridon, 1 jardinière	38	»
M. Humbert, 7, rue Florentin,	2 jardinières laquées	80	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Humbert,	1 grand meuble en bois de rose orné de bronze et de porcelaine	1.750	»
M. Gravier,	1 chauffeuse	55	»
M. Paquet,	1 meuble en bois de rose, bronze doré et porcelaine décorée	1.250	»
—	1 confortable	65	»
—	1 petit lustre bronze doré et porcelaine décorée	450	»
M. Humbert,	1 fauteuil confortable couvert en moquette	145	»
—	1 causeuse et 2 chauffeuses en palissandre couvertes en tapisserie	710	»
M. Vienne,	1 fumeuse	35	»
M. Cadot,	1 piano carré en palissandre Ignace Pleyel	775	»
M. Deacon,	1 meuble de salon couvert en satin cerise composé de 1 canapé, 4 fauteuils, 4 chaises et les housses	940	»
M. Gaucher,	6 rideaux de portières et 6 rideaux de croisées en soie doublée de soie blanche avec leurs embrasses et bâtons	1.260	»
M. Lamy,	1 petit billard de salon	160	»
M. Tony,	1 chaise prie-Dieu	30	
—	1 petit bureau palissandre	103	»
M. Julien,	12 chaises de salle à manger en bois sculpté couvertes de velours	680	»
M. Gayot,	1 buffet bois sculpté, portes pleines et portes vitrées	270	»
M. de Rigny, 21, r. de la Victoire,	1 glace cadre doré	199	
M. Schlesinger,	1 grande bibliothèque bois sculpté	281	»
M. Duquesnel, 107, Fg St-Honoré,	1 toilette en palissandre et la garniture en porcelaine	250	»
M. Doucet,	1 plateau plaqué	95	»
M. Mongin,	1 tête-à-tête porcelaine de Saxe	101	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Humbert,	1 toilette en palissandre et garniture de 8 pièces de porcelaine	151	»
—	1 corbeille, 1 coffret, 1 chapeau de paille.....	36	»
M. Durand,	3 pièces groupes de porcelaine	61	»
M. Lesage,	1 glace dans son cadre sculpté et doré.....	370	»
M. Petitjean,	1 petit meuble à tiroirs en ébène	120	»
M. Marescot,	1 pendule marqueterie de cuivre	320	»
Mme du Plessis, 19, rue de la Paix,	1 coupe de porcelaine montée, 1 groupe, 1 pot à crème	73	»
M. Baudier,	1 jumelle	82	»
Mme du Plessis,	1 jumelle ivoire.....	50	»
M. Salnier, 19, Bd des Capucines,	1 groupe des Trois Grâces en marbre.....	250	»
M. Julien,	2 flambeaux, 1 garniture de 2 vases.....	30	»
—	6 rideaux de croisées, et 6 rideaux de vitrage mousseline et bâtons dorés...	256	»
M. Tony,	1 verre d'eau.....	40	»
M. Duboy, 16, r. de l'Acqueduc,	1 toilette palissandre garnie de 6 pièces porcelaine ...	490	»
?	1 tapis en moquette.....	75	»
M. Mongin,	10 pièces en cristal, objets d'étagère	91	»
M. Tony,	1 groupe en plâtre : Diane et Endymion.....	160	»
M. Rafaelli, hôtel Sully, rue du Mail,	1 petit lustre de la salle à manger	120	»
	1 tapis de salle à manger..	120	»
M. Humbert,	1 glace dans son cadre sculpté et doré.....	295	»
M. de Golberg,	1 tapis de boudoir	109	
	Total.....	32.245	25
?	1 paillasse	5	50
M. Vienne,	1 boîte de papillons, 1 lot ustensiles cuisine.....	2	25

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX
M. SALNIER,	1 lot porte-manteaux.....	4 »
M. MONGIN,	1 écran ou métier à broder, 1 séchoir.....	37 »
M. GRAVIER,	1 lot de faïences, 1 coussin.	4 «

LIVRES

M. RATTIER, 11, r. N.-D. Lorette,	1 lot de brochures.....	8 »
—	15 volumes d'instruction....	8 75
H. HAUDUC,	9 vol. BYRON.....	8 »
M. LARMEL, 3, rue Joubert,	5 vol. MARIVAUX, *Mille et une Nuits*.....	13 50
—	7 vol. SOULIÉ et CHATEAUBRIAND	4 »
—	1 vol. Dictionnaire.....	25 »
Dr GROLLIER, 25, rue Varenne,	4 vol. SUE.....	7 50
M. MONGIN,	5 vol.	10 50
—	5 autres	12 50
M. ROULIER,	12 vol.	26 »
—	6 autres	20 »
Dr GROLLIER,	5 vol.	14 »
—	10 vol., *les Trois Mousquetaires*.....	24 50
—	6 autres	20 50
M. LEBLANC, 75, r. Rambuteau,	18 autres. *Monte-Cristo*.....	52 »
—	8 autres	20 »
M. DE GOLBERG,	6 vol. *Maison-Rouge*.....	15 »
M. LEBLANC,	8 vol.	21 »
M. HAUDUC,	6 vol. RABELAIS.....	15 50
M. de BOURVILLE, 18, rue Charlot,	2 vol.....	17 »
—	2 autres. *Burette*.....	18 »
—	1 vol. *Granville*.....	22 »
M. ROULLIER,	1 autre. *Werther*.....	12 50
—	3 vol.....	21 »
M. DE BOURVILLE,	1 vol. MOLIÈRE.....	9 »
M. LAMY,	1 autre *Mythologie*.....	4 50
—	2 autres. LAFONTAINE.....	11 50

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX
—	2 vol. *Nouvelle Héloïse*....	14 »
M. Destières, 4, Porte-au-Foin,	2 vol.....	30 »
Dr Grollier,	4 autres	29 »
M. Gervais, 36, rue Verrerie,	4 autres. *Bible*.....	93 »
M. de Barbantane, 5, quai Voltaire,	8 autres. Lamartine.....	46 »
—	11 vol. Victor Hugo.....	32 »
M. Mallaire, 50, Fg St-Honoré,	11 vol. Cooper.....	31 »
M. Douville,	11 vol. Thiers.....	42 »
M. de Barbantane,	8 autres. Walter Scott..	80 »
M. Rafaelli, rue du Mail,	1 table à manger acajou..	87 »
R. Badiale, 21, Bd St-Martin,	2 bas-reliefs en plâtre.....	7 50

TABLEAUX

Expert : M. Schroth

?	4 lithographies encadrées..	28 »
M. Tony,	5 dessins costumes, dans 3 cadres.....	112 »
—	6 autres dans 3 cadres....	140 »
—	1 dessin de Hubert.....	115 »
M. Durand,	2 portraits encadrés.....	66 »
M. Mongin,	2 paysages,.....	41 »
M. Tony,	1 dessin de M. Vidal.....	860 »
—	1 autre de M. Vidal.....	235 »
M. de Marescot,	2 tableaux genre Boucher.	140 »
M. de Tauley, 34, rue Godot,	1 tableau, genre Greuze...	85 »
M. Mongin,	1 tableau : Cheval.....	44 »
M. de Pontois, 368, r. St-Honoré,	1 pastel et 1 autre.....	90 »
—	1 pastel.....	125 »
M. Lyon,	1 autre pastel.....	135 »
Mme George,	1 tableau	60 »
?	1 autre.....	150 »
M. Vienne,	2 lithographies	8 »
M. Gamba,	1 portrait.....	126 »

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX
M. Lamy,	1 étude de chien.....	10 »
M. de Barbantane,	1 tableau : *la Laveuse*.....	92 »
M. Privé,	1 portrait.....	3 »
M. Mongin,	1 cachet sultan.....	29 »
M. de Barbantane,	1 grand tapis imitation d'hermine, et 1 tapis de foyer.....	131 »
M. Gauthier,	1 lot de clysopompes.....	12 »
M. Vienne,	1 médaillon.....	51 »
M. Lamy,	2 ?.....	25 50
M. Laheray, 4, rue de Sèze,	1 encrier, 1 tire-bottes, 4 fers, 1 lot de menus objets.....	14 50
M. Vienne,	1 huilier, 4 porte-bouteilles, 4 flambeaux, 1 lot de flambeaux, 1 lot de bobèches.	38 »
M. Gauthier,	2 tapis de foyer.....	28 »
—	1 matelas, 1 sommier, 1 traversin.....	45 »
M. Tony,	1 couvre-pied damassé de soie rouge.....	35 »
M. Lyon,	2 tapis de foyer.....	28 »
M. Durand,	1 tapis de foyer, 1 dessus de table.....	36 »
M. Duboys,	1 édredon.....	48 »
?	1 traversin, 2 oreilleis, 1 couverture.....	51 »
M. Schlesinger,	2 matelas.....	135 »
?	1 lot de tapis et débris....	4 50
M. George,	1 galerie, 1 pelle.....	18 »
M. Lamy,	4 plateaux, 2 dessous de carafe.....	18 50
M. Gravier,	1 couchette acajou, 2 rideaux de vitrage.....	51 »
M. Durand,	1 tapis de boudoir.....	160 »
?	Rideaux de croisées, portières	73 »
M. Salnier,	Rideaux de croisées, portières et garnitures de la salle à manger.....	245 »
M. Poilly, rue Royale,	1 grande armoire, portes pleines, en acajou.....	172 »
—	1 armoire acajou.....	139 »

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. Julien,	1 divan à coffre acajou et velours	151	»
M. Monier,	1 divan à coffre acajou et velours	151	»
M. Monier, 29, rue Paradis,	1 tapis de salon	416	»
?	1 glace du cabinet de toilette	150	»
M. Lyon,	1 dessus de cheminée	9	50
?	1 tabouret de piano	30	»
M. Durand,	1 tapis de chambre à coucher	200	»
M. Roulier,	1 glace de chambre à coucher	185	»
M. Petitjean,	1 lampe albâtre	35	»
M. Deacon,	La garniture de la chambre à coucher, dessus de cheminée en soie et mousseline et ses accessoires avec le ciel de lit et le couvre-pied	1.005	»
Dr Varembourg, 35, rue Laffitte,	1 couchette en palissandre avec sommier élastique et 1 armoire à glace aussi en palissandre	800	»
M. Gravier,	1 armoire à glace	340	»
Dr Varembourg,	1 table de nuit en palissandre	73	»

ÉCURIES

M. J. Maurice, 20, rue d'Anjou,	1 coupé avec timon de rechange	2.501	»
M. Tony,	1 cheval bai brun hors d'âge	1.800	»
M. de St-Geniès,	1 poney	401	»
—	1 chien de chasse	226	»
M. Lyon,	1 harnais à un cheval avec garniture jaune	220	»
M. Mongin,	1 paire de harnais garnis en jaune	400	»
M. d'Orgusson, 17, Av. Marbeuf,	1 paire de harnais en noir avec collier	260	»

NOMS DES ACQUÉREURS	NATURE DES OBJETS	PRIX	
M. de St-Geniès,	Selle, filet, couverture avec surfaix et camail pour le poney	40	»
M. Tony,	1 selle, 1 bride	58	»
M. Estancelin, 22, Bd Italiens.	1 selle de femme	95	»
M. Buisson, 25, rue Neuve-des-Mathurins	1 couverture de laine, camail et caparaçon	61	»
—	2 couvertures de laine avec camail et caparaçon	120	»
M. Jacquin, 32, r. St-A. des Arts,	3 couvertures de laine	24	»
M. Buisson,	1 housse en peau de mouton	35	»
—	2 couvertures de drap	59	»
—	4 licols, 2 filets	20	»
M. Etienne.	1 lit de fer, 1 matelas, 1 coffre à avoine, 1 tréteau	66	»
	Total	15.279	»

TOTAL DE LA SUCCESSION

1re vacation		10.604	»
2e	—	30.889	»
3e	—	32.245	»
4e	—	15.279	»
	Total	89.017	»

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

DESLIS, A TOURS

POUR

Louis CONARD, éditeur

A PARIS

le 22 septembre 1922.